

NEW ROMANCE

« Quand tout commence par
une folle virée entre filles... »



Wild SEASONS

SAISON 1

Sweet FILTHY BOY

PAR LES AUTEURS
DE LA SÉRIE
BEAUTIFUL BASTARD

CHRISTINA LAUREN

Hugo + Roman

CHRISTINA LAUREN

NEW ROMANCE

Wild
SEASONS

SAISON 1

Sweet **FILTHY BOY**

Roman

Traduit de l'anglais (États-Unis)
par Léna Roméo

Hugo ♦ Roman

« Le duo Christina Lauren a encore frappé ! *Sweet Filthy Boy* ne décevra pas les attentes des amateurs de comédies sexy déjà enthousiasmés par la série *Beautiful Bastard*. L'histoire des tourtereaux Ansel et Mia, pleine de rebondissements, de passion

et de sentiments, nous entraîne de Las Vegas à Paris dans une aventure effrénée. De la joie de vivre et de l'érotisme à volonté. »

– *The Stir*

« Impossible de reposer *Sweet Filthy Boy* avant d'en avoir lu la dernière page. Ce roman m'a rappelé ma jeunesse et mes premières amours. À lire absolument ! »

– *Fangirlish*

« Après *Beautiful Bastard*, je pensais avoir tout lu et je me trompais. *Sweet Filthy Boy* est une romance délicieusement sexy que vous allez adorer ! »

– *Martini Times Romance*

« Les romans de Christina Lauren sont des indispensables. Ce duo littéraire manie l'érotisme, le sentiment et l'espièglerie à la

perfection. Elles ont un don pour se mettre dans la peau des femmes contemporaines, ce sont les reines de la romance ! *Sweet Filthy Boy* nous montre comment faire face à nos peurs, nous défaire du passé, embrasser l'existence et apprendre à se connaître soi-même. »

– *Scandalicious Book Reviews*

« Lire Christina Lauren m'a ramenée à ma jeunesse, mes

premiers émois, ma soif d'aventures. Je vous défie de ne pas tomber sous le charme d'Ansel, en particulier son accent français à couper le souffle ! »

– *HernyCavill.org*

« *Sweet Filthy Boy* tient les promesses de son titre. Chaque mot, chaque pensée, chaque geste d'Ansel est naturellement et

profondément SEXY.
L'écriture raffinée de
Christina Lauren, leur
capacité à inventer une
histoire d'amour aussi
torride que spirituelle les
placent systématiquement
au premier rang de notre
classement des romances. »

– *The Rock Stars of Romance*

« Les fans de Christina
Lauren se réjouissent à l'idée
de dévorer leur nouvel opus.

Si vous aimez les histoires torrides, ne cherchez plus, vous avez trouvé : *Sweet Filthy Boy* est le livre qu'il vous faut. »

– *Harlequin Junkie*

« Personne n'écrit des romances contemporaines comme Christina Lauren. Avec *Sweet Filthy Boy*, émotion garantie. Vite, le tome 2 ! »

– *Bookalicious*

« C'est officiel : je serais capable de lire la liste de courses de Christina Lauren si j'en avais l'occasion. Ces écrivaines et leurs personnages m'ont ensorcelée. Je pensais avoir passé l'âge de tomber amoureuse d'un personnage, puis Ansel est arrivé... »

– *That's Normal*

« Deux personnages, un tourbillon d'érotisme et de

nuits folles dans les villes de tous les possibles, le désir irrépressible d'aimer et d'être aimé, voilà la recette de *Sweet Filthy Boy*. »

– *Robessed*

« *Sweet Filthy Boy* est une histoire d'amour sexy qui nous rappelle que la voie que nous avons parfois choisie ne nous rend pas toujours véritablement

heureux. Cinq étoiles sexy et scintillantes. »

– *The Subclub Books*

« Ansel est la perfection incarnée. Le genre d'hommes que deviennent les jolis garçons qui nous ont fait vibrer pendant l'adolescence. Et il parle français... Que dire de plus ? Comment ne pas tomber sous le charme de cette

idylle aussi tendre que torride ? »

– *Too Fond of Books*

« Une nouvelle version brillante, moderne et rafraîchissante de ces histoires type contes de fées. Le roman est drôle, excitant, torride, alliant des scènes érotiques à la bonne dose de sentiment pour que le lecteur s'attache à Mia et

Ansel de la première à la dernière page. »

– *Love, Words and Books*

« Merci à Christina Lauren d'avoir créé un personnage qui protège et aide à grandir celle qu'il aime sans lui ôter son indépendance, tout en conservant le côté piquant et incroyablement sexy de l'histoire ! »

– *Once Upon a Twilight*

« Drôle. Sexy. Enchanteur.
Sweet Filthy Boy ne m'a pas
déçue ! »

– *The Autumn Review*

« La combinaison parfaite de
flirt et d'audace ! Drôle,
romantique, plein d'érotisme
brûlant. Christina Lauren est
mon premier choix quand je
suis d'humeur à rire et à
m'émouvoir. »

– *Flirty and Dirty Book Blog*

Du même auteur

**CHRISTINA
LAUREN**

Série Beautiful

Beautiful Bastard

Beautiful Stranger

Beautiful Bitch

Beautiful Sex Bomb

Beautiful Beginning

Beautiful Beloved

Beautiful Secret (avril 2015)

Série Wild Seasons

Sweet Filthy Boy

Dirty Rowdy Thing (mai
2015)

Dark Wild Night

Wicked Sexy Liar

Gallery Books

Une Division de Simon & Schuster,
Inc.

1230 Avenue of the Americas
New York, NY 10020

Cet ouvrage est une fiction. Toute référence à des événements historiques, des personnes réelles ou des lieux réels cités n'a d'autre existence que fictive. Tous les autres noms, personnages, lieux et événements sont le produit de l'imagination de l'auteur, et toute

ressemblance avec des personnes, des événements ou des lieux existants ou ayant existé, ne peut être que fortuite.

Titre de l'édition originale : *Sweet
Filthy Boy*

Copyright © 2014 par Christina Hobbs
et Lauren Billings

Tous droits réservés, y compris le droit
de reproduction de ce livre ou de
quelque citation que ce soit sous
n'importe quelle forme.

Première édition en poche de Gallery
Books publiée en mai 2014. GALLERY
BOOKS et Colophon sont des marques
déposées de Simon & Schuster, Inc.

Photographie de couverture :
©Stock4BCreative/Getty Images

Ouvrage dirigé par Isabelle Solal
Collection New Romance dirigée par
Hugues de Saint Vincent

© 2015, Éditions Hugo Roman
Département de Hugo & Cie
38, rue La Condamine
75017 Paris

www.hugoetcie.fr

ISBN : 9782755620078

*Ce document numérique a été réalisé
par Nord Compo.*

À R et K,

*Pour voyager en France avec
nous et, surtout,
pour nous laisser ramener
Paris dans nos valises.*

*Parce que c'est avec vous que
nous avons découvert Paris
et que nous en sommes
tombées amoureuses.*

S

Titre

Du même auteur

Copyright

Dédicace

Chapitre 1

Chapitre 2

Chapitre 3

Chapitre 4

Chapitre 5

Chapitre 6

Chapitre 7

Chapitre 8

Chapitre 9

Chapitre 10

Chapitre 11

Chapitre 12

Chapitre 13

Chapitre 14

Chapitre 15

Chapitre 16

Chapitre 17

Chapitre 18

Chapitre 19

Chapitre 20

Chapitre 21

Remerciements

À propos des auteurs

Extrait - Wild Seasons - Saison 2

Romans parus et à paraître dans la
collection « Hugo New Romance »

Chapitre 1

Mia

LE JOUR TANT ATTENDU de la remise des diplômes n'a franchement rien à voir avec ce qui se passe dans les films. Comme le veut la tradition, j'ai lancé mon chapeau en l'air, il est retombé sur la tête de quelqu'un d'autre. Un coup de

vent a emporté les notes du directeur chargé du discours inaugural. Pris de court, il a décidé de tout envoyer valser pour prononcer un discours profondément déprimant qui comparait nos erreurs aux cubes de Lego qui s'assemblent pour former des lendemains plus joyeux. Pour couronner le tout, il a terminé son speech par une longue tirade sur son récent divorce. Dans les films, les diplômés rayonnent dans

leurs toges universitaires et ne transpirent pas comme des fontaines dans du polyester... Je donnerais ma main gauche pour que mes parents brûlent toutes les photos qu'ils ont prises de moi aujourd'hui.

Mais ce n'en est pas moins merveilleux.

Parce que, nom de Dieu, nous en avons *fini* !

Devant le restaurant, après le déjeuner, Lorelei – Lola pour les intimes – sort ses clés de

voiture de son sac et les agite devant moi avec un sourire radieux. Son père l'embrasse sur le front, les yeux brillants de fierté. Harlow rit, entourée de toute sa famille qui commente sans se lasser les Meilleurs Moments d'Harlow sur Scène Recevant son Diplôme avant de s'intéresser à mes quinze secondes de gloire. Heureuse, je souris à mes amies. Le charmant rituel familial n'est

terminé ni pour l'une ni pour l'autre.

Appelle-moi quand tu arrives.

Utilise la carte de crédit, Harlow. Non, l'American Express.

Voyons, ma chérie, c'est ton cadeau de remise des diplômes.

Je t'aime, Lola. Fais attention sur la route.

Après avoir retiré avec bonheur nos robes noires, nous nous installons dans la vieille Chevy de Lola, tout excitées à l'idée de ce week-end de folie.

L'alcool, la musique, l'aventure... Le cocktail parfait. Harlow lance la playlist qu'elle a préparée pour le voyage, elle connaît parfaitement nos goûts – par exemple, nous avons vu Britney Spears en concert à huit ans et, depuis, nous collectionnons ses albums. Suit la chanson totalement inappropriée de 50 Cent que notre classe avait choisie comme thème pour le bal de promo. Ensuite vient le morceau de

hard métal que Lola défend toujours, et cinquante autres pistes encore, pleines de souvenirs de nos années ensemble. Harlow a monté le son ; l'air brûlant, plein de poussière, entre par les quatre vitres, nous hurlons sur les chansons.

Lola ramène ses longs cheveux bruns en arrière et me tend un élastique pour que je les attache en queue de cheval.

– Pourquoi fait-il si chaud ?
crie-t-elle du siège conducteur.

– Parce que nous traversons le désert à cent kilomètres-heure dans une Chevy des années 1980 sans climatisation ! réplique Harlow en s'éventant avec un programme de la cérémonie. Rappelle-moi

pourquoi on n'a pas pris ma voiture ? – Parce qu'elle sent la crème solaire et les fréquentations douteuses ? dis-je.

Du siège avant, elle fait mine de me gifler.

– Nous avons pris ma voiture parce que, la dernière fois, tu as failli nous envoyer sur un poteau à cause d'une bête sur ton siège. Je ne te fais pas confiance, rappelle Lola en baissant la musique – Eminem.

– C'était une araignée. Énorme. Avec des pinces !

– Une araignée avec des pinces ?

– J'aurais pu mourir, Lola.

– Oui, dans un accident de voiture !

Les cheveux de Lola attachés, je me rassieds confortablement sur la banquette arrière. Pour la première fois depuis des semaines, je respire enfin, je ris avec mes deux meilleures amies. La chaleur m'a ôté toute énergie, mais j'apprécie de me laisser aller, de fermer les yeux et m'enfoncer dans mon siège tandis que le vent s'engouffre dans mes cheveux,

m'empêchant de penser. Trois merveilleuses semaines d'été m'attendent avant mon emménagement de l'autre côté du pays et, pour la première fois depuis très longtemps, je n'ai absolument *rien* à faire.

– Sympa que tes parents soient restés pour le déjeuner ! ironise Lola en m'observant dans le rétroviseur.

– Que veux-tu...

Je hausse les épaules, fouille dans mon sac pour trouver un

bonbon, un chewing-gum, n'importe quoi pour ne pas avoir à justifier le départ précipité de mes parents aujourd'hui.

Harlow tourne la tête et me dévisage.

– Je pensais qu'ils viendraient, comme tout le monde.

– Eh bien non.

Elle pivote totalement sur son siège pour m'observer, sans enlever sa ceinture.

– Et alors, qu’a dit *David* avant leur départ ?

Je cligne des yeux, concentrée sur le paysage plat qui nous entoure. Harlow n’envisagerait jamais d’appeler son père – ni même celui de Lola – par son prénom. Mais d’aussi loin que je me souviens, mon père a toujours été *David*, prononcé avec le plus grand dédain possible.

– Il m’a dit qu’il était fier de moi et qu’il m’aimait. Qu’il était

désolé de ne pas pouvoir rester plus longtemps.

Harlow garde le silence. Elle ne cesse de parler que lorsqu'elle est surprise ou énervée.

J'ajoute alors, même si je sens que je m'engage sur un terrain glissant :

– Et que je peux désormais avoir une vraie carrière et contribuer à la bonne marche de notre société.

Tu joues avec le feu, Mia.

– Mon Dieu. On dirait qu’il fait exprès d’appuyer là où ça fait mal. Cet homme jubile d’être un vrai connard.

Éclat de rire général qui nous permet de passer à autre chose. Qu’y a-t-il à ajouter ? Mon père est un connard. J’ai beau suivre à la lettre ses conseils, rien n’y fait.

Soudain, du paysage monotone et désertique que nous traversons depuis plusieurs heures, émerge Las

Vegas dont les lumières éclatantes et bigarrées chatoient dans le crépuscule. L'air est de plus en plus frais, l'énergie me revient quand Harlow change de playlist pour la dernière ligne droite. Nous chantons et dansons sur place.

– Alors les filles, prêtes à faire les folles ? s'exclame-t-elle en étalant du gloss sur ses lèvres.

– Pas vraiment, réplique Lola en empruntant Flamingo Road. (Devant nous, le Strip étale sa

splendeur tapageuse, dans le tonnerre des klaxons.) Mais pour te faire plaisir, je ferai n'importe quoi. Je boirai shot sur shot et je danserai avec des types louches.

J'acquiesce en passant les bras autour du cou d'Harlow. Elle fait mine de s'étouffer mais pose sa main sur la mienne pour m'empêcher de la retirer. Personne n'est aussi peu convaincante qu'Harlow pour rejeter les marques d'affection.

– Je vous adore.

Avec ce bruit, il y a peu de chances qu'elles m'entendent. Pourtant Harlow plante un petit baiser sur ma main, Lola me sourit dans le rétroviseur. Comme si elles étaient dotées d'un radar branché pile sur la fréquence de ma voix.

– Tu dois me promettre quelque chose, Mia, reprend Lola. Tu m'écoutes ?

– Tu ne vas pas me demander l'autorisation de faire une fugue

pour devenir strip-teaseuse, si ?

– Malheureusement non.

Cela fait des mois que nous avons organisé ce voyage, une dernière extravagance avant que la vie d'adulte et les responsabilités ne nous rattrapent. Je suis prête à tout. Après avoir fait craquer mes doigts et pris une grande inspiration, je lance :

– Dommage. Je maîtrise la pole dance comme personne, tu

n'imagines même pas. Alors, que dois-je promettre ?

– Je voudrais que tu laisses tes soucis et tes inquiétudes à San Diego ce soir. Ne pense ni à ton père ni aux filles que Luke baisera ce week-end.

La mention de mon ex me glace instantanément, même si nous nous sommes quittés en bons termes il y a maintenant deux ans. Luke était le premier, et moi aussi, nous avons tout appris ensemble. Ne suis-je pas

en droit de demander des royalties pour chacune de ses nouvelles conquêtes ?

Franchement ?

Lola continue :

– Oublie ton déménagement à Boston. Oublie tout. Sauf notre liberté et la fin de la fac, bien sûr. La fac, c'est *fini*, Mia ! Tu ranges tout dans ta boîte de Pandore personnelle et tu la fous sous ton lit.

– J'aime bien parler de foutre et de lits, s'immisce Harlow.

En tout autre circonstance, j'aurais éclaté de rire. Mais malgré ses bonnes intentions, Lola vient de provoquer le contraire de ce qu'elle imaginait. Boston. Un mot, et mon calme relatif se brise en mille morceaux. Le départ précipité de mon père lors de la cérémonie la plus importante de ma vie et les nombreuses petites amies de Luke me paraissent de micro-événements en comparaison. Le futur

m'angoisse : maintenant que nous avons obtenu nos licences, je ne peux plus repousser l'échéance. Chaque fois que je pense à l'avenir, mon ventre se noue. Je devrais peut-être trouver un nom pour désigner cette sensation inédite.

Dans trois semaines, je pars pour intégrer une école de commerce à Boston. Plus éloigné de mes rêves d'enfant, tu meurs. J'aurai tout le temps de trouver un appartement et

un job pour payer mes factures. À l'automne, je ferai finalement exactement ce que mon père attend de moi : je rentrerai dans le rang. Des choses concrètes pour des gens concrets. Il est heureux de payer le loyer, il a même insisté, étrangement généreux : « Deux chambres, comme ça nous pourrons facilement venir te voir, ta mère, tes frères et moi. »

– Mia ?

– Ok.

Depuis quand suis-je la plus angoissée de nous trois ? Le père de Lola est un vétéran de la guerre. Les parents d'Harlow sont des purs produits d'« Hollywood ». Je suis la fille de La Jolla qui dansait, il y a très longtemps.

– Je fous tout sous le lit. Dans la boîte, avec les sex toys flippants d'Harlow.

Le dire à haute voix m'aide à me convaincre moi-même. Harlow m'envoie un baiser

impertinent du bout des doigts et Lola hoche la tête, l'air résolu. Lola en sait plus long sur le stress et les responsabilités que n'importe laquelle d'entre nous. Si elle est capable d'en faire abstraction pour un week-end, alors moi aussi.



GARÉES DEVANT L'HÔTEL, Lola et moi nous extirpons de la voiture, nos sacs de voyage sur

l'épaule, comme deux rescapées d'une tempête de sable. Je me sens sale et ridicule. Seule Harlow semble parfaitement dans son élément. Elle sort de la vieille Chevy comme d'une limousine, toujours tellement présentable, tirant une valise de couleur vive derrière elle.

Une fois à l'étage, nous n'en croyons pas nos yeux. Même Harlow se retrouve sans voix – son silence manifeste clairement sa *surprise*. L'étage

ne compte que deux autres portes, en plus de celle de notre gigantesque suite Sky.

Le père d'Harlow, grand ponte du cinéma, l'a réservée pour célébrer notre diplôme. Rien à voir avec la chambre d'hôtel à laquelle nous nous attendions. Nous comptons vider le minibar en mettant la facture sur sa carte de crédit. Des snickers et de la vodka pour tout le monde !

Nous ne nous attendions pas à ça. Dans l'entrée – parce qu'il y a une *entrée* –, déposé à côté d'une corbeille de fruits *et* d'une bouteille de champagne, se trouve un mot nous informant que nous avons un majordome à notre disposition, une masseuse personnelle et aucune limitation sur le room service, avec la bénédiction de M. Alexandre Vega. S'il n'était pas le père de ma meilleure amie, et marié de surcroît, je lui aurais

offre mon corps avec plaisir pour le remercier.

Souvenons-nous de ne pas le répéter à Harlow.



J'AI GRANDI SUR SCÈNE – pratiquement nue – devant des centaines de personnes. J'ai beaucoup joué à être quelqu'un d'autre. Ce qui peut expliquer que malgré la grande cicatrice de ma jambe, je me sente plus à

l'aise que Lola dans la robe qu'Harlow nous a choisie.

– Hors de question que je la porte, répète cette dernière.

– C'est un cadeau. Comment l'aurais-tu pris si je t'avais rendu le journal que tu m'as offert ?

– Si je t'avais demandé d'en déchirer les pages pour en faire une robe couvrant à peine ton cul, je ne l'aurais pas mal pris, réplique Lola, morte de rire, après lui avoir lancé un oreiller à la figure.

Plutôt d'accord avec Lola, je tire sur l'ourlet de ma robe. Un ou deux centimètres de plus ne lui auraient pas fait de mal, moi qui ne montre quasiment jamais mes cuisses.

– Mia porte la sienne, argue Harlow en me montrant du doigt.

– Mia a grandi en *collants*, elle a le gabarit d'une poupée. Et tu sais quoi ? Avec un peu de bonne volonté, je pourrais voir son vagin. Si je faisais vingt

centimètres de plus, on pourrait voir le mien, jusqu'au col de l'utérus.

– Quelle tête de mule !

– Tu peux parler, pétasse !

Parfaitement détendue, je les écoute se crêper le chignon, près de la fenêtre, les yeux rivés sur les touristes qui sillonnent le Strip, une succession de petits points colorés, vus du quarante-cinquième étage. Pourquoi Lola lutte-t-elle ? Nous savons toutes les deux que c'est Harlow qui va

l'emporter, comme toujours. Aussi étrange que cela puisse paraître, c'est ce que j'aime chez elle. Harlow sait ce qu'elle veut et elle l'obtient dans n'importe quelle circonstance. Lola est un peu comme ça, elle aussi, en plus subtile, alors qu'Harlow est un véritable bulldozer.

Grimace de Lola qui vient de céder. En bonne perdante, elle enfile sa robe et ses chaussures sans discuter.



QUELLE JOURNÉE ! Finie la licence ! Lavées de la poussière et de nos préoccupations, parfaitement apprêtées, nous observons Harlow commander des shots. Elle adore ça. Elle apprécie encore plus de regarder quelqu'un d'autre boire les shots qu'elle a commandés. À 21h30, je décide que notre taux d'alcoolémie est suffisant – nous avons la voix pâteuse mais nous marchons

encore à peu près droit. Aucun souvenir de la dernière fois où Lola et Harlow ont ri comme ça. Lola glousse, les cheveux dans les yeux. Harlow a rejeté la tête en arrière, son fou rire couvre presque la musique du bar.

À cet instant précis, je croise le regard d'un homme dans la salle bondée. Malgré l'obscurité qui m'empêche de distinguer les traits exacts de son visage, je devine qu'il est un peu plus vieux que nous. Grand, les

cheveux châains, ses sourcils épais mettent en valeur ses yeux brillants et malicieux. Manifestement amusé par notre hilarité, il nous examine, le sourire aux lèvres. Deux types se tiennent derrière l'inconnu, ils lui parlent avec animation, mais lui ne me quitte pas des yeux. Peu à peu, son sourire s'élargit.

Désorientée, je réalise qu'il m'est impossible de détourner le regard. En temps normal, c'est

l'inverse qui se produit toujours. Mon cœur bat plus fort, je devrais me sentir mal à l'aise, pourtant il n'en est rien. Et si je fixais mon verre pour changer ? Je ne suis pas du genre à dévisager les inconnus, encore moins de sexe masculin. Je ne suis pas non plus du genre à engager facilement la conversation. Je respire à peine.

Mais ce soir, sûrement à cause de l'alcool, j'articule, les yeux

dans les yeux du type sexy,
« salut ».

Il me répond de même, se mord le coin des lèvres – *waouh*, il devrait faire ça tous les jours du reste de sa vie. Son adorable fossette se creuse, je me raisonne : c'est sûrement le jeu d'ombre et de lumière, et mon imagination, qui me jouent des tours.

Une sensation étrange m'envahit, est-ce cela qu'on ressent quand on fond

littéralement pour quelqu'un ?
Je suis clairement passée de
l'élément solide à l'état liquide.

Seigneur,

si son sourire me fait un tel
effet, je ne peux qu'imaginer ce
que me ferait sa...

Interrompant mes pensées,
Harlow m'attrape par le bras.
Je suis arrachée à l'étude
détaillée de son visage, tirée
parmi une foule de corps en
mouvement sur de la musique
trop forte. Un garçon comme

ça, je ne saurais pas gérer. Je me force donc à refouler le désir de le retrouver et à le ranger dans la fameuse boîte, sous mon fameux lit, avec le reste.



EN UN RIEN DE TEMPS, nous nous sommes faites au rythme de Vegas. Après avoir dansé, bu, encore dansé et encore bu, nous nous retrouvons dans notre chambre à minuit, toutes les trois épuisées par la remise

des diplômes en plein soleil, la voiture bouillante et l'alcool ingurgités par nos estomacs presque vides.

Malgré l'immensité de la suite et ses deux chambres, nous nous effondrons dans un seul lit. Lola et Harlow s'endorment en quelques minutes. Harlow marmonne dans son sommeil, comme à son habitude, Lola respire à peine. Elle se pelotonne tellement dans les draps qu'enfant elle devait

disparaître dans son lit. Parfois, j'ai envie de vérifier son pouls tant elle est immobile.

De l'autre côté du couloir, une fête trouble la tranquillité de l'hôtel.

Les basses de la musique font trembler le délicat lustre accroché au-dessus de ma tête. On entend résonner des voix masculines, ils ne se gênent ni pour rire ni pour crier, dans une cacophonie effroyable. Une balle rebondit contre un mur,

mais lequel ? Je distingue seulement trois ou quatre timbres de voix différents, pourtant on dirait que la suite abrite une quarantaine de garçons ivres morts.

À deux heures du matin, toujours la même chose. Je scrute le plafond, dans un état de semi-conscience. À trois heures, je suis tellement énervée que je me sens prête à jouer les rabat-joie de Vegas. Je voudrais simplement dormir

quelques heures avant notre rendez-vous au spa.

Pour ne pas réveiller mes amies, je sors du lit à pas de loup. Cette précaution est ridicule – si elles arrivent à dormir malgré le raffut, je ne risque pas de les réveiller en marchant sur la moquette, en attrapant une clé et en me faufilant hors de la suite.

Exaspérée, je frappe à la porte. Rien, je n'ai pas dû toquer assez fort pour être

entendue. Encore trois coups. Je n'ai pas envie d'être ce genre de fille, bien sûr, surtout à Vegas, mais là, je suis à deux doigts d'appeler la sécurité de l'hôtel.

Cette fois, le volume de la musique diminue, j'entends des pas approcher.

À quoi je m'attendais ? Aucune idée. Peut-être à un avocat bedonnant, bronzé et arrogant, à un groupe de banquiers d'investissement, la

quarantaine, profitant d'un week-end de débauche, ou à une fraternité d'étudiants tout entière buvant des shots dans le nombril de strip-teaseuses... En revanche, je ne pouvais prévoir que je *le* retrouverais ici. Le type du bar.

Torse nu en prime, seulement vêtu d'un boxer porté si bas qu'on distingue son duvet sur ses abdominaux et...

Je ne suis pas non plus prête à résister au sourire qui illumine

son visage quand il me voit sur le pas de la porte. Et je ne m'attends absolument pas à l'accent qui teinte sa voix quand il ouvre la bouche.

– Je te connais.

– Non, je fais, soudain raide et mal à l'aise.

Je ne bégaie jamais avec mes amis ou ma famille, cela m'arrive rarement avec des étrangers. Mais là, tout de suite, mes joues brûlent, j'ai des

frissons partout et je perds tous mes moyens.

Son sourire s'élargit encore, sa fossette se creuse, il ouvre la porte et sort dans le couloir. Il est encore plus beau dans la lumière, sa haute stature m'impressionne. Je fais un pas en arrière, comme poussée par une force incontrôlable. L'inconnu semble tout à fait à l'aise, il me dévisage, radieux.

J'ai beaucoup dansé, je sais comment s'opère la magie de la

beauté. L'inconnu n'est pas simplement charmant, il possède ce je-ne-sais-quoi qui le distinguerait de tous les autres sur scène, même s'il n'avait qu'un petit rôle. Plus que du charisme, il s'agit de magnétisme pur, qu'on ne peut ni enseigner ni travailler. À moins d'un mètre de lui, je n'ai aucune chance.

– *Mais si*, je te reconnais. Nous nous sommes rencontrés tout à

l'heure. Mais je ne connais pas encore ton prénom.

Pendant qu'il parle, je fouille dans mon esprit pour deviner d'où vient son accent. Bien sûr ! Il est français. Ce connard est français, sérieusement. Même si l'accent n'est pas très marqué, il appuie sur certaines syllabes et le rythme des phrases est particulier. Au lieu d'enchaîner tous les mots comme un seul, il les détache.

Le regarder en face n'est pas facile. Sa poitrine musclée et bronzée présente l'image de la perfection, ses tétons en particulier. Son corps harmonieux et tonique, sa peau parfaite dégagent un magnétisme troublant. Pour couronner le tout, il n'a pas l'air de se soucier de ne porter que ses sous-vêtements.

– Vous faites vraiment beaucoup de bruit là-dedans, dis-je en me rappelant les

heures d'insomnie qui m'ont attirée ici au départ. Je te préférerais dans le bar.

– Pourtant, rien de mieux qu'un face-à-face, non ?

Je tressaille, incapable de répondre. Après avoir observé les alentours, il reprend :

– Désolé pour le bruit. Je vais engueuler Finn. Il est canadien, donc c'est un sauvage, tu comprends. Et Oliver l'Australien manque également affreusement de civilité.

Je ne peux m'empêcher de sourire :

– Un Canadien, un Australien et un Français en train de saccager une chambre d'hôtel américaine ?

Quelle est la règle à propos des sables mouvants, déjà ? Ne jamais se débattre, me semble-t-il. Je suis sur des sables mouvants, du moins j'en ai l'impression. Je me noie, je suis engloutie par plus grand et plus fort que moi.

– On dirait le début d'une blague. Joins-toi à nous !

Ses yeux verts scintillent. Il a raison, rien ne vaut un face-à-face. Et cette proposition ! Rien ne m'a jamais semblé plus dangereux et plus tentant en même temps. Il contemple ma bouche puis m'examine de haut en bas. Il fait un pas vers moi, la porte se referme derrière lui. Il n'y a plus que lui, moi, son torse nu et... *waouh*, ses jambes musclées, tout le potentiel pour

une baise renversante dans le couloir...

Attends. Quoi ?

Et là, je me souviens que je porte seulement un petit short de pyjama et le débardeur assorti, à imprimés petits cochons. Je tire sur l'ourlet pour cacher ma cicatrice, dans ce couloir trop éclairé. Je n'ai pas de problèmes avec mon corps, vraiment – si on me donnait le choix, je ne sais pas ce que je changerais. Pourtant ma

cicatrice, c'est une autre affaire. Pas simplement pour une question d'esthétique – même si, pour être tout à fait honnête, Harlow frissonne toujours quand elle l'aperçoit –, mais pour ce qu'elle représente. La perte de ma bourse d'études pour la Joffrey Ballet School, la mort de mon rêve.

Sans fausse pudeur, il me déshabille des yeux. Ce n'est pas désagréable, *bien au*

contraire. Sous mon débardeur, mes seins pointent.

Il a dû le remarquer puisqu'il avance encore, m'enveloppant de sa chaleur et de son odeur de savon. Soudain, une certitude : il ne regarde *pas* ma jambe. Je n'ai pas même l'impression qu'il la *voie*, ou si c'est le cas, rien ne lui déplaît. Indifférent au langage des cicatrices. *Traumatisme, souffrance*. Dans ses yeux, je lis *espièglerie* et *audace*. Qu'il

aimerait en voir davantage,
aussi.

La jeune fille timide qui
sommeille en moi croise
instinctivement les bras sur sa
poitrine et m'enjoint de rentrer
dans ma chambre au plus vite.
Mais rien ne peut surpasser la
fascination qu'il exerce sur moi.

– Je n'étais pas sûr de te
retrouver, me confie-t-il de sa
voix grave et chaude, la voix
des grivoiseries. Je t'ai cherchée.

Mon cœur bat la chamade. *Il m'a cherchée.*

Je suis surprise de ne pas bégayer quand je réponds :

– Nous sommes parties très vite.

Les yeux fixés sur ma bouche, il s'humecte les lèvres.

– Tu ne veux pas entrer une minute ?

Tant de promesses non exprimées dans cette question... Comme si on venait de m'offrir

la sucrerie la plus délicieuse de la planète.

– Je vais essayer de dormir, fais-je en levant la main pour l'empêcher de s'approcher davantage. Et franchement, les garçons, essayez de faire moins de bruit ou je vous enverrai Harlow. Et si ça ne fonctionne pas, je réveillerai Lola et vous passerez un sale quart d'heure !

– Tu me plais beaucoup, réplique-t-il en riant.

– Bonne nuit.

Toute tremblante, je pivote sur les talons et m'éloigne.

– Je m'appelle Ansel.

Faisant mine de l'ignorer, je fais tourner la clé dans la serrure.

– Attends ! Je voudrais au moins connaître ton prénom !

Je lui jette un coup d'œil. Il sourit toujours comme un gamin. Pourtant, je connaissais un gamin au CP qui avait une fossette qui ne me faisait pas du tout le même effet. *Ce mec*

devrait porter un écriteau
« danger ».

– Si tu arrêtes la musique, je
te le dirai demain.

Me suivant dans le couloir, il
fait un autre pas, pieds nus, en
boxer.

– Est-ce un rendez-vous ?

– Non.

– Tu ne veux vraiment pas me
dire ton prénom ? S'il te plaît ?

– Demain.

– Je t'appellerai *Cerise** ¹
alors.

– Comme tu voudras.

Songeuse, j'entre dans ma chambre. M'a-t-il surnommée *Coincée**, *Prude** ou *Pyjama cochon** ?

Pourtant, la manière dont ces trois syllabes ont résonné me laisse penser qu'il s'agit de tout à fait autre chose.

Enfin couchée, je vérifie le sens du mot sur mon smartphone. Cerise, bien sûr ! Quelque chose me dit que ce n'est pas à la couleur de mon

vernis à ongles qu'il fait référence. Pourquoi ce surnom ?

Les filles dorment toujours, et je suis totalement éveillée. Même si le bruit s'est arrêté, malgré le calme qui a envahi la suite, j'ai chaud et je regrette de ne pas être restée un peu plus longtemps dans le couloir...

1. Tous les mots signalés par une astérisque sont en français dans le texte original. (NDE)

Chapitre 2

HARLOW COMMANDE DES FRITES avant de verser son shot dans sa bière et de la descendre en une gorgée.

S'essuyant sur son avant-bras, elle me lance un regard noir. Je dois être bouche bée, elle lance :

– Quoi ? Je devrais faire des efforts, c'est ça ?

Je hausse les épaules en agitant la paille qui trempe dans mon cocktail. Après deux massages et un après-midi au bord de la piscine ponctué de quelques cocktails, nous sommes pompette. Le pire, c'est qu'Harlow, même après avoir bu une bière mélangée à un shot, *a l'air* classe. Elle pourrait sauter dans l'aire de jeu de McDonald's, au milieu des

boules de plastique, elle conserverait toute son élégance.

– Pourquoi se forcer ? Nous avons toute la vie pour être sophistiquées, mais un seul week-end à Vegas.

Attentive, elle m'écoute, réfléchit un instant puis acquiesce et fait un geste vers le barman.

– Deux shots et cette horreur qu'elle boit, s'il vous plaît, ajoute-t-elle en pointant du doigt Lola qui lèche de la crème

Chantilly sur le rebord d'un verre fluorescent.

Les sourcils froncés, il s'exclame :

– Deux shots de whisky et une Salope sur Trampoline, tout de suite !

Soudain, Harlow me fait une affreuse grimace. L'air interrogateur, je la dévisage, la bouche ouverte, avant de sentir un corps d'homme frôler le mien devant le bar bondé. Deux grandes mains m'attrapent par

les hanches, et la voix la plus sexy qu'on puisse imaginer murmure dans mon oreille : « Te voilà ».

Médusée, je sursaute et m'écarte sans réfléchir.

– Ansel.

– Lui-même.

Le contact de sa bouche contre mon oreille dure et dure. Quand j'ose enfin le regarder dans les yeux, j'y trouve le même éclat joueur. Exactement comme cette nuit. Il doit être le

genre de mec à oser faire la danse des canards rien que pour vous faire rire, à vous lécher le bout du nez, à faire le fou seulement pour un sourire. Si je tentais de me battre contre lui, il me laisserait gagner, j'en suis certaine. En appréciant chaque seconde de ce jeu d'enfants.

– Trop proche ? demande-t-il. Je tentais une arrivée toute en séduction, sans manquer de subtilité.

– Tu aurais difficilement pu t’approcher davantage, dis-je en ravalant un sourire et en me frottant l’oreille. Tu m’as pratiquement *léché* l’oreille.

– Tu serais un ninja vraiment pourri, lance l’un des garçons qui l’accompagne.

– Oliver, Finn, les présente Ansel en montrant du doigt un grand type, les cheveux bruns en désordre, la barbe mal rasée, de grands yeux bleus derrière des lunettes à monture épaisse.

Celui qui vient de parler a les cheveux courts, des yeux noirs et un sourire arrogant.

– Messieurs, je vous présente *Cerise*. J'attends toujours de connaître son véritable prénom. (Il se penche vers moi.) Elle s'est engagée à me le dévoiler bientôt.

– Mia, je fais en ignorant ses sous-entendus.

Il me contemple, en particulier les lèvres, avec tant d'intensité qu'il semble être sur

le point de m'embrasser, mais il est trop loin et nous sommes... en public. Pour briser cette tension sexuelle palpable, je réplique, en regardant Oliver et Finn :

– Ravie de mettre des visages sur des vociférations ! (Mes amies m'observent, les yeux écarquillés.) Voilà Lorelei et Harlow.

Dans un calme troublant, tout le monde se serre la main. En général, je ne suis pas du genre

à faire les présentations. Plutôt habituée à aller récupérer Harlow installée avec des individus qu'elle a rencontrés une minute plus tôt dans une soirée. Quant à Lola, elle hésite toujours à se battre avec les mecs qui osent nous parler. Elles doivent être trop abasourdis pour réfléchir à une réponse intelligente.

– Vous nous avez...
cherchées ?

– Nous sommes allés dans un ou deux bars, juste pour voir, rétorque Ansel en haussant les épaules.

Derrière lui, Oliver, celui qui porte des lunettes, montre sept doigts :

– Un ou deux ?

– Pas plus de trois, renchérit Ansel en me faisant un clin d'œil.

Soudain, je vois Finn passer derrière lui et baisser le pantalon d'Ansel, qui ne cille

même pas et me demande poliment « Tu bois quoi ? » en retenant son boxer. Ni surpris ni ennuyé. Je n'ai pas eu le temps de dire ouf.

Beaucoup trop de boxers gris, ces derniers jours.

Et cette bosse...

Les garçons sont des créatures primaires.

– Sympa de te revoir en sous-vêtements, je murmure en me retenant de sourire.

– Je suis presque décent. Cette fois, j'ai limité les dégâts.

Je lui jette un coup d'œil, en regrettant de ne pas avoir un nouvel aperçu de ses cuisses musclées.

– Tout est relatif.

– La dernière fois que Finn a baissé mon pantalon, je me suis retrouvé à poil. J'ai gagné un pari la semaine dernière. Depuis, il essaie de se venger.

Il lève les sourcils, se penche vers moi et me demande d'une

voix douce :

– Tu me dragues ?

– Non. (L'intensité de son regard me fait flancher.) Peut-être.

– Si mon boxer descend, ta robe devrait remonter... pour équilibrer le jeu.

Je n'ai jamais entendu quelque chose d'aussi sexy de ma *vie*.

– Elle est beaucoup trop mignonne pour toi, s'exclame Finn.

Joueur, Ansel le repousse de la main. Il désigne mon verre de la tête, pour me demander silencieusement ce que je bois.

À ses côtés, je me sens étrangement bien. L'alchimie... Voilà ce que c'est. J'ai déjà ressenti la même chose en dansant avec un partenaire, le temps d'un ballet. Mais jamais dans la vraie vie. Avec Ansel, j'ai l'impression que le flux est continu et si puissant qu'il

pourrait me transporter dans un autre monde.

– J'arrive tout de suite, glisse-t-il en saisissant mon verre.

Lola fait un pas pour s'écarter des autres. Le visage fermé, elle toise Ansel comme un faucon étudie sa proie.

– Avec un verre, ajoute-t-il avec naturel. Un cocktail au prix exorbitant, bien dosé, avec des fruits qui trempent dedans. Pas de drogue, je le promets. Tu m'accompagnes ?

– Non, je te surveille, réplique-t-elle.

– Tu veux quelque chose en particulier ? me demande-t-il avec son sourire le plus charmeur.

– Surprends-moi.

Tandis qu'Ansel parle au barman, les filles font des grimaces, articulent : *qu'est-ce que tu fous ?* Je hausse les épaules. Que dire ? Elles ont toute l'histoire devant les yeux. Un type sexy et ses amis nous

ont repérées dans un club, et le type sexy en question me paie un verre.

Lola, Harlow et les amis d'Ansel semblent avoir enfin engagé la conversation, mais je les entends à peine, à cause de la musique et de mes propres battements de cœur. Je lutte contre le désir de regarder vers le bar où Ansel joue des coudes. Sa tête, plus haute que les autres, est repérable parmi la foule.

Quelques minutes plus tard, le voilà de retour avec un nouveau verre plein de glace et de citrons, qu'il me tend avec un sourire enchanteur :

– Gin tonic, c'était ça ?

– Je m'attendais à un choix plus aventureux. Un cocktail avec de l'ananas, un parasol...

– J'ai senti ton verre. Je ne voulais pas t'obliger à mélanger les alcools. D'autre part, ce look Années Folles avec ta petite robe, tes cheveux noirs, ta

frange et tes lèvres rouges crie
« gin ». Mais en fait, quand je te
regarde, je pense plutôt...

J'éclate de rire et lève la main
pour l'arrêter là.

– Tu es insortable. Que faire
de toi, je me le demande !

– J'ai quelques suggestions...

– Ça ne m'étonne pas.

– Tu aimerais les connaître ?

– Et si tu me parlais un peu
plus de votre petit groupe ?
Vous vivez tous aux États-Unis ?

– Non, nous nous sommes rencontrés il y a quelques années dans un programme humanitaire où l'on se déplaçait d'une ville à l'autre à vélo en construisant des maisons écologiques à chaque étape. C'était juste après la fin de l'université, de la Floride à l'Arizona.

Je le regarde de plus près : je ne m'étais même pas demandé ce qu'il faisait dans la vie, lui ou ses amis ! Cela devient bien plus

intéressant qu'un groupe de connards étrangers venus en week-end à Vegas pour flamber. Et je comprends enfin les cuisses musclées...

– Waouh.

– Nous étions quatre : Finn, Oliver, Perry et moi. Cette année, nous nous sommes retrouvés pour un voyage-nostalgie, mais seulement d'Austin à Vegas. Nous avons vieilli !

Je jette un coup d'œil autour de moi en cherchant le quatrième compère.

– Et Perry ?

Ansel hausse les épaules :

– Cette fois, nous ne sommes que trois.

– Ça a l'air génial.

– C'était génial. Et dire que je rentre mardi !

– Et tu rentres où ? En France ?

– Oui, sourit-il.

– Rentrer en France. Quelle torture !

– Tu devrais venir à Paris avec moi.

– *Ah ah !* Ok.

Après m'avoir dévisagée un moment, il ajoute :

– Je suis sérieux.

– Bien sûr !

– Tu es la plus belle fille que j'aie eu l'occasion de rencontrer. Et tu es intelligente. Question rapide : tu sais jongler ?

– Non, je fais en riant.

– Quel dommage, réplique-t-il en souriant, les yeux rivés à ma bouche. Je dois encore rester en France un moment, six mois tout au plus. Tu devrais venir avec moi pour nous donner le temps d'acheter une maison aux States. Je t'apprendrai à jongler.

– Je ne connais même pas ton nom de famille ! je m'exclame, incapable de réprimer un fou rire. Parler de leçons de

jonglerie et de cohabitation est un peu prématuré !

– Mon nom de famille est Guillaume. Mon père est français, ma mère américaine.

– *Gee* quoi ? Je serais incapable de l'épeler ! Je ne saurais même pas dire par quelle lettre commence ton nom, je fais en roulant des yeux.

– Ce n'est pas difficile, je t'apprendrai. (Sa fossette se creuse.) Tu devras bientôt

signer tes chèques de ton nouveau nom, n'oublie pas !

Finalement, je dois détourner les yeux pour faire une pause, m'arracher à la contemplation de son sourire et à son flirt insistant. Il me faut une bouffée d'oxygène. Je rencontre à nouveau le regard éberlué de mes amies.

M'éclaircissant la gorge, je lance à Lola : « Quoi ? » avec une expression signifiant *détends-toi*, sans pouvoir me

résigner à m'éloigner de lui. Je m'amuse, tout est tellement facile et naturel entre nous...

Pas commode, Lola jette à Ansel :

– Tu arrives à la faire parler !

Elle n'en revient pas et semble ne pas cautionner mon attitude, mais je ne veux pas me laisser gagner par sa désapprobation. Si je réfléchis trop, je risque de paniquer.

– Celle-là ? répond-il en me montrant du doigt. Elle n'est

pas du genre timide, si ?

Harlow et Lola éclatent de rire, comme pour dire *mon Dieu si tu savais*, puis Lola m'attire de côté en posant une main sur mon épaule.

– Toi.

– Quoi, moi ?

– Tu es en train de tomber amoureuse, siffle-t-elle. C'est effrayant. Tu portes toujours ta culotte de soie Aubade ?

Et, joignant le geste à la parole, elle se penche, comme si

elle allait vérifier.

– Nous nous sommes croisés cette nuit, je murmure en la tirant vers moi pour qu'elle se redresse.

Pourvu qu'elle ne se mette pas à hurler ! Les trois garçons ne perdent pas un mot de notre conversation.

– Tu l'as retrouvé et tu ne nous l'as pas dit ?

– Hé ! Maman ! On n'a pas arrêté une minute de la matinée, j'ai simplement

oublié ! Ils faisaient la fête de l'autre côté du couloir, tu les aurais entendus toi aussi si tu n'avais pas absorbé autant de vodka qu'il en faut pour endormir un cheval. J'y suis allée et je leur ai demandé de baisser le niveau sonore.

– Non, ce n'est pas la première fois que nous nous sommes vus, m'interrompt Ansel. Nous nous étions rencontrés un peu plus tôt.

– *Non*, pas du tout.

Je lui décoche un regard pour le faire taire. Il ne connaît pas le caractère surprotecteur de Lola, moi oui.

– Mais c'était la première fois qu'elle voyait Ansel en boxer, ajoute Finn. Il l'a invitée à entrer.

La surprise se peint sur son visage, les sourcils de Lola se relèvent tant qu'ils disparaissent dans ses cheveux.

– Mon Dieu, ai-je trop bu ? Ce cocktail est-il piégé ? s'écrie-t-

elle en regardant son verre fluorescent.

– Oh ! ça suffit, je fais, irritée. Je ne suis pas entrée. Je n'ai pas accepté les bonbons de l'inconnu canon même si j'en avais très envie. Il n'y a qu'à le regarder ! Et tu devrais le voir sans T-shirt...

J'attends sa réaction à ma provocation. Ansel continue à boire son cocktail, radieux :

– Je vous en prie, faites comme si je n'étais pas là. C'est

fantastique.

Finalemment – et heureusement –, Lola décide de passer à autre chose. Nous revenons dans le petit cercle créé par les garçons, et sirotons nos verres en silence.

– Alors, que fêtez-vous ce week-end ? demande Ansel, toujours aussi à l'aise.

Son accent divin me rend folle. Les mots roulent dans sa bouche et en sortent comme des baisers. Je n'ai jamais ressenti

un tel désir de toucher les lèvres de quelqu'un. Harlow leur explique que nous sommes à Vegas pour boire shot sur shot dans les robes les plus courtes possibles. Moi, je contemple le visage d'Ansel, sa peau parfaite, non seulement claire mais douce et lisse aussi. Seules ses joues sont légèrement rosées, comme s'il portait un blush permanent, ce qui lui donne l'air plus jeune qu'il ne doit l'être, à mon avis. On ne

prendrait pas la peine de le maquiller s'il montait sur scène. Son nez droit, ses yeux d'un vert sublime ne nécessitent aucun artifice. Je serais capable de reconnaître ses yeux parmi mille autres. Ou son torse... Impossible qu'il soit aussi parfait qu'il ne le semble au premier abord.

– Et que fais-tu, à part du vélo et des clowneries ?

Tout le monde se tourne vers moi, mais je reste concentrée

sur le visage d'Ansel.

– Je suis avocat.

Mon fantasme se flétrit immédiatement. Mon père adorerait que je sois en train de parler à un avocat.

– Oh !

Il rit :

– Désolé de te décevoir !

– Je n'ai jamais rencontré d'avocat qui ne soit pas vieux et lubrique.

Volontairement, j'ignore les regards que nous lancent

Harlow et Lola. Je les connais, elles comptent les mots que j'ai prononcés depuis dix minutes, puisqu'il semblerait que je batte un record personnel.

– Ça aiderait si je te disais que je ne fais que du *pro bono* ?

– Pas vraiment.

– Bien. Dans ce cas, je peux te dire la vérité : je travaille pour l'un des cabinets parisiens les plus importants et impitoyables. Je n'ai pas une minute à moi. C'est pour ça que j'aimerais que

tu viennes à Paris. Pour me donner une raison de rentrer chez moi le soir.

Mes immenses efforts pour demeurer impassible se révèlent relativement infructueux.

– Maintenant, tu sais tout de moi. Et toi ? D'où viens-tu, *Cerise* ?

– Je t'ai donné mon prénom, tu as le droit de l'utiliser, tu sais.

– Et si je préfère ton surnom ?

Impossible de se concentrer quand il sourit comme ça.

– Je ne devrais peut-être pas te dévoiler ce genre d'information. Il faut se méfier des étrangers.

– Je peux te montrer mon passeport, si ça peut te rassurer.

– Pourquoi pas ?

– Nous pouvons aussi appeler ma mère, dit-il en sortant son portable de sa poche. Elle est américaine, tu t'entendrais

parfaitement avec elle. Elle passe son temps à me dire que je suis le meilleur fils du monde, ce qui m'a habitué aux compliments.

– Ça ne m'étonne pas. Je viens de Californie, je fais en me demandant si, réellement, il m'aurait laissée appeler sa mère.

– Californie tout court ? Je ne suis peut-être pas américain, mais j'ai conscience que c'est vaste.

Je le toise :

– San Diego.

Il sourit comme s'il venait de gagner une peluche à la fête foraine en m'entendant lui donner une information précise.

– Ah... Et tu fais quoi à San Diego ? Ton amie vient de dire que vous fêtiez l'obtention de vos licences. Quelle est la suite ?

– Euh, une école de commerce. À Boston.

Cette réponse cessera-t-elle un jour de sonner si faux dans ma bouche ? On dirait que je répète comme un perroquet.

Apparemment, il a la même impression puisque son sourire s'évanouit pour la première fois.

– Je n'aurais jamais deviné.

Sans réfléchir, je jette un coup d'œil au bar et termine mon verre. L'alcool brûle ma gorge, je sens la chaleur se répandre dans mes membres. Ma réponse se coince dans ma gorge.

– J'étais ballerine.

C'est la première fois que je prononce ces mots à voix haute. Ses sourcils se relèvent, il m'observe, mon visage puis mon corps.

– Ça, je comprends mieux.

Harlow glousse et nous regarde :

– Vous êtes tellement *mignons* tous les deux !

– C'est dégoûtant, acquiesce Finn.

Ils échangent un regard, comme s'ils se reconnaissaient, comme s'ils faisaient soudain partie de la même équipe. Eux contre nous, essayant d'accabler le plus possible leur ami. Je comprends à l'instant : dans moins d'une heure, Harlow se jettera sur Finn. Lola semble partager cette conviction avec moi.

Harlow lève son verre en direction de Finn, et le renverse à moitié sur son visage et sur sa

main. Comme l'élégante femme qu'elle est, elle se penche, lèche le coin de ses lèvres et de ses doigts.

– Je le baise ce soir, lance-t-elle à la cantonade.

Finn sourit, se rapproche d'elle et lui murmure quelque chose à l'oreille. Aucune idée de ce qu'il vient de dire, mais je n'ai jamais vu Harlow rougir comme ça. Elle sourit en jouant avec ses boucles d'oreilles. À côté de moi, Lorelei soupire.

Quand Harlow vous regarde dans les yeux en retirant sa boucle d'oreille, cela ne peut signifier que deux choses : elle vous baisera ou vous tuera. Au sourire de Finn, je devine qu'il a compris et qu'il s'agit de la première option. J'interviens :

– Harlow !

Lola n'en peut clairement plus, elle attrape sa main et l'oblige à se lever :

– Réunion au sommet dans les toilettes des filles.

— NON MAIS POURQUOI persiste-t-il à m'appeler Cerise ? Vous pensez qu'il me prend pour une vierge ?

Inquiète, j'analyse mon reflet dans le miroir.

— Il doit parler de ta bouche à pipe ! me coupe Harlow en clignant de l'œil. Et si je puis me permettre, fais hurler ce Français arrogant. Son accent est tellement sexy !

Lorelei secoue la tête.

– Je ne suis pas sûre que Mia soit prête pour un coup d'un soir.

Je finis d'appliquer du gloss sur mes lèvres.

– Hein ?

Je ne pense pas coucher avec Ansel. J'ai prévu de le contempler toute la soirée avec envie, avant d'aller me coucher toute seule en imaginant que je suis quelqu'un d'autre, le genre de fille prête à faire l'amour dans un couloir. Pourtant,

l'affirmation de Lola me pique à vif.

– Je pense qu'elle a raison, ajoute Harlow après m'avoir observée un moment. Tu es une fille compliquée.

– Sérieusement, Harlow ? Tu arrives à prononcer cette phrase sans éclater de rire ?

– Ce n'est *pas* ce que je voulais dire, réplique Lola, les yeux écarquillés.

– Oh ! je suis bien aussi compliquée, avoue Harlow.

Mais j'adore regarder les mecs essayer de me satisfaire. En ce qui concerne Mia, c'est autre chose. Déjà, il lui faut deux semaines pour réussir à aligner deux phrases sans rougir.

– Pas ce soir, marmonne Lola.

Tout en rangeant mon gloss dans ma pochette, je décoche à Harlow un de ces regards !

– Je suis du genre à prendre mon temps et à éviter les conversations inutiles. Toi, tu sautes sur tout ce qui bouge, et

je ne te juge pas. Ce n'est simplement pas *mon* truc.

– En tout cas, reprend Harlow sans faire attention à moi, Ansel est adorable, et vu la manière dont il te regarde, tu n'auras pas à lui parler longtemps, si tu vois ce que je veux dire.

– Il a l'air vraiment sympa, et ils se plaisent tous les deux, c'est évident. Que va-t-il se passer ? soupire Lorelei en s'appuyant sur les lavabos pour nous faire face. Il vit en France,

elle emménage à Boston, à peine plus proche que San Diego de Paris. Si tu couches avec Ansel, me dit-elle, vous *ferez l'amour* les yeux dans les yeux. Ce ne sera pas une baise rapide, j'en suis certaine.

– Vous m'effrayez, les filles.

– Elle n'aura qu'à insister pour qu'il la prenne en levrette. Je ne vois pas où est le problème, conclut Harlow.

Sentant que personne ne me demande mon avis, je sors des

toilettes et me dirige vers le bar. Elles décideront sans moi de ce qui se passera ce soir.



J'AI VITE L'IMPRESSION que nos amis se fondent dans le paysage. Ils sont de plus en plus à l'aise entre eux (ou ivres) et, riant comme ils rient, Ansel et moi pouvons discuter à l'abri des oreilles indiscrètes. Finalement, ils se dirigent vers les tables de blackjack juste à

côté du bar. Les filles m'adressent un regard, *fais attention*, et décochent leur œillade *n'insiste pas* à Ansel.

– Qu'est-ce que tu aimes le plus dans la danse ? demandait-il en reposant son verre vide sur le bar.

Ce soir, je suis courageuse. Est-ce le gin ou Ansel ? En me levant, j'attrape sa main. Il s'éloigne du bar et marche derrière moi.

– M’abandonner à la musique.
Être quelqu’un d’autre.

En dansant, je pouvais être n’importe qui, habiter des corps, oser des choses auxquelles je n’aurais jamais pensé pour moi-même. Comme tenir Ansel par la main dans un couloir sombre.

Nous nous arrêtons au bout d’un moment, il sifflote légèrement, je dois me mordre les lèvres pour résister à l’élan qui m’attire vers lui. Je frémis de tous mes membres.

– On pourrait faire *comme si c'était* une scène, propose-t-il en appuyant les mains sur le mur derrière ma tête. Tu pourrais faire comme si tu étais quelqu'un d'autre. Tu pourrais être la fille qui m'a attiré ici pour m'embrasser.

Après avoir dégluti, et pris le temps de réfléchir à ce qu'il vient de dire, je demande :

– Et toi, qui serais-tu ce soir ?

– Le mec qui obtient les faveurs de la fille qu'il désire

plus que tout au monde.

Incapables de bouger, nous restons plongés dans notre contemplation mutuelle. Quand m'embrassera-t-il ? Je n'en peux plus d'attendre.

– Pourquoi m'as-tu attiré ici ?
Loin des autres ?

Je regarde derrière lui, dans la direction du club où il y a à peine plus de lumière qu'ici.

Devant mon silence, il insiste :

– Je pose trop de questions ?

– Il me faut toujours du temps pour réfléchir à ce que je vais dire. Ça n'a rien à voir avec toi.

– Non, non ! Tu dois me mentir, genre je te trouble tellement que tu es sans voix !

Pourtant, il attend patiemment ma réponse. Mais, à vrai dire, les mots m'échappent et s'embrouillent dans mon esprit. Comment lui expliquer ? Nous nous sommes isolés. Loin de mes amies et de la sécurité qu'elles représentent,

puisqu'elles me connaissent par cœur et ont pris l'habitude de m'épargner toute situation stressante.

Je ne me sens pas nerveuse ni intimidée. En fait, je ne sais pas comment me glisser dans le rôle que je veux jouer : séductrice, ouverte, audacieuse. Comment les attirances se forment-elles ? Avec Ansel, je respire à peine. J'ai envie de laisser mes empreintes partout sur son corps. De l'embrasser, couvrir

de baisers cette peau chaude, savoir si j'aime ce qu'il boit en goûtant son cocktail dans sa bouche. Discuter avec lui sans jamais avoir à chercher mes mots, puis l'attirer dans une chambre et ne plus parler du tout.

– Repose ta question.

Il me regarde, interdit, puis articule :

– Pourquoi m'as-tu attiré ici ?

– Parce que, ce soir, j'ai envie de mener une vie différente.

Le mouvement de ses lèvres m'électrise, il réfléchit puis murmure :

– Avec moi, *Cerise* ?

– Oui. Et je sais ce que ce surnom signifie. Cerise. Pervers !

– Bravo, dit-il, amusé.

– Et tu dois avoir deviné que je ne suis pas vierge.

– Tu as vu ta bouche ? Je n'ai jamais vu des lèvres aussi épanouies ni aussi rouges.

Instinctivement, je mordille ma lèvre inférieure.

– J'adore quand tu fais ça. Encore...

– Ce ne sont que des lèvres.

Il me rend totalement nerveuse.

– Ce ne sont pas de *simples lèvres*. Et je t'en prie, se moque-t-il, le visage si proche du mien que je sens son après-rasage, une odeur fraîche, acidulée, boisée tout à la fois, une odeur que je n'ai jamais sentie sur

personne auparavant. Tu portes du rouge à lèvres écarlate pour que les hommes ne regardent pas ta bouche ? À ton avis, à quoi rêve-t-on en l'admirant ?

Enfin, il se penche et m'embrasse sur les lèvres. Médusée, je garde les yeux ouverts, tandis que les siens se ferment. Tous mes sens sont en éveil : je le goûte, je le sens, je l'entends, je vois la manière

dont il frissonne tout contre moi.

Il passe la langue sur mes lèvres, les suce doucement, se retire. Ce n'est pas vraiment un baiser, en fait. Plus une manière de me goûter.

– Tu n'as pas le goût de cerise.

– Et j'ai le goût à quoi, alors ?
Pensif, il hausse les épaules.

– Pour l'instant, je ne trouve pas le bon mot. Sucré. Un goût de femme et de petite fille.

Sa main droite est restée appuyée à côté de mon visage, de l'autre il joue avec l'ourlet de mon cardigan. Si je veux vivre une vie différente, je dois oser. Je ne peux pas toujours hésiter au bord de la falaise. Il faut sauter. Quel genre de fille ferait ce que j'ai envie de faire avec lui ? Je n'ai qu'à imaginer que je suis elle. *Elle* est sur scène. Mia regarde dans le public.

Je saisis ses doigts et les dirige vers le bas de ma robe, puis

dessous.

Il ne fixe plus ma bouche, son regard est plongé dans le mien quand je fais glisser ses doigts sur l'intérieur de ma cuisse. L'ambiance est tellement intime, calme et secrète, malgré les échos des voix alcoolisées et la musique pop du bar. Je n'ai rien à dire, le voilà qui passe un doigt sous ma culotte. Mes yeux se ferment, ma tête tombe contre le mur, ses doigts sont sur moi.

Ai-je bien conscience de ce que je viens de faire ? Pourquoi ? Des injonctions contraires me traversent. Je désire qu'il me touche – *Dieu, ce que j'en ai envie !* – mais j'ai honte aussi. J'ai été avec deux autres garçons depuis Luke, mais l'approche était bien plus classique : baiser, puis invitation discrète. Avec Ansel, je ne suis plus qu'une boule de désir.

– Je ne sais pas qui de nous deux est le plus surpris,

murmure-t-il avant de m'embrasser dans le cou. Toi ou moi ?

Il retire ses doigts seulement un instant, puis glisse la main tout entière contre moi. Je respire avec difficulté, il me caresse délicatement. Prudent, mais confiant.

– *J'ai envie de toi**.

– Que viens-tu de dire ?

– Tu me plais beaucoup, répond-il en m'embrassant sur la joue. Tu veux que j'arrête ?

– Non... oui, je fais sous le coup de la panique. (Il s'arrête instantanément et je regrette ma réponse hâtive.) Non, non n'arrête pas !

Dans un éclat de rire rocailleux, il m'embrasse dans le cou, et je perds toute notion de ce qui m'arrive quand il recommence à me caresser.



BON SANG, quelle migraine !
Mes paupières lourdes ne

veulent pas s'ouvrir, mon cœur bat trop vite. Tout mon corps est douloureux, ma tête va exploser. J'entreprends de me masser les tempes. Je suis une épave et je n'ai aucune idée de ce que je fais. Comment expliquer que je souffre autant ?

La chambre est plongée dans l'obscurité, mais j'imagine qu'il doit faire jour derrière les épais rideaux de l'hôtel.

Même si je dormais une semaine entière, il m'en faudrait encore deux pour récupérer.

Les événements de la nuit me reviennent par bribes. Chaos. Alcool. Ansel. L'embrasser à pleine bouche dans le couloir. Lui parler, beaucoup. Son corps nu, en mouvement, les orgasmes multiples.

Nauséuse, je grimace.

Bouger est une torture. Je me sens épuisée, pleine de bleus – je n'avais même pas réalisé que

j'étais complètement nue dans le lit ! Et seule. Mes côtes, mon cou, mon avant-bras sont douloureux. Quand je parviens enfin à m'asseoir, je distingue les draps roulés en boule par terre. Je suis installée à même le matelas – je ne m'en étais pas non plus rendu compte.

À côté de moi se trouve un morceau de papier plié proprement. L'écriture est nette, lisible, je reconnais là les lignes tracées par un étranger.

Ma main tremble quand je déchiffre le mot.

Mia,

J'ai essayé de te réveiller mais tu dormais si profondément que j'ai préféré te laisser tranquille après la nuit qu'on avait passée. Je vais prendre une douche et descendre au restaurant en face de l'ascenseur pour le petit déjeuner. Rejoins-moi.

Ansel

Je tremble, je ne peux plus m'arrêter de trembler. Ce n'est plus seulement la gueule de bois ou la nuit que j'ai passée avec un inconnu, sans en avoir presque aucun souvenir. Ce n'est pas même l'état de la chambre : nous avons apparemment cassé une lampe, le miroir est plein d'empreintes, le sol jonché de coussins et de nos vêtements et – *Dieu merci* – d'emballages de préservatifs. Ce n'est pas la honte d'avoir taché

le tapis en y renversant une
bouteille de Coca. Ce ne sont
pas non plus les petits bleus sur
mes côtes ou la douleur
persistante entre mes jambes.

Je tremble de tous mes
membres à cause du lien doré
qui orne mon annulaire gauche.

Chapitre 3

JE TREMBLE TOUJOURS de tous mes membres. POURQUOI AI-JE AU DOIGT UNE BAGUE QUI RESSEMBLE À UNE ALLIANCE ET, SURTOUT, POURQUOI SUIS-JE INCAPABLE DE ME RAPPELER COMMENT ELLE EST ARRIVÉE LÀ ? Mes

souvenirs sont vagues, je me revois après l'épisode du couloir avec Ansel, en train de boire des cocktails – et encore des cocktails. Flirter avec lui. Flirter. Pas l'épouser !

Flash d'un tour en limousine.

Harlow crie par la fenêtre, Ansel sourit aux anges.

Lola a-t-elle embrassé Oliver ? Ai-je rêvé ? Clic d'un appareil photo. Ansel et moi, à nouveau dans le couloir. Du sexe. Beaucoup de sexe.

Prise d'une nausée incontrôlable, je cours dans la salle de bains. L'amertume envahit ma bouche – le goût de la honte et des mauvaises pensées.

Mollement, je me brosse les dents. J'adresse à mon reflet pitoyable le regard le plus noir dont je sois capable. Mon cou est couvert de suçons, ma poitrine également. Vu l'état de ma bouche, j'ai dû sucer Ansel avec beaucoup de passion.

Je bois une grande rasade d'eau au robinet puis je me traîne jusqu'à la chambre. Dans la première valise qui me tombe sous la main, j'attrape un T-shirt et je l'enfile. Marcher est une épreuve. Je tiens à peine debout. Impossible de mettre la main sur mon téléphone. Oh ! le voilà, de l'autre côté de la chambre. Je rampe plus que je ne marche pour l'atteindre, mais il n'a plus de batterie. Quant à retrouver mon

chargeur, il ne faut pas exagérer ! La joue appuyée contre le tapis, j'abandonne. Quelqu'un finira bien par retrouver mon corps, n'est-ce pas ?

Plus tard, je rigolerai en racontant cette histoire. Enfin, j'espère.

– Harlow ? Lola ?

Ma voix cassée ne porte guère. Quelle catastrophe ! L'odeur de détergent imprégnée dans le

tapis si proche de mon nez me donne mal au cœur.

Le silence règne dans notre suite. Où sont-ils donc tous passés depuis hier soir ? Tout le monde va bien ? Je revois Lola embrasser Oliver. Lola embrasse Oliver. Et, soudain, un souvenir précis : ils se tiennent debout, sous des néons. *Bordel de merde, se sont-ils mariés eux aussi ?*

Je crois que je vais avoir la nausée.

Prendre de grandes inspirations... Mia, respire. Petit à petit, je me sens mieux, assez pour me lever et aller chercher un verre d'eau. Pour ne pas vomir dans cette suite luxueuse payée par le père d'Harlow.

Dans le mini bar, je dénêche une barre de céréales et une banane, puis j'engloutis une canette entière de Canada Dry en deux gorgées. Je suis complètement déshydratée.

Dans la douche, je frictionne vigoureusement mon corps endolori avec le plus de savon possible. Mes mains tremblent à cause de la gueule de bois.

Mia, tu es un véritable désastre. Voilà pourquoi tu ne dois pas boire d'alcool.

Mais le pire, ce n'est pas le sentiment d'avoir fait tout et n'importe quoi.

Le pire, c'est que je veux *le* retrouver autant que je veux retrouver Harlow et Lola.

Le pire, c'est que nous sommes lundi et que la perspective de rentrer à San Diego m'angoisse terriblement.

Non, le pire, c'est que je suis une véritable idiote.

Je me sèche dans la chambre, enfile un jean et un débardeur en relisant son mot. Son écriture élégante me séduit toujours autant. Les yeux au plafond, je repense à notre soirée. Certaines images refont surface : ma main sur la

poitrine d'Ansel, qui le pousse hors de la salle de bains. Moi, assise sur les toilettes, un bloc de papier et un stylo Bic à la main. Pour écrire une lettre ? Une lettre... qui m'est adressée ?

Cependant, impossible de mettre la main dessus. Ni sous les draps qui jonchent le sol, ni sous les coussins du salon, ni dans la salle de bains. Nulle part dans le chaos de notre suite. Pourtant, elle doit bien

être cachée quelque part. La dernière fois que je me suis écrit une lettre à moi-même, elle m'a aidée à survivre aux moments les plus difficiles de mon existence.

Si cette lettre existe, je dois la trouver.



APRÈS LE TRAJET en ascenseur le plus écoeurant de ma vie, j'arrive au rez-de-chaussée. Dans le restaurant, je repère les

garçons à une table. Lola et Harlow ne sont pas avec eux. Les trois amis se disputent – ils se chamaillent sans arrêt, autant que mes copines et moi nous nous faisons des câlins. Ils crient, gesticulent, prennent un air exaspéré puis éclatent de rire. Aucun d'entre eux ne donne l'impression de se remettre d'une soirée trop arrosée. Instinctivement, mon corps se détend : où qu'elles puissent être, je suis désormais

certaine qu'Harlow et Lorelei sont saines et sauvées.

Immobile dans l'entrée, j'ignore la serveuse qui me demande avec insistance si je veux une table pour une personne. Ma migraine gagne en intensité, mais avec un peu de chance, bientôt mes pieds se remettront à fonctionner correctement et je pourrai avancer.

À cet instant précis, Ansel lève les yeux et me voit. Son sourire

s'évanouit, puis son expression s'adoucit. Il a l'air soulagé et heureux. Tous ses sentiments se lisent sur son visage aux traits réguliers.

Finn et Oliver se retournent et regardent derrière eux. Finn dit quelque chose que je ne comprends pas, frappe la table à deux reprises et se lève.

Ansel reste assis alors que ses deux amis marchent vers moi.

– Où... où sont Harlow et Lola ?

– Dorrerrrm’. Prrrrrrrenn’ ‘ne dou’... répond Oliver avec un accent terrible.

Je grimace à l’Australien.

– Hein ?

– Elles dorment, traduit Finn en riant. Ou elles prennent une douche. (Son accent est encore plus marqué quand il a la gueule de bois.) Je leur dirai que tu es là.

Je lève les sourcils. N’ont-ils pas autre chose à m’annoncer ?

– Et ? je fais en les dévisageant ?

– Et... ? repète Finn.

– On s'est *tous* mariés ?

Un léger espoir subsiste encore. Il pourrait répondre : *Non ! C'était une plaisanterie.* Ah ! Ah ! Nous avons gagné ces alliances hors de prix en jouant au *black-jack*.

Mais, l'air bien moins angoissé que moi, il acquiesce.

– Ouais. Mais ne t'inquiète pas, on va rectifier ça, ajoute-t-

il en lançant un regard noir à Ansel, toujours assis devant son petit déjeuner.

– *Rectifier ça ?*

Seigneur ! Suis-je en train de faire une attaque ?

Théâtral, Finn lève une main, la pose sur mon épaule et m'examine. Je jette un coup d'œil à Ansel. Les yeux de mon... *mari* (?) semblent pétiller d'amusement.

– Tu connais *Mon petit poney* ?

Je cligne des yeux, pas certaine d'avoir bien compris.

– Pardon ?

– *Mon petit poney*. Le dessin animé.

– Ouais... d'accord. *Et alors... ?*

– Je ne t'en parle pas parce que tu as épousé un Petit Poney. Mais ton taré de mari trouve l'idée des Petits Poneys fantastique.

– Je ne suis pas sûre de te suivre.

Suis-je encore bourrée ? Et lui ? Dans quelle dimension ai-je pénétré ce matin ?

– Il a déjà pris un bain de gelée à la fraise parce qu'on l'avait défié de le faire et qu'il était curieux de voir le résultat. Pour de vrai. Il adore ouvrir les bouteilles de vin avec une chaussure. Un jour, nous n'avions plus d'argent à Albuquerque et il était impossible de payer par carte bancaire : il a payé notre dîner

en faisant un strip-tease dans le club louche d'à côté.

– Je ne comprends rien du tout. J'ai vraiment besoin d'un café.

Finn m'ignore et continue.

– Il a gagné 700 dollars ce soir-là, mais ce n'est pas là où je voulais en venir.

– D'accord.

Nouveau coup d'œil à Ansel. De là où il se trouve, il ne peut pas nous entendre, mais dans la mesure où il connaît ses amis

par cœur, il doit avoir une idée assez précise de ce qu'ils racontent. Il n'arrête pas de rire.

– Ce que je veux dire, c'est qu'il faudra que tu gardes ça en tête quand tu discuteras avec lui. Ansel est du genre à tomber amoureux de tout ce qu'il voit. (À ces mots, ma poitrine se contracte.) C'est ce que j'adore chez lui, mais toute sa vie est faite de...

Il regarde Oliver, l'air interrogateur.

– Hasarrrrrds heurrrrrreux ?

– Tout à fait.

Finn me donne une tape sur l'épaule comme si nous venions d'éclaircir un point crucial et s'éloigne. Je n'ai rien compris. Solennel, Oliver hoche la tête. Les néons se reflètent dans les verres de ses lunettes, je dois détourner le regard, le cœur au bord des lèvres. Quelle conversation ! Se comprennent-

ils eux-mêmes ? J'ai du mal à marcher, alors, réfléchir au fait que je me sois mariée à un mec qui aime tout dans la vie, même un Petit Poney...



LE VENTRE NOUÉ, je me glisse entre deux tables pour rejoindre Ansel, toujours le sourire aux lèvres. J'avais – déjà – oublié l'effet qu'il me faisait. Tout mon corps se tend, s'attendant à ce que ses mains m'effleurent...

– Bonjour, me salue-t-il de sa voix grave.

Ses yeux cernés et son teint pâle ne sont pas beaux à voir. Dans la mesure où il s'est levé bien avant moi et où il a l'air en petite forme, je doute que mon état s'améliore dans les heures qui viennent.

– Salut. Finn m'a parlé, mais je n'ai pas tout compris.

Incertaine, je reste debout à côté de la table. Ignorant ce

que je viens de dire, il me fait signe de m'asseoir.

– Je t'ai vue arriver de loin et j'ai commandé un jus d'orange pour toi, et ce que vous les Américains appelez du café.

– Merci.

En m'asseyant, je dois me mordre les lèvres pour ne pas laisser échapper un gémissement. Mon entrejambe est terriblement douloureux. Même en soie, mon string Aubade gêne. La réalité de

notre folle nuit d'amour – peut-être même un peu brutale – me revient en pleine figure. Ma grimace de douleur ne passe pas inaperçue. Ansel rougit et contemple les marques sur mon cou et ma poitrine. De mes mains tremblantes, je tente de dissimuler les suçons. Pourquoi n'ai-je pas apporté une écharpe à Vegas ? Une écharpe, dans le désert, en plein été ! Ridicule. Ma tête tombe entre mes bras – l'alcool, c'est fini.

– À propos des morsures...

– Oui ?

– Je tiens à te dire que tu n'as pas arrêté de me demander de te mordre.

– *Vraiment ?*

– Tu me l'as demandé explicitement. Et comme je suis un gentleman, je me suis exécuté.

– Oh !

– Apparemment, nous nous sommes bien amusés.

J'adresse un signe de tête à la serveuse qui vient de m'apporter mon café, pour la remercier et je dis, l'air rêveur :

– Je ne me souviens pas de tout, mais certains détails me reviennent.

C'était finalement le cas : notre arrivée dans la suite, morts de rire, nous écroulant sur la moquette du vestibule. Il me couvre de baisers, le cou, le dos, les cuisses, et me déshabille des doigts, des dents, m'abreuve

de paroles. Bien moins élégante, je le déshabille, impatiente, en arrachant presque sa chemise.

Je lève les yeux. L'air gêné, il me sourit.

– Si j'en crois mon état, ça a... euh... duré un bon moment, murmure-t-il.

Je me sens rougir, mourir de honte. Ce n'est pas la première fois que j'entends ça.

– Je suis désolée... Il me faut du temps, c'est vrai. Luke y

passait des heures, et au début, quand nous étions ensemble, je faisais semblant de jouir pour qu'il n'ait pas le sentiment d'avoir échoué...

Seigneur tout-puissant, ai-je dit ça à haute voix ?

Ansel se gratte le nez avec une expression que je ne lui connaissais pas. Un air de confusion adorable.

– Pardon ? Tu n'es pas un robot, parfois les choses prennent du temps. Explorer

ton corps et comprendre comment il fonctionnait m'a bien plu, je dois dire. Je suis le coupable, cette fois. J'avais beaucoup bu et... nous en voulions toujours plus après chaque fois... J'ai l'impression d'avoir fait un million d'abdos.

Il vient de confirmer mon sentiment. À ses côtés, je me sens tellement bien – même maintenant. Si mon corps était un instrument, il en aurait parfaitement joué. Et le temps

d'une nuit, je me suis abandonnée à ses caresses. Mon vœu a été exaucé : la nuit dernière, j'ai *eu* une vie différente. J'ai vécu une folle nuit avec un amant habile et fougueux. Malgré ma gueule de bois et mes courbatures, je me sens étrangement satisfaite – comblée en quelque sorte.

Après le vestibule, Ansel m'a portée jusqu'au salon et m'a allongée sur le canapé. La sensation de ses mains sur mon

corps, mes sous-vêtements qu'il retire, ses caresses...

« Ta peau est douce... murmure-t-il. Tu es douce, trempée, et moi je me sens bien trop brute, ce corps frêle et superbe entre les bras. (Les mains frémissantes de désir, il saisit ma culotte, la descend lentement sur mes jambes.) D'abord, je veux te donner du plaisir. Parce qu'une fois en toi, je perdrai le contrôle, continue-t-il en me caressant les hanches,

en m'embrassant sur les joues. (Sa main s'insinue entre mes jambes.) Dis-moi ce que tu aimes. »

Je le dirige instantanément, il effleure mon clitoris, fait des va-et-vient. Je tremble, je le supplie, m'agrippe à son pantalon, tire dessus, maladroitement, sans penser à le déboutonner d'abord. Je veux le sentir dans ma main.

Tremblante, je me rappelle le premier orgasme, puis le

second. Ensuite, je le pousse du canapé et je le prends dans ma bouche.

En revanche, je ne conserve aucun souvenir de la fin de cet épisode. *J'imagine* qu'il a joui. Soudain, la panique m'étreint :

– Dans le salon, as-tu... ?

– À ton avis ? réplique-t-il, les yeux brillants.

– Oui ?

À mon tour de me gratter le nez.

– De quoi te souviens-tu ?
demande-t-il, avec un sourire énigmatique.

Oh ! le beau salaud.

– Tu sais ce qui s'est passé.

– Et si j'avais oublié ? Peut-être que j'ai simplement envie de t'entendre me le raconter...

Je ferme les yeux et me souviens de la sensation du tapis sous mes genoux nus. La taille de son sexe dans ma bouche, ses mains dans mes

cheveux, ses cuisses musclées sous mes mains.

Il m'observe toujours. Soudain, je le revois jouir dans ma bouche, avec une expression d'extase.

Gênée, j'attrape ma tasse de café et j'en bois une grande gorgée.

Enfin, je me rappelle avoir été portée dans la chambre. Les baisers d'Ansel, partout, ses petites morsures. Nous roulons par terre, une lampe se brise

dans notre chute. Installé sur moi, il roule un préservatif sur sa verge. Son corps athlétique, tellement sexy. Je n'ai jamais autant désiré quelque chose ou quelqu'un. La perfection incarnée : même ivre, il me pénètre avec douceur, bouge lentement en moi jusqu'à ce que je sois si excitée que je l'oblige à accélérer moi-même. Ses gémissements, son excitation, son audace. Allongée sur le

ventre, il me dévore de baisers –
et pas seulement.

Souriant, Ansel me dévisage
de l'autre côté de la table.

– Alors ? Oui ?

Au moment où j'allais parler,
son regard malicieux me fait
taire. Nous devons nous
rappeler en même temps le
moment où il m'a prise contre
un mur. Où nous trouvions-
nous dans la suite ? Ansel était
frénétique, brutal, merveilleux.
Il murmurait qu'il se sentait

merveilleusement bien. Bruit de verres qui se brisent, sa sueur sur ma poitrine. Son visage, ses mains sur un miroir derrière moi...

Hum... non, ça c'était plus tard.

Seigneur, combien de fois avons-nous fait l'amour ?

– Waouh, je murmure, les sourcils relevés.

L'air innocent, il souffle sur son café.

– Pardon ?

– Ouais, j'ai l'impression que tu t'es aussi bien... *amusé*. On a dû le faire pas mal de fois.

– Qu'as-tu préféré ? Canapé, lit, par terre, ou mur, ou miroir, ou bar, ou par terre ?

– Chut... dis-je en avalant une nouvelle gorgée de café. Tu me mets mal à l'aise.

– Je devrais faire mouler ma bite.

J'étouffe et je ris en même temps. Le café brûlant manque me remonter au nez.

Mais quand je m'essuie la bouche avec une serviette, le sourire d'Ansel s'évanouit. Il fixe ma main.

Merde, merde, merde. Je porte toujours la bague ! Ses mains, posées sur ses genoux, sont invisibles. Notre nuit de folie est désormais le cadet de nos soucis. Nous n'avons pas encore abordé le véritable sujet : que faire après nos péripéties de la veille. Comment *rectifier* ça. Il y a bien plus en jeu que le fait de

porter des préservatifs et de nous être dit au revoir avec un léger malaise. Quelle idée de se marier avec son amant d'un soir !

Et moi qui n'ai pas enlevé la bague tout de suite !

– Je... Je... Je ne voulais pas l'enlever et la perdre. Au cas où c'était une vraie ou... si elle appartenait à quelqu'un.

– Elle t'appartient.

Sur la table, entre la salière et la poivrière, je distingue deux

alliances. Des bagues d'homme.
Et si la sienne était là ? *Oh mon Dieu !*

Je fais mine d'ôter ma bague, mais Ansel m'arrête et lève sa main gauche. Un anneau doré y brille.

– Tu n'as pas à te sentir gênée. Moi non plus, je ne voulais pas la perdre.

C'est vraiment trop bizarre. Bien trop bizarre pour moi, réellement. Comme si j'avais été engloutie par une énorme

vague. Et soudain, la panique me submerge : nous nous sommes mariés, ce n'est pas seulement un jeu. Il vit en France, j'emménage à Boston dans quelques semaines. Nous avons fait n'importe quoi. Bon sang, ça ne me ressemble pas. Ai-je perdu la raison ? Comment sortir de cette impasse ?

Affolée, je me lève. J'ai besoin d'air et de retrouver mes amies.

– Et alors ? Qu'ont décidé les autres ?

Je ne sais plus ce que je dis.

Il se passe une main sur le visage, regarde derrière lui, comme si les garçons étaient encore là.

– Ils se sont donné rendez-vous à une heure dans le lobby. Et ensuite tu rentres avec tes copines, n'est-ce pas ?

Rentrer. Trois semaines en famille. Même les chamailleries adorables de mes petits frères

devant leur Xbox ne compensent pas la mauvaise humeur de mon père. Mon père ! Et s'il apprenait ce qui vient de se passer ? Accepterait-il toujours de payer mon loyer à Boston ?

Dépendre de son bon vouloir me met hors de moi. Je déteste son sourire arrogant quand il me dit que j'ai déconné. Et j'ai envie de vomir. Je lui en veux pour ça. L'affolement me gagne, je me sens rougir, mes

mains sont moites, mon front se couvre de sueur. Il faut que je mette la main sur Lola et Harlow. Je dois partir.

– Je dois retrouver les filles, et préparer mes affaires avant... dis-je en faisant un geste vague vers l'ascenseur, le cœur serré pour d'autres raisons, maintenant.

– Mia, m'arrête-t-il en me prenant la main. (Il sort une enveloppe épaisse de sa poche

et me regarde dans les yeux.) Je suis censé te donner ça.

Voilà la lettre que je ne trouvais nulle part.

Chapitre 4

APRÈS L'ACCIDENT, je n'ai presque pas pleuré. C'était un cauchemar, j'allais me réveiller. Il y avait cette fille, qui n'était pas moi, elle avait traversé la carrefour University et Lincoln à vélo une semaine avant la fin du lycée. Un camion avait grillé

le feu rouge et l'avait renversée. Une Mia différente avait le pelvis détruit et une fracture ouverte à la jambe, si grave que l'os saillait.

Pendant des jours, j'ai été en état de choc. Les anti-inflammatoires limitaient la douleur. Mais même dans ce brouillard confus, j'étais certaine qu'il s'agissait d'une erreur. J'étais ballerine. Je venais d'être acceptée à la Joffrey Ballet School. Ma mère

avait beau pleurer, et le médecin décrire l'étendue de mes blessures, les larmes ne venaient pas – après tout, ce n'était pas moi. Le chirurgien se trompait de patiente, il parlait de quelqu'un d'autre. Ma fracture guérirait en un rien de temps. Fracture ? J'avais peut-être une petite entorse au genou. Quand irions-nous voir un chirurgien plus compétent ?

Pourtant, personne n'est venu. Le lendemain, on m'a

laissée partir. Mon avenir excluait désormais la danse. Et il n'y avait plus assez de morphine dans le monde pour m'empêcher de voir la réalité. Ma jambe gauche était irréparable et, avec elle, s'anéantissaient tous mes efforts et l'avenir que j'envisageais jusqu'alors. Le bégaiement contre lequel j'avais bataillé toute mon enfance était de retour, et mon père, qui n'avait jamais envisagé ma carrière de

ballerine autrement que du point de vue financier, cachait sa joie. Après tout, il n'avait jamais daigné venir me voir danser sur scène.

Pendant six mois, j'ai à peine prononcé un mot. J'ai survécu, j'ai cicatrisé à l'extérieur. Sans aucune hypocrisie ni fausse complaisance, Lola et Harlow se sont occupées de moi.

Ansel m'attire là où je l'ai emmené hier soir. Ce matin, il fait beaucoup moins sombre,

l'ambiance est moins intime, mais je n'y fais pas attention. Les yeux fixés sur l'enveloppe qu'il m'a donnée, plus rien n'existe. Ansel n'a aucune idée de la signification que cette lettre a pour moi. Il ne peut pas savoir que la dernière fois que je me suis écrit une lettre à moi-même, je venais de décider de me remettre à parler. Mon deuil était arrivé à son terme. Je me suis assise et j'ai écrit toutes les choses que j'étais incapable de

prononcer à haute voix. Lentement, j'ai commencé à accepter ma nouvelle existence. Au lieu d'emménager à Chicago comme je l'avais toujours prévu, je me suis inscrite à l'UC San Diego. J'ai obtenu ma licence avec les honneurs et je me suis inscrite à l'une des écoles de commerce les plus prestigieuses des États-Unis. Mon père est enfin fier de moi. J'ai le choix des programmes. Mais, inconsciemment, je sens que je

fais tout pour m'éloigner le plus possible de lui et du souvenir de l'accident.

L'enveloppe est toute froissée, elle a dû passer un bon moment dans sa poche. Il l'a sûrement sortie puis rangée à nouveau. Elle ressemble comme deux gouttes d'eau à cette lettre que j'ai lue et relue tant de fois depuis l'accident.

L'enveloppe est tachée, de café ou d'alcool et de rouge à lèvres, mais elle n'en reste pas

moins parfaitement scellée. Il n'a pas essayé de l'ouvrir, pourtant vu son expression angoissée, il a dû considérer cette option plus d'une fois.

– Tu m'as dit de te la donner aujourd'hui. Je ne l'ai pas ouverte.

L'enveloppe pèse dans ma main. Combien de pages contient-elle ? Quand je l'ouvre, je comprends l'épaisseur du feuillet : mon écriture est si énorme, grossière et maladroite,

que j'ai à peine réussi à faire entrer vingt mots sur chaque page du bloc fourni par l'hôtel. Les feuilles sont pliées n'importe comment. Je devais être pressée.

Curieux, Ansel m'observe les remettre dans l'ordre avant de me plonger dans ma lecture.

Chère Mia, Moia, Moi,
commence la lettre. Je ravale un sourire. Quelques bribes me reviennent : je me revois, assise

sur les toilettes, incapable de me concentrer sur mon stylo et sur ces feuilles de papier qui m'échappent des mains.

Tu es assise sur les toilettes en train de t'écrire une lettre à toi-même, que tu liras plus tard, parce que tu es assez ivre pour savoir que tu auras tout oublié demain, mais assez sobre pour être encore capable d'écrire. Mais je te

connais parce que tu es moi
et nous savons toutes les deux
que tu ne sais pas gérer
l'alcool et que tu oublies
toujours tout quand tu bois
du gin. Donc laisse-moi
t'exposer la situation :

Il s'appelle Ansel.

Tu l'as embrassé.

Il avait le goût du citron et
du whisky.

Tu as mis la main dans son caleçon et

vous avez parlé pendant des heures. Oui, parlé. Nous avons parlé. Nous lui avons tout raconté à propos de l'accident

et de ma jambe.

C'est vraiment bizarre.

Ça, j'avais oublié. Me sentant rougir, je lève les yeux vers Ansel. Soudain, mes lèvres

brûlent, simplement parce qu'il les regarde.

– J'étais tellement ivre...

Il acquiesce, puis hoche la tête vers les feuilles, comme s'il ne voulait pas que je m'interrompe moi-même.

Tu lui as dit que tu détestais parler mais que tu adorais danser.
Tu lui as tout raconté de ta

passion pour la danse avant l'accident et de ton arrêt total après.

Tu lui as raconté ce que tu avais ressenti coincée sous le camion en fumée.

Tu lui as raconté les deux ans de thérapie.

Tes tentatives pour danser « juste pour t'amuser » par la suite.

Tu lui as raconté pour Luke, et ce qu'il avait dit, que l'ancienne Mia était morte sous ce camion.

Tu lui as raconté pour papa, tu lui as même dit que tu pensais qu'il allait transformer Brog et Jeff, nos petits frères si mignons, en gros connards.

Tu lui as raconté à quel point tu craignais la suite, à

quel point tu avais des doutes à propos de Boston.

Et tu as dit, pour de vrai « je voudrais aimer ma vie autant que j'aime cette soirée », et il n'a pas ri même si cette phrase est ridicule.

Et voilà la partie la plus effrayante.

Tiens-toi prête.

Hésitante, je ferme les yeux.
Non, je ne suis pas prête. Mes

pensées s'éclaircissent, je repense au sentiment d'urgence, au soulagement... Je ne suis pas prête à me souvenir de la sensation de sécurité qu'il me procurait, de l'aisance avec laquelle nous parlions de tout. Je ne suis pas prête. Il a été l'unique témoin d'un moment très intime. J'inspire profondément pour rassembler suffisamment de courage. Je dois continuer ma lecture.

Tu n'as pas BÉGAYÉ, tu
as jacassé.

Je lève les yeux et rencontre
ceux d'Ansel, comme pour y
chercher la confirmation de
cette dernière phrase. Les siens
s'écarquillent, il se retient
manifestement de parler et me
scrute avec intensité. Se
rappelle-t-il tout ce que j'ai dit ?

C'est à ce moment-là que tu l'as demandé en mariage. Il a dit oui tout de suite, avec son sourire magnifique de mec ivre, parce que c'était la meilleure idée du monde : bien sûr, on devrait se marier ! Je pense que je devais l'écrire parce que tu risques de ne pas t'en souvenir et de tout foutre en l'air, voilà. Déconne pas.

C'est sûrement le mec le plus

beau et le plus sympa que tu aies jamais rencontré.

Bisous bisous

Moia

PS : Tu n'as pas encore couché avec lui mais tu en as très envie. Très très envie.

Baise avec lui, s'il te plaît.

PPS : Tu viens de lui demander si vous alliez le

faire et il a répondu « on verra ». 😊

Les mains tremblantes, je replie les feuilles aussi proprement que possible avant de les remettre dans l'enveloppe. Mon cœur bat la chamade. La panique me serre la gorge, j'ai oublié de respirer.

– Alors ? demande-t-il. Je suis très curieux, tu sais !

– Je l’ai écrite avant de... (Je lève la main gauche, ce qui se passe de commentaire.) La dernière fois que je me suis écrit une lettre à moi-même...

Souriant, il hoche la tête. Toutes ces révélations me font tourner la tête.

– Je sais.

– Et je t’ai demandé en mariage ?

Là, je suis impressionnée. Je l’ai demandé en mariage, ce qui signifie que j’ai *réfléchi* avant

d'agir. Ce n'était pas simplement le fruit d'une impulsion dans l'ivresse du moment – c'est le cas de le dire. Il m'avait déjà fait des allusions la veille, il faut que tu viennes en France avec moi... Mais là, nous sommes allés bien plus loin. Nous avons trouvé une voiture, donné des indications. Nous avons signé des papiers, payé, choisi des bagues, répété des vœux avec assez de cohérence pour convaincre

l'officiant que nous n'étions pas totalement soûls.

Ce dernier point me bluffe totalement.

Il acquiesce encore.

– Et tu as dit oui ?

– Bien sûr !

– Mais tu n'étais pas encore sûr de vouloir coucher avec moi ?

– Soyons sérieux une minute, répond-il en secouant la tête. J'ai envie de coucher avec toi depuis que je t'ai vue, il y a

deux jours. Mais hier, nous étions vraiment ivres. Je ne voulais pas... Tu es partie t'écrire une lettre à toi-même parce que tu avais peur d'oublier pourquoi tu m'avais demandé en mariage. Effectivement, tu *as* oublié. (Il m'observe, attendant que je lui concède ce point.) Et nous sommes rentrés à l'hôtel, tu étais si belle et tu..., soupire-t-il, tu me *désirais* si fort. (Il

m'embrasse doucement.) Et moi aussi.

Je danse sur place. Pourquoi est-il si difficile de détourner les yeux quand il me regarde comme ça ?

– Nous avons fait l'amour, Mia. Pendant des heures, et c'est ce que j'ai connu de mieux. De plus intense. Et tu n'as pas tout oublié, tu vois...

Mon esprit est encore embrumé, mais mon corps se souvient de tout. Je sens ses

mains, je distingue les bleus qu'il a laissés sur moi. Les traces d'Ansel ne sont pas toutes visibles – ses doigts dans ma bouche, entre mes jambes –, mais je les ressens avec tout autant d'intensité.

Aussi envoûtants que soient ces souvenirs, ce n'est pas ce qui m'intéresse principalement. Je veux qu'il me raconte ce dont il se souvient, avant le mariage, avant le sexe, quand je lui ai tout dit de moi. Coucher avec

un inconnu ne me ressemble pas, mais ce n'est pas non plus hors du commun. Me livrer ainsi, ça, c'est surprenant. Je n'ai même pas tout raconté à Luke, à l'époque.

– Apparemment, nous avons beaucoup discuté hier ?

Je mordille ma lèvre inférieure, toujours douloureuse. Je revois ses dents contre mes lèvres, sa langue, ses doigts contre ma bouche.

Il me dévisage mais ne répond pas. J'imagine qu'il me laisse chercher toute seule.

– Je t'ai raconté pour Luke ?
Et pour ma famille ?

Hochement de tête.

– Je t'ai raconté pour ma
jambe ?

– J'ai *vu* ta jambe, me
rappelle-t-il.

Bien sûr. Et il est difficile
d'ignorer une cicatrice allant de
la hanche au genou, avec de

petites agrafes visibles sous la peau.

– C'est pour ça que tu es aussi mal à l'aise ? Parce que j'ai vu ta jambe nue ? Parce que je l'ai touchée ?

Il sait bien que ce n'est pas le cas. Son sourire me dit qu'il connaît mon secret et qu'il joue avec moi. Il se souvient de tout, et surtout de son éclatant succès : faire parler Mia.

– C'était sûrement le gin.

– Ou moi.

– J'étais vraiment ivre. J'ai dû oublier d'être nerveuse.

Ses lèvres sont si proches de mon visage que j'en frémis.

– C'était moi, *Cerise*. Tu n'as toujours pas bégayé depuis ce matin.

Troublée, je m'éloigne. Je suis surprise d'être aussi à l'aise avec lui, mais ce n'est pas tout. Ses regards, en permanence... Le désir de sentir sa bouche et ses mains sur moi... Cette migraine qui subsiste, la certitude que je

me suis mariée. Je dois gérer tous les événements qui se sont produits hier... alors que la seule chose qui m'importe, c'est de replonger sous la couette.

– C'est bizarre, je t'ai tout raconté, alors que je ne sais absolument rien de toi.

– Nous avons le temps... Jusqu'à ce que la mort nous sépare, en réalité.

Il se moque de moi. J'éclate de rire, rassurée de savoir que le ton est au jeu.

– Je ne peux pas rester mariée avec toi, Ansel.

– Mais si, murmure-t-il.

Il m'embrasse légèrement sur les lèvres puis me goûte du bout de la langue. Je me fige.

– Quoi ?

– « Je veux aimer ma vie autant que j'aime cette nuit », cite-t-il.

Je pâlis instantanément.

– Je sais que ça a l'air fou, et je ne le suis pas. Tu m'as fait promettre de ne pas te laisser

t'affoler et tout gâcher. Comme je te l'ai promis, on n'annulera pas notre mariage. Du moins pas avant l'automne. Je te l'ai promis, Mia.

Je plonge mes yeux dans les siens, et il m'embrasse. Franchement, je m'étonne de ne pas être plus refroidie que ça par la situation. Le magnétisme qu'il dégage est intact malgré la gueule de bois et le retour à la réalité.

Sa bouche a un goût de jus d'orange et de raisin. Il me serre fort dans ses bras, m'embrasse plus profondément, avec des petits gémissements.

– Montons dans la chambre. Laisse-moi être en toi encore une fois.

– Mia ! s'écrie au loin la voix d'Harlow. Mon Dieu ! On t'a cherchée toute la matinée ! Je commençais à sérieusement m'inquiéter.

Lorelei et Harlow courent vers moi puis s'arrêtent brusquement. Harlow se plie en deux :

– D'accord, courir, on oublie. Je crois que je vais vomir.

Instinctivement, nous regardons autour de nous, à la recherche d'un seau, d'une serviette, d'une sortie de secours. Finalement, Harlow se redresse :

– Fausse alerte.

L'air interrogateur de mes amies me fait instantanément redescendre sur Terre.

– Tout va bien, Mia ?

Les mains d'Ansel sur moi, sa proposition de rester mariés, ma migraine, mon ventre noué... tout me donne envie de me jeter par terre pour paniquer en paix. Et je me fiche du degré de saleté du tapis.

– Rien qu'une petite mort ne puisse résoudre.

– On peut te l'emprunter une minute ? demande Harlow à Ansel.

Je crois rêver. Harlow ne *demande* jamais.

Ansel acquiesce et me laisse partir après m'avoir caressé les bras et avoir effleuré la bague à mon doigt. Sans qu'il ait besoin d'ouvrir la bouche, je comprends qu'il me demande de ne pas quitter Vegas sans prendre le temps de lui parler.

Lola me guide dans le couloir jusqu'à la réception. Nous nous effondrons dans les fauteuils en cuir, dans le même état de léthargie.

– Et donc ? je fais.

– Et donc, répondent-elles à l'unisson.

– Que s'est-il passé hier soir ? Comment se fait-il que personne n'ait dit « stop, on ne va quand même pas tous se marier » ?

– Hum, soupire Harlow. Je sais qu'on aurait dû agir avec

plus de classe.

– C'est de la faute des sept cents shots, je crois, ajoute Lola.

– Ou de celle de l'énorme bite de Finn, renchérit Harlow en buvant une gorgée d'eau minérale. Je suis sérieuse. Et il est fort, croyez-moi. Un vrai petit con autoritaire.

– Annulation, lui rappelle Lola. Tu pourras toujours le baiser quand tu seras divorcée.

– Certes.

– Que s'est-il passé avec Ansel ? demande Lola.

– Apparemment, plein de trucs. Je ne pense pas avoir dormi une minute cette nuit. Mais c'est affreux, je ne me souviens de rien ! Je suis sûre que nous avons tout fait.

– Anal ? lance Harlow, radieuse.

– Non ! *Bon sang* ! Tu es incorrigible !

– Le Frenchy aurait pu tout obtenir de toi, ma belle.

Les souvenirs reviennent,
toujours par bribes.

Son torse qui bouge au-dessus
de moi, ses mains appuyées sur
le matelas.

La sensation de son gland sur
ma langue.

Ma main sur l'énorme miroir,
le froid ; la chaleur de sa
respiration dans mon cou. Il me
pénètre.

Ses murmures : *laisse-toi aller,*
jouis pour moi.

Je dissimule mes yeux vitreux derrière mes mains. Il faut revenir au présent, et vite !

– Qu’as-tu fait avec Oliver ? dis-je pour faire digression.

Connaissant Lola, je suis curieuse de savoir ce qu’il en est. Elle hausse les épaules.

– Très franchement, quand nous avons quitté la chapelle, nous étions déjà presque redevenus sobres. Harlow baisait dans leur suite. Ansel et toi, vous étiez dans la nôtre...

– Euh... désolée.

– Nous avons passé la nuit à nous promener sur le Strip, en discutant.

– Vraiment ? demande Harlow, surprise. Mais il est tellement sexy. Et australien. J'adorerais l'entendre me dire « suce-moi » avec son accent.

Lola éclate de rire.

– Espèce de traînée !

– Comment arrivais-tu à comprendre un traître mot de

ce qu'il racontait ? je fais, également morte de rire.

– C'est pire quand il boit. Au départ, ça allait. C'est un mec génial, pour de bon. C'est fou. Vous saviez qu'il allait ouvrir une librairie de bandes dessinées ? Quelle coïncidence, franchement. Il est beau, grand, il louche légèrement, j'adore. Mais nous étions déjà d'accord pour annuler notre mariage en attendant la limousine, juste après la cérémonie.

Tout me semble irréel. Je m'attendais à un week-end au soleil, à boire des coups, à danser, à discuter avec mes meilleures amies. *Certainement pas* à vivre une expérience aussi extraordinaire, et à me réveiller mariée. Je fais tourner l'alliance sur mon doigt. Je suis la seule qui la porte encore.

Harlow le remarque aussi.

– Nous avons rendez-vous avec les garçons à une heure pour *l'annulation*.

Elle insiste sur ce dernier mot, comme si elle savait que quelque chose clochait.

– Ok.

– On ne dirait pas un vrai ok, observe Lola.

– Ansel te racontait quoi dans le couloir ? s'enquiert Harlow, en me déshabillant du regard. (Sa conscience critique est sortie de son corps et se tient dans l'un des fauteuils. Les bras croisés sur sa poitrine, elle me fusille du regard.) Il t'a

embrassée. Il n'est pas censé t'embrasser *aujourd'hui*. Nous sommes toutes supposées regretter nos erreurs et établir la version officielle du jour où nous nous sommes toutes les trois mariées à Vegas, souvenir qui nous poursuivra pendant les trente prochaines années. Plus de tendresse ni de baisers, Mia. Seulement la gueule de bois et le repentir.

– Euh...

Je me gratte la tempe en réfléchissant à une réponse plus profonde. Je connais Harlow, elle ne me laissera pas en paix si, dans une situation pareille, je mentionne mes sentiments. Mais je ne peux pas m'en empêcher. Il me plaît.

J'aime aussi la manière dont il me regarde, dont il m'embrasse. Je veux qu'il me baise à nouveau, très fort, qu'il jure en français ou en anglais quand il jouit. Je veux m'asseoir avec lui

à un bar et l'écouter parler, cette fois.

Étrangement, si nous ne nous étions pas mariés hier soir, nous aurions probablement plus de chances d'explorer nos possibilités. Juste pour voir.

– Mon Dieu, Mia, murmure Harlow. Tu veux ma mort ? Je t'adore tu sais, mais...

Ignorant la pression implicite qu'elle fait peser sur mes épaules, je reste silencieuse. La réaction de Lola est moins

prévisible. Elle est plutôt du genre à laisser les gens faire leurs propres erreurs et, concernant les coups d'un soir, elle fait preuve de tolérance moyenne, pile à mi-chemin entre Harlow et moi. Sachant cela, et dans la mesure où nous n'avions jamais épousé un étranger de notre vie – ça nous fera rire un jour –, Lola a des chances d'être plus mesurée. Je m'adresse donc à elle :

– Il m'a dit qu'on pourrait...
rester mariés.

Voilà, c'était plutôt diplomate.
Une tentative honorable.

Silence pour toute réponse.

– *Je le savais*, grince Harlow.

Lola n'ouvre toujours pas la
bouche.

– Je me suis écrit une lettre à
moi-même avant de le
demander en mariage...

Il faut y aller pas à pas. Mes
deux amies ne veulent que le
meilleur pour moi, je dois donc

obtenir leur aval. Et éviter de les blesser, même en leur racontant à quel point je me sens bien avec Ansel.

– Et ? lance Harlow. Mia, c'est énorme. Tu aurais dû commencer par là !

– Je sais, je sais. Et je crois que je lui ai raconté toute ma vie...

Conscientes de ce que cela signifie, elles n'osent rien dire et attendent que je continue.

– J'ai dû parler pendant des heures... sans bégayer. Sans

faire attention à ce que je disais.

– Tu as vraiment parlé si longtemps que ça ? demande Lola, abasourdie.

– Tu ne penses pas sérieusement rester mariée, s'exclame Harlow. À un étranger que tu as rencontré hier à Vegas et qui vit à des milliers de kilomètres !

– Oui, forcément, dit comme ça, ça a l'air louche.

– Comment pourrais-je le dire autrement, Mia ? crie-t-elle. As-

tu complètement perdu les pédales ?

Est-ce le cas ? Oui, tout à fait.

– J'ai besoin d'un peu plus de temps.

Brusquement, Harlow se relève en regardant autour d'elle pour chercher un appui quelconque, quelqu'un d'assez habile pour convaincre sa meilleure amie qu'elle a perdu la raison. Lola m'observe attentivement.

– C'est ce que tu souhaites ?

– Je n'en sais rien.

– Mais tu n'as pas envie de procéder à l'annulation tout de suite.

– Il m'a dit qu'il refusait d'annuler le mariage aujourd'hui, parce qu'il m'avait promis qu'il refuserait.

– Il te l'a *promis* ? demande-t-elle, en faisant un petit bond dans son fauteuil.

– C'est ce qu'il m'a dit. Que je l'avais obligé à me le promettre.

– C'est la chose la plus ridicule... commence Harlow avant d'être interrompue par Lola.

– Il vient de gagner des points dans mon estime, conclut-elle en posant une main sur le bras d'Harlow. Allez, on y va, beauté. Mia, nous revenons vite pour faire nos valises et rentrer à la maison, d'accord ?

– Vous vous moquez de moi ? On... (Harlow crie et gesticule,

mais Lola lui lance son regard le plus dissuasif.) D'accord.

Au loin, à travers les portes vitrées, je distingue Oliver et Finn qui les attendent près de la station de taxis. Ansel n'est pas avec eux.

– Ok, bon courage pour vous démarier, dis-je en souriant.

– Tu as de la chance qu'on t'aime ! hurle Harlow par-dessus son épaule, alors que Lola la tire par le bras. Sinon je t'aurais tuée !

APRÈS LEUR DÉPART, le silence du lobby m'opprime. Je cherche Ansel des yeux, comme si j'allais le trouver dans un coin sombre, gardant un œil sur moi pour m'empêcher de disparaître. Mais il n'est pas là. Je n'ai aucune idée d'où il se trouve. Il est l'unique raison pour laquelle je suis restée ici. Même si j'avais son numéro, je n'ai pas mon téléphone. Même si j'avais mon téléphone, je n'aurais pas de

batterie. La prochaine fois que je serai ivre, je ferai de gros efforts pour ne pas semer toutes mes affaires sur mon passage jusqu'à ma lingerie fine favorite Aubade.

Je monte donc pour prendre une douche dans la suite, ranger mes affaires, réfléchir à tout ce qui vient de se passer.

La porte franchie, les images de notre nuit me reviennent instantanément. Concentrée, je

ferme les yeux pour me souvenir de nouveaux détails.

Ses mains sur mes fesses, mes seins, mes hanches. Son sexe contre ma cuisse. Sa bouche collée à mon cou, ses suçons douloureux.

Un bruit me tire de mes pensées. On toque à la porte.

Bien sûr, c'est Ansel. Il a pris une douche et semble bien plus propre sur lui. Il entre dans la chambre et s'assied sur le lit.

Les coudes appuyés sur les genoux, il m'observe à travers les mèches de cheveux qui lui tombent devant les yeux. Malgré ce filtre relatif, l'intensité de son regard me donne des frissons.

Sans préambule, il commence :

– Tu devrais venir en France pour l'été.

J'ai mille raisons de repousser cette proposition absurde. D'un, je ne le connais ni d'Ève ni

d'Adam. De deux, je ne parle pas français. Les billets d'avion sont horriblement chers, et où vivrais-je ? Que ferais-je pendant tout un été, avec un Français en France ?

– Je déménage à Boston dans quelques semaines.

– Tu pourrais emménager début août, réplique-t-il, imperturbable.

J'accuse le coup. Apparemment, je lui ai *vraiment* tout dit. Je ne sais pas si sa

mémoire devrait m'impressionner ou si je suis censée regretter de l'avoir abreuvé d'informations inutiles toute la soirée. Hésitante, je secoue la tête. Une fille normale trouverait quelque chose à dire, maintenant. Un mec canon vient de me faire une proposition fantastique et je suis abasourdie.

L'air tout à fait à l'aise, il se passe la langue sur les lèvres.

– Écoute ce que j'ai à te dire. Tu pourrais t'installer chez moi. J'ai un job qui paie bien, je peux te nourrir et t'héberger sans problème pour un été. Je travaille beaucoup, c'est vrai. Mais tu pourrais... faire du tourisme. Paris est la plus belle ville du monde, *Cerise*. Il est impossible de s'y ennuyer. Tu as vécu des années difficiles, peut-être est-il temps de passer un été à ne penser à rien en France. Après un regard

insistant, il ajoute : Avec moi.

Je m'assieds à côté de lui, mais à bonne distance. Les draps ont été changés, le chaos de la suite effacé comme par magie. Comme si la nuit dernière était un rêve.

– Nous ne nous connaissons pas, c'est vrai, concède-t-il. Mais je sens que Boston ne t'enthousiasme pas plus que ça. Tu y emménages pour te libérer de ton père. Pour continuer à avancer dans la vie. Tu as peut-

être besoin d'appuyer sur le bouton pause et de *respirer*. Réfléchis, tu n'as pas pris une minute pour toi depuis ton accident.

Je voudrais qu'il n'arrête jamais de parler. Même si je ne le connais pas encore assez pour être amoureuse de lui, j'adore sa voix. Ce timbre riche et viril, ces voyelles qui roulent dans sa bouche, ces consonnes séduisantes. Sa voix danse. Rien ne pourrait être bourru ou

acerbe dans sa bouche. Il pourrait dire n'importe quoi.

Pourtant, je me trompe. Son ton autoritaire me revient.

Appuie-toi au mur.

Je ne vais pas pouvoir tenir longtemps, jouis, Cerise.

Montre-moi que tu aimes me sentir contre ta langue.

Comme je ne sais pas quoi dire, je reste silencieuse. Je rampe vers mon oreiller et m'allonge, épuisée. Il me rejoint, épaule contre épaule,

jusqu'à ce que je me décide à venir dans ses bras, à caresser sa poitrine et ses cheveux. Le sentir contre moi fait remonter d'autres souvenirs. Mes bras ont du mal à l'enlacer, son corps est dur contre mes mains. J'enfouis mon visage dans son cou. Il sent le savon et l'océan.

Les yeux grands ouverts, Ansel roule contre moi, m'embrasse dans le cou, sur les joues, sur les lèvres. Sa main glisse dans mon dos, sur mes

fesses, puis s'aventure entre mes jambes. Il passe ma jambe droite autour de sa taille. Je le désire, il est dur contre moi. Mais incapables de continuer ce que nous avons commencé, nous nous endormons.

Quand je me réveille, un mot m'attend sur l'oreiller désert. Il m'a laissé son numéro et m'a promis de venir me voir.

Il n'en a pas moins disparu.



COMBIEN DE PERSONNES ont vécu un trajet de retour Las Vegas-San Diego (Californie) identique au nôtre ? Un vent brûlant s'engouffre dans notre vieille voiture, nous avons la gueule de bois et nous regrettons les excès de ces derniers jours.

– J'ai envie de manger un truc gras, grommelle Harlow.

Lola sort de l'autoroute et se gare dans un parking Denny's.

– Je me demande pourquoi vous n'avez pas lancé la procédure d'annulation tant qu'on y était, demande Harlow devant ses frites et son cheddar fondu. Maintenant, vous allez devoir retourner à Vegas ou vous compliquer la vie en annulant le mariage hors de l'État dans lequel il a été célébré. Donne-moi une seule bonne raison de ne pas te gifler, ajoute-t-elle en trempant une frite dans du ketchup.

Objectivement, Ansel est merveilleux. Coucher avec lui est l'une des meilleures expériences de ma vie. Harlow sait pourtant que je ne suis pas du genre à précipiter une décision à cause d'une bonne partie de jambes en l'air. Nous en revenons à cette lettre. Je n'ai jamais tenu de journal. J'écris à peine à Harlow quand elle part l'été en Europe pour voir son père sur les tournages. Mais j'ai lu la lettre post-

accident tant de fois que le papier est devenu aussi délicat qu'un pétale de rose séché, et l'encre a pâli. Pour moi, écrire une lettre relève du sacré. Même si je ne suis pas sûre que ce soit la meilleure chose à faire, je suis incapable de ne pas considérer l'importance qu'a cette lettre, qui me renvoie au mariage ?

– Et que vas-tu faire ?
renchérit Lola après mon récit

des détails les plus sordides de cette nuit-là.

– Passer tout l'été à me demander pourquoi j'ai eu aussi envie de me marier avec ce garçon. Et probablement annuler le mariage, je fais en haussant les épaules.

Chapitre 5

QUAND LOLA ME DÉPOSE chez moi, j'aperçois mes petits frères qui jouent à la X-Box dans le salon. À peine ai-je passé la porte de la véranda que mon père me tend un verre de vin.

– À notre brillante Mia, lance-t-il en levant sa coupe. (Un

large sourire aux lèvres, il attire ma mère contre lui. Dans la lumière du crépuscule, ils sont radieux. Je suis sûre que mon père adorait immortaliser cette scène et encadrer la photo.) J'imagine que ton week-end de jeune licenciée s'est parfaitement déroulé mais, en tant que père, je ne veux rien savoir, plaisante-t-il. (Si je n'avais pas vécu tant d'émotions en quelques jours, sa remarque m'aurait probablement fait

sourire.) À ton avenir de fille sérieuse et rangée !

Nos verres s'entrechoquent, il en profite pour m'examiner de haut en bas. J'ai pris deux douches, mais j'ai toujours l'air aussi dévastée dans mon T-shirt noir et mon jean délavé. Ses yeux se figent sur ma bouche, descendent dans mon cou – j'ai tenté de dissimuler les suçons et les morsures d'Ansel sous une écharpe de jersey, apparemment sans succès. Le

sourire de mon père s'évanouit. Heureusement qu'il n'a pas remarqué mon alliance. Quelle idiote, je la porte encore ! Histoire de limiter les dégâts, je m'empresse de glisser ma main gauche dans la poche de mon pantalon.

S'écartant de ma mère, il pose son verre sur le bar d'extérieur et commente, entre ses dents serrées :

– Les femmes qui réussissent dans les affaires sont des *ladies*.

Un étrange sentiment de satisfaction m'envahit quand je réalise que mon père jubile. Depuis quatre ans, je n'ai jamais été aussi sérieuse et ambitieuse de ma vie. Presque impossible de me critiquer. Là, il est à nouveau dans son élément. Toujours plus facile de blesser que de complimenter, n'est-ce pas...

– Nous sommes allées fêter notre diplôme à Vegas, papa.

Nous ne nous sommes pas transformées en call-girls !

Non, Mia. Mais tu as épousé un total inconnu.

– Tu dois encore gagner en maturité et mériter ton admission à la Boston University. Même si j'ai toujours réprouvé l'idée que tu deviennes ballerine, j'admiraïs au moins ta détermination. Et là, à peine sortie de ta licence, tu rentres à la maison avec l'air d'une fille qui... (Il secoue la

tête.) Je n'ai aucune idée de ce que tu as bien pu faire pour être dans cet état-là. Mais qui engagerait une semi-clocharde aux lèvres enflées, pleine de suçons, empestant l'alcool bon marché ? C'est la dernière fois, Mia.

Choquée, ma mère ouvre la bouche et le dévisage comme si c'était elle qui avait été l'objet de cette attaque absurde. Mais toute sa volonté disparaît quand ses yeux rencontrent

ceux de son mari. Sans un mot, mon père tourne les talons et rentre dans la maison. Il a abandonné son cocktail Mimosa¹.

– Oh ! ma chérie... murmure ma mère.

– Ne t'inquiète pas, maman. Tout va bien.

Je ne veux pas l'obliger à prendre mon parti. Dans peu de temps, je serai loin. N'ayant plus aucune raison de se confronter à David, sa vie sera

tellement plus facile !
Finalement, elle me lance un regard coupable et emboîte le pas à mon père.

La porte vitrée se referme un peu trop brusquement. J'entends des cris. *Quand comprendra-t-elle enfin ? Jamais je ne la laisserai passer à côté d'une telle opportunité.*

Je m'absorbe dans la contemplation du jardin parfait de ma mère – une pelouse parfaitement tondue, des

parterres de fleurs impeccables entourés de barrières d'un blanc immaculé. Je fais figure de mauvaise herbe. Toujours ce sentiment de ne pas être à ma place. Mais aujourd'hui, je me sens réellement comme une étrangère dans ma propre famille.



LA PLATE-FORME de signalisation à l'entrée du zoo de San Diego n'a jamais attiré

les foules. Pourtant, derrière la Maison des Reptiles, au-delà de l'amphithéâtre Wegeforth, se trouve mon petit coin de paradis. C'est ma métaphore favorite – trouver l'apaisement dans le chaos – et l'endroit parfait pour faire le point.

Tous les mardis après-midi, je slalome entre les touristes et les familles équipées des énormes poussettes en plastique vert du zoo. Juste après l'étang des flamants roses, je tourne à

gauche et retrouve mon lieu secret. Aujourd'hui, je dois réfléchir à ce que j'emporterai à Boston et savoir si je suis capable de m'organiser pour avancer mon déménagement à la semaine prochaine.

Je dois déterminer à quel genre de job je vais postuler. Serveuse. Vendeuse dans une boulangerie ou dans une boutique de mode. Assistante d'un avocat. Danseuse de boîte de nuit, juste pour donner des

sueurs froides à mon père !
Donner des cours de danse ?
Non. Je dois chasser cette idée
de mon esprit. Enfin, je
m'assieds sur mon banc préféré
en soupirant. Je me détends en
fermant les yeux.

Surtout, *ne pas penser* à Ansel
qui s'envole vers Paris.

– Tu avais raison, commence
une voix grave et familière,
juste derrière moi. Cette partie
du zoo est déserte.

Je n'en crois pas mes oreilles !
Au moment où j'ouvre les yeux,
Ansel se matérialise dans le
paysage. Il s'assied sur le banc,
s'étire et s'appuie négligemment
contre moi. Tout aussi
négligemment, il pose une main
sur mon épaule.

Alors là... Je suis sans voix.

Certes, ce n'est pas si rare.
Mais, dans ce cas précis, mon
incapacité à produire le
moindre son n'a rien à voir avec
mon mutisme habituel. C'est la

surprise, plus que la retenue, qui m'ôte la parole.

– Euh...

Patiemment, Ansel attend que je retrouve mes esprits, sans cesser de caresser mon bras de ses mains chaudes et douces.

– Que fais-tu ici ? Comment savais-tu...

– Tu m'as dit que tu venais toujours ici pour réfléchir. Je dois admettre que je ne comprends pas vraiment que ce soit la partie que tu préfères

dans le zoo. Tout ce béton, ces lézards qui dorment... Je suis arrivé il y a une heure, explique-t-il en souriant chaleureusement, comme s'il n'était pas un effrayant *stalker*². Je suis venu parce que je ne supporte pas d'être loin de toi, Mia. Après tout, tu es ma femme...

Mes yeux doivent avoir atteint la taille de soucoupes. Il éclate de rire et retire son bras de mes épaules.

– Je suis désolé. C'était pas très sympa. En fait, je prends l'avion à San Diego ce soir. Oliver doit retrouver ici l'architecte qui s'occupe de la rénovation de sa boutique et c'est notre dernière occasion de nous voir avant un moment. Nous sommes arrivés tard hier soir. Je n'ai pas pu m'empêcher de tenter ma chance au zoo. En espérant que tu y serais aussi. Peut-être pour réfléchir un peu moi-même, ajoute-t-il en me

contemplant, tout sourires. Je plaisantais tout à l'heure.

– Mais tu es venu me voir, je lui rappelle en m'éloignant légèrement sur le banc.

Il fouille dans ses poches et en sort une feuille de papier pliée en deux. Une copie de notre acte de mariage.

– Tu n'avais pas ton exemplaire. Si je me souviens bien, tu ne savais pas écrire mon nom de famille. J'aurais dû t'appeler, mais tu ne m'as pas

donné ton numéro quand je t'ai passé le mien.

J'ai probablement sur-réagi, me sentant complètement stupide. Il s'est donné tout ce mal pour s'assurer que je détienne la preuve de notre union, et je n'ai même pas pensé à lui envoyer un message.

– Merci.

– Je t'en prie.

Posant une main sur son bras, je m'approche de lui. L'adrénaline monte, je suis

ridiculement heureuse de le voir.

– Donc, tu disais... Oliver ouvre une boutique à San Diego ?

Je suis à peu près certaine que Lola ne sait pas qu'il a choisi *notre* ville.

Tout en acquiesçant, Ansel dépose un baiser sur ma main.

– Il s'installera ici dans quelques semaines. Je voulais que tu gardes ce papier et que tu l'emportes à Boston,

explique-t-il en se relevant. Je ne l'ai pas envoyé chez toi de peur que ton père n'ouvre l'enveloppe et... (Impressionnée par cette preuve d'attention, je déglutis difficilement.) Je vais retourner à l'hôtel me détendre un peu. Un long vol m'attend.

– À quelle heure décolles-tu ?

– 23 heures, répond-il après avoir réfléchi quelques secondes.

Sans me laisser le temps de vérifier s'il porte encore son

alliance, il glisse ses mains dans ses poches. Tout en fixant mon annulaire gauche.

– Mon adresse mail est :
anselguillaume@XMail.com.

Nous pourrions nous organiser en septembre.

– Ok.

Debout, il se penche pour m’embrasser sur le front.

– Je serai au Hilton Bayfront jusqu’à 20 heures. Je t’ai acheté un billet open San Diego-Paris. (Souriant, il hausse les épaules.

Ma mâchoire vient de heurter le sol.) Que veux-tu, je suis du genre optimiste. Ou fou. Tout dépend du point de vue.

Bien installée dans mon refuge de béton et de lézards, je reste bouche bée. Que faire ? Rentrer chez moi ? Impossible. Aller chez Lola et passer du temps avec Greg et elle jusqu'au dîner ? Elle doit raconter notre week-end par le menu à son père, sans aucun doute plié de

rire. Je ne veux pas jouer à la fille rabat-joie et sentimentale. Conduire jusque chez Harlow à La Jolla ? Même si aller à la plage me plairait bien, le clan aimant et uni des Vega risque de constituer un contraste un peu trop violent avec ma famille désaxée.

Donc je me dirige vers le centre-ville.



SUR LE PAS DE LA PORTE, Anselme sourit jusqu'aux oreilles. Après un coup d'œil rapide à la recherche de mes valises, son expression se trouble imperceptiblement. Je n'ai que mon petit sac en bandoulière.

– Je ne peux pas venir en France, je fais en le dévisageant, le cœur battant. Mais je n'ai pas non plus envie de rentrer chez moi.

Il s'efface, j'entre, pose mon sac par terre et pivote sur mes talons pour le regarder. Nous connaissons tous les deux la raison qui m'a poussée à venir dans cette chambre d'hôtel. Nous pouvons toujours prétendre que nous sommes des personnages de cinéma, à l'aube de leur dernière nuit. Même pas besoin de me forcer à être audacieuse. Il n'y a aucun danger, il s'en va. C'est presque un jeu. Un rôle.

Impossible de savoir quelle Mia prend le contrôle de mon corps, mais j'oublie tout et me concentre sur le bonheur d'être à ses côtés. Sans me laisser le temps d'hésiter, il glisse les mains dans mes cheveux et m'embrasse. Son odeur d'océan et de forêt me submerge.

Seigneur, comme il sent bon ! Je veux être si pleine de lui que l'intensité du moment éclipse tout le reste. Sa bouche, partout, qui m'embrasse et me

lèche. J'aime qu'il aime mes lèvres. J'aime qu'il connaisse si bien mon corps.

Il me porte jusqu'au lit, les lèvres, la bouche, les dents sur mes joues, ma bouche, ma langue. Sur le matelas, je me renverse en arrière.

Alors, il remonte ma robe sur mes cuisses et me déshabille en un rien de temps. Ses mains glissent dans mon soutien-gorge Aubade. Avec lui, j'ai l'impression d'être un emballage

cadeau qui ne demande qu'à être ouvert ou la surprise à la fin du tour de magie, sous la cape de velours. Son regard m'effleure et me caresse, je lis son désir dans ses yeux. Sa chemise tombe par terre, j'ouvre sa ceinture et il m'embrasse, encore et encore.

Soudain, Ansel se dégage et s'agenouille entre mes cuisses, les écarte, embrasse ma culotte. Il mordille et titille, lèche et suce impatientement avant de

retirer le dernier rempart qui subsiste entre sa bouche et mon corps.

Je halète quand sa langue passe sur mon sexe. Son souffle m'électrise, il m'embrasse le clitoris, le pubis, les hanches. Je me relève sur les coudes et le contemple.

– Dis-moi ce que tu veux, murmure-t-il d'une voix rauque.

Un vague souvenir des orgasmes qu'il m'a procurés revient. Ses mains, sa queue

mais pas sa bouche. Je sens confusément qu'il lui reste un domaine à conquérir. Pendant combien de temps l'ai-je laissé m'embrasser là avant de le tirer contre moi, en moi ?

À vrai dire, je suis incapable de dire de quoi j'ai envie. Pour moi, le cunnilingus a toujours été un simple préliminaire. Censé m'exciter, éveiller mon corps. Mais jamais me faire gémir ou crier comme l'acte en lui-même.

– L... lèche-moi.

Ansel ouvre la bouche et s'exécute parfaitement, avant d'intensifier la caresse.

– Pas si fort... (Je ferme les yeux, cherchant le courage nécessaire pour lui donner des instructions.) J'aime quand tu lèches mes lèvres.

C'est exactement l'indication dont il avait besoin. Maintenant fermement mes jambes écartées, sa bouche vibre contre moi. Ma tête se renverse en arrière, je ne

pense plus, mes jambes s'amollissent, il se fait plus aventureux.

L'une de ses mains s'éloigne, je le sens bouger contre moi. Je me redresse : les yeux fiévreux, il se masturbe sans cesser de s'occuper de moi.

– Laisse-moi... J'ai envie de te goûter, moi aussi.

Je ne sais pas d'où sortent ces mots, je ne suis plus moi-même. Avec Ansel, je ne suis jamais moi-même. Tout en se

caressant, il acquiesce. J'aime ça. J'aime qu'il n'y ait aucune gêne ni aucun tabou entre nous. Il n'est plus qu'instinct, il bande fort, son propre désir ne lui fait jamais oublier le mien.

Ansel m'embrasse, me lèche, me suce avec gourmandise, sans la moindre inhibition. Vais-je jouir ? Et si son enthousiasme et ses efforts se révélaient vains ? C'est mon unique inquiétude. Soudain, je sens le tiraillement familier, le plaisir qui monte et

monte, davantage à chaque soupir. Je plonge mes mains dans ses cheveux et me balance contre sa bouche.

– Oh mon Dieu...

Impatient et excité, les yeux écarquillés, il gémit.

Soudain, mon corps tendu se relâche. Le sang bouillonne dans mes veines. Je sens l'orgasme exploser en moi et envahir tous mes membres. La voix rauque, je halète et murmure des mots, sans

réfléchir à leur signification. Ce sont plus des sons que des mots intelligibles. Ma jouissance emplit la chambre, je m'effondre sur l'oreiller.

Presque évanouie, si submergée de plaisir que je ne peux plus supporter qu'il me touche, je le repousse. Ansel m'embrasse sur les cuisses. En se relevant, il trébuche à cause de son pantalon descendu au niveau des genoux. Je le contemple : la lumière douce de

la salle de bains nimbe son visage de prédateur. Et je suis la proie qu'il vient de dévorer. Quel bonheur !

Il s'essuie de son avant-bras et s'approche du lit. Instinctivement, je me penche et le prends tout entier dans ma bouche.

– J'y suis déjà, soupire-t-il.

C'est un avertissement. Je sens les mouvements fébriles de ses hanches, la tension de sa queue. Il s'agrippe à mes

cheveux comme s'il voulait me retenir, se retenir, mais c'est impossible. Comme s'il avait compris à demi-mot que c'était ce que je voulais, il baise ma bouche. Six allers-retours plus tard, il gémit profondément, s'immobilise et jouit.

Enfin, il se retire et passe un doigt tremblant sur mes lèvres. J'avale.

– Tellement bon, soupire-t-il.

Le corps en coton après toutes ces émotions, je retombe sur

l'oreiller. Je suis tout engourdie, je me sens lourde ; encore étourdie de plaisir, je ne peux pas m'arrêter de sourire.

La lumière de la fin de journée teinte la chambre de rose. Ansel m'attire contre lui. Ses yeux parcourent mon corps, s'arrêtent sur mes seins dont les pointes se dressent. Nouveau sourire.

– Je t'ai couverte de marques la nuit dernière, je suis désolé.

– Tu n’as pas l’air... je m’exclame en riant.

Souriant, Ansel m’observe dans cet état de béatitude qu’il a lui-même provoqué, se concentre sur toutes les traces de lui qui subsistent sur mon corps. Spontanément, je croise les bras sur ma poitrine. Quand je dansais, mon corps frêle me semblait une bénédiction, ainsi que mon absence de poitrine. Mais dans le monde du sexe, je

sens que mon 80A ne remporte pas tous les suffrages.

– Tu fais quoi ? demande-t-il en tirant sur mes bras tout en enlevant son pantalon. C'est trop tard, tu n'as plus le droit d'être timide.

– Je me sens toute plate.

– Tu es toute plate, *Cerise*. Mais j'aime ta poitrine. J'aime ta peau... (Il m'embrasse sur les seins.) Et tes seins sont très sensibles.

Avec lui, je suis *très sensible* partout.

Ansel caresse mon sein droit tout en mordillant la pointe du gauche. Une sensation délicieuse monte entre mes jambes.

Comme s'il l'avait deviné, ses mains descendent entre mes cuisses. Exactement au même rythme, il caresse mon clitoris et ma poitrine. Mon corps tout entier réagit, je me resserre, la chaleur envahit mes membres.

Je me tends sur le lit, j'agrippe ses cheveux en le suppliant *encore, encore, encore.*

Toutes ces stimulations me donnent envie de chavirer. Et si je m'effondrais sur moi-même, et si je me liquéfiais sur le lit ? Je pourrais simplement me dissoudre dans le néant quand il souffle sur mes seins, quand ses doigts me caressent plus fort sous ma nuisette Aubade, quand il chuchote :

– Veux-tu jouir encore pour moi ?

Y survivrai-je ? Et survivrai-je sans cette sensation ?

Ansel a cet effet sur moi : je me laisse aller. Je ne retiens aucun de mes gémissements ou de mes soupirs. Je ne réfléchis plus, je lui offre tout. Frénétiquement, il me lèche jusqu'à ce que je me cambre en hurlant.

Je jouis

Je jouis

Trois doigts plongent en moi, son pouce s'immobilise sur mon clitoris. Le plaisir est si intense que j'en ai mal. Ou peut-être est-ce le fait de réaliser à quel point tout est facile et merveilleux, à quel point le choix est impossible : renoncer à lui ou faire une folie et le suivre. Je jouis si longtemps que j'ai le temps d'envisager les deux scénarios plusieurs fois tout en ressentant le plaisir le plus intense de toute ma vie. Si

longtemps que ses lèvres libèrent mes seins, qu'il m'embrasse, absorbant tous mes gémissements. Il murmure que je suis la plus belle chose qu'il ait jamais vue.

Mon corps se calme progressivement, ses baisers perdent de leur intensité. À la fin, il effleure à peine mes lèvres. Mais j'ai son goût dans la bouche et lui aussi.

Ansel se penche sur le côté et sort un préservatif de la poche

de son jean.

– Tu as trop mal ou... ?

J'ai mal, mais pas suffisamment pour me priver de la sensation de sa queue en moi. Je dois m'en souvenir précisément. Les bribes de la nuit dernière ne suffisent pas. Surtout si je le laisse partir ce soir. Je ne prends pas la peine de répondre et l'attire sur moi.

Il s'agenouille et enfile le préservatif. Je voudrais sortir mon téléphone et immortaliser

l'expression de son visage et de son corps musclé. Je voudrais des photos pour me dire : *Tu vois, Mia ? Il était parfait, tu avais raison. Comme dans ton souvenir.* Je voudrais capturer ce moment où ses mains tremblent si fort.

Enfin, il me pénètre. Au moment où il s'appuie contre moi, je réalise que je n'ai jamais été aussi impatiente de toute mon existence. Je voudrais l'engloutir.

– Viens avec moi, murmure-t-il en s'enfonçant entre mes cuisses. Je t'en prie, Mia. Juste cet été.

Incapable de trouver les mots, je secoue la tête et il grogne de frustration et de plaisir. Sans égard pour mon souffle coupé, je relève les jambes pour qu'il me pénètre encore plus profondément. Je veux pouvoir revivre cette nuit encore et encore. Rien n'a jamais été aussi

bon. C'est si merveilleux que j'en perds le contrôle.

Si je parvenais à formuler des phrases intelligibles, je lui dirais que j'ai changé d'avis, que je vais le suivre. Mais pendant qu'il est en moi, je vis un moment indescriptible, qui ne ressemble à *rien* de ce que j'ai connu auparavant. Cette verge de marbre entre mes jambes m'écartèle et me donne tant de plaisir que je n'ai plus qu'une seule angoisse : que ce

sentiment merveilleux s'arrête un jour.

Les yeux dans les yeux, il se retire lentement puis s'enfonce à nouveau en moi, très fort. Gémissant dans sa bouche, je l'embrasse passionnément et, tout à coup, la tension revient. Comme s'il me devinait, il me pénètre plus fort et plus vite.

Combien de fois avons-nous fait l'amour l'autre nuit ? Il a dû découvrir ce que j'aime, et semble apprécier de me faire

monter au septième ciel. Son corps contre le mien, mes jambes nouées dans son dos, je sais d'ores et déjà que je jouirai comme jamais. Son souffle saccadé, mes soupirs. Le contact de nos peaux humides, son sexe qui va et vient dans ma chaleur humide.

Nul besoin de ses doigts, de mes doigts, d'un sex toy. Nous nous complétons parfaitement. Encore et encore, il stimule mon clitoris, juste comme il faut.

Lola avait presque raison quand elle m'a taquinée à propos du sexe avec Ansel. C'est un missionnaire, et nous nous regardons tout le temps, mais notre étreinte n'est pas romantique au sens où elle l'imaginait. Cependant, je ne peux pas imaginer de cesser de le regarder. Ce serait comme essayer de faire l'amour à distance.

Le plaisir monte en moi, mes joues et ma poitrine rougissent.

Je suis terrifiée : et si la sensation que j'attendais ne venait pas ? Et si je m'accrochais à un rêve sans aucun rapport avec la réalité ? Il me pénètre plus vite, plus fort, me saisit par les hanches et me maintient fermement sur le lit. Les yeux fixés sur mes lèvres ouvertes, sur mes seins qui tremblent à chaque à-coup. Dans les bras d'Ansel, j'ai l'impression d'avoir un corps

voluptueux pour la première fois de ma vie.

J'ouvre la bouche pour lui dire que je vais perdre la tête, mais rien n'en sort. Seulement un gémissement, *encore, oui, ça, oui, et oui*. La sueur perle sur son front, roule sur ma poitrine et dans mon cou. Il me fait l'amour avec une telle passion, se retient, *attend, attend, attend* que je vienne enfin. J'aime sa détermination, son désir, tous

ces sentiments peints sur son beau visage. Enfin !

La chaleur irradie mon corps, je jouis.

La bouche ouverte, les yeux brillants, il me contemple. Mon orgasme est si puissant que je ne suis plus moi-même. Je suis une sauvageonne qui s'accroche à lui, plante ses ongles dans ses fesses, et il s'enfonce plus loin en moi. Je suis pur désespoir, je le supplie, mords son épaule,

écarte les jambes aussi grand que possible.

Mes réactions redoublent son excitation. Les draps glissent du lit, roulent en boule dans mon dos, et il s'y agrippe, me pénétrant toujours plus fort. La tête de lit heurte le mur.

– Oh ! grogne-t-il, en enfonçant son visage dans mon cou. Oui, oui, oui !

La bouche ouverte contre mon cou, les épaules tremblantes, il s'abandonne. Appréciant la

tension de son corps, la crispation de ses muscles, mes mains glissent dans son dos et je me love contre lui. Nos corps se confondent, nos transpirations se mêlent.

Ansel se redresse sur les coudes, me caresse le front et les cheveux.

– C'est tellement bon. Tellement bon, *Cerise*.

Ensuite, il saisit le préservatif, le retire et s'effondre sur le matelas à côté de moi. Le torse

couvert de sueur, l'expression détendue, il s'essuie le visage de la main. Ses abdominaux se dessinent à chaque respiration, mais je ne vois plus que cet anneau doré qui m'hypnotise.

– Je t'en prie, Mia.

– C'est impossible, lui dis-je en rassemblant mes dernières forces.

Ansel ferme les yeux. Quand j' imagine que je ne le reverrai peut-être jamais, mon cœur se brise.

– Si nous n'avions pas fait tant de folies, si nous ne nous étions pas mariés... serais-tu venue en France ? Pour tenter l'aventure ?

– Je ne sais pas.

Mais la réponse est oui, peut-être. Je pourrais emménager à Boston plus tard. J'ai prévu d'y aller à l'avance parce que je dois libérer mon appartement sur le campus et que je ne veux pas passer l'été entier chez mes parents. Un été à Paris après la

licence, c'est ce qu'une fille de mon âge *devrait* faire. Ansel et moi... Mon amant, ou simplement mon colocataire. Que de péripéties en perspective ! Et rien à voir avec le fait de m'installer chez lui cet été, en étant sa *femme*.

L'air triste, il sourit et m'embrasse.

– Parle-moi en français.

Pendant l'acte, perdu dans le plaisir, je l'ai très souvent entendu gémir en français. Mais

c'est la première fois que je lui fais une telle demande. Je ne sais pas pourquoi. Cette voix grave et cet accent comme du chocolat chaud rendent cette requête très dangereuse.

– Tu parles français ?

– À part « *Cerise** » ?

– À part ça, répond-il, le regard posé sur mes lèvres.

– *Fromage, château, croissant**.

Secoué d'éclats de rire, il répète « croissant ». Ce n'est plus le même mot. Et je suis

incapable d'épeler le mot qu'il vient de prononcer. Même s'il me donne envie de le chevaucher encore une fois.

– Dans ce cas, je peux te dire : *« je n'ai plus désiré une femme comme je te désire depuis longtemps. Ça ne m'est même peut-être jamais arrivé* . »* Il me contemple comme si j'étais capable de comprendre un traître mot de ce qu'il vient de dire. *« Est-ce totalement fou ? Je m'en fiche* . »*

Même par magie, je suis bien incapable de traduire ces dernières phrases mais je sens qu'il vient de dire quelque chose de follement intime, peut-être même de tendre.

– Je peux te poser une question ?

– Bien sûr.

– Pourquoi as-tu refusé d'annuler le mariage ?

– Parce que tu l'as clairement écrit en formulant tes vœux. Nous avons tous les deux décidé

de rester mariés jusqu'à l'automne, répond-il les yeux brillants.

Il me faut quelques secondes pour me remettre. Décidément, je suis très autoritaire quand j'ai bu.

– Mais ce n'est pas un vrai mariage, je fais en ignorant sa grimace. Les vœux ne veulent rien dire quand on s'apprête de toute façon à divorcer « avant que la mort ne nous sépare ».

Il roule sur le lit et me regarde bien en face.

– Je ne sais pas. J’essaie de ne pas briser mes engagements. Ça peut paraître étrange, je l’admets. Mais n’imagine pas que je sois sûr de moi parce que je décide de ne pas rompre mes promesses.

Je me rassieds et l’embrasse sur l’épaule.

– Il semble que je me suis faussement mariée à un type vraiment bien.

Il rit, se redresse, s'éloigne encore. Je sens qu'il a besoin de mettre de la distance entre nous. Et ça me fait souffrir.

Voilà. Il faut que je parte.

Tout en me regardant m'habiller, Ansel enfile son boxer et s'appuie contre la porte du placard. Je ramasse ma culotte, encore trempée par mon désir, par sa bouche, même si elle est glacée maintenant. Et, changeant d'avis, je l'envoie balader. Je

remets mon soutien-gorge, ma robe, et je tâtonne pour retrouver mes sandales sous le lit.

Sans un mot, Ansel me tend son téléphone et je m'envoie un message à moi-même. Comme ça, il aura mon numéro. Quand, l'air embarrassé, je le lui rends, nous regardons ailleurs.

Mal à l'aise, j'attrape mon sac et en sors un chewing-gum.

Ansel se penche vers moi et me caresse la joue.

– Encore un instant. (Il m’embrasse passionnément.) Tu as le même goût que moi et j’ai le même goût que toi. (Il me lèche les lèvres, la langue, les dents.) J’aime tellement t’embrasser. Encore un instant...

Sa bouche descend dans mon cou, sur mes seins. Il m’embrasse et me lèche sur le tissu. Ma robe est noire, cela

passera inaperçu, à part pour nous, bien entendu. Je sentirai son baiser glacé en sortant de la chambre.

Je voudrais l'attirer sur le lit.

Mais il se redresse et me contemple.

– Sois sage, *Cerise**.

Et à cet instant, je réalise que je tromperai mon mari si je couche avec quelqu'un d'autre cet été. Et que s'il saute une fille... Rien qu'à l'idée, je frissonne. Je déteste ça. Est-ce

le même feu que je sens dans son regard ?

– Toi aussi.

1. Il s'agit d'un cocktail appelé aussi « Buck's Fizz », à base de champagne et de jus d'orange, dont les Américains raffolent. (NDE)

2. Personnage louche qui suit les jeunes filles et les harcèle. (NDE)

Chapitre 6

DÉSORMAIS, JE CONNAIS la signification de l'expression « avoir les jambes en coton ». L'idée de sortir de ma voiture et de tenir debout me terrifie. Dans ma vie, j'ai eu trois petits copains, en dehors d'Ansel, mais même avec Luke, je n'ai

jamais ressenti ça. L'amour avec Ansel me procure une telle sensation d'adéquation avec moi-même, de franchise, d'absence de barrières ! Même des heures plus tard, loin de lui et de la chaleur du moment, je sais que je le laisserais me faire n'importe quoi.

Comme je regrette de ne pas mieux me souvenir de notre nuit à Vegas ! Nous avons passé des heures ensemble. Rien à voir avec ces dizaines de

minutes grappillées aujourd'hui. Nous sommes tellement complices, ce doit être le cas depuis le début.

Le grincement de la portière résonne dans la rue calme. La maison est plongée dans l'obscurité, alors qu'il est trop tôt pour que tout le monde soit couché. Vu le beau temps, ma famille doit finir de dîner sur la terrasse.

À l'intérieur, je n'entends rien. Une fois n'est pas coutume, le

silence règne. Aucune lumière nulle part, ni dans le salon ni dans la cuisine. La terrasse est calme, les chambres désertes. Mes pas crissent sur le carrelage de la salle de bains, mais sont vite étouffés par le tapis du couloir. Surprise, je vais voir dans toutes les chambres. Toujours personne. Depuis que j'ai commencé l'université, avant de rapporter mes affaires dans mon ancienne chambre il y a quelques jours, je n'avais plus

jamais été seule dans la maison.
Comme c'est étrange !
Normalement, il y a forcément
quelqu'un : ma mère, mon père,
l'un de mes frères. Ce soir,
calme plat. Comme un sursis.
Cette liberté soudaine
m'électrise.

Je pourrais partir sans me
confronter à mon père.

Je pourrais partir sans rien
expliquer.

Cette impulsion est la plus
forte. Alors, je cours dans ma

chambre, je trouve mon passeport, retire ma robe et enfile des vêtements propres avant d'aller chercher la plus grande valise dans le placard du couloir. J'y vide mon dressing, ou presque, puis range pêle-mêle dans ma trousse de toilette tous les produits de beauté de la salle de bains. L'imposant bagage me suit en cahotant dans l'escalier, tombe sur le côté dans le couloir. J'écris un mot à ma

famille. Les mensonges me coulent des doigts, mais je fais attention de ne pas trop en dire, de ne pas avoir l'air trop surexcitée.

On vient de me proposer de partir trois semaines en France ! Billet gratuit inclus. Je serai avec une amie du père d'Harlow qui dirige une petite entreprise. Je vous raconte plus tard,

*tout va bien. Je vous appelle
très vite.*

*Je vous aime,
Mia*

Jamais je n'avais menti à ma famille – ni à quiconque, d'ailleurs – mais je m'en fiche. Le mal est fait, l'idée a fait son chemin dans ma tête. Désormais, c'est la perspective de ne pas aller en France qui m'affole plus que tout au

monde. Si je ne me lance pas, je resterai coincée ici et je continuerai à vivre sous le contrôle de mon père. J'emménagerai à Boston par défaut, sans être sûre de mon choix.

Je ne reverrai peut-être jamais Ansel.

Coup d'œil à l'horloge : l'avion décolle dans quarante-cinq minutes.

Je balance ma valise dans le coffre et envoie un message à

Harlow avant de démarrer :
Quoi que te demande mon
père à propos de la
France, dis oui.

À trois blocs de chez moi, mon
téléphone vibre sur le siège
passager – sa réponse sans
aucun doute. Mais je ne peux
pas regarder tout de suite. Que
répondre à son QUOI ??

Elle : TU FOUS QUOI,
PUTAIN ?

Elle : APPELLE-MOI TOUT DE SUITE, MIA HOLLAND !

Optimiste, je choisis de me garer sur le parking longs séjours. Je cours dans l'aéroport et j'enregistre mon bagage. En regardant l'employée de la compagnie aérienne, je pense : dépêche-toi... dépêche-toi...

– Vous allez l'avoir de justesse, commente-t-elle, l'air désapprobateur. Porte quarante-quatre.

J'acquiesce d'un signe de tête,

saisis mon billet et sprinte vers la zone d'embarquement. Un mardi soir, il n'y a pas de file d'attente pour le passage de la sécurité. Je devale le grand couloir. Je cours si vite que je n'ai pas le temps de m'inquiéter de la réaction d'Ansel. Toutefois, l'adrénaline ne suffit pas à étouffer les protestations de mon fémur, fragile depuis l'accident.

Les passagers embarquent déjà, j'ai un moment de

panique : et s'il était déjà dans l'avion ? Et si je ne le retrouvais pas ? Angoissée, je regarde autour de moi. J'ai totalement perdu la tête ! Comment lui dire que j'ai changé d'avis et que je l'accompagne en France pour

Vivre avec lui

Compter sur lui

Être avec lui ?

Cela requiert une dose de courage dont je suis peut-être, voire sûrement, dépourvue.

Dans la chambre d'hôtel, je n'étais pas moi-même. J'avais bu et trouvé le rôle parfait à jouer pour la soirée. Est-ce la solution ? Devrai-je passer les prochaines semaines ivre ?

Une main chaude se pose sur mon épaule, je me retourne. Les yeux verts d'Ansel sont pleins de confusion. Il est bouche bée.

– Tu es venue me dire au revoir ? demande-t-il en cherchant ses mots.

Puis, il m'observe de plus près : je porte un jean blanc, un débardeur bleu sur une nuisette Aubade et un pull à capuche vert. Un bagage à main sur l'épaule. Mon souffle court et mon visage totalement paniqué disent le reste.

– J'ai changé d'avis.

Ansel esquisse un sourire. Un sourire authentique.

– Du coup, je ne pourrai pas dormir sur ton siège... plaisante-t-il.

Que répondre à cette plaisanterie qui me met si mal à l'aise ? Je fixe mes pieds et souris bizarrement. La voix de l'hôtesse dans le micro nous fait sursauter, un nouveau groupe de passagers embarque.

À nouveau, le silence se fait entre nous.

– Merde, je lâche en regardant derrière moi.

La lumière est trop éclatante, le bruit omniprésent, l'ambiance bien différente de Vegas ou

même de l'intimité de sa chambre de San Diego. *Qu'est-ce que je fous ?*

– Je... je n'aurais pas dû venir. Je...

M'embrassant sur la joue, il m'attire à lui.

– Je suis désolé, explique-t-il en me couvrant de baisers. Je suis nerveux, moi aussi. C'était pas drôle. Je suis heureux que tu sois venue.

Après un grand soupir, concentrée sur sa main dans

mon dos, j'avance de quelques pas. Mais notre petite bulle a bel et bien éclaté, nous sommes sortis de scène, la réalité a fait irruption dans la romance. Cette certitude me coupe la respiration. Mes pieds pèsent une tonne quand je tends mon billet à l'hôtesse de l'air, un sourire forcé sur les lèvres.

Nous ne connaissons que les bars faiblement éclairés, le badinage, les draps immaculés des chambres d'hôtel. La

tentation d'une idée. Les espoirs fous. L'aventure.

Mais choisir l'aventure fait basculer le rêve dans la réalité.

La passerelle de l'avion vibre, je sens que ce bruit récurrent ne va pas me quitter durant le voyage. Ansel marche derrière moi. Mon jean est-il trop serré, mes cheveux mal coiffés ? Son regard pèse dans mon dos. Il réalise peut-être que j'envahis *déjà* sa vie. Est-ce qu'il a des doutes ? Franchement, passer

quinze heures à côté d'un inconnu dans un avion n'a rien de romantique. C'est *l'idée* qui est excitante. Pour le reste, les avions bondés et trop éclairés repasseront.

Nos sacs rangés dans le compartiment, nous nous asseyons. Je suis installée au milieu, lui côté couloir. À ma gauche, un homme d'âge mûr lit son journal. Son coude envahit sérieusement mon espace.

Ansel ajuste sa ceinture, encore et encore, puis triture le ventilateur au-dessus de nos têtes. Il le dirige vers lui, puis vers moi, puis l'éteint. Les mains crispées sur ses genoux, il allume la lumière. Finalement, il ferme les yeux et inspire profondément à dix reprises.

Génial. Il a peur de l'avion.

Et il n'y a pas pire partenaire au monde que moi dans ces cas-là. Je ne trouve jamais les mots pour rassurer quelqu'un ; j'ai

beau compatir, je ne sais pas comment réagir. Je suis la petite souris qui détale dans un champ : chaque situation inconnue se présente comme un aigle menaçant de me dévorer.

Après les consignes de sécurité, l'avion décolle dans le ciel obscur. Inspirée, je prends la main d'Ansel, qui se crispe dans la mienne.

Mon Dieu, je voudrais tant l'aider.

Cinq minutes plus tard, sa main se détend, s'éloigne de la mienne, lourde de sommeil. Si j'avais fait plus attention à lui – si je l'avais laissé parler la nuit où nous nous sommes rencontrés –, il aurait probablement eu l'occasion de me dire à quel point il déteste prendre l'avion. Il m'aurait aussi dit qu'il prend toujours des somnifères.

Les lumières de la cabine pâlisent, les deux hommes qui

m'entourent sont profondément endormis, mais mon corps refuse de se détendre. Je ne devrais pas me sentir aussi mal. J'ai l'impression d'avoir de la fièvre. Aucune position ne trouve grâce à mes yeux.

De mon sac de voyage, j'extirpe le livre que m'a offert mon père pour fêter mon diplôme – les mémoires d'une femme chef d'entreprise. La couverture – une photo d'elle, debout dans un tailleur

immaculé, sur un fond bleu – me déplaît déjà. Alors, j’entreprends de lire la brochure de sécurité, *SkyMall*, puis le magazine qui dépasse de la poche d’Ansel.

Je me sens tellement mal.

Relevant les jambes, j’appuie mon front contre mes genoux, ouvre le ventilateur au maximum. Je tente de respirer profondément, mais rien n’y fait. Je n’ai jamais fait de crise d’angoisse jusque-là, donc je

n'ai aucune idée de ce que l'on ressent. Pourtant, ce n'est pas de l'angoisse...

Enfin, j'espère.

Quand le steward me tend le menu, les deux options (saumon ou tortellini) me retournent l'estomac. Ce n'est donc pas seulement psychologique. C'est plus qu'une question de gueule de bois. Autre chose. Ma peau hypersensible brûle

littéralement. J'ai la tête qui tourne.

Le chariot de nourriture s'approche de moi, l'odeur du saumon et des épinards me dégoûte. L'air frais ne suffit pas. Je voudrais courir aux toilettes, même si je sens que je ne vais pas y arriver. Priant pour ne pas réveiller Ansel, je fouille dans le dossier en face de moi, trouve un sac en papier, l'ouvre et me penche pour vomir.

La situation pourrait-elle empirer encore ? J'ai perdu tout contrôle sur mon corps. Mon cerveau lui crie de se calmer, de vomir comme une dame, *sans faire de bruit*. Échec total. Prise d'un nouveau malaise, je gémiss. Ansel se réveille en sursaut. Il me caresse le dos et s'écrie : « Oh non ! » Je suis humiliée pour le restant de mes jours.

Pas question qu'il me voie comme ça.

Sans lui laisser le temps de se lever de son siège, je l'enjambe, manquant m'effondrer dans l'allée. Les autres passagers me regardent d'un œil mauvais, certains avec une expression de pitié ou de dégoût. Ils devraient être contents que je vomisse proprement dans mon sac. Tout en essayant de me concentrer sur le chemin des toilettes, je leur adresse un regard aussi noir que possible. Ont-ils déjà eu la nausée dans un avion

comptant cinq cents personnes, dont leur mari-inconnu ? Non ? Alors, qu'ils ne la ramènent pas !

Heureusement, les toilettes sont libres quand j'arrive. Je m'effondre presque à l'intérieur, jette le sac dans la poubelle et rampe sur le sol vers la cuvette. L'air glacé balaie mon visage, l'odeur du liquide bleu suffit à me faire vomir à nouveau. Je tremble de fièvre et ne peux m'empêcher de vomir entre

deux haut-le-cœur. Pourquoi cela m'arrive-t-il à moi ? Qu'ai-je fait pour mériter ça ?

Il y a des jours où l'on se pose vraiment la question. Je suis dans un avion, avec mon mari, beaucoup moins enthousiaste à mon égard depuis que j'ai pris la décision de le suivre, et, pour couronner mon *horrible* gêne, je réalise que j'ai mes règles.

Ravalant un sanglot, je jette un coup d'œil à mon jean blanc et fourre du papier hygiénique

dans ma culotte. Les jambes tremblantes, je me relève, retire mon pull et l'attache autour de ma taille. Je me passe de l'eau sur le visage et me lave les dents du bout du doigt. Instantanément, la nausée me submerge.

Un cauchemar.

On frappe discrètement à la porte.

– Mia ? Tout va bien ?

Écœurée, je m'appuie sur le petit comptoir en espérant que

les turbulences cessent au plus vite. Mon estomac suit les mouvements de l'avion.

Après avoir contemplé le désastre dans la glace, j'ouvre la porte.

– Oui, ça va.

Bien sûr que ça ne va pas. C'est la pire journée de ma vie. S'il était possible de m'échapper de cet avion en passant par la cuvette des toilettes, je le ferais sans hésiter.

Il a l'air inquiet... et groggy. Comme s'il luttait contre le sommeil, il bat lentement des paupières. Ses somnifères semblent efficaces.

– Je peux faire quelque chose pour toi ?

Accentué par sa torpeur, son accent est plus difficile à comprendre.

– Rien, à moins que tu n'aies une pharmacie dans ton bagage à main.

– Je crois que j'ai de l'Ibuprofène...

– Non, dis-je en fermant les yeux. J'ai besoin de trucs... de filles.

Confus, Ansel cligne des yeux, avant de comprendre enfin.

– C'est pour ça que tu vomis ?

En tout autre occasion, l'expression de son visage m'aurait fait mourir de rire. L'idée que je vomisse en me tordant de douleur tous les mois semble l'horrifier.

– Non, rien à voir, je fais en sentant que je tiens de moins en moins sur mes jambes. C'est une coïncidence sympathique.

– Et tu n'as... rien ? Dans ton sac ?

Je soupire profondément.

– Non. Je suis partie un peu... rapidement.

Soudain, il paraît se réveiller et reprendre possession de ses moyens.

– Ne bouge pas.

Déterminé, Ansel ferme la porte et appelle une hôtesse de l'air. Je retombe sur les toilettes, la tête entre les mains.

– Je suis désolé de vous déranger mais mon épouse... (Mon cœur se met à battre plus vite.) La jeune femme qui a des nausées. Son... cycle vient de commencer. Je me demandais si vous aviez... vous savez... Tout est arrivé très vite, elle a dû faire sa valise rapidement et nous étions à Vegas. Je ne sais

pas comment j'ai pu réussir à la convaincre de venir avec moi mais, bref, je ne veux pas tout foutre en l'air. Elle a besoin de... Peut-elle, euh... vous emprunter *ce qu'il faut** ? (Je retiens un gloussement. J'aurais vraiment aimé voir l'expression de l'hôtesse.) Je veux dire, vous prendre. Pas emprunter, parce que ça ne fonctionne pas comme ça.

– Désire-t-elle des tampons ou des serviettes hygiéniques ?

demande poliment la voix de femme.

Oh mon Dieu. Oh mon Dieu. Ça ne peut pas m'arriver à moi.

– Hum... soupire-t-il. Aucune idée, mais franchement, je serais prêt à vous offrir cent dollars pour avoir les deux et ne plus en parler.

J'ai touché le fond. Je ne peux pas descendre plus bas.



ET POURTANT. Je n'ai pas de mots pour décrire l'humiliation d'avoir passé la douane de Charles-de-Gaulle dans un fauteuil roulant, sac de papier en main, au cas où je vomirais les deux gorgées d'eau que je suis parvenue à avaler tout à l'heure. Autour de moi, tout est trop beau, trop brillant, les Français parlent trop vite. Une éternité plus tard, Ansel revient avec nos bagages et me

demande si j'ai encore vomi.

– Tu pourrais me renvoyer en Californie, tu sais.

Je *crois* qu'il rit et répond non.

Il m'aide à entrer dans un taxi et s'assied à côté de moi.

Dialogue rapide en français avec le chauffeur. Il parle

tellement vite : comment les gens peuvent-ils le

comprendre ? En dépit de toute logique, c'est le cas. La voiture

démarre extraordinairement vite. De l'aéroport à l'autoroute,

le taxi accélère, ralentit, augmentant mon malaise.

Une fois dans la ville, au milieu des immeubles, nous empruntons des rues étroites et sinueuses, et c'est particulièrement pénible. Le chauffeur semble avoir oublié l'existence de sa pédale de frein, en revanche, il sait se servir de son klaxon. Je me love contre Ansel, prenant sur moi pour éviter une nouvelle nausée. Je voudrais pouvoir regarder par

la fenêtre – la ville,
l'architecture, la lumière verte
qui illumine la voiture – mais je
suis tremblante, transpirante, à
peine consciente.

– Il conduit un taxi ou joue à
un jeu vidéo ?

Ansel rit contre mes cheveux
et murmure : « *Ma beauté** ».

Quelques minutes ou quelques
secondes plus tard, le monde
cesse de tourner et deux bras
puissants me soulèvent de mon

siège, l'un sous mes genoux, l'autre dans mon dos.

Ansel me porte à l'intérieur et se dirige directement vers un petit ascenseur. Il attend que le chauffeur apporte nos valises et les fait entrer dans la minuscule cabine. Je sens sa respiration contre ma tempe, et j'entends le roulement de l'ascenseur. Nous montons.

Le nez plongé dans son cou, j'en profite pour me délecter de son odeur. Il sent l'homme et le

Canada Dry, une réminiscence de savon d'hôtel, j'imagine.

Soudain, je réalise que *je* dois sentir horriblement *mauvais*.

– Je suis désolée... dis-je en essayant de m'éloigner de lui, mais il me serre plus étroitement.

– Chhh...

Tout en me portant, il fouille dans ses poches. Une fois entré dans l'appartement, il me pose sur mes pieds, et mon corps se relâche soudain : je tombe à

genoux et vomis dans le seau à parapluie à côté de la porte d'entrée.

Sérieusement, je n'ai jamais eu aussi honte de ma vie.

À côté de moi, Ansel s'appuie sur la porte et s'agenouille en posant son front contre mon dos. Pris d'un fou rire.

– Oh mon Dieu ! C'est vraiment le pire jour de ma vie.

La honte me submerge.

– Ma pauvre chérie, répliquet-il en m'embrassant dans le

dos. Tu es tellement malade.

J'acquiesce en tentant de m'accrocher au seau quand il me soulève.

– Laisse tomber. Allez, Mia. Je m'en occupe.

Alors, il m'allonge sur son lit. Je ne suis même plus en état de remarquer la lumière, ou son odeur. Trop mal en point pour observer son appartement. Je me promets d'en faire le tour quand je me sentirai mieux et de lui faire des compliments.

Dans cette liste mentale, il y a aussi les remerciements et les excuses, également le vol retour vers la Californie, un fardeau d'infamie sur les épaules.

Après une dernière caresse, il sort de la chambre. Je m'endors presque immédiatement et plonge dans des rêves dans lesquels je passe dans des tunnels noirs et étroits.

À côté de moi, le matelas s'affaisse. Il s'est assis sur le lit.

Je me réveille en sursaut, même s'il n'est parti qu'une seconde.

– Désolée, je fais en me recroquevillant.

– Ce n'est rien. Je t'ai apporté un verre d'eau. Bois-le si tu sens que ça te fera du bien.

Je sens le sourire dans sa voix, mais il ne se moque plus.

– J'imagine que ce n'est pas comme ça que tu avais imaginé notre première nuit ici.

– Toi non plus, répond-il en me caressant les cheveux.

– Je suis probablement la personne la moins sexy que tu aies vue de ta vie.

Et désespérée, je roule dans les draps imprégnés de son odeur.

– La moins sexy ? N’oublie pas que j’ai traversé les États-Unis à vélo avec des gens sales et transpirants.

– Ouais, mais tu n’as jamais eu envie de coucher avec eux.

Tendrement, il m’étreint. Je réalise le ridicule de cette

dernière phrase. Après ces quinze dernières heures, comment pourrait-il encore éprouver du désir pour moi ?

– Dors, Mia.

Voilà. La preuve. Il m'a appelée Mia et pas *Cerise**.

Au matin, je me réveille dans une chambre lumineuse, sans aucune idée de l'heure. Dehors, des oiseaux pépient, je perçois des voix et des bruits de circulation. Une odeur de pain

et de café parvient jusqu'à moi. Protestant contre l'idée que j'ingurgite quoi que ce soit, mon estomac se tord douloureusement. Au souvenir de la veille, je me sens rougir, de honte ou de fièvre. En sortant du lit, je réalise que je ne porte qu'une culotte et un T-shirt lui appartenant.

La voix d'Ansel en anglais me parvient.

– Elle dort, dit-il. Elle a été très malade hier.

Sans réfléchir, je m'assieds, j'attrape le verre d'eau sur la table de chevet et je le porte à mes lèvres. Je n'ai jamais eu aussi soif de ma vie.

– Bien sûr, continue-t-il en s'approchant de la chambre. Un moment.

Du pas de la porte, il voit que j'ai émergé. Le soulagement, l'incertitude et le regret se lisent sur son visage.

– En fait, elle est déjà réveillée. Je vous la passe.

Et Ansel me tend mon téléphone. À l'autre bout du fil, mon père. Il couvre le micro du téléphone de la main et murmure :

– Il a appelé dix fois. J'ai chargé ton téléphone donc... heureusement... ou pas, tu as de la batterie en réserve.

Ma poitrine me fait mal, mon ventre se tord de culpabilité.

– Salut papa, je... j'ai le temps de dire avant qu'il me coupe.

– Qu'est-ce qui ne *tourne pas rond* chez toi ? hurle-t-il. (J'éloigne l'appareil de mon oreille, ses cris me donnent la migraine.) Tu te drogues ? Voilà ce que cet Ansel veut dire quand il m'apprend que tu es malade ? C'est ton dealer ?

– Quoi ? je m'écrie, et mon cœur bat si fort que j'ai peur de faire une attaque. Papa, *non*.

– Quel genre de personne part en France sur un coup de tête si

ce n'est une droguée, Mia ? Tu as commis un crime ?

– Non, papa, je...

– Tu es *impossible*, Mia Rose. C'est *incroyable*. Ta mère et moi nous nous sommes inquiétés comme jamais, ça fait deux jours que nous t'appelons sans arrêt ! aboie-t-il, furieux. (Je reçois sa colère en pleine figure comme si j'étais en face de lui. Très facile d'imaginer son rictus de colère, son visage rouge et ses mains tremblantes.) Tu ne

comprendras donc jamais !
Jamais ! J'espère que tes frères
ne te ressembleront pas plus
tard.

Les yeux fermés, je plaque
une main sur ma bouche et
cesse de penser. Assis à côté de
moi dans le lit, Ansel me caresse
le dos. Furieuse et autoritaire,
la voix de mon père retentit
dans le combiné. Même si j'avais
pressé le téléphone contre mon
oreille, Ansel n'aurait pas perdu
un mot de notre conversation.

Et j'ose à peine imaginer ce que mon géniteur lui a dit avant de m'avoir enfin au bout du fil.

Derrière mon père, j'entends ma mère murmurer :

– David, chéri, s'il te plaît.

Je sais qu'elle essaie de lui prendre le téléphone. Ensuite, je n'entends plus rien.

Ce n'est pas la peine, maman. Ne te sens pas obligée. Ça ne vaut pas la peine de me défendre maintenant. Si tu t'arrêtes à temps, tu n'auras pas à supporter

des jours de silence et d'insultes sournoises.

Toujours aussi vindicatif, mon père reprend la communication et son monologue.

– J'espère que tu réalises bien, Mia, à quel point tu vas le regretter. Tu m'entends ? Si tu penses encore que je vais t'aider à t'installer à Boston après ça, tu rêves, ma fille !

Épuisée, je laisse tomber mon téléphone sur le lit. Les imprécations de mon père

continuent de l'autre côté de la ligne, le verre d'eau que j'ai bu ne semble pas passer. Je cours dans la salle de bains et m'effondre devant la cuvette des toilettes. Double humiliation : Ansel entend mon père me passer un savon au téléphone et moi, je vomis. Une fois de plus.

Maladroitement, je me nettoie le visage et tente de tirer la chasse avant de m'effondrer, épuisée, sur le carrelage froid.

– Mia, murmure Ansel en me caressant le bras.

– Je vais rester ici jusqu'à ma mort. Harlow trouvera bien un type assez entiché d'elle pour faire rapatrier mon corps.

Il m'attrape par le bras en riant :

– Allez, *Cerise**. Tu es brûlante de fièvre. Laisse-moi te mettre sous la douche et nous irons voir un médecin. Tu m'inquiètes.

LE MÉDECIN EST PLUS JEUNE que ce à quoi je m'attendais : c'est une femme d'environ trente ans, au sourire et au regard rassurants. Une infirmière prend ma tension, le médecin explique à Ansel ce qui m'arrive et commente les événements de ces derniers jours. Je ne comprends absolument rien, à part mon prénom. Il doit dire quelque chose comme « au lit, c'était

génial, nous nous sommes mariés et maintenant elle est ici ! Aidez-moi ! Elle n'arrête pas de vomir, c'est vraiment bizarre ! Son nom est MIA HOLLAND. Y a-t-il un moyen rapide et efficace de renvoyer une Américaine aux States ?
Merci ! »*

Se tournant vers moi, le docteur me pose des questions basiques dans un anglais rudimentaire.

– Quels sont les symptômes ?

– J'ai de la fièvre. Et je vomis sans arrêt.

– À combien êtes-vous montée ?

Je hausse les épaules, Ansel répond :

– *Trente-neuf, je pense. Peut-être quarante* ?*

Je ris parce que je n'ai aucune idée de ce qu'il vient de dire ni de ma température, à vrai dire.

– Est-il possible que vous soyez enceinte ?

– Hum, dis-je, et Ansel et moi éclatons de rire. Non.

– Êtes-vous d'accord pour faire une prise de sang ?

– Pour savoir si je suis enceinte ?

– Non. Pour faire des tests, sourit-elle.

Tout à coup, l'affolement.

– Vous pensez que j'ai besoin d'analyses sanguines ? Je suis si malade que ça ?

Souriante, elle secoue la tête.

– Non ! Vous présentez tous les symptômes de l'intoxication alimentaire. Les analyses... (Elle cherche ses mots avant de regarder Ansel d'un air interrogateur.) *Ce n'est pas pour cela**.

Il acquiesce.

– J'ai pensé, commence-t-il en souriant au médecin, soudain timide. J'ai pensé que comme nous étions ici, nous pourrions en profiter pour faire le test pour... les MST.

– Oh ! Bien sûr.

– Donc c'est d'accord ?
demande-t-il. On fera nos tests ensemble ?

Je ne sais pas ce qui me surprend le plus : qu'il me demande aussi timidement de faire un test ou qu'il envisage que nous reprenions des relations sexuelles si j'arrête un jour de vomir. Hébétée, je hoche la tête et tends le bras à l'infirmière. Si je n'avais pas perdu la moitié de mon poids et

vomi plus que dans mes pires cauchemars, je trouverais certainement une plaisanterie à faire. Mais là, tout de suite ? J'offrirais mon premier né à cette fille en blanc si elle me promettait d'arrêter mes souffrances.

– Prenez-vous la pilule ? Vous voulez que je vous la prescrive si ce n'est pas le cas ?

– Oui, je veux bien.

Ansel m'observe du coin de l'œil. Qu'est-ce que ça donne

quand on rougit sous une peau
aussi verte que la mienne ?
Mystère.

Chapitre 7

DES LÈVRES DOUCES
M'EFFLEURENT le front, je bats
des paupières.

Le ciel que j'aperçois en
ouvrant les yeux n'est pas une
illusion. Après la semaine que je
viens de passer, j'ai du mal à le
croire, et pourtant ! La chambre

d'Ansel se trouve au dernier étage, le soleil matinal filtre par le Velux et nimbe la pièce de lumière.

Avec ses quatre mètres sous plafond, la chambre mansardée épouse la forme des toits parisiens. Face au lit, deux portes-fenêtres entrouvertes donnent sur un petit balcon. Une brise chaude m'enveloppe et les bruits de la rue me parviennent de plus en plus nettement.

Quand je tourne la tête, mon cou endolori proteste.

– Ansel... je murmure d'une voix rocailleuse.

Son sourire éclatant me fait chavirer.

– Je suis content que ta fièvre soit enfin tombée.

Je soupire en me cachant les yeux. Et les souvenirs de ces derniers jours reviennent peu à peu. Vomir partout, même sur moi. Ansel qui me porte sous la douche pour me laver et, un

peu plus tard, pour me rafraîchir.

– Oh mon Dieu ! J'ai tellement honte.

– Tu m'as beaucoup inquiété. Tu étais très mal en point, répond-il en riant.

Il me dépose un baiser sur la tempe.

– Y a-t-il un endroit où je n'ai pas vomi ?

Les yeux pétillants d'amusement, il désigne un coin de la chambre.

– Par là, je crois.

Grommelant des excuses, je prends mon visage entre mes mains.

– *Cerise**, dit-il en me caressant la joue. (Instinctivement, j'ai un mouvement de recul. Dans ses yeux passe un éclair de tristesse, enfin, il me semble. Je m'en veux immédiatement d'avoir réagi comme ça.) Je dois aller travailler aujourd'hui. Je

ne voulais pas que tu te réveilles affolée.

– D'accord.

Au premier abord, mon ok semble inamical. Alors je prends le temps de l'examiner. Il porte une chemise. Après un calcul mental rapide, je réalise qu'il ressent le besoin de m'en informer parce que nous sommes *samedi*.

– Quand je suis arrivé au bureau jeudi pour récupérer des dossiers, l'associée senior avec

qui je travaille a vu mon alliance. Elle n'était pas très... contente.

Voilà, la réalité nous rattrape. Certes, Ansel m'a invitée mais je m'immisce dans son existence. Une fois de plus, la vie se charge de me rappeler à quel point je ne sais rien de lui.

– Et vous... vous entretenez une relation ?

Pétrifié, il s'immobilise.

– Oh, non ! Pas du tout ! rétorque-t-il en m'observant de

ses yeux verts perçants. Tu penses vraiment que j'aurais couché avec toi, que je t'aurais épousée puis invitée ici si j'avais quelqu'un dans ma vie ?

J'éclate de rire ou je tousse – la différence n'est pas claire.

– Non, j'imagine que non. Désolée.

– Ces derniers mois, j'ai été son souffre-douleur. Maintenant que je suis marié, elle doit s'imaginer que je vais me laisser aller.

Je grimace. Cette décision a été si rapide. Tellement stupide ! Non seulement il est marié mais il divorcera bientôt. Pourquoi n'a-t-il pas pris des précautions au bureau ? Personne n'a besoin de connaître les conséquences de son escapade à Vegas. Cela lui arrive-t-il de prendre des précautions *tout court* ?

– Je ne veux pas que tu changes ton planning de travail pour moi.

– Je travaillerai seulement ce week-end. Ma boss va se remettre de sa crise d'angoisse. Elle est habituée à me voir rappliquer dans son bureau chaque fois qu'elle en émet le désir, tu comprends ?

J'imagine bien. Admirative, je fronce les sourcils en ressentant une bouffée de jalousie. La lumière du jour met particulièrement en valeur sa mâchoire carrée et ses pommettes, Ansel est encore

plus beau que dans mon souvenir.

– J'ai presque bouclé cet énorme dossier. Quand ce sera terminé, je serai plus disponible. Je suis navré de ne pas être là pour ton premier week-end.

Seigneur, c'est tellement, *tellement*, bizarre.

– Je t'en prie, ne t'inquiète pas pour moi, je dis en esquissant un geste vague de la main.

Depuis mon premier pas sur le sol français, il n'a pas cessé de

s'occuper de moi. Je ne peux m'empêcher de me sentir coupable. D'après ce que je sais et devine, il m'a vue dans le pire état possible, tout à fait en dehors de notre jeu de séduction. Je ne serais pas surprise si, une fois guérie, il m'indiquait un hôtel pour finir mon séjour.

Quel affreux début pour notre... relation !

Comme je n'en aurai peut-être bientôt plus l'occasion, je

l'observe intensément. La silhouette élancée, le corps musclé, habillé d'un pantalon et d'une chemise à la coupe parfaite, Ansel traverse la chambre comme s'il avançait sur un podium. Ses cheveux châtain rejetés en arrière, son cou bronzé qui disparaît dans le col de sa chemise immaculée, ajoutent à son pouvoir de séduction. Il ne ressemble en rien à l'étranger sexy et folâtre que j'ai rencontré à Vegas :

l'avocat parisien, à l'air sûr de lui et ambitieux, a repris le dessus. Très très sexy.

Appuyée sur un coude, je me concentre pour retrouver les sensations qu'embrasser cette bouche et ce cou me procurait. Je veux me souvenir de lui, désespéré et suppliant, transpirant et haletant. Savoir que les femmes qui le croiseront aujourd'hui n'auront pas ma chance me fait jubiler.

Debout devant le miroir, il noue une belle cravate de soie bleu vert qui est en harmonie avec le ton marine de son pantalon de costume.

– Essaie de manger aujourd’hui, hein, lance-t-il en lissant sa chemise, avant d’attraper sa veste.

Pour la première fois de ma vie, je voudrais être le genre de fille capable d’attirer un businessman tout habillé dans

son lit, de prétexter de remettre sa cravate et de le déshabiller...

Malheureusement pour moi et pour mon plan de séduction, si j'étais déjà mince, aujourd'hui je suis squelettique. Quand je sors du lit, mes jambes tremblantes me soutiennent à peine. Pas très excitant. Pas du tout, même. Dans la salle de bains, je prends le temps de me détailler dans le miroir. Avant de me lancer dans mon opération séduction, je vais devoir

recommencer à manger. Une tentante odeur de pain me chatouille les narines, un effluve du nectar des nectars me transporte d'avance au paradis : je n'ai pas bu de café depuis des jours.

Ansel passe la tête par la porte de la salle de bains et m'examine de haut en bas. Heureusement, son T-shirt masque les dégâts jusqu'à mi-cuisse. J'ai dû oublier de mettre un pyjama dans ma valise. Et

comme s'il était d'accord avec moi sur la nécessité de me sustenter, il ajoute :

– Tu trouveras tout ce dont tu as besoin dans la cuisine.

M'accrochant à l'ourlet de sa veste, je l'attire contre moi. Encore un instant... En dehors d'Ansel, je ne connais personne ici, et je n'ai toujours pas eu le temps de réfléchir à ma décision de me précipiter en France, ces derniers jours. Le mélange

d'allégresse et de panique qui me submerge n'arrange rien.

– Je n'ai jamais vécu une situation aussi bizarre de toute ma vie.

En m'embrassant dans le cou, il rit.

– Je sais. Plus facile à dire qu'à faire... Mais tout va bien, d'accord, Mia ?

Hum, c'est énigmatique.

Quand je lâche sa veste, Ansel se tourne pour ranger son ordinateur dans une pochette

en cuir. Je le suis hors de la chambre et me fige sur place quand il récupère tranquillement un casque sur la table, près de la porte d'entrée.

– Tu as une moto ?

Souriant, il acquiesce. Vu la manière dont se comportent les automobilistes dans cette ville, je me demande s'il rentrera entier ce soir.

– Ne fais pas cette tête, ajoute-t-il de son ton le plus charmant. Une fois que tu seras

montée sur ma moto, tu ne pourras plus emprunter la moindre voiture.

Je n'ai jamais fait de moto de ma vie. Faute d'envie, et parce que je me suis juré après l'accident de ne plus jamais approcher un deux-roues. Mais quand, casque sous le bras, sac sur l'épaule, Ansel me le propose, c'est très différent. Il me fait un clin d'œil, puis pivote sur ses talons et s'en va. La porte se referme derrière lui.

Voilà, j'ai été clouée au lit pendant des jours et maintenant que je me sens mieux, Ansel s'en va à huit heures du matin.

Au-delà de la chambre, l'appartement comprend une cuisine, un salon et une salle à manger en enfilade. Tout est tellement *européen*. L'ameublement est sobre mais élégant : un canapé de cuir noir, deux fauteuils modernes de couleur rouge, une table

basse. De l'autre côté de la pièce, une table entourée de quatre chaises. Des photographies encadrées et des tableaux colorés habillent les murs. Pour une garçonnière, l'appartement en jette.

L'espace ouvert n'est pas immense, mais avec sa hauteur de plafond, l'appartement donne une impression de volume. Le salon est aussi lumineux que la chambre, grâce aux grandes fenêtres occupant

l'intégralité du mur du fond. J'avance pour regarder dans la rue. Ansel monte sur une moto noire flambant neuve, met son casque et démarre. Même vu d'en haut, il est magnifique. Émue, j'attends qu'il disparaisse dans la circulation pour m'éloigner.

Vacillant un peu, je ferme les yeux et reprends ma respiration. Ce n'est pas le souvenir de mes nausées ni la faim qui m'étourdissent. C'est le

fait d'être *ici*. Je ne peux pas marcher quelques blocs et rentrer chez moi. Je ne peux pas décrocher mon téléphone et arranger rapidement les choses avec ma famille. Je ne peux pas trouver un appartement ou un job à Boston tant que je vis à *Paris*.

Je ne peux pas appeler mes meilleures amies.

Mon sac retrouvé, je cherche frénétiquement à l'intérieur et en sors enfin mon téléphone.

Sur l'écran, Ansel a collé un Post-it m'informant qu'il me fait bénéficiaire de son forfait international. Rassurée, j'éclate de rire. Je commençais à paniquer – *comment faire pour appeler les filles d'ici ?* Mes priorités sont bizarres. Je ne parle pas français, je suis mariée, je m'apprête à vider mon compte épargne et à ne jamais voir mon mari-inconnu parce qu'il travaille trop, mais ça ne compte pas. Au moins, je

ne serai pas obligée de donner un rein à un employé d'AT&T pour communiquer avec les États-Unis.

À des milliers de kilomètres, le téléphone d'Harlow sonne. Dans la cuisine, Ansel m'a laissé un petit déjeuner : une baguette de pain frais, du beurre, de la confiture, des fruits. La cafetière à l'italienne m'attend sur la plaque. C'est un amour. Comment le remercier ? Des bières et des pipes, peut-

être ? Il s'excuse de travailler alors que *c'est moi* qui devrais m'excuser de l'avoir laissé nettoyer mon vomi et m'acheter des tampons pendant une semaine.

Ce souvenir est tellement humiliant... Et s'il ne voulait plus jamais me voir nue ? J'en ai assez fait pour le dégoûter de moi pour toujours.

Le téléphone sonne, sonne, sonne. Je réalise soudain qu'il doit être très tard là-bas

puisque le jour se lève ici.
Finalement, une Harlow
grognon décroche.

– J’ai l’histoire la plus
embarrassante des histoires
embarrassantes à te raconter.

– Je dors, Mia !

– Tu ne veux pas tout savoir
de la plus grande humiliation
de ma vie ?

De l’autre côté de la ligne (et
du monde), mon amie s’assied,
s’éclaircit la voix.

– Tu viens de réaliser que tu es toujours mariée ?

La panique me prend à la gorge.

– Pire encore.

– Attends, laisse-moi deviner. Tu es allée à Paris pour devenir le sex toy de ce type pendant tout l'été. C'est ça ?

J'éclate de rire. Si seulement...

– Certes, et nous en discuterons plus tard, mais je dois d'abord te raconter ce qui vient de se passer. C'est

tellement horrible que je rêve d'un peu de drogue dans mon café pour tout oublier.

– Tu pourrais boire du gin...

Rien qu'à l'idée, mon ventre se serre.

– J'ai eu mes règles dans l'avion.

– Oh non ! Pas ça ! rétorque-t-elle, sarcastique.

– Et je n'avais rien sur moi, Harlow. Je portais un jean blanc. Dans d'autres circonstances, je dirais « ouais,

j'ai eu mes règles », mais là !
Nous venions de nous rencontrer, il y avait des milliers de sujets de conversation possibles avec un presque inconnu sexy en dehors de « je viens d'avoir mes règles, je suis totalement nulle, alors je vais mettre mon pull autour de ma taille ce qui est encore plus ridicule. Bon, tu es un mec, mais tu n'aurais pas un tampon dans ta valise par hasard ? »

Elle se tait un instant. Et considère peut-être la gravité de la situation.

– Oh !

– Par-dessus le marché, j'ai eu une intoxication alimentaire, donc j'ai vomi partout, je lui explique en hochant la tête, traumatisée par le souvenir.

– Lola aussi, bâille-t-elle.

– Ceci explique cela. J'ai vomi dans l'avion. En descendant de l'avion. Dans le terminal...

– Et tu vas mieux ?

Sa voix soudain inquiète suggère qu'elle est à deux doigts de réserver un vol pour me rejoindre.

– Tout va bien maintenant. Mais nous sommes rentrés chez lui en taxi... (Je ferme les yeux, rien qu'à ce souvenir, le sol en vacille encore.) Je te jure, Broc le fou, même bébé, aurait mieux conduit. Et une fois dans l'appartement, j'ai vomi dans le seau à parapluie d'Ansel.

La capacité d'Harlow à hiérarchiser les informations m'apparaît plus que douteuse quand elle me demande :

– Il a un seau pour les parapluies ? Il y a des mecs qui ont ça ?

– Ce doit être au cas où ses invités auraient envie de vomir dedans. Je suis malade depuis mardi soir, il a dû me voir dégobiller au moins deux cents fois. Et il m'a aidée à me laver.

Deux fois. Rien de sexuel, bien sûr.

– Oups !

– Ouais.

– Au fait, tu peux me remercier de t'avoir couverte avec ton père, me coupe-t-elle, du venin dans la voix. Il m'a appelée et j'ai confirmé ta petite histoire en arrachant tous les cheveux de ma poupée vaudou Dave Holland. Tu es à Paris et tu bosses comme stagiaire pour l'une des collègues de mon

père, sur le financement d'une prod cinéma. Si tu veux mon avis, tu devras la jouer fine quand tu rentreras.

– Désolée... (L'idée de parler à mon père me donne mal au crâne.) Il a parlé à Ansel. Hurlé serait plus exact. Mais Ansel n'a pas paru plus perturbé que ça.

Harlow éclate de rire. Elle me manque soudain terriblement.

– Mia, tu vas devoir faire un gros effort pour reconquérir ton bel étalon.

– Je sais. Franchement, s'il ne me touchait plus jamais, je comprendrais. Je me dégoûte moi-même. Même cet énorme gode en forme de lapin que tu m'as offert pour mes vingt et un ans ne voudrait plus de moi.

Soudain, l'humour s'évapore pour laisser place à l'angoisse. Mon cœur bat plus vite, mes jambes se mettent à trembler. Je n'ai pas simplement fait bouger mon petit monde. Je me

suis propulsée dans une autre galaxie.

– Harlow ? Qu'est-ce que je fais ici ? Est-ce une terrible erreur ?

Le silence précédant sa réponse me semble durer des heures, je prie pour qu'elle ne se soit pas endormie à l'autre bout du fil. Quand elle ouvre enfin la bouche, sa voix est plus éveillée, plus forte, plus réfléchie que tout à l'heure...

exactement ce dont j'avais besoin.

– C'est amusant que tu me le demandes seulement *maintenant*, Mia. Encore plus amusant que *tu* me demandes si tu commets une erreur. Ça va t'étonner, mais sache que je te félicite en pensée depuis ton départ.

– Pardon ?

– Quand tu as refusé d'annuler ton mariage, j'étais en colère. Quand tu papillonnais

avec Ansel, je pensais que tu avais perdu la tête et que coucher deux trois fois avec lui te calmerait. Mais quand tu es partie à Paris pour *l'été*... tu n'es pas du genre à faire des folies, Mia, donc j'imagine qu'il doit être vraiment spécial. Et que tu *t'amuses* avec lui.

– Oui. Avant de saigner dans un avion et de vomir dans un seau, c'était top.

– Tu t'es lancée dans cette aventure, alors vis-la à fond.

(J'entends les draps se froisser et Harlow s'allonger sur le côté.) Et puis pourquoi pas ? Je suis super fière de toi, j'espère que tu t'éclateras comme une folle là-bas.

– Je suis terrifiée.

Alors Harlow me rappelle que j'ai des économies et que j'ai vingt-trois ans. Que je n'ai aucune obligation, à part m'amuser, pour la première fois depuis... *très longtemps.*

– Tu n'es pas obligée de te préoccuper d'Ansel tout le temps. Franchement, tu n'as pas que ça à faire. Sors te promener. Mange des *macarons*. Bois du vin – enfin pas tout de suite, car tu n'as plus le droit de vomir avant septembre. Vis, Mia !

– Je ne sais pas par où commencer...

En murmurant ces mots, je regarde par la fenêtre. Au-delà de l'enchevêtrement des rues,

au loin, je distingue du bleu et du vert. Une cathédrale, une colline, le haut d'un bâtiment que j'ai vu sur des photos mais dont le nom m'échappe. Les toits sont faits d'ardoise et de cuivre, dorés ou gris foncé. Même de la fenêtre de l'appartement d'Ansel, je suis convaincue que je me trouve dans la plus belle ville du monde.

– Aujourd'hui ? lance-t-elle en y réfléchissant. Un samedi en

juin, la foule sera dense. Oublie le Louvre et la tour Eiffel. Promène-toi dans les jardins du Luxembourg. J'attends de tes nouvelles demain. J'ai sommeil. Sur ce, elle raccroche.



RIEN NE M'A JAMAIS paru aussi surréaliste. Absorbée par la vue, je déguste mon petit déjeuner devant la fenêtre, puis je prends une longue douche jusqu'à me sentir enfin à nouveau propre et

nette. Je commence à réaliser ce qui m'arrive. C'est bête, mais je n'ai aucun moyen de récupérer les affaires que j'ai oubliées à la maison. Je n'ai ni sèche-cheveux ni lisseur. Je ne peux pas appeler les filles ni les retrouver pour tout leur raconter. Ansel est parti, je ne sais pas quand il rentrera. Je suis seule et, pour la première fois en cinq ans, je vais devoir prélever de l'argent du compte d'épargne dont j'ai fièrement regardé le montant

grossir ces dernières années. Chacun des chèques reçus en travaillant à la cafétéria pendant la fac est allé directement sur ce compte, ma mère insistait là-dessus. Mais, après tout, mes économies vont précisément me permettre de passer un été à Paris.

Un été. *À Paris.*

Mon reflet dans le miroir murmure *qu'est-ce que tu fous ?* Je cligne des yeux et enclenche le mode autopilotage.

Je trouve mes vêtements et remarque qu'Ansel m'a laissé de la place dans ses placards.

Tu es mariée.

Il a rangé mes affaires de toilette dans l'un des tiroirs de la salle de bains. Patiemment, je me brosse les cheveux.

Tu vis avec ton mari à Paris.

Ansel m'a laissé une clé de l'appartement à côté d'une liasse de billets en euros.

Fascinée, j'observe ces billets inconnus, mal à l'aise à l'idée

qu'il me laisse de l'argent. Ma réaction est tellement viscérale – rien que l'idée de vivre au crochet de quelqu'un, à part mes parents, bien sûr – que je m'interdis d'accepter avant d'avoir eu une vraie discussion avec lui. Sans vomir entre deux phrases.

À Vegas et puis à San Diego, nous étions sur un pied d'égalité. Du moins, c'était mon *sentiment*. Nous étions tous les deux en vacances, nous

voulions tous les deux nous amuser. Ensuite, je devais rentrer à l'école, et lui retrouver son travail, sa vie parisienne, son joli appartement. Maintenant, je suis la jeune diplômée qui squatte, sans aucune perspective, la fille qui doit demander son chemin, où se trouve le métro, et à qui on donne de l'argent de poche.

Après un dernier regard sur le petit tas coloré, je verrouille la porte et monte dans

l'ascenseur. Il est minuscule, il faut que je m'y habitue. Je tends la main pour appuyer sur le bouton marqué d'une étoile et des lettres RC. L'ascenseur descend lentement et parvient au rez-de-chaussée dans un bruit sourd.

Dehors, il fait chaud et lourd, un vent brûlant me fouette les joues. Les rues étroites et pavées dessinent une géographie inconnue. Je marche jusqu'au coin de la rue

sinueuse qui donne sur une plus grande avenue.

Personne ne respecte les passages piétons. Les gens traversent sans regarder et les voitures klaxonnent aussi fréquemment que je respire, sans la moindre gêne. Ils klaxonnent et accélèrent au mépris des règles de la circulation. Les voies ne sont pas bien définies, les voitures semblent être en permanence sur le point de se percuter. Les

vendeurs ambulants proposent des pâtisseries et des bouteilles de soda, des gens en costume et robe chic me bousculent comme s'ils ne me voyaient pas. Ils parlent si vite que je ne comprends pas un mot de ce qu'ils racontent.

Paris et ses mystères s'offrent à moi. Instantanément, je tombe amoureuse de la ville. Comment ne pas l'être ? Partout autour de moi, le paysage est sublime. J'ai

l'impression d'être sur scène et que mon histoire commence à peine. Je n'avais pas ressenti une telle excitation depuis la dernière fois où j'ai dansé, où je me suis abandonnée à la musique comme si toute ma vie en dépendait.

Mon smartphone m'aide à localiser la station de métro la plus proche – Abbesses. Je trouve la ligne que je dois prendre et attends le métro en observant les alentours. J'envoie

à Harlow et Lola des photos de tout ce que je vois autour de moi : des publicités pour les livres que nous aimons, les talons de quinze centimètres d'une femme déjà plus grande que la plupart des hommes sur le quai, le métro qui arrive dans la station avec une forte odeur de poussière dans l'air brûlant.

Le trajet pour rejoindre le sixième arrondissement, où se trouve le Jardin du Luxembourg, est plutôt rapide.

Je suis un groupe de touristes qui semblent se diriger dans la bonne direction et repère les hautes grilles noires et dorées. Je m'attends à me promener dans un parc – de la pelouse, des arbres, des bancs –, et ouvre de grands yeux en pénétrant dans l'enceinte du fameux Jardin. Tant de raffinement me surprend. Les allées encadrées d'arbres parfaitement taillés, les fleurs magnifiques en parterres

multicolores, les fontaines et les statues des reines de France ou des saintes et dames illustres en font un lieu d'exception, à des années-lumière des parcs auxquels je suis habituée. Les promeneurs s'arrêtent ça et là pour s'étendre sur des chaises longues en métal ou sur des bancs au soleil, les enfants s'amuse à faire voguer des bateaux sur l'immense bassin en face du palais du Luxembourg.

Surprise par la fraîcheur de l'air sous les arbres, je m'assieds sur un banc vide. Une odeur de pain éveille ma faim, mais je l'ignore en attendant de voir comment je supporte le petit déjeuner. Une fois encore, je me répète que je suis à *Paris*. À des milliers de kilomètres de tout ce que je connais. C'est ma dernière chance pour me détendre, apprécier l'existence, vivre une aventure, avant de commencer l'école et de passer

des études au monde professionnel.

Je déambule dans le parc, lance quelques pièces dans les fontaines, termine le livre que j'avais emporté. L'espace d'un après-midi, Boston, mon père, les études n'existent plus.

Chapitre 8

QUELLE JOURNÉE ! En rentrant, je m'arrête au petit marché du coin de la rue pour acheter de quoi préparer le dîner pour Ansel. Je suis devenue une véritable petite Parisienne, il suffit de me regarder. Je me débrouille pour

me faire comprendre – les Français sont moins irrités que ce à quoi je m'attendais quand je leur parle anglais. Même s'ils semblent détester m'entendre écorcher leur belle langue. Mais jusqu'à présent, montrer du doigt, sourire, hocher la tête et dire *s'il vous plaît** suffit pour acheter du vin, des crevettes, des pâtes fraîches et des légumes.

Dans l'ascenseur, mes angoisses reviennent peu à peu.

Est-il déjà rentré ? À quoi m'attendre ? Je tente de m'apaiser en commençant à couper les légumes, mais les questions fusent. Allons-nous recommencer là où nous nous sommes arrêtés à San Diego ? Allons-nous commencer à... nous fréquenter ? Ces derniers jours l'ont-ils définitivement dégoûté de moi ?

J'ai trouvé comment allumer la radio, je danse tout en faisant fondre le beurre dans

une poêle, en ajoutant l'ail et le persil... Quand la porte s'ouvre, une délicieuse odeur a envahi l'appartement. Au bruit des clés posées sur la table dans l'entrée et de son casque par terre, mon corps se contracte instinctivement.

– Mia ?

– Dans la cuisine !

– Tu cuisines ? s'écrie-t-il.

Donc, tu te sens mieux !

Il est si beau que j'ai envie de le dévorer.

– Absolument.

– En tout cas, ça sent très bon.

– C'est presque prêt, je dis en me concentrant pour que les battements de mon cœur se calment.

Quand il s'approche de moi, je ne maîtrise plus rien du tout.

Tout à coup, son sourire s'évanouit.

– Qu'est-ce que c'est ?

Je suis son regard jusqu'à la poêle où j'ai mélangé crevettes, légumes et pâtes.

– Ça a l'air incroyable. Mais... grimace-t-il, je suis allergique aux fruits de mer.

Je plonge la tête dans mes mains.

– Je suis tellement désolée !

– Ne sois pas désolée, comment aurais-tu pu savoir ?

Sur ce, nous regardons ailleurs pour changer de sujet. Le nombre de choses que nous ne connaissons pas l'un de l'autre semble si considérable que le peu que nous savons est

ridicule. Et si nous
recommencions les
présentations ?

– Cela sent tellement bon,
murmure-t-il comme pour
s’excuser, et il s’approche d’un
pas.

Après avoir pris une grande
inspiration, je me lance :

– Je voulais te remercier. De
t’être occupé de moi. De m’avoir
invitée ici. Attends, je vais aller
acheter autre chose.

– On va y aller ensemble, répond-il en m’attrapant par les hanches.

Mais j’ai l’impression qu’il se force.

– D’accord.

Je ne sais pas quoi faire de mes bras. Au lieu de me comporter comme une femme normale dans cette situation, je les serre bizarrement sur ma poitrine.

Quand ses yeux s’illumineront-ils ? Quand

retrouveront-ils l'expression malicieuse qui les faisait pétiller à Vegas ? J'attends qu'il me taquine, qu'il dise ou fasse quelque chose de ridicule. Rien de tout cela.

– Tu as passé une bonne journée ? demande-t-il, on ne peut plus formel.

J'ouvre la bouche pour répondre, sa poche se met à vibrer et, l'air soucieux, il en sort son téléphone.

– *Merde** !

Ce mot, j'en connais le sens.
Cinq minutes après être
rentré... Je sais déjà ce qu'il va
dire.

– Je dois retourner au bureau,
s'excuse-t-il, l'air navré.



QUAND J'OUVRE LES YEUX le
lendemain matin, aucune trace
d'Ansel. Je n'aurais pas deviné
qu'il était revenu si je n'avais
pas trouvé un petit mot sur
l'oreiller précisant qu'il avait

dormi sur le canapé pour ne pas me réveiller. À quoi bon faire des efforts ! Je me suis couchée nue sous un T-shirt. Les jeunes mariés dorment bien dans le même lit. Ils n'ont pas peur de se réveiller la nuit, surtout quand l'épouse en question est une touriste sans aucune obligation professionnelle.

M'a-t-il embrassée sur le front avant de partir ? Je rêve de lui envoyer un message pour lui

poser la question. La réponse me donnerait une raison de rester ou le courage pour rentrer aux États-Unis.

Même seule, il est très facile de s'occuper à Paris. Au musée Rodin, je déambule au milieu des sculptures dans les jardins, puis je brave la queue interminable de la tour Eiffel. Mais je suis récompensée d'avoir attendu. La vue d'en haut est *sublimissime*. Sous toutes les coutures, Paris est magnifique.

Dimanche soir, Lola me tient compagnie par téléphone interposé. Assise sur son canapé à San Diego, elle se remet à peine de son intoxication alimentaire et me répond à une rapidité rassurante.

Je lui dis : J'ai l'impression qu'il regrette de m'avoir amenée ici.

C'est n'importe quoi, répond-elle, il a juste trop de travail. Il t'a

épousée mais il ne sait pas si ça va durer et il doit continuer à travailler.

Franchement, Lola, malgré tout, je n'ai pas encore envie de rentrer ! Paris est magnifique. Tu crois que je devrais prendre un hôtel ?

Tu t'affoles pour rien. Il a dormi sur le CANAPÉ.

Il était peut-être malade.

J'aurais raté ça ? Non, pas du tout.

Il pense peut-être que tu es toujours indisposée.

Là, je suis scotchée. Je n'y avais pas pensé. Et si Lola avait raison, et qu'Ansel pensait que j'avais toujours mes règles ? Je dois peut-être prendre les devants.

Ok, c'est une théorie

intéressante.

Creuse un peu.

Le T-shirt, c'est fini. Ce soir, je dors nue, et sans couverture.



J'OUVRE LES YEUX et, immédiatement, je jette un coup d'œil au réveil. Presque deux heures et demie du matin. Ansel n'est pas encore rentré. Aucune lumière dans l'appartement. À côté de moi, le lit est vide et froid.

Mais j'entends un bruit à travers la cloison, une fermeture Éclair qui descend, un gémissement étouffé.

Dans la corbeille à linge, j'attrape un T-shirt qui porte son odeur et ouvre la porte de la chambre. Enivrée, je dois m'arrêter un instant pour ne pas perdre l'équilibre.

Un pied dans le salon, je *le* vois dans la cuisine, au fond.

La chemise déboutonnée, la cravate défaite et le pantalon

baissé, il est appuyé contre le comptoir et se caresse.

Cette image et l'érotisme qui émane d'Ansel se masturbant dans la lumière de la lune me fascinent. Sa main bouge rapidement, je contemple les muscles tendus de son dos sous sa chemise, ses hanches tremblantes. Pour mieux le voir, j'avance d'un pas mais je trébuche. Dans la nuit silencieuse, le bruit n'est pas passé inaperçu. Ansel

s'immobilise et regarde par-dessus son épaule.

L'air honteux, ses yeux croisent les miens. Les mains le long du corps et la tête baissée, comme un enfant pris les doigts dans la confiture, il se fige.

Lentement, je m'approche. Me désire-t-il ? Désire-t-il tout *sauf* moi ? Pourquoi est-il ici alors que je suis nue dans le lit ?

– J'espère que je ne t'ai pas réveillée, murmure-t-il.

Nimbés de lumière pâle, les traits de son visage semblent adoucis. Sa peau soyeuse m'attire, je voudrais le goûter, sentir sous ma langue la ligne de poils qui descend de son nombril à son pubis.

– En fait si, mais j'aurais aimé que tu *essaies* de me réveiller si tu avais envie... tu vois...

Bon sang, est-il possible de manquer à ce point de subtilité ?

– Il est tard, *Cerise**. Tout à l'heure, j'ai commencé à me

déshabiller, je t'ai vue nue dans le lit... je ne voulais pas te réveiller, répond-il en fixant mes lèvres.

– Je *pensais* que tu aimerais me voir nue dans ton lit.

– Je n'étais pas sûr... soupire-t-il.

Avant qu'il finisse sa phrase, je m'agenouille dans l'obscurité, en écartant sa main pour le lécher, le faire revenir à la vie. Mon cœur bat si vite, je suis si nerveuse que ma main tremble

quand je le caresse. Je me raconte que je suis Harlow, la déesse du sexe.

D'ailleurs, je n'ai rien à perdre.

– Je me suis couchée nue *exprès*.

– Je ne veux pas que tu te sentes obligée de quoi que ce soit avec moi.

Je le regarde, médusée. Qu'est-il arrivé au garçon délicieusement entreprenant de la semaine dernière ?

– Je ne me sens pas *obligée*.
Tu es occupé et...

Il sourit, agrippe sa queue et la dirige vers ma bouche.

– Nous hésitons peut-être trop tous les deux.

Taquine, je le lèche, je le titille. Je veux l'entendre gémir à nouveau. Je le prends dans ma bouche et me retire pour l'embrasser, jouer encore un peu.

– J'étais en train de penser à toi, avoue-t-il dans un

murmure. Depuis que je t'ai rencontrée, je suis incapable de penser à quelqu'un d'autre.

Cet aveu déchaîne quelque chose en moi. Cette phrase est tout ce que j'attendais, je fonds de l'intérieur. Mon désir de lui donner du plaisir atteint son paroxysme : je le suce, je gémiss contre sa verge.

Le voir ainsi, impatient, heureux, m'aide à oser. Je suis la séductrice courageuse et audacieuse entrevue à Vegas.

– Et tu imaginais quoi ?

– Ça. Je baisais cette bouche.

Abandonné, Ansel plonge les mains dans mes cheveux et s'enfonce plus profondément dans ma bouche. Sa tête se renverse en arrière, il ferme les yeux, ses hanches bougent plus frénétiquement. « *C'est tellement bon, j'en rêve depuis des jours*...* » chuchote-t-il. Avec un effort apparent, il se redresse, ses mouvements se font plus frénétiques.

– Avale... murmure-t-il. Je veux te sentir m'avaler. (Il s'immobilise et je m'exécute, en l'écoutant gémir de sa voix rauque quand je le prends plus profondément dans ma gorge.) Es-tu d'accord pour avaler mon foutre quand je jouirai ? Ça t'exciterait ? demande-t-il sans me quitter des yeux.

J'acquiesce. Pour lui, oui. Je lui ferai tout ce qu'il me fait, je lui donnerai tout ce qu'il désire. Il est la seule attache que je

possède ici, et même si ce mariage n'est qu'une illusion, je veux retrouver cette spontanéité, cette liberté. Tout était si facile à San Diego : ces sensations de plaisir, nos peaux l'une contre l'autre, l'excitation sans fin... Aucune raison de ne pas retrouver ça ici.

Longtemps, il va et vient, murmurant et gémissant. Il me dit que je suis belle, se tend dans ma bouche, puis se masturbe en tapotant mes

lèvres et ma langue de son gland.

Alors il jouit violemment, dans ma bouche et sur mon menton. Comme il l'a désiré. Je sais que je ne me suis pas trompée quand je lève les yeux pour lire l'excitation dans son regard sombre. Ses yeux se posent sur son foutre étalé sur ma peau, s'arrêtent sur ma langue quand je me lèche les lèvres. Il s'éloigne d'un pas, passe un doigt sur ma lèvre inférieure et

m'essuie avec une serviette humide. Ensuite, il fait mine de s'agenouiller, mais je le vois vaciller, l'air épuisé. Depuis des jours, il a à peine dormi.

– Laisse-moi te caresser, dit-il en me prenant par la main.

– Attends.

– Quoi ?

Je suis surprise par la frustration que je perçois dans sa voix grave.

– Ansel, il est trois heures du matin. Quand as-tu dormi pour

la dernière fois ?

Dans l'obscurité, son visage est indéchiffrable mais je vois bien qu'il a l'air exténué.

– Tu n'as pas envie que je te touche, moi aussi ? Je viens de jouir dans ta bouche et tu es prête à dormir ?

Incapable de résister quand il glisse sa main sur mes cuisses, je secoue la tête. Il écarte mes jambes, je suis trempée. Je le sais et il le sait lui aussi. Ses

doigts m'effleurent, il se penche et m'embrasse dans le cou.

– Laisse-moi te goûter, soupire-t-il, son souffle chaud sur ma peau, ses doigts sur mon clitoris et en moi. Ça fait une semaine, Mia. Je veux me plonger entre tes jambes.

Je le désire tellement que j'en tremble. Ses mains sont terriblement excitantes, son souffle chaud dans mon cou, ses baisers partout... On n'est

jamais à quinze minutes de sommeil près, si ?

– D'accord.

J'attends qu'il finisse de se brosser les dents et qu'il s'installe dans le lit en boxer Aubade, avant de me faufiler dans la salle de bains.

– J'arrive.

Je me lave les dents, le visage et je demande à mon reflet de cesser d'angoisser. J'ai envie de coucher avec lui. Allons-y ! Excitée, j'avance à pas de loup.

Nous y voilà. On va enfin commencer à s'amuser. Je l'adore, j'adore cette ville et cette nouvelle existence où je ne me préoccupe de personne sinon de lui et de moi-même.

La lune éclaire suffisamment la chambre et le lit, nul besoin d'éclairer la lumière. Furtive, je me glisse à côté d'Ansel, contre son corps brûlant qui exhale cette odeur de savon et d'after-shave qui excite mes sens, qui fait instantanément monter

mon désir. Mais quand je caresse son ventre et son torse, il reste inerte.

J'ouvre la bouche sans parvenir à émettre le moindre son, avant de murmurer « tu veux baiser ? » en grimaçant. Ces mots crus ne me ressemblent pas, ils n'ont rien de séduisant ni d'évocateur.

Mais il ne répond pas. Je me rapproche et me love contre son corps musclé. Et je comprends à sa respiration, il dort.

AUJOURD'HUI ENCORE, Ansel se réveille avant moi. Je le retrouve dans un costume gris anthracite et une chemise noire impeccable, comme s'il était prêt pour une séance photo. Des clichés de lui en noir et blanc, au coin d'une rue, le regard ailleurs... Il se penche vers moi et m'embrasse sur les lèvres. J'ouvre les yeux.

Ses baisers s'attardent sur ma bouche puis sur ma tempe. Déjà

lundi ! Il va travailler toute la journée !

– Désolé pour hier soir, dit-il dans mon oreille.

En s'éloignant, son regard se pose sur mes lèvres.

J'ai rêvé de lui, c'était *excitant*, putain ! Cette fois, je ne suis pas prête à le laisser partir. J'imagine la sensation de ses mains et de ses lèvres, sa voix rauque après l'amour, et je prends mon courage à deux

main. Sans hésiter, je l'attire dans le lit.

– J'ai rêvé de toi...

– Mia...

Comme s'il ne comprenait pas ce que je suggère... je caresse son ventre. Les yeux écarquillés, il ouvre la bouche. Incapable de résister, il glisse la main entre mes jambes.

– Mia... grogne-t-il, avec une expression mystérieuse.

Du désir et peut-être de l'angoisse. Je comprends

soudain.

Oh merde.

Sa veste de costume est pliée sous son bras, il a déjà son sac sur son épaule. Prêt à partir.

– Oh ! je fais en rougissant et en le repoussant délicatement. Je ne...

– N'arrête pas.

– Mais tu pars...

– Mia, s'il te plaît, soupire-t-il d'une voix si douce qu'elle évoque le miel chaud. J'en ai tellement envie.

Ses bras tremblent, ses yeux se ferment, et je me laisse enfin aller. À quoi pensais-je à Vegas ? Je voulais une vie différente. Je voulais être audacieuse. Pourtant, je ne l'étais pas. Je faisais semblant.

Les yeux fermés, je peux faire semblant à nouveau. Je suis la bombe sexuelle qui n'en a rien à faire de son travail ni de ses rendez-vous. Je suis l'épouse insatiable. Je suis la seule chose qu'il désire.

Je suis trempée, si émoustillée que j'en gémis d'avance. Le grognement qui lui échappe m'excite encore davantage. Il pourrait me faire jouir juste en m'effleurant de son souffle tant je suis tendue. Ansel m'explore, me *titille*, je remue sur ses doigts pour lui en demander plus. Il m'en donne deux, me pénètre et je m'agrippe à son avant-bras, en embrassant passionnément sa main. Désespérée, pleine de désir.

Ma peau brûle.

– Oh ! voyons. Laisse-toi aller...

Je gémis.

Et l'orgasme monte, la sensation s'accroît puis prend possession de mon corps, se concentre sur mon clitoris, qu'il caresse frénétiquement. M'agrippant à son bras, me refermant sur ses doigts en moi, je jouis dans un cri. Ensuite, haletante, je retombe lourdement sur le matelas.

Ansel reste immobile, j'ouvre les yeux. Il retire lentement ses doigts sans me quitter du regard. Je reprends pleinement conscience de ce qui m'entoure, assez pour le voir remonter son sac sur son épaule et récupérer sa veste. Même si je compte capitaliser sur ma nouvelle confiance en moi, je me sens rougir partout, ma poitrine, mon cou, mon visage...

– Désolée, je...

Il m'enjoint au silence en posant ses doigts mouillés contre ma bouche.

– Chut. *Ne regrette pas ça.*

Il se penche et m'embrasse sur ses doigts. Sa langue passe rapidement dans ma bouche. Avec un soupir, il s'éloigne mais ajoute, les yeux pleins de détermination :

– Je rentrerai tôt ce soir.

Chapitre 9

À CAUSE DES BILLETS EN EUROS, j'ai beaucoup de mal à me rendre compte de ce que je dépense. J'ai l'impression de jouer au Monopoly. Même si j'adore cette ville, rester deux semaines pour visiter sera largement suffisant. Ensuite,

retour à la maison pour reconquérir la confiance de mon père. Sinon, je serai obligée de me prostituer ou de me mettre au strip-tease pour payer mon loyer à Boston !

Pourtant, l'idée de me confronter à lui me donne toujours des frissons. J'ai agi de manière impulsive, sans mesurer les risques, je l'admets. Certes, dans cette situation, tous les pères s'énerveraient. Mais le mien est *toujours* en

colère. Avec le temps, nous ne cherchons même plus à comprendre pourquoi. Je m'en suis voulu tant de fois alors que je n'avais aucun tort. Aujourd'hui, je ne me sens plus coupable. Même mes inquiétudes ou, pire, la solitude ne me dérangent plus. Oui, l'emploi du temps d'Ansel est toujours aussi compliqué, et je ne peux jamais savoir s'il reviendra assez tôt ce soir, s'il sera là demain, la semaine

prochaine... Parfois, j'ai peur d'être coupée de tout, et cependant, cette vie est la mienne, toutes mes décisions m'appartiennent.

Plus tard dans la matinée, en sortant de la douche, mon réveil érotique m'obsède toujours. Devant moi, le miroir est intact, sans trace de vapeur ou de gouttes d'eau. Ansel utilise-t-il un produit spécial ? Je lui ai proposé de faire un peu de ménage, mais il a refusé. Le

soleil pénètre directement par les fenêtres et illumine la petite pièce. Curieuse, je parcours l'appartement en inspectant tout. Pour un homme, il est extrêmement ordonné et organisé. En m'arrêtant devant les fenêtres du salon, je sais ce que je vais trouver.

Ou plutôt, ce que je *ne vais pas* trouver. Je me suis appuyée sur la vitre le matin où je suis sortie de mon coma, et je l'ai regardé enfourcher sa moto.

Pas qu'une fois, même.
Pourtant, la vitre est
impeccable. Personne n'est venu
ici à part nous. Quand trouve-t-
il le temps de nettoyer vitres et
miroirs ? Et tout le reste ?



AU MOMENT OÙ JE SORS de
l'ascenseur, la vieille dame du
rez-de-chaussée est en train de
balayer l'entrée. Nous passons
au moins une heure à discuter.
Son anglais est mâtiné de mots

français que je suis incapable de traduire, mais nous arrivons à nous comprendre assez facilement. Elle m'explique que l'ascenseur date des années 1970, après son emménagement avec son mari. Puis elle me conseille de faire le marché rue de Rome parce que les légumes y sont bien meilleurs. Et elle m'offre des raisins verts dont les pépins sont si acides qu'ils me donnent la chair de poule. Enfin, elle me raconte que cela

fait longtemps qu'elle n'a pas vu Ansel sourire autant et qu'elle n'a jamais vraiment apprécié *l'autre*.

Malgré moi, cette dernière information aiguise ma curiosité. Je la remercie pour le temps qu'elle m'a accordé. Ansel est beau, brillant et charmant ; bien sûr, il a eu une vie avant que je monte dans cet avion. Une vie qui inclut des femmes. Je ne suis pas surprise de savoir qu'il a vécu avec

quelqu'un avant moi. En revanche, j'attends toujours qu'il me parle de lui. J'aimerais apprendre à le connaître, en dehors d'un lit.



TOUTE LA JOURNÉE, je me promène dans le quartier de Montmartre, en faisant un repérage des environs. Les petites rues enchevêtrées, les boutiques de charme, le Sacré-Cœur. Tellement pittoresque. Je

commence à m'orienter dans la Ville lumière. Pour retrouver la rue d'Ansel, les encorbellements du métro Abbesses sont mon point de repère.

Ma rue. Notre rue. À tous les deux.

Penser à son appartement comme à mon chez-moi, c'est un peu comme imaginer que je vis sur un plateau de cinéma. Ou que les euros sont réellement de l'argent. Chaque

coup d'œil à mon alliance me renvoie à notre folie.

J'aime me promener jusqu'au crépuscule. C'est l'heure où le ciel illuminé au-dessus de ma tête pâlit soudain et où le soleil disparaît dans les nuages roses. Toutes les couleurs semblent saturées. Les grands immeubles surplombent les rues étroites, les trottoirs tracent la route de l'aventure. Dans la lumière du jour, la façade grise, patinée par le temps, de l'immeuble

d'Ansel lui donne un air défraîchi. Mais à la nuit tombée, il s'illumine et se distingue des autres. Comme si notre chez-nous était une sorte de hibou.

Soudain, je m'immobilise. Pour la première fois, j'ai marché dans la rue Saint-Honoré jusqu'au métro, je me suis arrêtée au bon endroit et j'ai trouvé mon chemin sans regarder mon smartphone.

Autour de moi, j'entends vrombir les voitures et les

motos. Une sonnette de vélo retentit, des éclats de rire me parviennent d'un premier étage très proche de la rue. Ici, le soir, toutes les fenêtres et les portes des balcons s'ouvrent, les stores se relèvent pour profiter de l'air frais.

En approchant de notre immeuble, je me sens légère et heureuse. Tout à coup, les pulsations de mon cœur s'accélèrent : la moto d'Ansel

est garée juste devant la porte d'entrée.

Je prends une grande inspiration, j'entre dans l'immeuble et marche jusqu'à l'ascenseur. Mes mains tremblent. Respire, Mia. *Inspiration. Expiration. Tout va bien.* C'est la première fois qu'Ansel arrive avant moi ; la première fois que nous nous retrouvons ensemble à une heure décente. Entre nous, plus de nausée ni de sommeil

intempestif. Je rougis en me rappelant ses mots : *Ne regrette rien.*

Oh Seigneur !

Pendant le court trajet de l'ascenseur à l'appartement, je passe par toutes les émotions possibles. D'un geste décidé, j'insère la clé dans la serrure, respire un bon coup et ouvre la porte :

– Chéri, je suis rentrée !

Au son de la voix d'Ansel, je me fige net.

Il est dans la cuisine en train de téléphoner, il parle français à une telle rapidité que je me demande comment son interlocuteur parvient à le comprendre. Clairement énervé, il répète plusieurs fois la même phrase, de plus en plus fort.

Même si je n'ai aucune idée de ce qu'il dit ni à qui il s'adresse, j'ai réellement l'impression de m'imposer, son irritation envahit l'atmosphère. Je pose les clés sur la table. Et si je

m'enfermais dans la salle de bains ? À peine me suis-je formulé cette question qu'Ansel distingue mon reflet dans l'une des fenêtres du salon, se raidit et écarquille les yeux.

Quand il se retourne, j'esquisse un signe bizarre de la main.

– Salut, je murmure.
Désolée...

Il me répond par un geste vif et un sourire d'excuse, lève un doigt pour me demander de

patienter. J'acquiesce. Pourtant, il ne raccroche toujours pas... Contre toute attente, il hoche la tête vers la chambre puis entre en refermant la porte derrière lui.

Ansel a disparu. À travers les portes blanches, sa voix filtre dans le salon. Il crie presque encore plus fort que tout à l'heure.

Ébahie, je laisse tomber mon sac sur le canapé.

Dans la cuisine, le plan de travail est encombré de nourriture : des pâtes fraîches, des fines herbes, du fromage. Une baguette de pain enroulée de papier marron gît à côté de la casserole d'eau bouillante. Sur la table en bois, des assiettes rouges et un bouquet de fleurs violettes arrangées dans un vase. Il nous préparait à dîner.

À la recherche de verres à vin, j'ouvre les portes des placards,

en tentant d'ignorer la conversation animée au loin. Pourquoi cette dispute avec quelqu'un que je ne connais pas, dans une langue étrangère, m'affecte-t-elle autant ?

Pourquoi suis-je aussi mal à l'aise ? Ansel m'a dit que sa boss craignait qu'il soit *perturbé* par ma présence. À qui parle-t-il ? Peut-être à l'un des mecs, Finn, Oliver ou Perry que je n'ai pas rencontré à Vegas. S'énerve-t-

on comme ça en parlant à sa boss ou à un *ami* ?

La porte qui s'ouvre me fait sursauter. Je le dévisage un instant puis fais mine d'être très occupée. J'attrape une poignée de basilic et fouille dans le tiroir à la recherche d'un couteau.

– Je suis désolé.

– Pas de problème, je lance d'une voix un peu trop aiguë. Tu n'as pas à me donner d'explications. Tu avais une vie avant moi.

Ansel se penche et m'embrasse sur la joue. Comme il sent bon ! Ses lèvres sont si douces que je dois m'agripper au comptoir pour résister à l'envie de lui sauter dessus.

– *J'avais* une vie. Et toi aussi, répond-il en me prenant le couteau des mains.

Certes, il sourit mais ses yeux ne pétillent pas. Sa fossette ne se creuse pas non plus. Ce petit détail me manque.

– Pourquoi ton job te déprime-t-il autant ?

Je rêve qu'il me touche encore.

– Je suis toujours considéré comme junior. Nous représentons une très grande entreprise, le dossier est extrêmement délicat. Je dois parcourir des milliers et des milliers de documents. Je ne suis pas sûr que les avocats qui sont ici depuis trente ans aient

jamais vécu une situation pareille.

Portant une tomate à mes lèvres, je soupire.

– Ça craint.

– C'est vrai, acquiesce-t-il.

(Son regard s'assombrit, il cligne des yeux.) Et toi, ta journée ?

– Je me sens coupable de m'amuser alors que tu travailles.

Ansel dépose le couteau sur la table et se retourne.

– Donc... tu restes ?

– Tu *veux* que je reste ? fais-je d'une voix hésitante.

– Bien sûr que je veux que tu restes ! insiste-t-il. (Les mains tremblantes, il détache sa cravate et la balance dans un coin.) Pendant les vacances, il est facile d'oublier ses responsabilités. Je n'imaginai pas à quel point mon travail affecterait notre relation. J'imaginai peut-être que tu

étais plus réfléchi, moins impulsive que moi...

– Je te promets que tout va bien. Paris est une ville plutôt chouette, même seule...

– Certes, mais j'aimerais vraiment en profiter avec toi tant que tu es là.

– Tu veux dire, ne rien perdre de mes remarques brillantes et de mon humour exceptionnel ? dis-je en souriant largement et en attrapant le basilic sur le comptoir.

– Non, je me fiche de ton cerveau. Tes seins sont tout ce qui m'intéresse.

Soulagée, j'éclate de rire. Enfin, je le reconnais.

– Qui t'a donné ton diplôme de droit, sale pervers ?

– J'ai dû jouer des coudes, mais mon père a beaucoup d'argent...

Encore une fois, je pouffe de rire. Il s'approche, je lui tends la main et, tout à coup, l'ambiance

redevient bizarre. Comme si se toucher était devenu interdit.

– Tu peux me toucher, tu sais.

– Pourquoi ne prends-tu jamais l'argent que je laisse sur la table ? demande-t-il en même temps.

– J'ai l'impression d'être une call-girl...

– Désolé. Je suis incapable de te dire ce que je pense malgré les heures d'entraînement que je m'impose tous les jours, rit-il en passant une main dans ses

cheveux. (Bon sang, je voudrais les caresser moi aussi.) Je culpabilise tellement de ne pas être avec toi depuis que tu es arrivée que je veux contribuer à ton divertissement.

Je n'y crois pas ! La culpabilité a changé l'homme adorable que j'ai épousé en robot.

– Ansel, tu n'as pas à t'occuper de moi.

Son visage se décompose.

– Je voudrais m'assurer que tu t'amuses.

– Tu m’as déjà offert le billet d’avion.

– Mais je ne te vois jamais ! Et hier soir, je me suis endormi... et tu... (Il s’humecte les lèvres et fixe ma bouche.) C’est vraiment trop bizarre.

– Très très bizarre. Mais je ne compte pas accepter ton argent.

– Nous sommes *mariés*.

– Nous ne sommes pas si mariés que ça...

L’air faussement exaspéré, il éclate de rire. Sa fossette se

creuse, j'en frémis de plaisir.
Salut, beau gosse.

Légalement, oui, nous sommes mariés. Mais je dois déjà compter sur lui pour le logement et la nourriture. Hors de question que j'accepte son argent alors que je ne connais même pas son deuxième prénom.

Ciel, je ne connais même pas son deuxième prénom.

– Je suis ravi que tu apprécies la ville. As-tu visité des

musées... ?

– C'est quoi ton deuxième prénom ? je le coupe au mépris des convenances.

– Charles. Comme mon père, répond-il en souriant.

– Bien. Ansel Charles Guillaume. Un joli nom.

Il me sourit plus largement.

– Et toi ?

– Rose.

– Mia Rose ?

J'adore l'entendre prononcer mon prénom. Le « r » prend

une tout autre dimension.

– Mon deuxième prénom n'a jamais été aussi sexy que dans ta bouche.

– N'est-ce pas... murmure-t-il en clignant de l'œil. C'est officiellement mon nouveau prénom préféré.

Je l'observe intensément.

– Nous faisons tout à l'envers.

– Je dois tout recommencer à zéro pour te séduire, renchérit-il en s'approchant d'un pas.

– Ah oui ?

– Ce soir, dans mon lit, nue, à ma merci, glisse-t-il, audacieux.

Quand Ansel parle de *sexe*, manger devient une option. Le désir impérieux monte en moi, ma culotte en tombe presque par terre.

– Voilà pourquoi je voulais commencer par te préparer à dîner. Ma mère m'étriperait si elle savait le nombre de plats à emporter que je consomme.

– Je ne t'imagine pas rentrer à minuit et faire à manger.

– Très vrai, chuchote-t-il en s'approchant encore. Je voudrais me rattraper pour la nuit dernière. Et pour être parti si vite ce matin après t'avoir offert mes doigts. J'aurais tant aimé rester, ajoute-t-il après une pause, pour mieux capter mon attention.

Mission accomplie. *Oh.* Entend-il comme mon cœur bat fort dans ma poitrine ? Les mots fusent dans mon esprit, mais ma bouche et mon cerveau

doivent être déconnectés, puisque *rien* n'en sort. Et il m'observe, attendant ma réaction.

Ce soir, Ansel veut coucher avec moi. J'en meurs d'envie. Pourquoi ce qui semblait si facile et naturel nous apparaît soudain si compliqué ? Comment *retrouver* cette légèreté ? Sur le canapé... ou même sur la table. Option numéro deux : être civilisés, attendre d'avoir dîné et faire

l'amour dans son lit. Le soleil filtre toujours à travers le Velux. Il verra ma cicatrice. Toutes mes cicatrices. Logiquement, il a déjà dû les voir ou au moins les sentir, mais aujourd'hui c'est différent. Il ne s'agit plus de sexe spontané et sans attaches. Du sexe à la « je ne sais plus qui je suis donc je pourrais être n'importe qui ». Ni du sexe « ticket gagnant de loterie ». Il s'agit de sexe que nous envisageons, un plaisir que

nous pouvons retrouver
n'importe quand. Du sexe
accessible.

Tandis que toutes ces pensées
me traversent, il m'observe
toujours, l'air circonspect. Je
pense trop, mes angoisses
reviennent. Et si je gâchais
tout ?

– Tu as faim ?

– Pas forcément.

Et ça signifie quoi, Mia ?

– Mais... tu as plutôt faim
ou... ? Nous pouvons manger

d'abord, si tu préfères, dit-il en se grattant la tempe.

– Non. On ne devrait pas. Ne mangeons pas ! Ça ne me dérange pas de ne pas manger avant.

En riant, Ansel éteint le gaz, se tourne, prend mon visage entre ses mains et m'embrasse. Ses lèvres effleurent les miennes, nous nous cherchons. Il plonge les mains dans mes cheveux, caresse mon nez, relève mon menton. Ses doigts

tremblent tant il se retient. Il gémit de plaisir.

Sa langue frôle la mienne, je halète. Les pointes de mes seins se tendent, il nous dirige vers la chambre. Tout mon corps l'appelle.

Sans le faire exprès, il me marche sur le pied, grimace et s'excuse.

– Ça va, ça va, je le rassure, tout en l'embrassant et le caressant de plus belle.

Les yeux fermés, je l'entends retirer ses chaussures, qui tombent sur le parquet. Il me plaque contre un mur, s'excuse encore, m'embrasse. Sous mon T-shirt, ses doigts courent dans mon dos dégraffe mon soutien-gorge Aubade. En deux temps trois mouvements, le vêtement est jeté dans un coin. Impatiente, je tire sur les boutons de sa chemise, jusqu'à sentir la peau chaude de son torse contre la mienne.

Nous nous dénudons progressivement. Ansel retire son pantalon. Allongée dans les draps doux et frais, je contemple le plafond. Il m'embrasse dans le cou, sur les épaules, puis sur les seins. La chambre plongée dans l'obscurité me ferait presque oublier que nous sommes nus. Ansel fouille dans la table de nuit et attrape un préservatif.

– Oh ! je dis. (Ça y est, c'est parti. Et nous n'avons toujours

pas le résultat des tests sanguins.) Sommes-nous... ?

Il regarde l'emballage plastique.

– J'ai regardé le courrier et... nous n'avons pas... je veux dire... si...

– Non. Bien, tout va bien.

Ce moment pourrait-il être plus gênant ? Pense-t-il réellement qu'il y ait un risque ? Que je me comporte tout le temps comme à Vegas ? Et lui, alors ? *L'autre femme* ? Son

torse nu, ses bras musclés, son ventre tonique et sa queue tendue devant moi – combien de filles ont vécu le même moment ?

– C'est bien d'utiliser un préservatif en attendant de savoir. D'agir comme des adultes, j'ajoute, rationnelle.

Les mains tremblantes, il acquiesce, ouvre l'emballage et déroule le latex sur sa queue. Les yeux fixés sur moi, il

s'installe entre mes jambes
ouvertes.

– Ok ?

Bref hochement de tête. Ses
doigts en moi, vite remplacés
par sa queue, me font chavirer
de plaisir.

Et *oh...* oui. C'est... agréable.

– Tout va bien ? demande-t-il.

Cette fois, je noue mes jambes
sur ses hanches et je l'attire
contre moi.

Ansel soupire en me
pénétrant, se fige quand nos

corps sont complètement emboîtés. Ses gémissements me font tressaillir de plaisir, je hoche la tête, l'enjoignant de continuer. Il va et vient. Ses cheveux me balaient la poitrine, il nous regarde, concentré sur le mouvement de son sexe en moi. Encore et encore.

Je ne perds rien de ses soupirs, de ses exclamations, de ses grognements. Un bruit qui vient de l'extérieur me fait relever la tête, je regarde par la

fenêtre. Ansel me caresse le visage, me sourit, m'embrasse. Sa bouche a le goût du vin qu'il a bu en faisant la cuisine. L'odeur discrète de son after-shave imprègne ses joues. Dehors, la vie continue, l'air humide et lourd tombe du Velux.

Auparavant, je n'avais jamais fait attention à ce qui nous entourait. Ni à Vegas ni à San Diego. Tellement perdue dans l'acte, dans l'excitation, quand

j'imaginai être quelqu'un d'autre, vivre une vie différente. J'oubliais de penser et de m'inquiéter ; tout ce que je voulais, c'était lui.

Ansel accélère, ses doigts effleurent mon sexe, remontent sur mon clitoris. C'est tellement bon. Avec lui, tout est délicieux, cela ne fait que quelques minutes mais... oh... je sens quelque chose.

Ici ? *Là.*

– Oui... je soupire.

Grognement pour toute réponse. Il accélère le rythme. Waouh. Mon corps se contracte. La pression monte, toujours davantage et *oh*, je crois que je vais jouir.

Je crois ?

Oui.

Non.

Peut-être ?

Il répond à chacun de mes mouvements, me prend plus vite et plus fort. La tête de lit

frappe contre le mur derrière moi et...

Ça doit faire pas mal de bruit. Les voisins entendent-ils ?

Tais-toi, cerveau. Je ferme les yeux, me concentre de nouveau, prends une grande inspiration. Ansel est sublime, il me chuchote dans l'oreille des mots sexy, que je comprends plus ou moins. Seigneur, il pourrait réciter sa liste de course, ça me ferait le même effet.

– Je peux presque t’entendre penser, *Cerise**, chuchote-t-il. Stop.

Ciel, pourtant, je fais des efforts. Je relève les jambes plus haut, tente de le guider, en suppliant mon corps de revenir à cet état où mes membres brûlent, où je n’entends plus que nos respirations mêlées, où je jouis mais... merde, ça n’arrive pas. Corps défaillant. Cerveau défaillant. Orgasme têtû !

– Gémis, ma chérie, murmure-t-il. Pourquoi restes-tu si silencieuse ?

Pourquoi ? Comme c'est gênant. Devrais-je lui dire qu'il n'a pas à m'attendre, lui rappeler que parfois mon corps ne réagit pas ? Ou simuler ? Cette pensée me révolte.

– Ansel, je murmure en m'agrippant à ses épaules, très fort. (Je n'ai aucune idée de ce que je veux dire.) C'est bon... Mais...

Apparemment, ça lui suffit.

– Bon sang, pas tout de suite, pas tout de suite !

Il se mord les lèvres, crispe les doigts dans mes cheveux en me caressant les fesses, en m'attirant contre lui. Plus près. Il se penche et gémit dans ma bouche. Si je n'étais pas aussi perturbée, *Seigneur*, comme ce serait bon.

– Bordel, bordel, *bordel* ! grommelle-t-il en me pénétrant une dernière fois, si

profondément que j'ai l'impression qu'il m'ouvre en deux.

Un soupir s'échappe de mes lèvres, il s'effondre sur moi. Je contemple le plafond.

Comme ces moments me sont familiers ! Je connais ça par cœur. Mon corps ne fonctionne pas bien, je n'y suis pas, je n'ai qu'une certitude : quelque chose cloche. Et si je n'avais plus jamais d'orgasmes ?

Ansel m'embrasse une fois sur les lèvres, sa bouche est brûlante, et il se retire.

– Ça va ?

Je m'étire, en faisant de mon mieux pour ne pas avoir l'air tout à fait détruite de l'intérieur.

– Oui ! Juste... je murmure en bâillant, l'air exténuée. *Je suis toute molle.*

Sur son visage s'inscrit la question : *tu as joui ?*

– Tu as faim ? demande-t-il à la place en m’embrassant sur le menton.

Sa voix me semble plus incertaine que tout à l’heure.

Acquiesçant, je le regarde sortir du lit, remettre ses vêtements et sortir de la chambre en souriant.

Chapitre 10

ENTRE LE TOURISME, la nourriture succulente, le café, mes pieds douloureux, ces trois derniers jours filent comme un rêve. Les heures que je passe à l'appartement avec Ansel sont rares. Il est facile à vivre et j'adore les blagues ridicules qui

lui échappent quand il décompresse après une journée de travail. Ce type possède un don pour me faire parler et rire de tout : les légumes, le sport, le rapport taille pied/sexe, les endroits où je préfère être embrassée.

Mais nous n'arrivons plus à nous *toucher* sans gêne. Mercredi soir, sur le canapé, il me fait un câlin, m'embrasse sur le front tout en me traduisant une série criminelle française à

l'oreille. Quand il part travailler, il dépose un baiser sur ma tempe. Et il m'appelle tous les jours à midi et à seize heures.

En matière de sexe, il semble me laisser l'initiative. Et c'est un échec. Cuisant. J'ai envie de lui avouer que je ne serai jamais la femme fatale qu'il m'imagine être. Et de le supplier de redevenir l'audacieux Ansel qui me met à l'aise. En réalité, il est tellement épuisé le soir qu'il

titube de sommeil après avoir enlevé ses chaussures et n'a la force pour rien d'autre.

Alors, je fais comme si j'évoluais dans un décor de cinéma. La routine matinale de ma vie à Paris est fabuleuse. Au réveil, je contemple le paysage par la fenêtre et sirote le café qu'Ansel a préparé avant de partir, en réfléchissant à ce que je ferai tout en parcourant la petite liste d'expressions qu'il m'a laissée.

How are you ? Comment allez-vous ?

Thank you. Merci.

Do you speak English ? Parlez-vous anglais ?

Which way to the metro ? Où est le métro ?

Where is the toilet ? Où sont les toilettes ?

How much ? Combien ça coûte ?

Why no, I'm not interested. My husband is perfect. Comment

non, ça ne m'intéresse pas. Mon mari est parfait.

Une fois habillée, j'achète une viennoiserie dans la petite pâtisserie à deux rues de notre appartement. J'ai pris l'habitude de discuter avec Simone, l'Américaine qui travaille là-bas. Ensuite, je prends le métro en direction d'une partie inconnue de Paris. Le Quartier latin, le musée d'Orsay, les Catacombes, le

Marais... Je projette même de parcourir les jardins de Versailles à vélo avant de visiter le château.

L'été de rêve. Je réalise la chance que j'ai. C'est tellement extraordinaire que je m'en veux d'avoir autant de temps, de liberté, et de ne pouvoir m'empêcher de me sentir seule parfois. Mais... je tiens *beaucoup* à Ansel. J'aimerais tellement passer plus de temps avec lui !

En tout cas, je sais que je peux appeler Lola ou Harlow quand elles se réveillent, et leur faire partager mon merveilleux quotidien. Vendredi après-midi, je m'installe sur un banc au soleil, en face d'Orsay, et compose le numéro d'Harlow.

Même si elle connaît la ville à peu près par cœur, je lui raconte tout : notre appartement, le métro, les pâtisseries, le café, les rues tortueuses. Je lui fais remarquer

à quel point on peut marcher des kilomètres à Paris sans y faire attention. À quel point il est inouï de tomber sur des monuments dans les lieux les plus ordinaires... mais à Paris, rien n'est ordinaire.

– Et je rencontre des gens ! En dehors d'Ansel, je veux dire.

– Par exemple ? Qui ? Tu crois qu'on serait d'accord ?

– Peut-être... je fais en réfléchissant. Il y a cette Américaine qui travaille à la

boulangerie où j'achète toujours mon petit déjeuner. Elle s'appelle Simone. C'est une Californienne totalement ringarde qui fume deux paquets de clopes par jour.

– Je vois tout à fait le genre...

J'éclate de rire :

– Cette fille est une catastrophe. Tu la verrais avec ses talons aiguilles à la boulangerie, on la croirait tout droit sortie de *Jersey Shore*...

– Voilà exactement pourquoi je pourrais virer lesbienne avec toi, Mia. Toi qui ne dis presque jamais rien, chaque fois que tu ouvres la bouche, c'est une pépite. Comme la fois où tu m'as appelée Whorelow¹ en cinquième. On s'était disputées, mais je ne pouvais plus m'empêcher de rire, je me suis même fait pipi dessus. Impossible de rester fâchée avec toi !

– Écoute ça, je fais en

gloussant. « Elle ne parle plus à sa meilleure amie parce qu'elle a choisi le même morceau qu'elle pour la première danse de son mariage ! »

Harlow se tait un instant.

– Donne-moi un autre exemple, parce que sur ce coup, je la comprends.

– Pardon ?

Surprise et amusée, je retire mon téléphone de mon oreille et le fixe comme si mon regard

noir allait atteindre mon amie.
Et je reprends :

– Ne t'inquiète pas, Harlow. Ni Lola ni moi ne serions du genre à choisir Céline Dion pour notre mariage !

– J'ai bien l'impression que tu te moques de moi, mais cette femme est éblouissante. Et en concert ? Je pourrais en parler pendant des heures !

– Ok, un autre exemple.

J'ai le choix entre plusieurs options. Je pourrais lui parler

de la barmaid, Rhea, qui ne sort jamais un mot et qui a une tête de camée. Je pense tout à coup à une anecdote croustillante, toujours à propos de Simone.

– Simone dit « VDM » à propos de tout. Comme...

– Attends, quoi ? « VDM » ?

– *Vie de merde.*

– Waouh ! Et il y a des gens qui disent ça pour d'autres raisons que « j'ai un cancer » ou « je suis coincée sous un camion » ?

– Apparemment. Elle fait tomber des pièces : « VDM ». Elle renverse du café : « VDM ». Cette ville, c'est un truc de *fou*. Les voitures roulent n'importe comment mais les piétons marchent tranquillement comme s'ils pensaient « j'ai eu une belle vie, ce n'est pas grave si je meurs aujourd'hui ».

Harlow se tord de rire à l'autre bout du fil. Ça me réchauffe le cœur.

– Et manger en buvant une bouteille de vin et quatre expressos, on s’y habitue vite !

– Ça, j’adore !

– Mais tu es déjà venue, pourquoi est-ce que je te raconte tout ça ?

– Parce que je te manque ?

– Oui. Vraiment !

Je me laisse aller sur le banc. Elle se tait un instant et demande :

– Et le mari alors ?

Ah ! on y est.

– Tout va bien.

– C'est tout ? Tu ne me donnes pas plus de détails ? Tu es partie depuis deux semaines, tu vis avec Mister Adonis et tu me dis juste que tout va bien ?

Tournant la tête vers le soleil, je ferme les yeux et profite de la chaleur des rayons.

– Il est adorable, mais il travaille *tout le temps*. Et quand il est à l'appartement, je suis aussi séduisante qu'une porte de prison.

– Et tu t'es fait d'autres amis ?
Des mecs sexy. Pour moi, hein ?
J'entends qu'elle sourit.

– Pas vraiment. Tu sais, ça fait seulement dix jours, j'ai été malade pendant un bon moment. J'ai rencontré la femme d'en bas, elle parle à peine anglais mais on se comprend.

– Ansel t'a présenté des gens que tu peux voir quand il n'est pas là ?

– Je ne l'ai pas beaucoup entendu parler de ses amis... je réponds, pensive. Enfin, tu comprends, on passe si peu de temps ensemble que je ne suis pas sûre d'être prête à le partager. Mais... c'est bizarre, tu trouves ? Qu'il n'ait pas eu envie de me présenter ?

– Hum... eh bien, soit il a un énorme stock de petites amies mortes quelque part qu'il veut te cacher...

– Ah ah !

– ... soit il est seulement très *occupé* comme tu le dis toi-même. Je me souviens de semaines entières où on ne voyait pas ma mère parce qu'elle était tout le temps sur scène.

A-t-elle raison ? Pensive, je tire sur mon T-shirt.

– *Ouuuuuuuu...* reprend-elle, c'est un mec, donc il pense que te promener toute nue chez lui toute la journée te suffit.

Personnellement, c'est mon hypothèse préférée.

– C'est pas idiot.

– Tu rentres bientôt. Profite de ta liberté. Balade-toi au soleil, bois du vin. Dénude-toi devant les Français. Un en particulier.

– Le sexe était hyper étrange l'autre nuit. Je ne pouvais pas m'empêcher de réfléchir. Et depuis, plus rien. Ça fait trois jours, *j'ai envie* de le toucher tout le temps, c'est une torture.

C'est le cas. Au moment où je prononce ces mots, je revois la peau délicate de son cou, son torse et son ventre musclés, je sens ses dents mordiller mon oreille.

– Alors, arrête de penser ! s'exclame-t-elle, prenant un accent russe théâtral. Et saisis l'opportunité à pleines mains, si tu vois ce que je veux dire.

– Pas vraiment, Whorelow. Tu peux m'expliquer ? L'opportunité ? Tu veux dire sa

bite ? Tu peux arrêter de jouer aux devinettes ?

– Mia, réfléchis deux secondes. Pourquoi c'était si facile à Vegas, et plus ici ?

– Je ne sais pas... Je faisais semblant d'être le genre de fille qui aime ça. Les coups d'un soir, les trucs sexy, bla-bla-bla.

Elle éclate de rire.

– Alors, redeviens cette fille.

– Ce n'est pas si facile. C'est beaucoup plus compliqué ici. Tout semble... plus compliqué.

Genre « on devrait baiser parce que tu m'attires et qu'on est mariés... les jeunes mariés baisent beaucoup... bip bip, redémarrage du système... »

– Tu joues au robot, c'est ça ?

Mal à l'aise, je fixe ma main gauche, tendue devant moi.

– Peut-être.

Harlow rit plus fort et s'écrie :

– Cesse d'être aussi névrosée, espèce d'imbécile !

– Alors là, je n'aurais jamais réussi à trouver ça toute seule,

Whorelow ! Je vais juste cesser d'être névrosée. Merci beaucoup, tous mes problèmes sont résolus.

– Bon, d'accord...

Au ton de sa voix, j'imagine parfaitement son air sérieux. Comme chaque fois que quelqu'un aborde son sujet préféré : le sexe.

– Voilà une suggestion, commence-t-elle. Ma chérie, tu vas aller t'acheter un déguisement.

Soudain, le ciel s'ouvre et une enclume me tombe sur la tête.

Ou un défi.

Les yeux fermés, je repense à Vegas. À quel point il m'était facile de jouer, de ne plus prendre les choses au sérieux. Faire semblant d'être quelqu'un d'autre, être courageuse par personne interposée. Après tout, j'ai bien utilisé sa main comme un sex toy un matin. Ça fonctionnait parfaitement. C'est

donc ça : je dois changer de peau et vivre une nouvelle vie.

Cette idée fait son chemin dans mon esprit, je la trouve de plus en plus logique et efficace.

Jouer.

Qu'est-ce que tu aimais le plus dans la danse ? m'avait-il demandé.

Pouvoir être n'importe qui sur scène. Je veux une vie différente ce soir.

Ensuite, je me suis lancée. J'ai choisi une vie différente, mais

là, elle végète.

– Je te connais par cœur, hein ? lance Harlow.

Son sourire traverse l'océan et m'atteint en plein cœur.



APRÈS CETTE RÉVÉLATION —
chez moi, faire semblant est la
clé de tout –, je ne sais pas
vraiment par où commencer.
Un déguisement comme... de la
lingerie sexy pour créer la
bonne ambiance ? Harlow

suggère-t-elle d'y aller à fond, comme dans un show de Las Vegas ? Mon téléphone n'arrête pas de vibrer, elle m'envoie un nombre effrayant de liens et d'adresses à Pigalle.

Et bien sûr, c'est tout près de notre appartement. Comme si c'était mon destin. *N'y va pas trop fort, s'il te plaît, Harlow.*

Mais rien n'est à mon goût. Les boutiques sont trop sombres, dans le genre gothique, ou trop clinquantes,

éclairées de néons fluorescents, leurs mannequins en vitrine vêtus d'une lingerie trop vulgaire.. Je continue à marcher jusqu'à la dernière adresse d'Harlow. Laisant derrière moi la place Pigalle, je m'enfonce dans les petites rues où l'ambiance est tout à fait différente. Dix minutes plus tard, le ciel apparaît entre les immeubles. Un peu plus bas se trouve une minuscule boutique, très discrète, dont la vitrine

regorge de dentelle, de cuir et de velours.

Comme si je venais de me « transplaner » dans le Chemin de Traverse d'Harry Potter.

Quand j'ouvre la porte, une fragrance d'iris et de sauge me submerge. Une odeur si chaleureuse et agréable que je suis immédiatement à l'aise. Une dame s'approche de moi et lance un « hello » à la place de l'habituel « *Bonjour** ».

Sur un jean noir très simple, elle porte un corset de cuir qui met ses seins en valeur. Ses talons rouges d'au moins douze centimètres attirent immanquablement le regard.

Autour de moi, des godes bien alignés, des vibromasseurs, des poings de silicone et des menottes. Au fond de la boutique, sur des étagères, des livres et des DVD. Sur le côté, des costumes de toutes les

couleurs correspondent à tous les fantasmes imaginables.

– Vous cherchez un déguisement à porter en société ou en toute intimité ? demande-t-elle, cherchant à deviner ce que je suis en train de regarder.

Même si la formulation de sa question me perturbe un peu, et malgré son accent qui accentue voluptueusement le mot « déguisement », je comprends ce qu'elle veut dire. Après tout, c'est exactement pour cela que

je suis entrée dans cette boutique.

– Intimité.

Soudain, ses yeux pétillent. Son sourire illumine cette petite boutique, perdue au cœur de l'énorme ville.

– On va commencer doucement, d'accord ?

Et elle se dirige vers les déguisements. Mes yeux parcourent les options qui s'offrent à moi : infirmière, soubrette, écolière, chatte.

Curieusement, je me sens excitée.

– Et tu reviendras quand il en redemandera...

1. *Whore* signifie « pute » en anglais.
(NDE)

Chapitre 11

QUAND J'ARRIVE À L'APPARTEMENT, je suis soulagée qu'Ansel ne soit pas encore là. Dans la cuisine, je dépose un sac de plats achetés chez le traiteur et je me dirige vers la chambre pour sortir le déguisement de son emballage.

Une bouffée d'incertitude me submerge quand je l'examine de nouveau. La vendeuse a mesuré mon buste, mon tour de taille et mes hanches pour l'ajuster. Mais en le voyant devant moi, j'ai l'impression qu'il ne m'ira jamais !

En fait, le costume me va mais... il me dévoile plus qu'il ne m'habille. Le bustier Aubade et la jupe de satin rose, recouverts d'une délicate dentelle noire, découvrent ma

culotte transparente quand je me penche. Le top au décolleté plongeant met ma poitrine particulièrement en valeur. Je noue le petit tablier dans mon dos, ajuste ma coiffe et enfile les bas que j'attache à mon porte-jarretelles Aubade. Talons aiguilles aux pieds, plumeau à la main, je me sens sexy et ridicule en même temps. Étrange que ces deux perceptions cohabitent... Je balance entre deux sentiments.

Ce déguisement me sied à la perfection, mais comment Ansel réagira-t-il ? Voilà ma seule inquiétude.

Cependant, je sais que même un bon déguisement ne suffit jamais. Les costumes sont au service de la mise en scène. Il faut que j' imagine un scénario adéquat. Ce soir, nous basculerons dans une autre réalité, dans un univers où le stress de son travail aura disparu et où je n'aurai pas

l'impression d'avoir oublié mes armes de séduction aux États-Unis.

Voyons, je pourrais être la soubrette qui attend d'être récompensée après une journée de travail bien fait. J'imagine déjà comment... et je rougis. Le problème, c'est que la propreté de son appartement est remarquable. Rien à améliorer. Pourtant, il faut qu'il comprenne tout de suite le rôle que je lui propose.

Alors, je dois faire une bêtise...

Je jette un coup d'œil autour de moi. Je pourrais renverser quelque chose, mais quoi ? Déranger ses affaires, pour qu'il le remarque immédiatement. Hors de question de laisser de la nourriture sur le plan de travail. Si mon plan fonctionne, nous passerons toute la soirée au lit... Soudain, les fenêtres attirent mon attention.

Les vitres immaculées scintillent sous la lumière des lampadaires.

Dans moins d'une minute, Ansel sera là. Je distingue le bruit de roulement de l'ascenseur, les portes se ferment au rez-de-chaussée. J'appuie les mains sur les vitres. Joli résultat : les traces sautent aux yeux.

La clé tourne dans la serrure puis la porte s'ouvre sans bruit. Le dos droit, les mains crispées

sur le plumeau, je me dirige vers l'entrée.

Ansel dépose ses clés sur la table, glisse son casque dessous et lève enfin de grands yeux vers moi.

– Waouh. Bonsoir !

Il serre deux enveloppes dans sa main droite.

Je récite, en hésitant sur son nom :

– Bienvenue, Monsieur Guillaume.

Je nous donne cinq minutes.
S'il n'entre pas dans le jeu, ce
ne sera pas la fin du monde.

N'est-ce pas ?

D'abord, son regard se fixe sur
la petite coiffe en dentelle
épinglée à mes cheveux, puis
comme toujours, ses yeux
s'arrêtent sur mes lèvres.
Ensuite, il contemple mon cou,
mes seins, ma taille, mes
hanches, mes cuisses. Mes
escarpins lui arrachent un
soupir étonné.

Je continue d'une voix plus forte :

– J'ai pensé que vous souhaiteriez faire le tour de l'appartement afin d'inspecter mon travail.

La rougeur subite de ses joues, l'éclat de ses yeux verts m'incitent à continuer. Il murmure :

– L'appartement a l'air impeccable.

Même s'il n'a pas encore observé les alentours, il entre

dans le jeu.

Les poings serrés pour empêcher mes mains de trembler, j'esquisse un pas de côté. C'est maintenant que le véritable jeu commence.

– Si vous voulez mon avis, vous devriez vérifier.

Mon cœur bat très fort, tout mon corps frémit en rythme. Le regard d'Ansel se dirige vers la fenêtre derrière moi. Instinctivement, il fronce les sourcils.

– Mia ?

Ravalant un sourire excité, je me place à côté de lui.

– Oui, Monsieur Guillaume ?

– As-tu...

Les yeux inquisiteurs, il m'observe et pointe la fenêtre avec les enveloppes qu'il tient toujours dans la main. Il est peut-être gêné que j'aie deviné son obsession des vitres propres. Manifestement, il essaie de comprendre. Son silence semble durer une éternité.

C'est un jeu. Joue ! Joue !

– Aurais-je oublié un endroit, par hasard ?

Il plisse les yeux, hoche légèrement la tête et paraît comprendre. Alors, mes brûlures d'estomac s'apaisent un peu. Ce jeu de rôle est-il une grave erreur ? J'ai peut-être l'air d'une folle.

Et puis je me rappelle Ansel flirtant avec moi dans le couloir de l'hôtel, en boxer. Je me remémore sa voix chaude dans

mon oreille, et mes frissons partout. Le lendemain, Finn lui baissait son pantalon, juste pour rire. Me revient également la conversation que j'ai eue avec lui sur les Petits Poneys et les hasards heureux. Je sais qu'au fond de lui, en dehors du stress du travail, Ansel est un joueur.

Merde. J'espère qu'il est partant pour *ce genre* de jeu. Et si je me trompe ? On en reviendra au silence gêné. Ce serait horrible !

Lentement, il pivote sur ses talons, un sourire radieux aux lèvres comme je ne lui en ai pas vu depuis des jours. À nouveau, il m'examine de la tête aux pieds, jusqu'au bout de mes talons aussi dangereux qu'ils sont hauts. Ses yeux me brûlent la peau, j'ai soudain très chaud.

– C'est ce que tu veux ?

Après un court instant de réflexion, j'acquiesce.

Tout à coup, des klaxons retentissent dans la rue. Ansel

attend que le silence revienne pour parler.

– Dans ce cas, oui... Il reste des traces.

L'air faussement inquiet, je lève les sourcils et ouvre grand la bouche.

L'expression sévère, Ansel entre dans la cuisine et sort une bouteille dépourvue d'étiquette d'un placard. L'odeur de vinaigre me chatouille les narines. Je n'en crois pas mes yeux, il prépare son propre

mélange pour nettoyer les vitres ? Ses doigts m'effleurent quand il me donne la bouteille.

– J'apprécie le travail bien fait.

Cette phrase me redonne confiance, le voilà qui me suit vers la fenêtre. Je vaporise le mélange sur mes empreintes et frotte le verre avec un chiffon. Mon sang bouillonne dans mes veines, je me sens étrangement puissante. J'ai beau être celle qui nettoie une vitre, c'est mon idée à moi. Ansel participe au

jeu que j'ai inventé, selon mes propres règles.

– Repasse encore une fois par-là. Je ne veux plus voir une seule trace.

Quand j'ai terminé, la vitre chatoie. Il soupire profondément.

– Maintenant, j'attends des excuses.

Son expression est si mécontente que mon rythme cardiaque s'accélère. Je bégaie :

– Je suis désolée, je...

Les yeux pétillants, il m'effleure les lèvres pour me calmer.

– C'est bon.

Puis il semble remarquer l'odeur de poulet rôti et désigne la cuisine de la tête.

– Tu as préparé le dîner ?

– J'ai pris à emp... je commence avant de m'arrêter net. Oui, j'ai préparé le dîner.

– J'ai faim.

Avec un petit sourire, il traverse le salon et s'installe

devant la table. Nonchalant, il se balance sur sa chaise. Je l'entends ouvrir son courrier. Enfin, il soupire, pose les lettres sur la table. Sans me jeter le moindre regard.

Seigneur, il joue son rôle à la perfection.

Dans la cuisine, je dispose la nourriture aussi joliment que possible dans une assiette, entre deux coups d'œil dans sa direction. Il attend toujours patiemment en lisant son

courrier. Le patron exigeant dont il imite à merveille l'attitude attend que son humble *soubrette* lui serve à dîner. Jusque-là, tout va bien. Une bouteille de vin attire mon attention, je l'ouvre et lui verse un verre. Le vin rouge rubis étincelle, semblant virevolter dans la coupe. Je prends son assiette et lui apporte son dîner. Docile, je le pose devant lui.

– Merci.

– Je vous en prie.

Je m'attarde, les yeux fixés sur la lettre qu'il a laissée bien en vue pour moi. Impossible de la rater : sur la table vide, la feuille blanche détone. En haut de la page se trouve son nom et une longue liste de résultats. En lettres grasses, le mot « négatif » pour toutes les maladies sexuellement transmissibles que nous avons fait tester.

Enfin, j'aperçois l'enveloppe à mon nom qu'il n'a encore pas

ouverte.

– C'est ma paye ?

J'attends qu'il acquiesce pour la saisir. Rapidement, je l'ouvre et je parcours la lettre en souriant. Tout bon.

Ansel ne me pose aucune question sur les résultats de mes analyses et je ne prends pas la peine d'aborder le sujet. Je préfère me tenir juste derrière lui, le cœur battant, pendant qu'il déguste son dîner. Il ne me

demande pas si j'ai mangé et ne me propose rien.

Ce jeu me plaît plus que je ne l'aurais imaginé. Ce rôle de dominant lui sied à merveille, j'ai des papillons dans le ventre et des bouffées de chaleur. Le regarder manger m'excite énormément. Les muscles de ses épaules et de son dos, visibles sous sa chemise lavande, se contractent. C'est très sexy.

Que fera-t-il quand il aura terminé de dîner ? Continuera-

t-on à jouer ? En aura-t-il assez, m'attirera-t-il dans la chambre pour me caresser ? Les deux options me plaisent autant l'une que l'autre. Je le désire de tout mon être, mais j'aime aussi follement jouer. Peut-être même davantage...

Ansel descend son verre de vin à une rapidité étonnante. À chaque bouchée, il avale une longue gorgée. Au début, je pense qu'il est nerveux et qu'il se sert de l'alcool pour le

caler. Enfin, il pose son verre sur la table et me fait signe de le resservir. Je devine qu'il veut savoir jusqu'où je suis prête à aller.

Je vais chercher la bouteille et je m'exécute.

– *Merci**, dit-il doucement.

Et sans plus de cérémonie, il se remet à manger.

Son silence est troublant. Il doit le faire exprès. Ansel est un fou de travail, son sérieux ne fait aucun doute, mais une fois

chez lui, l'ambiance n'est jamais calme. Il chantonne, il papote, il claque des doigts en permanence.

– Parle-moi. J'ai besoin de distraction pendant que je mange.

J'avais donc raison. Il le fait *exprès*.

Encore un test. Contrairement au fait de *le resservir*, cette demande ressemble plutôt à un défi.

– Aujourd’hui, j’ai bien travaillé...

Hochement de tête, il me jette un coup d’œil et continue à mâcher. C’est la première fois que je perçois un éclair d’hésitation dans son regard, comme s’il avait envie de savoir ce que j’ai réellement fait aujourd’hui. Mais le jeu ne nous en empêche qu’en apparence...

– J’ai fait un brin de ménage autour du musée d’Orsay... puis

à la Madeleine, je réponds dans un sourire.

Pas de réaction, il continue à manger en silence.

Je suis sûrement censée continuer, mais que dire ? Finalement, je murmure :

– La lettre... ma paye est très généreuse.

Le souffle coupé, Ansel se fige. Mon cœur s'emballe, il s'essuie la bouche et pose sa serviette sur la table. De mes épaules à mon ventre, mon corps se tend.

Il écarte sa chaise de la table
mais ne se lève pas.

– Parfait.

Je tends la main vers son
assiette vide, mais il m'arrête.

– Si tu veux continuer à
travailler ici, tu dois apprendre
à ne pas laisser de traces sur les
vitres.

Réfléchissant au sens caché de
cette phrase, je cligne des
paupières. Attendant une
réaction de ma part, il se lèche
les lèvres.

– Je comprends.

Ansel esquisse un sourire.

– Vraiment ?

Les yeux fermés, j'avoue :

– En fait, non.

Soudain, ses mains remontent sur mes cuisses. Chaque sensation est plus intense que la précédente et ses doigts, qui m'effleurent et me griffent, m'excitent au plus haut point.

– Alors, laisse-moi t'expliquer. Tu as rectifié cette bévue, c'est ce qui compte. Et j'ai apprécié

que tu me serves le dîner dans ta tenue.

Il pense probablement : *j'apprécie que tu aies eu l'idée de jouer.* Tout en me contemplant de haut en bas, Ansel se mord les lèvres. C'est évident. Il semble me dire : *la prochaine fois, j'entrerais dans mon rôle tout de suite.*

– Je n'oublierai plus jamais les vitres. Mais parfois, il pourra m'arriver d'oublier autre chose...

Il ravale un sourire.

– D'accord. En tout cas, les uniformes sont les bienvenus.

Dans ma poitrine, quelque chose se dénoue. Il me comprend. Quand je dansais, j'étais sûre de moi. Plus maintenant. En toutes circonstances, Ansel se sent bien dans sa peau, mais il accepte sans aucune hésitation de m'aider à dépasser mes peurs et à incarner la personne que je voudrais être.

– Servir le dîner t’a excitée ?

Cette question directe me fait presque sursauter. Je l’observe avec intensité.

– Quoi ?

– Servir. Le dîner. *T’a excitée ?*

– Je... pense.

– Je ne te crois pas, réplique-t-il en souriant. Montre-moi.

Je plonge une main frémissante dans ma culotte. Je *suis* trempée. Vraiment mouillée. Instinctivement, je me

caresse devant lui. Son excitation est palpable.

– Fais-moi goûter.

Ces mots finissent de me libérer : je gémiss en retirant ma main. Les yeux plongés dans les siens, j'approche lentement mes doigts brillants de sa bouche. Sa langue chaude les enveloppe, c'est une torture. Je veux sentir sa bouche entre mes jambes maintenant ! Et il le sait. Il me tient par le poignet pour m'empêcher de m'éloigner, me

lèche les doigts comme s'il s'agissait de mon clitoris. Mon corps est douloureux d'excitation. Une douleur qui promet bien des plaisirs.

– Encore...

J'étouffe un gémissement. Je ne veux pas me toucher moi-même. Je n'ai jamais désiré quelqu'un avec une telle intensité. Je suis encore plus trempée qu'à l'ordinaire. Cette fois, il me laisse me caresser un peu plus longtemps, assez pour

que je sente l'orgasme monter.
Me laisser aller... j'en rêve.

– Stop ! s'exclame-t-il en me saisissant le bras.

Le regard embrasé, il suce chacun de mes doigts, l'un après l'autre.

– Monte sur la table.

Obéissante, je pousse l'assiette dans un coin et me place devant la table. Les jambes écartées, je m'assieds en face de lui.

– Allonge-toi sur le dos, ordonne-t-il.

La respiration entrecoupée, il caresse mes jambes puis retire mes stilettos. Ensuite, il appuie mon pied sur sa cuisse et m’embrasse l’intérieur du genou. Sa barbe naissante érafle mes jambes, il saisit mon mollet pour me stabiliser.

Je ne suis plus que *désir*. Chaque sensation est démultipliée. Je me liquéfie, je brûle de l’intérieur, je suis

l'impatience incarnée. *Touche-moi !* crie désespérément mon corps. En attendant, Ansel m'empêche de me tortiller sur la table en posant une main sur mon ventre.

– Du *calme*.

Quand il soupire, son souffle m'effleure le sexe.

– S'il te plaît...

J'adore le voir comme ça. J'en veux toujours plus, je veux l'entendre me réprimander, je veux aussi lui faire plaisir. Je

suis déchirée entre l'idée d'insister ou de me plonger dans mon rôle de jeune soubrette obéissante.

– S'il te plaît, quoi ?

Il m'embrasse juste à côté de la culotte.

– S'il te plaît, récompense-moi parce que j'ai bien travaillé.

J'ouvre la bouche, mais seul un gémissement plaintif en sort. Sous la culotte, il embrasse, mordille, caresse mon sexe, puis

ses baisers remontent sur mes hanches.

– Ou s'il te plaît, punis-moi d'avoir été vilaine en laissant des traces sur les vitres ?

Les deux. Oui. S'il te plaît.

Jamais je n'ai été aussi trempée de ma vie. Je ne maîtrise plus les mouvements de mes hanches, les petits gémissements qui remontent dans ma gorge, comme chaque fois que je sens sa bouche chaude contre moi.

Je le supplie :

– Caresse-moi. Je veux sentir ta bouche sur moi.

Alors il glisse un doigt sous ma culotte, la tire sur le côté et me lèche enfin pour de bon. Cambrée et bienheureuse, je halète.

Frénétiquement, il me lèche, me suce.

Mon

Dieu

C'est tellement bon.

Il joue avec sa langue, ses doigts. Il grogne et s'écarte légèrement :

– Regarde-moi. (Il s'écarte à peine de mon clitoris.) Regarde-moi t'embrasser.

De toute façon, même si je le désirais de toutes mes forces, je serais incapable de le quitter des yeux. Ses gestes sont tellement sensuels.

– Tu as un goût d'océan.

Et il se replonge dans mon sexe, me mordille, me caresse.

La sensation est si intense qu'elle va bien au-delà du plaisir. Toutes mes inhibitions disparaissent, je me sens soudain forte et audacieuse, suffisamment pour m'appuyer sur mon coude et plonger les mains dans ses cheveux pour le guider.

Je ne pensais pas qu'il soit possible de ressentir *plus* de plaisir. Mais plus j'approche de l'orgasme, plus il gémit contre moi, et la vibration de sa voix,

le mouvement de ses deux doigts qui me pénètrent, sa langue glissante deviennent le cocktail le plus parfait au monde.

Comme un évanouissement. Secouée de spasmes, je flotte, je tremble, je me sens tellement bien ! Le plaisir est si intense qu'il s'apparente à de la douleur. Je jouis tellement fort que mes jambes, instinctivement, se referment.

Mais Ansel m'empêche de le repousser, ses doigts me pénètrent encore plus fort. Toute molle, je me laisse aller et tente de l'attirer contre moi.

À nouveau debout, il s'essuie la bouche et lance :

– *Voilà* le bruit que tu fais quand tu jouis.

Je lui ai emmêlé les cheveux à force de tirer dessus. Ses lèvres gonflées lui donnent un air épuisé et repu.

– On va aller au lit, me prévient-il en repoussant la chaise.

La main tendue, il m'aide à me lever et à avancer sur mes jambes tremblantes. Tout en marchant, il desserre sa cravate, déboutonne sa chemise et retire ses chaussures. Dans la chambre, il enlève son pantalon et me fait signe de m'asseoir au bord du lit.

Deux secondes plus tard, il se tient devant moi, son sexe à la

main.

– Suce.

Ansel se penche en avant. J'ai tellement envie de le goûter, de le sentir dans ma bouche ! En comparaison, l'oreiller sur lequel je dors a une odeur fade... Sa peau mêle un agréable effluve de transpiration, une fragrance d'herbe coupée et d'eau salée. Son odeur me transporte, je prends sa queue dans ma main. Elle est *dure* comme de l'acier.

Toute la tension musculaire de son corps puissant se concentre là. Il a l'air prêt à exploser. Combien de temps tiendra-t-il ?

Je lèche sa verge sur toute la longueur, jusqu'à ce qu'elle luise de salive. Je tremble d'excitation : son goût me fait chavirer, être dominée de toute ma hauteur par cet homme à la stature de dieu grec est terriblement érotique. Jamais il ne m'a paru si fort, si sauvage. Je le sens à sa façon de

s'agripper à mes cheveux. Au début, il me guide délicatement, puis il me griffe le crâne, pénètre ma bouche plus profondément et plus fort. Épais, gonflé entre mes lèvres, il n'hésite pas à les forcer. Comme s'il voulait être dévoré. Et je le dévore. Je n'ai jamais sucé personne avec autant de passion. Quelle verge magnifique ! J'enroule ma langue sur son gland et l'avale, furieusement excitée.

Il crie brièvement, saisit son sexe et l'écarte de ma bouche.

– Déshabille-toi.

Frémissante, je me redresse, retire bas, jupe, bustier et petite culotte ruchée, toute ma lingerie fine Aubade. Fasciné, il me contemple en train de me dénuder.

– *Allonge-toi**, grommelle-t-il, avant de le répéter en anglais pour s'assurer que j'ai bien compris.

Les yeux écarquillés, je grimpe sur le lit et ouvre les jambes. Le sentir en moi, tout de suite. La même urgence se lit dans ses yeux. Je lui donnerais n'importe quoi. Tout ce qu'il me demanderait. Une main posée sur ma cuisse, l'air impatient, il me pénètre d'un coup.

Pendant de longues secondes, je suis incapable de respirer. Au prix d'un effort surhumain, je me rappelle comment inhaler et exhiler l'air. Je me répète que

sa queue *n'aspire* pas réellement tout l'oxygène environnant. Pourtant, c'est ce que je ressens. J'ai oublié ce que ça faisait de le sentir à nouveau en confiance, plein d'initiative. Sa chaleur, peau contre peau, me fait oublier tout le reste. C'en est fini de ma respiration, de mes pensées, de mon cerveau.

Un long moment passe avant qu'il se remette à bouger. Il contemple tout mon corps des yeux. Il bande tellement fort

que ça doit être presque inconfortable. Ansel agrippe les draps à côté de ma tête.

Il murmure :

– Tu avais oublié ?

Frénétiquement, j'acquiesce et je le saisis par les hanches pour l'obliger à me reprendre, plus vite et plus fort. Il se dégage si lentement que mes ongles s'enfoncent instinctivement dans sa peau. Il gémit et me plaque à nouveau contre le lit.

Alors il me pénètre à fond et ne s'arrête plus. Il va et vient à un rythme effréné, comme s'il voulait me punir. Me punir d'avoir laissé les traces de mes mains sur les vitres et la distance se creuser entre nous. Me punir d'avoir oublié que le sexe est si bon avec lui, que *rien* ne peut remplacer cette sensation. Il se penche sur moi, m'effleure là où je préfère. La transpiration perle sur son front et sa poitrine. Je me blottis

contre lui, lèche son cou, puis l'embrasse sur la bouche pour étouffer ses gémissements contre ma langue, mes lèvres, mes dents.

Mes cuisses tremblent, le plaisir monte, je veux qu'il me prenne plus vite et plus fort. Je le saisis par les hanches en murmurant des phrases inintelligibles. L'orgasme vient, gagne en intensité et éclate dans un feu d'artifice de sensations. Incapable de me

contrôler, je me cambre sur le lit et hurle son nom.

Appuyé sur les mains, il m'observe me perdre dans cette sensation, m'effondrer littéralement sous lui. Même dans le brouillard de l'orgasme, je sens son excitation décupler. Il me prend plus fort, nos peaux s'entrechoquent avec violence, et cette fougue déclenche quelque chose en moi. Est-ce que je suis capable de jouir deux fois ?

– Ahhhh... Je...

– *Montre-moi*, gémit-il en plaçant sa main entre nous.

Ansel caresse mon clitoris exactement comme il faut. Je me soulève quasiment du lit au moment où le deuxième orgasme me submerge. Ma vision se trouble.

Le cou d'Ansel est tendu. Les dents serrées, les yeux plissés, il siffle « *putain* » et me baise encore plus violemment. Un instant plus tard, il s'effondre

sur moi, pris par la violence de son orgasme.

Je halète et l'emprisonne avec mes jambes pour l'empêcher de se retirer.

– Non. Reste...

Alors il se penche, m'embrasse, me lèche les seins, puis le cou, les joues. Il me reprend lentement. Insatiable, même s'il a déjà joui. Comme si ce n'était pas déjà terminé. Une fois que sa bouche trouve la mienne, je me perds à nouveau

dans ses baisers, entre la sensation de sa langue et de son sexe fiché en moi. Sa queue se relâche puis se tend à nouveau, son corps épouse le mien : nous ne faisons plus qu'un.

Cette fois, notre étreinte est lente et sensuelle. Tout le long, il ne cesse de m'embrasser. Et il se laisse aller au plaisir de la rencontre de nos corps, de cette entente si profonde et si

complète qu'elle risque de me faire perdre la raison.



AVEC UN SOUPIR DE PLAISIR, Ansel roule sur le côté. Dans l'obscurité, encore trempée de sueur, le cœur battant, je me blottis contre lui.

Il murmure en m'embrassant sur le front :

– Te voilà.

Je l'embrasse dans l'oreille, là où il a le goût le plus salé.

– Merci, dit-il. C'était une merveilleuse idée.

Ma main s'égaré sur son torse puis sur son ventre. Je ferme les yeux :

– Explique-moi ta manie des vitres.

À côté de moi, il se fige. Puis il soupire.

– C'est une longue histoire.

Je réponds en souriant dans le noir :

– J'ai le temps, tu sais.

Il m'embrasse sur la tempe. Je le dévisage mais dans la pénombre, ses traits sont indéchiffrables.

– Comme je te l'ai déjà dit, ma mère est américaine. Quand elle est arrivée en France, toute jeune, elle a commencé par faire des ménages.

– Oh ! je lance en riant. Mon déguisement a dû te paraître un peu bizarre, alors.

– Je t'assure que je n'ai pas pensé à ma mère de toute la

soirée. Elle s'est fait embaucher dans la superbe maison d'un homme d'affaires du nom de Charles Guillaume.

– Ton père.

Il acquiesce.

– Ma mère est merveilleuse. Pleine d'amour à donner. Elle tenait sa maison comme personne. Mes tendances maniaques doivent tenir d'elle. Mon père n'était pas mal non plus. Pour lui, la maison devait être impeccable en permanence.

Ça l'obsédait. Il ne supportait pas qu'on laisse la moindre trace de notre passage. Ni sur les miroirs ni sur les fenêtres. Pas une miette dans la cuisine. On ne devait ni voir ni entendre les enfants. Nos pères respectifs ne sont peut-être pas très sympathiques, mais ils s'entendraient bien, conclut-il d'une voix plus douce.

Pour ne pas briser ce moment, je retiens ma respiration. Chaque mot me paraît être un

cadeau inestimable, j'ai tellement envie de connaître son histoire !

– Continue, s'il te plaît.

Une main dans mes cheveux, il m'attire à lui.

– Ils sont devenus amant et maîtresse quand ma mère avait vingt ans et mon père quarante-quatre. D'après ce que ma mère m'a raconté, c'était très passionnel. Ça l'a détruite à petit feu. Elle ne pensait pas rester en France si longtemps,

mais elle est tombée amoureuse de Charles et elle ne s'en est jamais vraiment remise.

– Remise ?

– Mon père est un connard, explique-t-il sèchement. Un fou de contrôle. Obsessionnel avec tout ce qui touche à sa maison, comme je te l'ai expliqué. Ça a empiré en vieillissant. Mais il devait posséder un vrai charme et un charisme en béton pour qu'elle tombe amoureuse si vite...

À ces mots, je souris. Ansel est certainement beaucoup plus gentil que son père, mais il tient son magnétisme de lui, j'en suis persuadée.

– En fait, mon père était déjà marié. Sa femme vivait en Angleterre, mais mon père refusait de quitter la France pour aller vivre avec elle. Bien entendu, ma mère ignorait son existence. Quand elle est tombée enceinte de moi, mon père lui a demandé de rester

dans le quartier des domestiques et de ne dire à personne que j'étais leur enfant. Bien sûr, tout le monde était au courant. À partir de mes trois ou quatre ans, j'étais son portrait craché. L'épouse a fini par l'apprendre. Elle a demandé le divorce, mais mon père n'a pas épousé ma mère pour autant.

– Oh ! je fais, la poitrine contractée.

– Pourtant, il l’aimait, déclare-t-il calmement.

Sa diction m’obsède. Son anglais est parfait, mais son accent modifie l’intonation de certains mots. Le *h* devient presque inaudible, le *r* guttural. J’ai l’impression d’un langage cru et raffiné.

– Il l’aimait à sa façon. Il a toujours fait en sorte que nous vivions à notre aise, il a même insisté pour payer l’école de cuisine que ma mère a intégrée

par la suite. Mais il ne sait pas aimer avec générosité. Il est égoïste. Même s'il la trompait en permanence, il refusait d'accepter de la laisser partir. Ses maîtresses défilaient à la maison ou dans son bureau. Et même infidèle, il restait possessif et fou d'elle. Il disait qu'il l'aimait plus qu'aucune autre. Et qu'il s'attendait à ce qu'elle comprenne que son désir pour les autres n'avait rien à voir. Bien sûr, *elle* n'avait le

droit de coucher avec personne d'autre.

– Waouh.

Je réalise que je ne connais rien du mariage de mes parents. Leur histoire semble tellement fade, comparée à celle d'Ansel...

– Exactement. Donc, quand ma grand-mère est tombée malade, ma mère a sauté sur l'occasion pour quitter Paris et s'installer dans le Connecticut

où elle s'est occupée d'elle jusqu'à sa mort.

– Quel âge avais-tu ?

– Seize ans. J'ai vécu avec mon père jusqu'à mon entrée à l'université.

– Ta mère est revenue ?

Il secoue la tête.

– Non. Quitter la France a été très difficile, mais une fois sa décision prise, elle a compris que c'était la meilleure chose à faire. Elle a ouvert une boulangerie, acheté une

maison. Elle voulait que je termine le lycée ici, avec mes amis, même si elle souffrait de notre éloignement. C'est pour ça que j'ai fait mes études de droit aux États-Unis. Elle serait peut-être revenue si je le lui avais demandé, mais je ne pouvais pas, tu comprends.

J'acquiesce, il continue en tournant la tête vers moi :

– Je suis allé à Vanderbilt, ce n'est pas à côté du Connecticut, mais c'est toujours moins loin

que la France. Je compte m'installer aux USA, un jour. Elle n'a plus personne.

Je hoche la tête et enfouis mon visage dans son cou. Quel soulagement !

– Tu veux bien rester avec moi ? Jusqu'à ce que tu sois obligée d'aller à Boston ?

– Oui. Si c'est ce dont tu as envie.

Pour toute réponse, il m'embrasse, si profondément que la sensation de ses mains

dans mes cheveux et de ses gémissements dans ma bouche m'emplit d'une émotion qui ressemble à du désespoir. Mes sentiments me terrifient. Un jour, il me faudra en terminer avec ce mariage, revenir à la réalité et guérir de notre relation. Mais je repousse ces idées noires pour me concentrer sur la perfection de cet instant. Rien ne parviendra à l'entamer. Lentement, son baiser perd en intensité, Ansel l'achève en

collant ses lèvres souriantes aux miennes.

– Parfait.

C'est assez pour ce soir. Mes paupières s'alourdissent, mes pensées se brouillent. Mon corps est douloureux, et en même temps parfaitement comblé. Quelques secondes plus tard, sa respiration se calme et trouve le rythme du sommeil.

Chapitre 12

DANS MON ÉTAT de demi-conscience filtre un bruit persistant. Des coups de poing sur la porte d'entrée. Désorientée, je m'assieds dans le lit. À côté de moi, Ansel sursaute et me dévisage, les yeux écarquillés. L'air aussi

perdu que moi, il se découvre, saute dans un boxer et sort de la chambre en courant. La voix lourde de sommeil, il parle à la personne qui se trouve sur le palier. Sa voix est froide et sévère, puis elle s'éteint. J'entends un clic sourd. Il doit être sorti dans le couloir en fermant la porte derrière lui. Je lutte pour rester éveillée. Pour attendre son retour dans le lit, m'assurer que tout va bien et lui dire que j'aime sa voix. Mais

c'est la dernière chose à laquelle j'ai le temps de penser. Exténuée, mes yeux se ferment et je sombre dans un sommeil profond.

Quand Ansel revient dans le lit, l'air frais qui s'insinue sous les draps me fait frémir. Son odeur salée d'herbe fraîche, légèrement épicée, m'enveloppe. Toujours dans le brouillard, ou plutôt en plein rêve érotique, je me tourne vers

lui. Au contact de sa peau froide, le désir monte dans mon ventre. Ansel et moi, c'est une histoire de peau et d'instinct. Un coup d'œil à l'horloge m'apprend qu'il est à peine quatre heures du matin.

Je constate que son cœur bat très vite. Son torse lisse frissonne sous ma main baladeuse. Tellement sexy... Mais Ansel saisit ma main avant qu'elle ait le temps de descendre sur son ventre.

– Mia.

Progressivement, je reconstitue les minutes précédentes. Il vient d'ouvrir la porte d'entrée en plein milieu de la nuit.

– Tout va bien ?

Grand soupir. Il s'efforce de se calmer, je surprends son hochement de tête pourtant à peine perceptible. À travers le Velux au-dessus de nos têtes, le croissant de lune diffuse sa

lumière blanche, mais
seulement au bout du lit.

Entrelaçant mes jambes avec
les siennes, je me blottis contre
lui. Ses muscles parfaitement
dessinés, sa peau douce et
chaude m'envoûtent. Je caresse
sa hanche, haletant
discrètement quand il se cambre
contre moi et grogne. Il ne
porte qu'un boxer et durcit de
minute en minute si j'en crois la
sensation de son sexe contre ma
cuisse. Les pulsations de son

cœur reviennent lentement à la normale.

Je ne peux pas être aussi près de lui – même à moitié endormie – sans le désirer follement. Pourquoi ne pas jeter la couverture par terre et lui arracher son boxer ? Je veux sentir la chaleur de ses hanches contre les miennes. Faisant mine de dormir, je le serre plus étroitement. Enfin, je sens qu'il bande tout à fait.

Avec un grognement, il se retourne pour m'observer et descend son boxer pour libérer son érection.

– *J'ai envie de toi**, murmure-t-il en frottant sa queue à mon ventre. *J'ai toujours* envie de toi.

Du sexe en silence, sans faux-semblant, seulement deux corps à l'unisson – je n'ai jamais rien vécu de pareil. Mes mouvements sont lents, mon corps lourd de sommeil, et pourtant je me surprends à

monter sur lui. Empalée sur son sexe, je pose ma tête sur son épaule. Ses va-et-vient sont lents et suaves, comme s'il se retenait volontairement.

Habituellement, il parle beaucoup plus. Là, il reste silencieux. C'est peut-être l'heure tardive, ou c'est en lien avec cette visite tardive.

Mais la main d'Ansel me parcourt, me caresse les fesses, et mon malaise disparaît dans une bulle de plaisir.

– Tu fais ça si bien, chuchote-t-il en épousant mes mouvements.

Notre étreinte n'est plus paresseuse. Mon orgasme monte, le sien aussi. J'attends de l'entendre crier dans mon oreille presque autant que j'espère la sensation euphorique qui envahit peu à peu tous mes membres. Je suis si pleine de lui, de cette merveilleuse sensation, je ne suis plus que

ça : de la cyprine brûlante, du désir et de la gourmandise.

– *Baise-moi.* (Il saisit brutalement mon sein droit.)
Baise-moi plus fort.

Je m'exécute. Je m'appuie sur sa poitrine et me laisse aller, sans hésiter à glisser le plus vite possible sur son sexe. Je n'ai jamais été si libérée ; je n'ai jamais *baisé* quelqu'un comme ça. La sensation de friction est éblouissante. Avec un petit gémissement, je commence à

jouir, les ongles plantés dans ses épaules. Des mots à peine compréhensibles s'échappent de mes lèvres :

Je veux

Oh

Je jouis oh

Plus fort

Oh mon Dieu

Mon incohérence doit l'exciter car il s'assied soudain, me saisit par les hanches, me mord dans le cou en me prenant plus fort. Une dernière pénétration plus

profonde que les autres et il jouit en criant d'une voix rauque.

Il m'entoure la taille et appuie son visage dans mon cou, pour reprendre son souffle. Une fois de plus, je suis prise de vertige, mes jambes sont douloureuses. Il n'a pas l'air prêt à me laisser partir, mais je dois changer de position. Je me retire avec précaution et glisse à côté de lui. Sans un mot mais sans cesser de me regarder, il

s'allonge, passe ma jambe sur sa hanche et frotte très lentement son sexe contre mon clitoris. Puis il m'embrasse partout et avoue :

– Encore... Je n'ai pas envie que ça s'arrête.

Alors je l'attrape dans ma main et le replace en moi. Ça ne durera pas longtemps, mais j'ai envie de le sentir toujours plus proche, de ne plus laisser le moindre espace entre nous. L'obscurité nous enveloppe

dans sa couverture de velours.
Je n'en reviens pas de l'intensité
de nos étreintes.

– Tout ce que je veux, c'est te
faire l'amour, à n'importe quelle
heure de la journée, dit-il en
grimpant sur moi. Je ne veux
penser à rien – ni au travail, ni
aux amis, ni même à manger. Je
veux exister pour toi seule.

Soudain, je me souviens de la
question que je voulais lui poser
tout à l'heure.

– Au fait... tout va bien ?

– Oui. J'aimerais m'endormir en toi. Nos corps pourraient faire l'amour pendant que nos cerveaux se reposent.

– Non, je veux dire... qui était à la porte ?

Il se fige.

– Perry.

Perry ? L'ami que je n'ai pas rencontré à Vegas en même temps que les autres.

– Il voulait quoi ?

Ansel hésite et m'embrasse dans le cou. Finalement, il

répond :

– Je ne sais pas. À cette heure de la nuit ? Aucune idée.

Chapitre 13

NUL BESOIN D'OUVRIR les yeux pour savoir que le soleil n'est toujours pas levé. Le lit est un enchevêtrement de draps et de couvertures imprégnés de l'odeur d'Ansel, mêlée aux notes fleuries de sa lessive. Plongée dans une torpeur délicieuse,

encore à moitié endormie, je me laisse aller à la paresse. Les paroles d'Ansel me parviennent comme des bulles sous l'eau.

– Pourquoi fronces-tu les sourcils en dormant ?

De sa bouche chaude, il m'embrasse sur le front puis il me caresse les cheveux. Il dépose un baiser sur mes deux joues, me frôle du bout du nez et titille mes oreilles l'une après l'autre.

– J'ai vu tes chaussures à côté de la porte. Tu as marché dans tout Paris avec ? Elles sont sacrément usées.

Il n'est pas loin de la vérité. Paris m'apparaît comme une carte infinie qui se déroule toujours plus loin devant moi. À chaque coin de rue, une statue, un vieil immeuble, plus beaux que tous les gratte-ciel que j'ai vus dans ma vie. Chaque fois que j'arrive quelque part, je n'ai qu'une idée en tête : découvrir

d'autres lieux encore. Je n'ai jamais eu une telle envie de me *perdre* dans une ville.

– J'apprécie tes efforts pour apprendre à connaître ma ville. Les pauvres garçons qui te voient te promener dans la petite robe qui pend dans la salle de bains ! Bientôt, tes admirateurs te suivront jusqu'ici et je devrai me battre pour les tenir à distance.

Il sourit et se retourne dans le lit. Son souffle tiède fait voleter

mes cheveux. Je m'efforce de rester détendue, de respirer profondément – je ne veux plus jamais me réveiller. Je veux l'écouter pour le restant de mes jours.

– Déjà samedi... Je vais essayer de rentrer tôt ce soir.

Je sens poindre de l'épuisement dans ces mots. Ai-je bien mesuré la difficulté de sa position, entre ses responsabilités professionnelles et son engagement vis-à-vis de

moi ? Il doit se sentir tiraillé en permanence.

– Je t’ai demandé de venir et je ne suis jamais là. Je ne pouvais pas imaginer une telle charge de travail. Je n’ai... je n’ai pas réfléchi à tout. Tu as le droit de m’en vouloir, tu sais. Oliver, Finn... ou *ma mère* ne s’en priveraient pas. Ils disent que je suis impulsif. Mais je compte bien m’améliorer. Je ne veux pas sacrifier notre relation.

Un soupir m’échappe.

– Tu ne te réveilles toujours pas, *Cerise** ? Pour m’embrasser avec ta magnifique bouche ? Ces lèvres qui me rendent fou ? Hier, pendant la réunion, on m’a tiré de mes pensées, je somnolais presque et ne savais plus où j’habitais ! L’image de tes lèvres rouge cerise autour de ma queue m’obsédait. Et puis hier soir... *oh*. Je vais avoir du mal à me concentrer aujourd’hui. À cause de toi, je vais me faire licencier et ce sera

de la faute de ta bouche si nous nous retrouvons à la rue sans un sou.

Là, je peux plus me retenir. Je glousse.

– Enfin ! J'étais à deux doigts de crier au feu !



DEUX HEURES PLUS TARD, à nouveau seule, j'entends encore ses chuchotements. Comme s'il était toujours là, la bouche collée contre mon oreille. Tout

à l'heure, les yeux fermés, je me suis allongée sur le dos et je l'ai enlacé très étroitement. L'étoffe de son costume me griffait la peau, sa cravate en soie pendait entre mes seins. Si j'avais été en meilleure forme, je l'aurais attiré à moi, j'aurais posé ses doigts sur les traînées de bleus qu'il a laissées sur ma peau. Je l'aurais convaincu de rester.

Ansel m'a préparé un petit déjeuner. Du café, un croissant sur le comptoir et, à côté de la

petite coiffe en dentelle de mon costume de soubrette, une nouvelle liste de phrases.

What time is it ? Quelle heure est-il ?

What time do you close ? À quelle heure fermez-vous ?

Take your clothes off, please. Déshabille-toi, s'il te plaît.

Fuck me. Harder. Baise-moi. Plus fort.

I need the large dildo, same size as my husband. Je voudrais le

gros gode, celui qui se rapproche le plus de mon mari.

That was the best orgasm of my life. C'était le meilleur orgasme de ma vie.

I'm going to come in your mouth, you beautiful girl. Je vais jouir dans ta bouche, beauté.

Je souris toujours aux anges en entrant dans la salle de bains. Les souvenirs de la nuit dernière me reviennent en boucle. La pression de la

douche est terrible, et l'eau à peine tiède. Un nouveau rappel que je ne suis pas à San Diego, où la seule personne avec qui je dois me battre pour avoir de l'eau chaude aussi tard dans la matinée, c'est ma mère qui rentre de son cours de yoga. Ici, il faut compter avec les habitants des sept étages de l'immeuble qui se lavent le matin. Pense-bête mental : me lever plus tôt demain et sacrifier une heure de sommeil pour

profiter d'une douche chaude. Mais quand j'y pense... les moments où Ansel me parle en croyant que je dors valent peut-être bien une douche froide. Une douche glaciale, même.

Je passe devant la boulangerie pour prendre le métro, Simone fume une cigarette devant la porte.

– Cette journée est déjà un *putain* de cauchemar, lâche-t-elle en soufflant la fumée. On

n'a plus de pains au chocolat et je me suis renversé un *putain* de café dessus. VDM.

Franchement, je ne sais pas pourquoi je lui tiens compagnie pendant sa pause. Elle passe son temps à se lamenter sur ses problèmes de jeune fille pauvre à Paris, sur son copain incapable d'éteindre la machine à café avant de partir. Elle me raconte qu'elle aimerait arrêter de fumer, mais que c'est la cigarette ou bien elle assassine

un client – à eux de choisir. En réalité, elle n'est pas très sympathique. Et je ne lui parle que parce qu'elle est américaine. C'est quand même rudement agréable d'avoir une conversation normale (à part avec Ansel bien sûr) dans une langue que je comprends. J'ai peut-être désespérément besoin de contacts humains. C'est... déprimant.

À la fin de sa deuxième cigarette, mon café est froid. Je

la salue et me dirige vers le métro, direction le Marais.

Les bâtiments sont magnifiques et le quartier fourmille de galeries d'art, de petits cafés et de boutiques aussi inabordables que branchées. Ici, les rues étroites partent dans tous les sens. Des jardins plus charmants les uns que les autres sortent de nulle part, comme pour vous inviter à les visiter ou simplement à s'asseoir sur un banc pour

parcourir un roman et se perdre dans l'histoire de quelqu'un d'autre.

Au moment où je commence à avoir faim, mon téléphone vibre dans mon sac. Ma poitrine fait un bond délicieux : sur l'écran s'affiche le *selfie* ridicule qu'Ansel a pris la dernière fois.

Seigneur, il me fait craquer. Quand il est près de moi, j'ai toujours énormément de mal à m'empêcher de lui sauter dessus. Ansel n'est pas

seulement beau ou charmant. Il est gentil, attentionné, absolument pas du genre à critiquer ou à juger les gens. Son assurance est désarmante – je ne veux pas imaginer la cohorte de cœurs blessés qui doivent saigner pour lui.

J'en suis persuadée, la vieille dame qui tient le café au rez-de-chaussée de notre immeuble a le béguin pour lui. Qui la blâmerait ? Réellement, tous les gens qui connaissent Ansel

doivent être sous le charme. Un soir, je me souviens, elle lui a parlé très vite puis elle s'est figée, ses mains ridées plaquées sur son visage, comme si elle venait de lui faire un aveu galant. Un peu plus tard, sur le trottoir, pendant qu'on mangeait une glace, il m'a expliqué qu'elle lui avait avoué qu'il ressemblait comme deux gouttes d'eau à son amour d'université.

– Elle m’a remercié parce que, grâce à moi, elle se sent à nouveau comme une jeune fille, a-t-il ajouté en m’adressant un sourire enjôleur. Elle m’a aussi dit qu’elle était heureuse de me voir avec une aussi jolie fille.

– Tu fais toujours tourner les têtes des femmes, vieilles dames y compris ?

– Non, mais j’aime beaucoup celle-là. Et je n’ai jamais eu envie de te faire tourner la tête.

Tout ce que je veux, c'est que tu me supplies de te faire jouir.

Dans mon entourage, personne n'a jamais joué sur un tel mélange de sensualité pleinement assumée et d'innocence feinte. Maintenant, il m'écrit. Je suis tout excitée.

C'était chouette hier soir.

Que répondre ? Je me mords les lèvres. Il a apprécié mon initiative, il a joué le jeu

jusqu'au bout, et même suggéré que nous recommencions...

Prenant une profonde inspiration, je tape :

Tellement .

Ça t'a fait du bien de t'évader ?

Le soleil atteint son zénith, il fait près de 29 degrés mais en une phrase, ma peau se hérissé de frissons. Mes seins durcissent. Qu'il en parle me semble aussi coquin que voir le petit déguisement dans la

penderie, à côté des vêtements qu'il porte tous les jours.

Oui...

S'il lit ce message en soupirant, ce sera tout à fait ça.

J'attends longtemps avant de voir apparaître la bulle de discussion. Il met une éternité à répondre.

Prends le métro à Madeleine (ligne 14) et descends à Châtelet. Marche jusqu'au 19, rue Beaubourg (le Centre

Pompidou, l'énorme musée, tu ne peux pas le rater). Monte par les escalators au dernier étage et attends-moi au bar du restaurant Le Georges à 19 h (7 pm). La vue est imprenable.

D'ici, je peux aller le retrouver à pied. Un frisson d'impatience me fait tressaillir, puis une bouffée de chaleur me submerge. Soudain, mes jambes s'alourdissent, mon corps

devient douloureux. Je dois entrer dans une petite librairie pour reprendre mes esprits. J'imagine que c'est exactement ce qu'un sprinter ressent au moment où le coup de pistolet retentit.

Je n'ai aucune idée de ce qu'Ansel a prévu, mais je suis déterminée à le découvrir.

Le Centre Pompidou est très facile à trouver. Grâce à Google, je sais qu'il se trouve rive droite,

dans le quartier de Beaubourg. Après des jours entiers à explorer la ville, je me repère de plus en plus facilement. Mais même si je sais à quoi ressemble le musée en photo, le voir en vrai m'impressionne.

Cette structure squelettique, monstrueuse, s'élève en plein cœur de la ville. L'architecture du musée est d'une grande violence, comme si on avait retiré les couches supérieures du bâtiment, en révélant les

éléments qui le soutiennent. D'énormes tubes verts, jaunes, bleus et rouges alternent avec des pièces de métal. Le bâtiment lui-même ressemble à une œuvre d'art, au même titre que les sculptures et les tableaux qu'il renferme.

Devant Beaubourg, l'énorme place pavée regorge d'étudiants, de familles et de groupes de touristes. Des artistes de rue se produisent çà et là, entourés de petits

groupes. Les enfants se chamaillent et courent en riant.

Suivant à la lettre les instructions d'Ansel, j'emprunte les grands escalators et monte dans un tunnel de plexiglas. Le point de vue est étonnant, je repère immédiatement la tour Eiffel.

Mon reflet me fait de l'œil. Je suis habillée d'une robe en coton très simple, mes cheveux bruns scintillent dans le soleil de la fin d'après-midi. Dans le

plastique, je peux distinguer la rougeur de mes joues : aucune idée de ce qui m'attend. Ansel a pris les commandes. Suis-je toujours sa soubrette ? Je me fige sur un palier, entre deux escalators. C'est possible. Depuis que nous sommes arrivés en France, l'un de nous ordonne toujours. Dans quoi suis-je en train de me lancer ?

Mia, tu t'es laissée aller hier et il t'a offert la nuit la plus

érotique de toute ta vie. Tu peux lui faire confiance.

Arrivée au sommet, je me fraye un chemin à l'intérieur du restaurant très branché. Une belle femme aux cheveux rouges et à la robe blanche très courte me guide vers le bar, on se croirait dans un film de science-fiction. Des sculptures de métal brossé constituant des sortes de cavernes sont disséminées au milieu des tables et des chaises blanches de type

industriel. Sur chaque table, une grande rose rouge. Une vitre panoramique permet de profiter de la vue... et quelle vue !

Je la remercie et m'assieds au bar, en regardant mon téléphone. Je commence à taper un message pour Ansel quand une main se pose sur mon épaule.

– Je peux m'asseoir ? demande-t-il, nerveux.

Ah ! Ce n'est pas le même jeu qu'hier soir. Je dois avoir l'air confuse, il continue :

– À moins que vous n'attendiez quelqu'un, bien sûr.

– Non. Hum... pas du tout. Je vous en prie.

Avec son mètre quatre-vingt, Ansel paraît immense, assis sur le haut tabouret d'aluminium. Il joue avec la serviette posée devant lui. Ce matin, je ne l'ai pas observé à ma guise. Je

profite de ce nouveau personnage pour le détailler.

Il porte une chemise d'un vert profond aux motifs si discrets que je dois plisser les yeux pour les distinguer. Je ne l'ai jamais vu avec. Son pantalon noir lui va parfaitement. Sa barbe d'un jour obscurcit ses joues, ses cheveux, un peu plus emmêlés qu'à l'ordinaire, tombent en cascade sur son front. Soudain, le désir de les toucher me submerge.

Pour reprendre mon souffle, je regarde ailleurs. Ce type est *mon mari*.

J'ai envie de lui dire : *Tu es magnifique*.

Et de lui demander : *Quelle était la probabilité de rencontrer un être aussi parfait dans une ville comme Las Vegas ?*

Mais je reste silencieuse et le laisse me montrer la voie.

– Je crois qu'on m'a posé un lapin, lance-t-il.

Le visage impassible, je me tourne pour le dévisager :

– C'est affreux. Elle n'a pas appelé ?

Il passe une main dans ses cheveux et secoue la tête.

– C'est peut-être mieux comme ça. Nous ne sommes finalement pas si compatibles.

Appuyée sur un coude, je réplique :

– Ce n'est pas ce qu'on découvre au premier rendez-vous, normalement ?

Il va parler, mais le barman s'arrête devant nous.

– Un whisky-Coca, *s'il vous plaît**. Et... ?

– Eh bien... gin *et* tonic ?

Le barman me sourit et s'éloigne.

Ansel lui jette un regard noir puis s'éclaircit la gorge.

– Ça fait un moment que nous sommes ensemble mais... (Soudain, il se tait, réfléchit avant de continuer.) Oublie ça,

je ne veux pas faire semblant de te tromper.

Je me mords les lèvres pour retenir un sourire. Seigneur, il est adorable.

– En fait, on se parle depuis un moment au téléphone... dit-il en observant ma réaction pour voir si cette nouvelle histoire fonctionne mieux. Ça n'a jamais été génial, mais je pensais que si on se rencontrait...

Je compatis.

– Je suis désolée qu'elle ne soit pas venue.

Il soupire et semble se détendre sur son tabouret.

– Et toi ? Tu as dit que tu n'attendais personne. Tu dînes toute seule ? Bien sûr, je te demande ça sans arrière-pensée. S'il te plaît, n'appelle pas la sécurité !

Il lève les mains en l'air, j'éclate de rire.

– Je viens d'emménager ici. J'ai passé la journée à travailler,

j'avais besoin d'un verre. Un copain m'a dit que c'est la plus belle vue de Paris.

– Un copain ?

Je le taquine :

– Un mec que je vois de temps en temps...

Ansel sourit et regarde par-dessus son épaule.

– Ton copain se trompe. Impossible de faire mieux que la vue de là-haut, répond-il en désignant la tour Eiffel.

Le barman apporte nos verres.

– Mais là-bas, on ne peut pas boire de cocktail.

– C'est vrai ! Quoique. Tu savais qu'ils servent du champagne au sommet de la tour ? Dans les verres en plastique les plus classes de la ville. Tu ne dois pas rater ça.

– Ça me donne le courage d'affronter la queue interminable et les ascenseurs bondés.

– Il faut absolument que tu y ailles avant ton départ. C'est un truc de touriste mais qui vaut vraiment le coup.

– En fait, je suis déjà montée en haut de la tour Eiffel, dis-je en sirotant une gorgée de gin. J'y suis allée toute seule quelques jours après mon arrivée. Je ne savais pas qu'il y avait de l'alcool, sinon j'y serais restée *beaucoup plus* longtemps.

– La prochaine fois, quelqu'un viendra peut-être avec toi,

réplique-t-il avec un air coupable.

Il culpabilise de me laisser livrée à moi-même la plupart du temps. Et moi de m'immiscer dans son existence. Nous nous préoccupons tellement l'un de l'autre que jouer est la seule issue.

– Peut-être... Et tu vis ici ? À Paris ?

– Oui. Mais ma mère est américaine. J'ai voyagé aux

États-Unis à la fin de mes études.

– Et tu as fait quoi ? C'est grand, les États-Unis.

– L'été avant d'entrer en fac de droit, j'ai participé à un programme qui s'appelle Bike and Build. Tu en as entendu parler ?

– Je connais le nom mais...

Bien sûr, Ansel l'a déjà mentionné. Et je me sens un peu mal de ne pas lui avoir posé plus de questions.

– En gros, c'est un groupe de volontaires, assez jeunes pour la plupart, qui traversent le pays à vélo pendant trois mois, en s'arrêtant sur des sites prévus pour aider à la construction de logements décents.

– Moi je suis allée à *Vegas* pour fêter ma licence. Gagné !

– Ça aussi, ça l'air *amusant*, lance-t-il avec un mouvement de sourcils évocateur. On peut

vivre beaucoup d'aventures à Vegas.

– Oui. Mais toi... tu as passé trois mois sur un *vélo* ?

Ansel éclate de rire.

– Trois mois. Onze semaines pour être précis. On faisait environ 100 kilomètres par jour.

– Je serais morte. Les gens auraient appelé ma mère pour venir me chercher au bout de quatre jours !

Il me regarde de haut en bas.

– Pourtant, tu as l'air sportive.

Je secoue la tête.

– Oh non ! Les deux-roues, ce n'est pas mon truc. Alors, raconte-moi. Tu dormais dans des hôtels ? Ou bien...

– Parfois, répond-il avec un haussement d'épaules. Certains groupes dormaient dans des églises ou ailleurs. Parfois dans des familles. Avec mon groupe... (il cherche le mot juste), on dormait sous la... tente.

– Vous campiez.

– Exactement ! fait-il en claquant des doigts. En général, on restait au même endroit pendant plusieurs jours pour travailler, donc on montait un petit camp. On dormait à trois ou quatre dans une tente, sur des lits de camp inconfortables au possible.

Quand je le regarde maintenant, dans sa chemise et son pantalon de costume parfaits, j'ai du mal à l'imaginer s'habiller *casual* comme à Vegas.

De là à envisager qu'il ait déjà porté un bleu de travail et transpiré sur des chantiers ! Il devait être tellement sexy.

– C'était intense, j'imagine.

– On était quatre, tout le temps ensemble. Parfois, la chaleur devenait insupportable. Ou alors c'était l'humidité, jusqu'au soir. C'était dur, mais je ne me suis jamais autant amusé de ma vie. Je pense que je ne connaîtrai jamais

personne aussi bien que les trois amis avec qui j'ai voyagé.

Fascinée, j'oublie mon personnage un instant.

– Tu veux dire Oliver, Finn et Perry.

Une ombre passe sur son visage, il acquiesce lentement.

Merde.

– Je suis désolée ! Je n'ai pas réalisé.

Ansel me prend la main pour me rassurer.

– Ce n'est rien. Ces amitiés sont les relations les plus géniales et les plus compliquées de ma vie. C'est étrange... J'ai passé des heures et des heures à rouler à côté d'eux pendant des mois. J'ai dormi avec trois personnes dans un espace plus petit qu'une salle de bains. Nos familles nous manquaient, nous nous remontions le moral, nous célébrions les moments forts de nos existences. À cet âge, vivre les uns sur les autres donne

l'impression que trois mois durent une éternité... Ensuite, il est difficile de voir sa vie changer, loin de tout ce qu'on avait imaginé ou espéré.

Quoi que Perry traverse en ce moment, c'est assez sérieux pour préoccuper Ansel. Les yeux fixés sur son verre, il se tait un moment. Je ne suis pas habituée à le voir comme ça, il me fend le cœur. Je n'avais pas réalisé à quel point j'aurais envie de tout connaître de lui

avant de me retrouver ici, à faire semblant de ne pas le connaître du tout.

– Tu n'es pas obligé de tout me confier, tu sais.

– Le problème, c'est que je ne peux rien faire pour Perry. Je ne veux pas avoir l'air d'insinuer que je suis surpuissant, mais cette fois, je suis pieds et poings liés.

– Quoi qu'il traverse, tu peux être là pour lui, mais c'est *sa*

vie. Tu ne peux rien changer à sa place.

Pendant un long moment, il me dévisage, ouvre la bouche puis la referme.

– Non... c'est juste que... Je sais. Tu as raison.

Il soupire. J'ai envie de lui dire que je comprends, que je sais ce que c'est d'être proche de quelqu'un et de le sentir s'éloigner. Mais ce serait mentir. Mes deux meilleures amies, Lorelei et Harlow, ne m'ont

jamais quittée depuis l'école primaire. Après l'accident, je m'attendais à ce que Luke rompe. Même si ça n'a pas été facile et qu'il me manquait, je n'avais jamais imaginé rester avec lui pour toujours. Rien à voir.

Histoire de faire digression, je murmure :

– Eh bien, de mon point de vue, la fille qui t'a posé un lapin ce soir est une imbécile.

Son visage s'illumine, il se tourne vers moi, un coude appuyé sur le bar.

– Je ne sais pas. (Il se mordille les lèvres.) Je commence à penser qu'elle m'a fait une faveur...

Puis il se tait, pour être sûr que je comprenne bien. Nous restons là, en silence. La musique d'ambiance bourdonne autour de nous.

– Tu as quelqu'un ? demande-t-il soudain.

– Un copain ? Non.

Je secoue la tête en souriant.
Littéralement parlant, c'est vrai.

– Une petite amie ?

Les yeux posés sur ma bouche, il répond par la négative.

Une fois la conversation à propos de Bike and Build oubliée, Ansel semble retrouver sa bonne humeur, et cette soirée commence de plus en plus à ressembler au soir de notre rencontre : tous les deux

seuls au monde, à parler pendant des heures. Peu à peu, certains détails s'imposent. J'avais oublié qu'Ansel parlait avec les mains, qu'il se taisait seulement quand un mot lui échappait et qu'il fronçait souvent les sourcils, l'air faussement boudeur. À chaque fois, j'éclate de rire et j'invente des charades pour l'aider à trouver le bon mot. Il m'écoute passionnément, la tête penchée vers moi, le regard clair. J'ai

l'impression d'être la seule femme au monde. Il me contemple comme s'il s'apprêtait à me dévorer.

Plutôt tentant.

Ansel me pose des questions sur ma vie à San Diego et m'écoute même si je lui ai déjà tout raconté à Vegas. Il doit connaître ces anecdotes par cœur.

– Tu adorais danser, dit-il en souriant.

Ce n'est pas une question mais une observation.

– Oui.

– Et monter sur scène.

Je soupire.

– *J'adorais* monter sur scène.

Le silence s'établit entre nous, Ansel plisse les yeux.

– Ça ne m'étonne pas.

Sans pudeur, il contemple mon corps, mes seins, mes jambes... Moi, j'ai la chair de poule, mes seins pointent rien qu'au son de sa voix. Il ajoute,

en plongeant ses yeux dans les miens :

– Et l'école de commerce, ça ne t'intéresse pas autant, si ?

J'éclate de rire.

– Euh, non.

– Alors pourquoi te lancer là-dedans ? Mettre tant d'énergie au service d'un but qui te laisse clairement indifférente.

Une bouffée de panique me submerge, mais je me contiens. Je me sens en sécurité avec

Ansel. Avec lui je peux dire, faire ou être qui je veux.

Alors je choisis de ne pas répondre du tout et dévie la conversation sur lui.

– Beaucoup de gens n'aiment pas leur travail. Et toi ?

– Pas celui-là en particulier. Non.

– Mais tu ne démissionnes pas pour autant.

– Certes... Mais c'est temporaire. Je *sais* ce que je veux faire de ma vie. Ce travail

est une porte qui mènera à une autre. Grâce à ce job, je pourrai travailler n'importe où dans le monde. Mais deux ans à étudier, c'est long. Tu as toujours la même réaction quand j'aborde le sujet. Comme si ta vie se déroulait devant tes yeux. Si la perspective de cette école te rend si malheureuse...

Sa voix s'éteint, il me dévisage en attendant que je finisse sa phrase.

– Je ne peux plus danser. J'ai des vis dans la jambe et trois centimètres de métal dans l'os. C'est quelque chose que je ne peux ni surmonter ni oublier, quelle que soit la force de ma volonté. Ça n'a rien à voir !

Ansel fait tourner son verre dans sa main, les yeux sur le liquide brun et les glaçons qui s'entrechoquent. Il semble peser sa réponse.

– Tu ne peux plus le faire au niveau professionnel, ajoute-t-il

en haussant les épaules.

Je secoue la tête. *Il ne comprend pas.*

– Ta carrière de strip-teaseuse, anéantie avant même d’avoir commencé...

J’éclate de rire.

– Ça craint ! J’avais déjà choisi mon nom de scène, commandé des goodies, etc.

Les yeux d’Ansel descendent sur ma bouche, puis plus bas, encore plus bas... C’est une tentative de drague si évidente

et si peu raffinée que je ne peux m'empêcher de pouffer. Revoilà le mec dont je ne pouvais détacher les yeux à Vegas, celui qui m'obsédait à chaque minute. Celui à qui j'ai raconté toute ma vie en quelques heures, celui que j'ai épousé, celui avec qui j'ai fait l'amour tant de fois.

– Je suis contente que ton amie t'ait posé un lapin.

Tout ce que j'espère, c'est que mon désir soit aussi lisible sur

mon visage que sur le sien.

Il effleure mon genou.

– Moi aussi.

Que puis-je ajouter ? Je choisis l'audace.

– Et si on y allait ? Il fait beau, on pourrait se promener.

Sans hésiter, il se lève et demande d'un geste l'addition au barman.

– Je passe aux toilettes.

– Je t'attends, répond-il le regard brûlant.

Quand je sors des toilettes Art Déco, Ansel est *juste* en face de moi. La tête baissée, dans l'obscurité. L'air dangereux. La porte se ferme, il lève les yeux et son visage s'anime. La lumière éclaire ses traits qui semblent être sculptés dans du marbre. Ses yeux aux longs cils, ses lèvres pulpeuses n'ont jamais été à ce point mis en valeur...

Sans me laisser le temps d'hésiter, il me plaque contre le

mur.

– Je ne pouvais pas attendre, dit-il en m'enlaçant.

Mon cœur bat si vite qu'il doit le sentir distinctement sous ses mains. Il me tient contre lui comme s'il avait peur que je m'échappe, tel un prédateur avec sa proie. Un frisson de peur et d'excitation me fait tressaillir. Dans ce jeu, il est un inconnu. Il ne me connaît pas, en dehors de ce que nous nous

sommes dit au bar. Et je suis censée ne rien savoir de lui.

Une fille plus raisonnable n'irait pas plus loin. Elle prétendrait que des amis l'attendent et sortirait au plus vite. Elle ne resterait pas dans un couloir sombre avec un total étranger, elle n'apprécierait pas d'être ainsi malmenée. Or j'aime tellement ça que je suis incapable de bouger.

– Je peux t'entendre penser, murmure-t-il. Détends-toi. Joue

avec moi.

C'est exactement ce dont j'ai besoin. Je relâche mes épaules, ma raison s'envole. Je me laisse tomber dans ses bras.

Même juchée sur des talons, il est beaucoup plus grand que moi. Mais il s'est penché, si bien que quand je lève le menton, nos nez se frôlent.

– Ce n'est pas mon genre...
(Je pense aux coups d'un soir, au fait de laisser un inconnu sexy faire tout ce qu'il veut de

moi.) J'embrasse rarement au premier rendez-vous, je ne fais jamais...

Et je ferme les yeux, avale ma salive. Je les rouvre : il me sourit.

– Je sais...

Son sourire semble sous-entendre : À part quand tu t'es mariée avec moi à Las Vegas.

À part ça.

Ansel appuie sa cuisse entre mes jambes, je sens à quel point il est déjà dur. Les mouvements

de ses hanches contre moi
m'excitent encore plus.

– J'ai envie de toi...
marmonne-t-il en
m'embrassant.

Puis il s'écarte un peu, se
lèche les lèvres et m'embrasse à
nouveau.

– Je peux ?

– *Maintenant ?*

Mon cœur bat la chamade, il
va éclater si ça continue.

Il acquiesce.

– Ici. Le restaurant est complet. Nous devons être rapides.

Comme s'il venait de craquer une allumette dans ma poitrine, j'agrippe sa chemise et l'attire dans les toilettes. Silencieux, il me suit sans cesser de m'embrasser. Je ferme le verrou derrière nous.

Soudain, mon corps s'embrase. Que ces vêtements me pèsent ! Il prend mon visage entre ses mains et m'embrasse

encore. J'adore son goût, ma tête tourne et je m'abandonne à ce vertige.

Seul un néon rose éclaire les toilettes. Il est tellement facile de faire semblant ici, dans cette lumière onirique, dans l'ambiance de ce lieu insolite. Le rythme de la musique m'envahit, seules ces notes persistantes me rappellent que nous ne sommes pas seuls au monde. Pourtant, nos baisers, nos mains frénétiques, nos

vêtements qui s'ouvrent sont tout ce qui m'intéresse.

Ansel remonte ma robe, je glisse les mains sous sa chemise pour griffer son ventre. Je halète : entre mes jambes, ma culotte est trempée. Sa main descend de mon nombril à mon sexe, sous la dentelle mouillée. Ses doigts me cherchent, m'excitent, mais ne se posent jamais là où je les voudrais.

– J'ai envie de te goûter.

Gémissante, je bouge sur sa main pour que ses doigts s'enfoncent en moi, mais il les glisse sur mon clitoris sans jamais céder.

Enfin, il me soulève et me pose sur le comptoir. Ansel s'installe entre mes jambes ouvertes, m'observe à travers ses cils puis écarte ma culotte et me lèche.

– *Oh !*

Ma respiration est si courte que je suis sur le point de

m'évanouir. Instinctivement, mes mains plongent dans ses cheveux, je le maintiens contre moi et, *Seigneur*, c'est tellement excitant de le voir dans cette position, éclairé par le néon.

Je m'efforce de rester immobile, de ne pas être trop gourmande, mais tout mon corps est tendu, je suis concentrée sur mon clitoris.

– Tes doigts...

Il soupire et enfonce deux doigts en moi. Sa langue

continue son exploration de mon intimité, de petits coups rapides puis plus lents, plus sensuels, sur mon sexe avide.

– Oh mon Dieu...

Très vite, l'orgasme monte. Je tire sur ses cheveux et cesse d'essayer de contrôler mes hanches. Je distingue son autre main qui bouge sur sa queue. J'en perds le souffle.

– Viens... S'il te plaît...

Je suis si près, *si* près, mais je veux jouir en même temps que

lui.

– Bordel, oui, grogne-t-il en baissant son pantalon.

Ses cheveux emmêlés, ses joues et son cou rouges sont prodigieusement excitants. Soudain, il s'enfonce en moi. Je suis tellement mouillée qu'il glisse sans effort dans mon sexe ouvert.

Avec un gémissement, il se blottit dans mon cou et respire profondément.

– Donne-moi une seconde. *S'il te plaît**.

Ansel immobilise mes hanches puis se redresse et s'appuie contre le miroir.

– C'est tellement bon...
Tellement bon, putain.

Et il me pénètre à un rythme soutenu, nos hanches s'entrechoquent, la boucle de sa ceinture frappe contre le comptoir. J'entoure sa taille de mes jambes, il introduit son pouce entre mes lèvres. Je sens

mon goût sur ses doigts. Mais ses mouvements sont trop frénétiques pour lui permettre de m'embrasser.

– Jouis, murmure-t-il, les yeux sur moi. Je veux te sentir te contracter autour de moi, je veux m'approprier chacun de tes gémissements.

Il promène son pouce sur mes lèvres mouillées. Je saisis sa chemise et l'attire plus fort contre moi.

– Dis-moi ce que *tu* veux.

– Plus fort.

– Déchaîne-toi. Imagine que tu ne me reverras jamais. Quelle est ta pensée la moins avouable ?

Je fixe sa bouche :

– Je veux que quelqu'un nous entende.

Le néon rose se reflète dans ses pupilles dilatées. Il agrippe mes cuisses et me prend plus fort, toujours plus fort, en grognant chaque fois que ses hanches frappent contre moi.

Quelqu'un frappe à la porte, le timing est parfait. Les toilettes sont verrouillées, mais il est impossible de ne pas nous entendre. Si la personne qui attend entrait, elle verrait mes jambes autour des hanches d'Ansel, ma robe remontée, mon corps abandonné à sa fougue amoureuse.

– *Dépêche-toi !*

J'ai crié, plus fort que je n'aurais probablement dû, en prenant appui sur le robinet.

Mes doigts glissent sur le métal froid, ma peau rougie est trempée de sueur.

Les membres lourds et tendus, je me sens épanouie. Nos corps s'emboîtent parfaitement, son pelvis frotte contre mon clitoris à chaque pénétration. Dans mon ventre monte la vague brûlante, je renverse la tête en arrière et hurle en jouissant, ne faisant plus attention à rien, à l'exception de mon corps qui se contracte autour du sien.

Un instant plus tard, il me rejoint dans l'extase, ses mouvements s'accélèrent, puis il s'immobilise et étouffe ses gémissements dans mon cou.



LA BRISE DU SOIR me soulève les cheveux ; un café répand son odeur de pain et de cigarettes dans la rue. Nous avançons vers le métro.

Je jette un coup d'œil par-dessus mon épaule, là où de

nombreuses motos sont garées sur le côté.

– Où est la tienne ?

– À la maison. Je l'ai déposée tout à l'heure pour pouvoir marcher avec toi.

Il ne me l'a pas dit pour obtenir une réaction spécifique de ma part, donc il ne remarque pas le regard que je lui lance. Ce soir, nous n'avons pas parlé de l'accident. Certes, c'est lié à la question de mon école et de mon avenir. Ansel

me montre qu'il est conscient de ce qui est arrivé, qu'il ne me poussera pas à remonter sur un deux-roues, au contraire de mon père qui m'a offert un vélo pour mon anniversaire, un an après ma sortie de l'hôpital. *Après une chute de cheval, on remonte tout de suite en selle.* La franchise d'Ansel me prend toujours par surprise. Alors que j'ai tendance à hésiter avant de parler – je m'inquiète toujours de ne pas y arriver –, Ansel ne

censure jamais ses propos. Les mots s'échappent de sa belle bouche sans réflexion préalable. Est-il toujours aussi ouvert avec tout le monde ?

Ce n'est pas l'heure de pointe, mais nous sommes tout de même contents de trouver deux sièges côte à côte dans le métro bondé. Je regarde notre reflet dans la fenêtre en face de nous. Même dans ce verre crasseux, sous ces lumières jaunes, il est toujours aussi beau. Ce n'est

pas un adjectif que j'ai beaucoup utilisé avant lui pour décrire un garçon, mais à bien observer sa mâchoire carrée, ses pommettes hautes et sa bouche presque féminine, je ne vois pas comment le qualifier autrement.

Il a défait sa cravate, déboutonné le haut de sa chemise qui laisse apparaître un triangle de peau bronzée et lisse. Sa chemise met en valeur son long cou, ses clavicules saillent juste assez pour que je

me demande si j'ai déjà pensé que des clavicules étaient sexy avant de le rencontrer.

Comme s'il sentait mon regard, Ansel dirige les yeux vers les miens avec une intensité particulière. Nos reflets tremblent au rythme du métro, il m'observe, un petit sourire aux lèvres. Comment arrive-t-il à rester assis, l'air aussi serein, alors que tout à l'heure il me baisait férocement dans les toilettes du Georges ?

Beaucoup de gens montent à l'arrêt suivant. Ansel laisse sa place à un monsieur chargé de sacs. Ils échangent quelques phrases en français – que je ne comprends évidemment pas – et Ansel se tient à la barre du plafond, juste devant moi.

Je peux contempler à loisir son torse et le devant de son pantalon de costume. *Miam*.

Bientôt, des gloussements attirent mon attention. Je repère un groupe de filles

assises à quelques rangées de nous. Elles doivent être à peine plus jeunes que moi. Trop vieilles pour le lycée, probablement des étudiantes à l'université. Elles sont installées les unes sur les autres, et si leurs rires et leurs regards en coin sont une indication, je sais ce qu'elles contemplant. Ou plutôt, qui.

Je cligne des yeux, Ansel, lui, fixe le vieux monsieur.

Inconscient de l'attention qu'elles lui portent.

Bien sûr, je ne peux pas les blâmer. Si je voyais Ansel dans un métro, je serais capable de me briser le cou à force de tourner la tête pour le regarder. La nuit où je l'ai rencontré à Vegas me semble remonter à des siècles en arrière. C'est dans ce genre de moment que j'ai envie de féliciter mon ancien moi pour avoir fait ou dit ce qui a attiré le regard d'Ansel. Et,

par la grâce de Dieu ou de l'alcool, l'a aidé à se souvenir de moi. Parfois, je me dis que mon ancien moi est un génie.

Il rit d'un rire grave et masculin à une remarque de l'homme et, Dieu tout puissant, sa fossette ressort à nouveau. Je foudroie du regard les filles qui rougissent en jacassant, comme la petite amie – la *femme* – jalouse que je suis devenue.

Je n'ai rien dit, pourtant mes pensées doivent se lire sur mon

front. Parce qu'à cet instant précis, Ansel me regarde avec douceur et m'effleure les lèvres du bout du doigt. Comme pour marquer mon territoire, j'embrasse tendrement sa main.

Ansel est radieux. Le métro arrive à notre station, il me tend la main et une fois sur le quai, passe le bras autour de ma taille.

- Tu es parti tôt du travail.
- C'est seulement maintenant que tu le réalises ?

– Non... Enfin, si. Mais je n'y ai pas pensé avant.

Ce qu'il m'a dit à propos de sa boss et de son job me revient à l'esprit.

– Ça ne te posera pas de problème, si ?

– Je peux travailler de chez moi. Je suis arrivé avant tout le monde et même en partant tôt, j'ai travaillé une journée complète. Pas quatorze heures, mais ça ira.

S'il le dit ! Ansel m'embrasse langoureusement en entrant dans l'appartement et se dirige vers son bureau. Il allume son ordinateur. Au même instant, son téléphone sonne, il hausse les épaules, comme pour s'excuser et répond : « *Allô** ».

Une voix grave le salue à l'autre bout du fil, son visage perd tout sérieux et un sourire éclatant se dessine sur les lèvres de mon mari.

– Salut, Olls ! Ouais, on est à la maison.

J'esquisse un geste de la main pour qu'il le salue de ma part, récupère mon livre sur le canapé et entre dans la chambre pour leur laisser un peu d'intimité.

Ce lit est parfait. Je m'allonge en travers et m'étale comme une étoile de mer. Les bruits de la rue m'arrivent atténués, une odeur de pain et d'ail grillé me chatouille les narines. Un jour,

il faudra penser à manger. Étrangement, je suis incapable de me concentrer sur ma page.

Est-ce à cause du sourire flamboyant d'Ansel ou de sa voix profonde, je me sens détendue, soulagée. Si différente de sa voix depuis des semaines. Même s'il n'y a jamais eu de gêne entre nous (surtout après cette merveilleuse soirée), il conserve un brin de formalisme avec moi, je sens la différence en l'entendant parler

à son meilleur ami. Exactement pareil pour moi avec Harlow ou Lola : aucun filtre, aucune distance.

Je l'écoute à travers la porte, pour me repaître de la douceur veloutée de sa voix, de son rire aux éclats... Puis je l'entends s'éclaircir la gorge et chuchoter : « C'est cool. Je veux dire, c'est merveilleux, bien sûr ! » Après une pause, il répond à Oliver : « Je sais que c'est ton avis. Tu continueras à

le penser même dans trente ans. » Une chaleur délicieuse monte dans mon ventre. Soudain, je me glace : « Non, nous n'avons pas encore parlé de ça. » Un autre silence. « Bien sûr qu'on n'a pas vu Perry. Je ne veux pas mêler Mia à tout ce bordel. » Stupéfaite, je m'approche de la porte pour entendre plus distinctement. Pourquoi ne raconte-t-il pas à Oliver que Perry a frappé à la porte l'autre nuit ?

La frustration perce dans sa voix. Il s'exclame : « Oui. Je *vais* le faire, Oliver, la ferme ! » Puis il éclate de rire et la tension de la conversation s'évanouit. Confuse, je cligne des yeux. Que se passe-t-il avec Perry ? À quoi veut-il éviter de me mêler ? Pourquoi n'était-il pas aux États-Unis avec eux, et en quoi ça pourrait m'affecter ?

Pour chasser ces pensées, je secoue la tête. Il faut que je lui dise que je l'entends, ou que je

m'en aille. Ou les deux. Nous avons assez de secrets l'un pour l'autre comme ça... enfin, lui en a.

J'ouvre la porte de la chambre, je passe au salon et pose une main sur son épaule. Il sursaute et saisit ma main pour l'embrasser.

– Je t'entends, dis-je en grimaçant, comme si c'était ma faute. Je vais aller acheter de quoi faire à manger.

Reconnaissant, il acquiesce et me montre son portefeuille du doigt. Je l'ignore et sors de l'appartement. Une fois dans le minuscule ascenseur, j'arrive enfin à respirer.

Chapitre 14

ANSEL TRAVAILLE MAIS SAISIT chaque occasion de passer du temps avec moi. Je me convaincs que mes journées avec lui et cette nouveauté appelée « escapade en amoureux » ne finiront jamais. Le déni est mon meilleur ami.

Ses préoccupations semblent lui laisser du repos : il semble plus heureux, moins angoissé, notre vie sexuelle est bien plus intense, tellement moins maladroite qu'avant. Jamais plus il n'a mentionné Perry ou la visite nocturne.

Un matin, il se réveille avant le lever du soleil et court dans la cuisine. Mais au lieu de m'embrasser et de claquer la porte, il me sort du lit, me met une pomme dans une main, un

café dans l'autre, et m'annonce que nous allons passer la journée ensemble. Un dimanche entier s'offre à nous. Mon excitation est à son comble, l'adrénaline me réveille encore plus vite que la forte odeur de café qui a envahi l'appartement.

Souriante, je croque dans le fruit. Il nous prépare un pique-nique puis s'habille dans la chambre. Sa classe naturelle m'éblouit : il enfile un boxer, un jean, boutonne sa chemise avec

élégance. Je suis tentée de lui retirer ses vêtements juste pour le voir se rhabiller devant moi.

Ansel lève les yeux, croise mon regard. Au lieu de le soutenir comme je voudrais, je regarde par la fenêtre et avale une gorgée de mon expresso.

– Pourquoi t’entêtes-tu à jouer la timide avec moi ? demande-t-il en m’enlaçant. Surtout après la nuit dernière...

La nuit dernière, nous avons bu beaucoup de vin et mangé

trop léger. Je me suis déchaînée. J'incarnais une star de cinéma, de passage à Paris pour une nuit, et Ansel mon garde du corps. Pour me protéger... et me séduire, il m'entraînait dans son appartement. Étrange à quel point il peut être difficile de répondre à une question aussi simple. *Je suis* timide. Ce n'est pas seulement une affaire de situation, c'est mon *caractère*. La magie de notre relation, c'est

justement que ma pudeur s'envole avec une facilité déconcertante.

Pourtant, je comprends ce qu'il veut dire. Je suis imprévisible. Certains soirs, je parle pendant des heures – même à des inconnus. À d'autres moments, quand discuter serait la chose la plus naturelle, plus un mot ne sort de ma bouche et notre connexion semble s'affaiblir.

Pense-t-il avoir épousé une fille à la double personnalité ? Diabliesse un jour, vierge effarouchée le lendemain ?

Ses lèvres se posent dans mon cou et me tirent de mes pensées.

– Aujourd’hui, on rejouera notre premier rendez-vous, jeune fille timide. Je vais essayer de t’impressionner et si j’ai de la chance, tu m’embrasseras pour me dire bonsoir.

S'il continue à me caresser le ventre et à sucer le point sensible juste sous mon oreille, je le laisserai peut-être aller jusqu'au bout avant même d'avoir quitté l'appartement...

Mais il ne supporte plus de rester enfermé, c'est évident. Il me pousse vers l'armoire et, à son tour, me regarde m'habiller, l'air émerveillé. J'enfile ma culotte, mon soutien-gorge, un débardeur blanc et une longue jupe de coton. Une fois prête, il

siffle et se lève pour prendre mon visage entre ses mains. D'un doigt, il écarte ma frange pour mieux voir mes yeux. Et il m'observe avec attention.

– Tu es vraiment la plus belle femme du monde. Je n'arrive toujours pas à croire à ma chance, ajoute-t-il en m'embrassant le coin de la bouche.

Et il sourit comme si la réalité – il ne me reste que quelques

semaines ici – ne le dérangeait pas du tout.

Comment fais-tu ? ai-je envie de lui demander. Comment peux-tu ignorer ce point final et profiter de chaque seconde sans penser au lendemain ?

Quand il passe ainsi son bras sur mes épaules, je me sens aimée, cocoonée. Nous dépassons sa moto garée sur le trottoir et nous dirigeons vers le métro. De sa main libre, Ansel

balance le sac qui contient notre déjeuner. Il fredonne une chanson, salue les voisins, se penche pour caresser un chien. Le chiot le regarde de ses grands yeux bruns, comme s'il lui demandait de l'adopter. *Moi aussi, j'aimerais bien.* Mine de rien, je m'étonne qu'il ait choisi le métier d'avocat et qu'il n'en fasse pas quelque chose d'amusant, comme aider les vieilles dames ou donner des

cours en jetant des craies à la figure des mauvais élèves.

– Où allons-nous ? je lui demande en montant dans le métro, direction Mairie d'Issy.

– Je vais te faire découvrir mon endroit préféré.

Comme pour le réprimander de ne pas tout me dire, je lui donne un coup d'épaule mais, en fait, j'adore ça. J'aime l'attention qu'il porte à tout ce qui me concerne, même s'il a seulement décidé de partir

pique-niquer ce matin. Nous changeons à Sèvres-Babylone, désormais j'ai l'habitude. Me frayer un chemin dans les tunnels bondés, suivre les panneaux, monter dans une rame sans réfléchir. Alors que je commence à me sentir à l'aise, je réalise que cette ville n'est pas vraiment chez moi...

Pour la première fois depuis mon arrivée, il y a presque un mois, je sais avec certitude que je n'ai pas envie de partir.

Ansel attire mon attention vers la porte.

– *C'est là**, murmure-t-il en me prenant la main pour sortir avant que les portes ne se referment.

Nous sortons du métro et marchons quelques centaines de mètres avant qu'apparaisse le parc, comme sorti de nulle part. Je reste plantée sur le trottoir.

Je connais l'existence du Jardin des Plantes grâce aux guides qu'Ansel m'a achetés, ou

aux cartes de Paris que j'ai glissées dans mon sac en toile. Mais mon exploration méthodique de la ville ne m'y avait pas encore amenée. Voilà chose faite : je me tiens devant l'un des plus beaux jardins que j'aie eu l'occasion de visiter.

Au fond, entre deux rangées d'arbres, je distingue un château qui émerge de la végétation abondante. Les pelouses nettement tracées, les fleurs de toutes espèces, de

toutes couleurs qui s'épanouissent partout, font de ce parc un environnement enchanteur.

Nous nous promenons dans les allées en observant les alentours. Ansel m'explique fièrement que toutes les fleurs qui poussent en France sont plantées ici. Et il désigne le château, devenu le Museum d'histoire naturelle. Les arches de marbre qui abritent ces sciences, dans cet univers

sublime, rappellent leur noblesse aux visiteurs.

Tout est si chatoyant, si joli, que mes yeux n'arrivent pas à se fixer sur une fleur en particulier. J'admire les pensées colorées, et mon attention est attirée par les soucis et les zinnias, puis par les cosmos ou les canas.

– Regarde les... commence Ansel.

Et il porte deux doigts à ses lèvres en réfléchissant à la

traduction en anglais. Il manque rarement de vocabulaire, mais j'adore la tête qu'il fait quand c'est le cas. Il claque la langue puis abandonne et prononce le mot en français de sa voix la plus sexy du monde.

– *Coquelicot** ? Une fleur délicate de printemps. Rouge, parfois jaune ou orange. (Pensive, je secoue la tête.) Avant de s'ouvrir, le bourgeon ressemble à des testicules.

J'éclate de rire.

– Je vois !

Et il hoche la tête, aussi heureux que si nous avions planté toutes ces fleurs nous-mêmes.

– Tu devrais voir les coquelicots au printemps. C'est incroyable.

L'idée lancée en l'air perd de sa réalité, nous n'y prêtons pas plus attention que ça. Il me prend la main et continue à marcher.

Patiemment, Ansel me montre tout – les arbres, les fleurs, les bassins, les bâtiments –, me donne les noms en français et me demande de les répéter avec insistance, comme si améliorer ma maîtrise de la langue avait le pouvoir de m'empêcher de monter dans un avion le mois prochain.

Dans le sac en toile, Ansel a emporté du pain, du fromage, des pommes, des cookies. À l'ombre des arbres, nous nous

asseyons sur un banc – ici, on ne peut pas pique-niquer sur l’herbe – et dévorons alors que nous sommes tout sauf affamés. À ses côtés, je suis gourmande de tout. Cette sensation me ravit. Quand il sort le pain du sac et le rompt, les muscles de ses bras se tendent. Je ne peux m’empêcher de l’imaginer dans notre lit. Que fera-t-il ce soir ?

Commencera-t-il par me caresser ? Par me lécher, me mordiller jusqu’à ce que je le

supplie de me faire jouir ? Sera-t-il aussi impatient que moi, écartera-t-il ma culotte pour me prendre tout de suite ?

Concentrée sur la sensation agréable du soleil et de sa main dans mon dos, je ferme les yeux et me blottis contre son épaule. Il me raconte ce qu'il préfère dans ce jardin – l'architecture, l'histoire –, puis se tait et écoute les oiseaux pépier dans les arbres au-dessus de nos têtes. Pendant cette minute parfaite,

j'imagine ma vie avec Ansel, une succession de dimanches ensoleillés, avec la promesse de son corps sur le mien au coucher du soleil.



C'EST LA PREMIÈRE FOIS que nous passons une journée ensemble sans nous déshabiller, nous caresser, baiser – notre routine habituelle. Dix heures à arpenter Paris et à en découvrir les beautés en plein jour. Je ne

peux plus détacher les yeux de ses lèvres qui prononcent des mots charmants, de ses grandes mains si habiles qui pointent les bâtiments importants, de ses yeux verts malicieux qui plongent dans les miens. Je veux sentir le poids de son corps sur le mien.

À cette idée, je frémis. Notre nouvelle connivence me bouleverse également. Une journée à n'être que nous, Ansel et Mia. Mais à l'instant où nous

passons la porte, il m'embrasse sur le front et me sert un verre de vin avant d'allumer son ordinateur portable pour lire ses mails, après m'avoir promis de faire court. Assis devant son bureau, de dos, je vois la tension revenir dans ses épaules. Confortablement installée sur le canapé, je sirote mon verre de vin. Il tape un mail qui doit être d'une grande virulence vu la rapidité avec laquelle ses doigts frappent les

touches. Enfin, il clique sur « envoyer » et se balance en arrière sur sa chaise, une main nerveuse dans les cheveux.

– *Putain** !

– Ansel ?

– Hum ?

Il se penche et se frotte le visage.

– Viens une minute.

Avant de se lever, il soupire encore. Un coup d'œil à ses traits tirés, son regard morne, sa bouche serrée me suffit pour

savoir que le sort est brisé et que je me coucherai seule. Retour à la réalité, où sa vie mystérieuse et son job prennent tout son temps, où je ne suis qu'un élément temporaire dans une routine bien huilée...

Des étrangers qui partagent un appartement.

– Prendre ta journée t'a donné du travail en plus, c'est ça ?

Ansel hausse les épaules et m'effleure les lèvres.

– Je m'en fiche.

Puis il se penche, m'embrasse
avant de s'écarter
précipitamment :

– Mais oui. Je vais devoir aller
au bureau très tôt demain.

Nous sommes encore
dimanche, mais il est déjà
plongé dans sa semaine à venir.

– Pourquoi continues-tu à
travailler là-bas ?

Dans ma bouche, cette
question sonne bizarrement.
Chaque fois que nous parlons
de son travail, il s'excuse de

trop bosser et je lui réponds que je comprends. Mais en fait, pas du tout. Je m'en veux de ne jamais lui avoir demandé de m'expliquer exactement ce qu'il fait. Tout ce que je sais, c'est que sa boss est un dragon et qu'il pourra travailler n'importe où plus tard.

– Parce que je ne trouverai pas un bon job si je pars maintenant. C'est un cabinet très prestigieux. Et je dois mener ce procès à son terme.

Alors, il commence à me donner des détails vagues sur les entreprises qui s'affrontent, les questions de propriété intellectuelle et les techniques de vente au cœur du dossier. Soudain, j'écarquille les yeux.

J'ai déjà entendu parler de ce procès. Je connais les noms des deux entreprises en conflit. C'est un si gros procès que les journaux en parlent constamment. Pas étonnant

qu'il passe tant d'heures à travailler.

– Je ne savais pas que tu travaillais là-dessus. Comment as-tu réussi à trouver le temps d'aller à Vegas ?

Ansel passe une main dans ses cheveux et hausse encore les épaules.

– J'ai réussi à m'échapper trois semaines parce que personne n'avait besoin de moi. Ils prenaient les dépositions. Les congés prolongés sont

beaucoup plus courants en Europe qu'aux États-Unis, me semble-t-il.

Je l'attire à côté de moi sur le canapé, mais je le sens tendu. Il va se lever comme un ressort pour revenir à son ordinateur au lieu de me suivre au lit.

Je passe une main sur son torse sous son T-shirt. Il me tarde d'être à demain pour le voir dans sa « tenue de travail ». Tout de suite, une

bouffée de culpabilité me submerge.

– Tu portes un costume et une cravate au tribunal ?

Il éclate de rire.

– Je ne vais pas au tribunal, mais non, ils portent une robe traditionnelle à la cour. Je suis l'équivalent d'un associé junior ici. En France, le droit des entreprises ne fonctionne pas comme aux USA, même si dans les deux cas, il se différencie du droit pénal. Ici, la plupart des

accords se passent autour d'une table.

– Ce n'est pas la même chose qu'aux États-Unis, mais tu peux pratiquer le droit là-bas aussi, non ? Pourquoi ne pas être resté à la fin de tes études ?

Il secoue la tête et m'embrasse sur la joue. C'est la première fois qu'il ne répond pas à une question. Je ne sais pas si je suis déçue ou intriguée.

– J'espère que tu en finiras bientôt avec ce job. (Je lui

caresse la joue et ne résiste pas à effleurer ses lèvres.) J'espère que ce ne sera pas toujours comme ça. J'apprécie tellement le temps que je passe avec toi.

Ansel ferme les yeux, soupire et esquisse un sourire.

– Quand tu parles comme ça, j'ai réellement l'impression que tu es ma femme.

Chapitre 15

LUNDI, JE SUIS PRESQUE soulagée de l'entendre partir au travail. Enfin, je peux retourner dans la fameuse petite boutique de Pigalle. Je croise les doigts pour qu'elle ne soit pas fermée. Ansel semble apprécier les jeux de rôle – autant que moi, je

l'espère. Dans ces moments privilégiés où nous nous plongeons dans un personnage, nous nous révélons aussi nous-mêmes.

Et ce soir, je le ferai parler.

Heureusement, la boutique est ouverte. La même vendeuse m'accueille avec son sourire chaleureux. L'odeur d'iris me chatouille les narines. Tout de suite, elle me prend par la main et m'amène devant la lingerie et les accessoires.

– Qui voulez-vous être aujourd'hui ?

Il me faut quelque secondes pour trouver mes mots. Pourtant, je suis incapable de lui répondre directement.

– Je dois trouver un moyen de le secourir.

Elle m'examine longuement puis désigne un uniforme de soldat sexy. Ce n'est pas ce que je cherche. Soudain, mes yeux tombent sur un négligé d'un

rouge si vif qu'il pourrait me brûler les doigts.

Elle éclate d'un rire rauque.

– Oui, aujourd'hui vous lui viendrez en aide *là-dedans*. Quand vous êtes arrivée dans la boutique, vous marchiez la tête haute et vos yeux pétillaient de malice. C'est bon signe.

Ensuite, elle me tend un seul accessoire. Frémissante, je regarde ce qu'elle m'a donné. Je n'aurais jamais choisi ça toute seule, mais c'est parfait.

– Amusez-vous bien, *chérie**.



À FORCE DE ME MAQUILLER pour la scène, j'ai appris à maîtriser parfaitement l'eye-liner et le rouge à lèvres. Mon regard ténébreux et mes lèvres rouge vif subliment mon visage. J'étales juste assez de blush sur mes joues pour lui laisser entrevoir que mes intentions ne sont pas tout à fait innocentes.

Comme si Ansel pouvait en douter...

Longuement, je m'observe dans le miroir de la porte de la chambre. Ces derniers temps, mes yeux noisette ont pris une teinte jaune plus prononcée. Mes cheveux noirs et soyeux encadrent mon menton. Il faut que je coupe ma frange, qui effleure mes cils quand je cligne des yeux. Mais la femme qui me dévisage dans le miroir aime l'ombre que l'épaisse mèche

projette sur son visage. Elle sait regarder par-dessous les cils et flirter, surtout depuis qu'elle porte un serre-tête avec deux petites cornes écarlates de diablesse.

Le négligé en dentelle superposée sur du tulle macramé est somptueux. Les couches soyeuses donnent l'illusion de couvrir mon corps tout en laissant entrevoir la pointe de mes seins et mon petit string rouge assorti, même dans

la lumière tamisée de l'appartement.

Cette fois, quand j'entends les portes de l'ascenseur et le pas d'Ansel, je ne ressens pas le moindre trac.

Il entre, pose ses clés sur la petite table et glisse son casque dessous avant de se tourner vers moi. Je me suis installée sur une chaise, à quelques mètres de l'entrée.

– Mon Dieu, *Cerise** !

Lentement, il passe son sac par-dessus son épaule et l'abandonne par terre. En remarquant les cornes, il me sourit d'un air coquin.

– J'ai fait une bêtise ?

Dans sa bouche, le mot « bêtise » prend une tout autre dimension à cause de son accent. Je secoue la tête, me lève et marche vers lui. Histoire de lui donner le temps d'admirer mon déguisement dans tous ses détails.

– Non. Mais on m'a dit que vous aviez un problème.

Il lève les sourcils :

– Un *problème* ?

– Oui. Un problème *au travail*.

Une lueur s'allume dans son regard.

– Je vois.

– Je peux vous aider. Je suis ici pour négocier un accord.

Avec des gestes sensuels, je défais sa cravate.

– Qui vous envoie ?

– Mon boss, je lance avec un clin d’œil.

Encore une fois, il me parcourt des yeux et effleure mes lèvres du bout des doigts. Maintenant, je suis habituée à cette caresse. Au lieu d’ouvrir la bouche et de lécher son index, je le mords.

Avec un gémissement, il s’écarte puis rit :

– Vous êtes irrésistible...

Je le corrige :

– Je suis *puissante*. Si tout se passe bien ce soir, je peux mettre fin à ce procès interminable d'un seul claquement de doigts.

Je joue avec sa cravate et souris. Son expression passe de l'amusement au sérieux. On le dirait prêt à me supplier.

– Vraiment ?

– En échange de votre âme, je peux faire disparaître tous vos problèmes.

Son sourire revient, il m'attrape par les hanches.

– Quand vous me regardez comme ça, mon âme n'a plus beaucoup d'importance. Elle vous appartient. Maintenant, on peut négocier ?

Il se penche et plonge le nez dans mon cou.

Je m'éloigne un peu et retire sa cravate pour la passer autour de mon cou.

– Je suis contente que vous me posiez la question. (Je

déboutonne patiemment sa chemise.) Je dois d'abord évaluer la valeur de votre âme. Si vous me dites la vérité, ce soir, tout sera réglé. Vous serez le héros qui a sauvé la mise. Attention, si vous mentez... ce ne sera pas joli joli. Et je viendrai réclamer mon dû.

Sa fossette fait une brève apparition.

– Et à quel genre de questions dois-je répondre ?

– Je dois déterminer votre part de noirceur. Et j'espère que vous êtes très très *méchant*. Faire de vous un héros, c'est un sacré boulot. Mon boss n'est pas prêt à dépenser beaucoup d'argent, même contre une nouvelle âme.

Il a l'air perdu.

– Mais... plus mon âme est corrompue, plus elle a de valeur, non ?

Je secoue la tête :

– Si je traite avec vous, c'est pour vous ôter toute envie d'aller voir chez les anges. De toute façon, vous ne coûterez pas bien cher s'ils ne veulent pas de vous.

– Je vois, répond-il, amusé. (Le silence se fait entre nous, nos corps sont si proches que la tension monte. Pour une fois, je décide de tout. Les règles, le jeu. Je sens mon pouvoir. Mes mains tremblent : je suis son égale, sa femme, et je veux

l'aider.) Donc, je suis à votre merci. Si vous pouvez accomplir ce que vous semblez me proposer, d'accord.

– Déshabillez-vous.

Ses yeux brillent.

– Complètement ?

– Complètement.

Il s'exécute et fait glisser sa jolie chemise bleue sur ses épaules. Je m'efforce de fixer son visage. Le corps qu'il dévoile est mon monument français préféré.

– Comment êtes-vous entrée dans la profession ? demande-t-il en ouvrant sa ceinture.

– Mon boss m'a trouvée errant dans les rues, je lui raconte, incapable de résister à la vue de son torse. (Sa respiration devient haletante. Sous mes doigts, des frissons hérissent sa peau.) Il pensait que j'avais les qualités d'une bonne négociatrice. Quand j'ai appris que je pouvais choisir pour

cibles de jolis garçons comme vous, j'ai accepté sans hésiter.

Ansel enlève sa ceinture et la laisse tomber par terre. Son pantalon suit rapidement derrière.

Il enfouit ses mains dans son boxer. Essaie-t-il de m'exciter, s'attend-il à ce que je craque ?

Je n'en fais rien.

– Retirez tout. Je veux voir la marchandise.

Lentement, Ansel enlève son boxer. Je le sens sûr de lui et de

son pouvoir de séduction. Je ne m'habituerai jamais à le voir nu. Musclé à la perfection, il ressemble à une statue de bronze. Et cette peau incite à la gourmandise. Seigneur, j'ai tellement envie de le dévorer. Au prix d'un effort surhumain, je parviens à ne pas m'agenouiller pour le sucer.

Je ne sais pas comment, mais je résiste. Provocateur, il saisit la base de sa queue et la dirige vers moi. À l'aide de sa cravate,

je lui attache les mains derrière le dos. Serré, mais pas assez pour l'empêcher de se détacher s'il le désire.

Je le repousse légèrement.

– Asseyez-vous sur le canapé. L'interrogatoire va commencer.

– Je suis un peu nerveux, avoue-t-il avec un clin d'œil.

Il avance avec aplomb et s'assied tranquillement malgré ses liens.

– À ce stade, les gens sont toujours un peu nerveux. (Je le

suis jusqu'au canapé et m'assieds sur ses genoux. J'effleure son gland de l'index.)
Personne n'aime avouer ses mauvais penchants.

– Combien d'hommes avez-vous interrogés comme ça ?

Cette fois, dans sa voix perce de la jalousie. Enfin, il me semble. Ou bien l'idée que je fasse la même chose à un autre homme l'excite...

J'aimerais pouvoir le deviner au ton de sa voix.

– *Des milliers*, je murmure, ravie de voir ses yeux s'agrandir. Je suis la meilleure négociatrice des enfers. Si vous voulez que je me souviene de vous, vous avez intérêt à m'impressionner.

Après réflexion, c'était bien de la jalousie.

J'appuie mes fesses contre ses cuisses et me frotte à sa queue, puis je m'écarte. Ses épaules s'agitent comme s'il voulait

détacher la cravate qui serre ses poignets.

– Ça t'excite de me dominer, *Cerise** ? murmure-t-il, fasciné. J'aimerais trouver les mots pour te dire l'effet que tu as sur moi.

Incapable de s'en empêcher, Ansel est sorti de son rôle. Mais il n'a pas besoin de me le dire, je *vois* l'effet que je lui fais. Et je comprends brusquement ce qu'il me demande. Comme la nuit où nous avons joué à la soubrette

et au maître de maison : *fais-moi goûter.*

Sauf que cette configuration lui interdit de le demander directement.

Je passe les mains sur mon entrecuisse, glisse les doigts sous mon string en satin et décide d'attiser son désir. Je ferme les yeux et gémiss en me touchant. La tête rejetée en arrière, je saisis son menton et lui passe les doigts sur les lèvres.

J'adore l'entendre gémir aussi gravement, avec cette vibration dans la voix qui me donne envie de l'enregistrer pour l'écouter en boucle pendant que je le chevauche. Sa queue est dure et tendue, son gland touche presque son nombril. Une goutte scintillante se forme à l'extrémité et glisse le long de son sexe.

Ma poitrine se contracte de désir. Je ne pensais pas arriver si vite à mes fins. Il bande

suffisamment pour que ce soit inconfortable.

– Tu veux ma bouche avant de passer aux questions ? je murmure, en oubliant un instant le jeu.

La tension dans son cou, son air soudain vulnérable me donnent envie de m'occuper de lui.

– *Non**, réplique-t-il du tac au tac. Excite-moi.

– Très bien.

Je me lève, attrape un bloc de papier et un stylo sur la table basse et me penche pour lui donner une vue imprenable sur mes fesses. Une réussite si j'en crois son profond soupir.

Je parcours ma liste des yeux. J'ai pris des notes pour être sûre de ne pas oublier mes questions, une fois sur ses genoux. Dans l'intensité, du moment, lui nu, les mains attachées, je serais capable de tout laisser tomber.

Du bout de mon stylo, j'effleure la peau nue de son torse et ses cuisses musclées.

– Commençons par une question facile.

Les yeux fixés sur mes seins, il acquiesce.

– *D'accord**.

Ok.

– Si vous avez déjà tué quelqu'un, votre âme ne vaut pas grand-chose parce qu'on est sûr de la récupérer de toute façon.

À l'aise, il sourit.

– Je n'ai jamais commis d'assassinat.

– Vous avez déjà torturé quelqu'un ?

Il éclate de rire.

– Non. C'est plutôt le contraire, à l'instant présent.

– Nous allons évoquer les péchés capitaux. En général, c'est sur ceux-là que les âmes perdent le plus de valeur.

Je lève les yeux de ma liste et me lèche les lèvres.

Concentré, il fait oui de la tête comme s'il croyait vraiment que j'avais le pouvoir de changer son destin ce soir.

– L'avarice ?

Ansel éclate de rire.

– Je suis *avocat*.

J'acquiesce et fais mine de prendre note.

– Vous travaillez dans une boîte que vous détestez mais qui vous paie un salaire indécent pour représenter une énorme entreprise en procès contre une

autre. On peut parler de gourmandise, non ?

– Sûrement.

Ansel rit, sa fossette se creuse.

– Orgueil ?

– Moi ? Je suis humble comme personne.

– D'accord. Luxure ? je lance en me mordant les lèvres.

Il esquisse un mouvement de hanches, je fixe sa queue, puis son visage, en attendant la réponse. Mais elle ne vient pas.

Sous son regard pénétrant, j'ai soudain très chaud. Je dois le quitter des yeux.

– Envie ?

Pendant un long moment, il reste silencieux. Je le dévisage. Il est perdu dans ses pensées, comme s'il ne s'agissait plus d'un jeu. Pour la première fois, je réalise que ça ne l'a peut-être jamais été. Mais il m'est impossible, en tant que Mia, de lui demander tout ça. Personne n'est parfait, et quelque part,

j'ai besoin de comprendre quels sont ses travers. Paradoxalement, être habillée en diablesse m'en donne la force.

– Je ressens de l'envie, oui.

– J'ai besoin de plus de détails. L'envie de *quoi* ?

Je l'embrasse sur la joue.

– Avant, ce n'était pas le cas. J'ai tendance à me concentrer sur le positif. Finn et Oliver... je les énerve parfois. Ils disent que je suis impulsif ou capricieux.

Mais maintenant, quand je vois la liberté dont mes meilleurs amis disposent... c'est ça que je *veux*. Ce doit être de l'envie.

Cette réponse-là fait mal. La piqûre que je ressens devient brûlure qui remonte dans ma gorge. J'avale ma salive avant de répondre :

– Je vois.

Immédiatement, Ansel se rend compte de ce qu'il vient de dire et me cherche des yeux.

– Rien à voir avec le fait d’être marié et que ce ne soit pas leur cas ! Et ça n’a rien à voir avec l’annulation. J’étais d’accord pour attendre. Pas seulement parce que je te l’ai promis.

– Ok.

– C’est sur d’autres plans que j’envie leur situation, continue-t-il avant de se taire, attendant que mon expression s’adoucisse. Je ne voulais pas revenir à Paris. Pas pour mon job.

Je plisse les yeux.

– Ah bon ?

– J'adore cette ville – c'est la ville de mon cœur – mais je ne voulais pas m'y installer pour ces raisons-là. Finn est fou de sa ville de naissance, il n'a jamais voulu la quitter. Oliver ouvre une boutique à San Diego. Je les envie parce que je sais à quel point ils sont heureux d'être exactement là où ils ont décidé d'être.

Les questions défilent dans ma tête. Finalement, je pose celle

que je lui ai déjà posée hier soir :

– Alors, pourquoi être revenu ?

Il m'observe avec intensité.

– Je me suis senti obligé.

Je suppose qu'il parle de l'obligation liée au job qu'il ne peut pas quitter. Même s'il le déteste, c'est une opportunité unique.

– Et où voudrais-tu vivre ?

Il s'humecte les lèvres.

– Je voudrais au moins avoir la *possibilité* de suivre ma femme quand elle partira.

Mon cœur bat très fort. Retour au jeu. Je choisis d'oublier la *paresse* et la *colère* pour creuser.

– Vous êtes marié ?

L'air très sérieux, il acquiesce.

– Oui, je suis marié.

– Et où est votre femme pendant que je monte sur vos genoux, en sous-vêtements provocants ? Vous êtes nu, je vous le rappelle.

– Elle n'est pas ici, murmure-t-il avec un air de conspirateur.

– Et vous comptez en faire une habitude ? je demande en souriant, pour donner un peu de légèreté à notre conversation. Laisser entrer des femmes à demi nues chez vous alors que votre épouse n'est pas là ? C'est bien que vous abordiez le sujet puisque l'infidélité est le prochain point sur ma liste.

Son visage se ferme. *Merde*, j'ai touché un point sensible. Je ferme les yeux et me souviens de ce qu'il m'a raconté à propos de son père, de son infidélité chronique, du ballet des femmes dans sa maison, qui ont poussé sa mère à repartir aux États-Unis à la première occasion.

Je suis sur le point de m'excuser, mais il me prend de court.

– Il m’est arrivé d’être infidèle.
(Tous mes organes semblent soudain touchés en même temps : je ne peux plus respirer, mon cœur cesse de battre, mon ventre se retourne.) Mais je n’ai jamais trompé ma femme. (Il paraît ne pas remarquer que je panique. Prise de vertige, je ferme les yeux. Je me concentre sur ce qu’il vient de dire. Progressivement, les battements de mon cœur reprennent un rythme normal dans mon corps

tendu. Sur ce plan, il ressemble donc à son père.) J'essaie de m'améliorer depuis.

Encore plusieurs minutes s'écoulaient avant que je puisse ouvrir la bouche. Ma voix tremblante hésite sur les mots :

– Bonne nouvelle, c'est beaucoup plus intéressant pour notre négociation.

– Je n'en doute pas.

– J'ai besoin de détails, bien sûr.

Enfin, il esquisse un sourire.

– Bien sûr, reprend-il en appuyant la tête sur le canapé, sans me quitter des yeux. J'ai rencontré une Française. Elle venait d'Orléans.

Il se tait, ferme les yeux. La tension est palpable. Cette explication a beau être très factuelle et très détachée, il semble affecté.

Parce que je porte de la lingerie et qu'il est complètement nu ? Ou

parce que ma réaction l'inquiète ?

Je pose une main sur sa poitrine.

– Racontez-moi, je murmure, angoissée. Je veux tout savoir.

En fait, je n'en suis pas si sûre.

Il se détend.

– J'étais en droit et nous avons continué notre relation à distance. Elle faisait des études de mode à Paris. (Il me dévisage avant de continuer.) En matière d'émotions, je peux être impulsif. Après les premiers

mois... je me suis rendu compte que nous étions plus amis qu'amants. Mais j'étais convaincu que la passion reviendrait à mon retour. La distance compliquait tout. Je me sentais seul et... deux fois, j'ai partagé le lit d'une autre fille. Minuit ne l'a jamais appris.

Minuit. Il me faut quelques secondes pour comprendre la signification du prénom en français. J'imagine une fille à la chevelure éblouissante, assise

sur ses genoux, caressant sa poitrine comme moi maintenant. Je l'imagine bander pour elle comme il bande pour moi.

Vivrons-nous la même chose ? Sa passion s'éteindra-t-elle ? J'ai envie de poignarder la jalouse qui sommeille en moi.

– Je me sentais coincé. Elle m'attendait, donc je suis revenu. J'ai dit oui à ce job que je déteste. J'avais tort. Paris ne

nous a pas rendu notre bonheur.

– Combien de temps êtes-vous restés ensemble ?

Il soupire :

– Trop longtemps.

Il est revenu en France il y a un an environ et a fini son droit juste avant. *Trop longtemps*, ça ne veut rien dire.

Mais il est temps de s'écarter de cette pente glissante. Notre jeu perd de sa légèreté, mon

esprit s'embrume. Ça ne nous ressemble pas.

Nous sommes mariés pour l'été. Or, les mariages d'un été n'impliquent pas d'aborder des questions aussi gênantes. Je porte un costume de diablesse et il est tout nu. Comment pourrait-on prendre les choses au sérieux ?

Je fais semblant de prendre des notes et le dévisage à nouveau.

– Je pense que je dispose de toutes les informations dont j'ai besoin.

Peu à peu, il se détend. Ses jambes se relaxent, tout comme son ventre, ses épaules et finalement les traits de son visage. Je sens que quelque chose se dénoue quand il sourit.

– Donc, c'est tout bon ?

Je claques des doigts et acquiesce.

– Je ne peux pas vous obtenir une promotion, mais ce n'est

pas ce que vous recherchez, n'est-ce pas ?

– Pas si ça signifie que je dois continuer à travailler dans ce cabinet.

– Demain, Capitaux abandonnera ses poursuites et tout le monde apprendra que c'est parce que vous avez trouvé le document qui innocente Régal Biologique.

Après un soupir dramatique, il s'essuie le front.

– Vous venez de me sauver.

– Donc à mon tour ! Il est temps que je réclame mon dû. (Je l’embrasse dans le cou.) Hum... préférez-vous ma main ou...

– Ta bouche, me coupe-t-il.

Avec un sourire diabolique, je secoue la tête.

– Ce n’est pas ce que j’allais proposer.

Impatient, il soupire. La tension revient dans ses bras et dans sa poitrine. Je fais glisser mes ongles sur son torse.

– Alors ?

Je pose un doigt sur ses lèvres.

– Ma main ou *votre* main. Si vous choisissez ma main, c'est tout ce que vous obtiendrez de moi et vous resterez attaché. Si vous choisissez votre main, je vous détache, bien sûr... mais vous pourrez aussi me regarder me caresser.

Ses yeux s'écarquillent comme s'il ne me reconnaissait plus. Pour être honnête, je ne me

sens plus moi-même. Je n'ai jamais été aussi audacieuse avec personne. L'idée m'est venue comme ça...

Et je sais déjà ce qu'il va choisir.

Il se penche, m'embrasse dans le cou et répond :

– J'utilise ma main et toi la tienne.

Suis-je soulagée ou nerveuse ? Je lui détache les poignets, et sans me laisser le temps de réagir, il m'attrape par les

hanches, écarte mon string trempé et me frotte contre lui avec un grognement. Sans effort ni réflexion préalable, je me laisse aller à la pression délicieuse de son sexe tendu contre mon clitoris. Si longtemps à côté de lui, à l'écouter, à jouer avec lui, je ne m'étais pas rendu compte de mon niveau d'excitation. Je suis trempée.

Et je le *désire*. Je veux sentir sa queue aller et venir en moi, et

tout oublier, si ce n'est cette sensation. Je veux entendre sa voix, ses soupirs, ses gémissements entre anglais et français, et finalement ses cris incompréhensibles.

Mais ce soir, pour le meilleur ou pour le pire, c'est moi qui commande. Aucun suppôt de Satan ne serait assez faible pour se laisser marcher sur les pieds par un vulgaire humain. Même s'il est beau comme un dieu et s'il a tout compris :

– Tu mouilles tellement...
murmure-t-il.

Je me lève, fais glisser mon string rouge sur mes jambes et le lance sur ses genoux. Il le porte à son visage et me regarde, fasciné ; je m'installe sur la table basse. Il attrape sa queue et commence à la branler lentement.

Je me sens perverse, mais aussi surprenant que cela puisse paraître, ce petit spectacle ne me demande aucun effort. Il n'y

a rien de plus sexy qu'Ansel se masturbant. Je fais comme s'il pensait à moi, tout seul. Ou comme si je pensais à *lui*. Je me caresse, ses mouvements deviennent plus frénétiques, sa respiration s'accélère.

– Montre-moi comment tu te caresses quand je travaille si loin de toi.

La tête tournée vers lui, je m'allonge sur la table et utilise mes deux mains. Il veut me voir jouir. Voilà la conclusion

logique de nos jeux : les déguisements, les rôles. Je me pénètre de deux doigts et me caresse le clitoris de l'autre main. Mon cœur bat plus vite, il gémit, comme pour me demander de jouir pour lui.

Mes doigts ne sont pas aussi habiles que les siens. Sans parler de sa queue. Mais ses yeux sur moi font monter l'excitation, la douleur sourde dans mon sexe s'empare de tout mon corps et je me cambre sur

la table. Et je jouis dans un cri bref. Avec un soupir de soulagement, il se laisse aller. Je m'appuie sur un coude pour le voir jouir, éjaculer dans sa main et sur son ventre.

Ma vision se trouble, Ansel se lève et me plaque au sol. Il me pénètre tout de suite. Dans la faible lumière des bougies qui brûlent encore, je ne vois plus que lui. Il attrape la bretelle de mon négligé et dénude l'un de mes seins.

– Tu viens de jouir ?

J'acquiesce. Mon rythme cardiaque revient brièvement à la normale puis redouble d'ardeur. Je sens le sperme sur son ventre, ses mains sur mes hanches. À nouveau, il bande à fond, ce qui me flatte et me donne une sensation de puissance étourdissante.

– Si j'avais été Satan ce soir... commence-t-il avant de soupirer profondément.

Tout est étonnamment silencieux autour de nous.

– Quoi, Ansel ?

Il m’embrasse l’oreille et le cou.

– Tu as déjà été infidèle ?

– Non, je réponds en lui caressant le dos. En revanche, j’ai tiré sur un type à Reno juste pour le plaisir de le voir mourir.

Il éclate de rire, mon corps se contracte autour de son sexe dur comme de la pierre.

Je m'écarte à peine pour le regarder.

– Et ça t'excite d'être marié à une criminelle ? Quelque chose ne tourne pas rond chez toi...

– J'adore ton humour, corrige-t-il. Et ton corps, et ce que tu as fait ce soir.

Ansel prend mon deuxième sein dans sa main, en effleure la pointe. Il est assez fort pour me briser en deux, et pourtant il me touche comme de la porcelaine.

Je pensais être la seule à avoir remarqué le nouveau balancement de mes hanches, la récente lourdeur de mes seins, mais ce n'est pas le cas. Ansel s'attarde sur ma poitrine, joue avec. La cuisine française me fait beaucoup de bien... Je me laisse peut-être un peu trop aller. Mais ça n'a aucune importance, j'aime mes formes. Maintenant, il ne me reste qu'à trouver le secret des Françaises

pour manger de tout et rester mince comme un fil de fer.

– Je vois que tu fais attention à ton corps. Tu sais que ton mari apprécie que tu aies davantage de hanches. J'adore pouvoir attraper tes fesses à pleines mains, sentir tes seins s'agiter sur mon visage quand tu es sur moi.

Comment fait-il ?

Ses cheveux tombent devant ses yeux, on dirait un petit garçon, mais ses paroles

contredisent cette image. Sa respiration, ses mains effleurent mon corps.

Tout en me couvrant de baisers, Ansel remue lentement en moi. Mon corps répond, se tend, dans l'attente du plaisir qui va exploser. J'ai l'impression de m'envoler.

– Ce soir, *Cerise**... merci d'avoir essayé de *me* sauver.

Il insiste sur le pronom.

Il me faut un moment pour comprendre. L'adrénaline court

si vite dans mes veines que mes doigts rougissent et que mon cœur tambourine dans ma poitrine.

Passer l'été à Paris.

Il savait qu'il n'y avait pas de place pour moi, mais ça n'avait aucune importance. Il devait d'abord essayer de me sauver.

Chapitre 16

ALORS QUE JE DORS ENCORE, je sens Ansel ramper sur le lit et se pencher sur moi. Sa chaleur m'enveloppe. Son regard persistant me tire du sommeil.

Les sourcils froncés, je m'étire : il porte déjà une chemise blanche à motifs

géométriques violets

parfaitement repassée.

D'une voix pâteuse, je demande :

– Tu pars déjà ? Attends... (Je réfléchis à toute vitesse.) Nous sommes mardi. Donc, tu travailles aux aurores.

Il m'embrasse sur le nez, me caresse l'épaule, la poitrine et la taille.

– Plus que quelques semaines de folie.

– Pour moi aussi. (Je glousse et soudain mon sourire s'évanouit.) Euh... Pourquoi j'ai dit ça ? Maintenant, je vais devoir avaler un énorme croissant au chocolat pour me remettre.

– *Croissant**, répète-t-il en m'embrassant. Tu t'améliores, *Cerise**. Mais ça s'appelle un *pain au chocolat**.

Ansel m'effleure les lèvres. Je souris et lui mords le bout du doigt. Je n'ai pas envie de

l'attrister avec l'évocation de mon départ imminent. Nous nous sentons tellement mieux quand nous prétendons que nous ne nous quitterons jamais.

À nouveau, il effleure mes seins.

– Je suis certain que Capitaux acceptera l'accord qu'on va mettre sur la table.

– J'aimerais tellement que tu restes.

– Moi aussi.

Il m'embrasse si tendrement, avec tant d'amour, que ma poitrine se contracte douloureusement. J'ai du mal à respirer, c'est comme si Ansel venait de s'introduire dans ma cage thoracique pour tout détraquer.

– Tu as déjà prévu quelque chose aujourd'hui ?

Je secoue la tête.

– Alors, c'est l'occasion parfaite pour pratiquer ton

français, annonce-t-il d'un ton résolu.

– Avec qui ?

– Madame Allard, au rez-de-chaussée. Elle t'aime déjà et pense que nous sommes sur le point d'avoir un enfant !

J'écarquille les yeux et pose les mains sur mon ventre.

– *J'ai tant* grossi que ça ?
Vraiment ?

Ansel éclate de rire et m'embrasse.

– Non, je n’ai pas l’impression.
Dis-moi comment on dit « je ne suis pas enceinte » *en français**.
Tu pourras lui expliquer toi-même qu’elle se trompe.

Je ferme les yeux et réfléchis :

– *Je ne... suis pas...* euh...

– *Enceinte**, m’aide-t-il.

Ses yeux me parcouraient comme une caresse. Et s’il enlevait ses vêtements pour me faire l’amour avant de partir au bureau ?

Il a beau faire mine de s'éloigner, je distingue la bosse sous son pantalon de costume, juste à côté de la fermeture Éclair.

Je me cambre en tendant la main vers lui.

– Dix petites minutes...

Mon ton est léger, mais il ne peut pas s'empêcher de me prendre au sérieux.

– Impossible.

– Je sais.

– Je suis tellement désolé, Mia. (Il m’observe). Je savais que j’aurais du travail... À quoi pensais-je ? Maintenant tu es ici et je suis *fou* de toi. Mais je ne regrette rien.

– Stop, je lui dis en posant la main sur sa queue. C’est la meilleure chose qui me soit arrivée ces dernières années.

Il ferme les yeux et s’allonge sur moi.

– C’est étrange, n’est-ce pas ? demande-t-il en blottissant son

visage dans mon cou. Mais c'est authentique. On n'a jamais fait semblant.

Les images colorées et si vivantes de notre mois ensemble me reviennent, m'emplissant de nostalgie et d'émotion. Les deux premières semaines à le voir par éclipses. Après ma maladie, quand j'étais si désorientée. Notre première fois hésitante à Paris. L'érotisme brûlant de la nuit où je me suis déguisée en soubrette. Je n'arrive pas à

aborder le sujet de l'annulation du mariage. Ne serait-ce qu'y penser est de plus en plus difficile.

Je lui demande dans un murmure.

– Qu'allons-nous faire ?

Ansel, mon rayon de soleil, m'illumine de son sourire, comme s'il savait que chaque fois que l'un de nous se sent triste, l'autre doit redoubler d'énergie. C'est l'inconvénient de cette merveilleuse aventure,

née d'un élan qui retombera forcément un jour.

– Ce soir, on baisera jusqu'à épuisement. (Cette fois, il se lève et je sais qu'il va partir.) Laisse-moi te regarder encore une fois.

Il soulève l'édredon. Quand il retombe sur mon corps nu, Ansel est parti. Au loin, la porte se referme en claquant.



MADAME ALLARD ne me demande pas tout de suite si nous attendons un enfant – elle parle d’abord longuement du nouveau chien de l’immeuble et des raisins du marché du coin. Mais il me faut de longues minutes pour la convaincre que ce n’est pas le cas. Je finis par dire :

– *Madame, je ne suis pas enceinte**.

M'entendre parler français la ravit. Ce qui me donne envie de faire un effort pour commander toute seule mon plat au restaurant.

Mais l'air grognon du serveur aux sourcils fournis me décourage. Je lui demande mon plat favori – la *soupe à l'oignon** –, dans un anglais embarrassé.

Les gens pensent-ils que j'ai suivi Ansel parce que je suis enceinte ? Même s'il n'est parti

que trois semaines, qu'imagine son entourage ? Ce qui m'amène à m'interroger pour la première fois : l'a-t-il dit à sa mère ? À son père ?

Pourquoi suis-je en train de sourire à l'idée d'être enceinte ? Je devrais, au contraire, être affolée. Mais *enceinte*, c'est un mot magnifique. L'idée d'être *pleine*, pleine de lui, d'un petit être qui grandira, est encore plus belle. Même si aucun enfant ne se trouve dans mon

ventre, impossible de refouler ce sentiment.

Et je ne peux m'empêcher de ressentir une bouffée d'espoir. Immédiatement, mon ventre se serre.

Soudain, je sors mon téléphone de ma poche et lui envoie un message :

Tes parents savent que tu es marié ?

Comment se fait-il que je n'aie pas encore pensé à lui poser la question ?

J'ai le temps de finir mon déjeuner. Il ne me répond qu'une heure plus tard pendant que je me promène dans notre quartier, un peu au hasard. Mon téléphone vibre.

Ma mère est au courant, mais pas mon père.

Et puis :

Ça te pose un problème ?

Je sais qu'il est en pleine journée de travail et qu'il n'a

que quelques minutes devant lui. Je tape rapidement :

Non. Mes parents ne sont pas au courant. Mais je viens juste de réaliser que nous n'en avons jamais discuté. Nous en parlerons plus tard, mais pas ce soir.

Je fixe mon téléphone. C'est assez énigmatique.

Pourquoi pas ce soir ?

Parce que ce soir, tu seras une séductrice

féroce, pas mon épouse.

Je commence à réfléchir à ma réponse – en gros *oh oui et rentre le plus vite possible* -, mais mon téléphone vibre. Nouveau message... d'Harlow.

Je suis au Canada.

Mes yeux s'écarquillent, je réfléchis aux diverses explications plausibles sans parvenir à écarter la première solution qui me vient à l'esprit. Harlow a de la famille au Canada, mais rien à y faire. Je

lui réponds si vite que je fais cinq fautes en une phrase :

Tu y es allée pour baiser Finn ?????

Elle ne répond pas immédiatement.

Instinctivement, j'envoie un message à Ansel pour avoir confirmation.

Pas à Lola.

C'est drôle, tout naturellement, je pense d'abord à envoyer un message à Ansel... *Bordel*, nous formons donc

désormais un véritable couple.
Mes doigts tremblent.

Harlow est-elle allée
au Canada pour voir Finn
ce week-end ?!

Quelques minutes plus tard,
Ansel répond :

Ils ont dû nous écrire
à peu près au même
moment. Apparemment,
elle est arrivée nue
sous son trench-coat.

J'acquiesce :

Ça lui ressemble. Comment a-t-elle pu passer la sécurité sans avoir à l'enlever ?

Aucune idée. Mais ils n'ont pas intérêt à nous voler notre jeu des déguisements.

Je frissonne d'excitation.

À quelle heure penses-tu rentrer ?

Je suis là avec le dragon jusqu'aux alentours de 21h.

Vingt et une heures ?
Immédiatement, je me sens
découragée. Je lui envoie un Ok
laconique et remets mon
téléphone dans mon sac. Et
puis je repense à ce qu'il m'a
dit. Il veut que je le séduise ce
soir ? Pas de problème.



CES DERNIERS TEMPS, Ansel
m'envoie toujours des messages
à l'heure du dîner – il sait que
je suis à l'appartement et que je

l'attends. Aux alentours de 19h, je ne quitte plus mon smartphone des yeux.

Installée dans la chambre, je suis prête. Mon téléphone vibre sur le duvet à côté de moi.

N'oublie pas mes projets pour ce soir. Mange avant. Tu risques de te coucher tard.

Les mains tremblantes, j'appuie sur son prénom pour l'appeler. Une sonnerie, deux sonneries...

– *Allô*, répond-il avant de continuer en anglais. Mia ? Tout va bien ?

– Professeur Guillaume ? je lance d'une voix aiguë. Je vous dérange ? Je sais que ce n'est pas une heure pour vous contacter mais...

À l'autre bout du fil, il reste silencieux puis s'éclaircit la gorge :

– En fait, Mia, dit-il d'une voix sévère que je ne reconnais pas. Je suis occupé. Qu'y a-t-il ?

Je me caresse la poitrine, le ventre, écarte les jambes.

– J'ai quelques questions à propos de votre dernier cours, mais je peux vous rappeler plus tard si vous n'êtes pas disponible.

J'ai envie d'entendre sa voix, de me donner du courage de faire des folies au moment où il s'y attend le moins. Il est peut-être assis en face de quelqu'un...

Je l'imagine se pencher vers la table, appuyer son téléphone sur son oreille et m'écouter attentivement.

– Non, je t'écoute. Alors ?

Mes mains glissent sur mes seins. Je visualise les siennes, son regard brûlant, son corps tout près du mien...

– Un peu plus tôt, aujourd'hui... (Il soupire profondément, je cherche dans les souvenirs qui me restent de mes cours de droit.) Vous

parliez des politiques judiciaires...

– Oui ?

Au ton de sa voix, je sais qu'il est seul dans son bureau. Sa voix est rauque, provocante, grave comme s'il était nu dans le lit. J'imagine son regard pétillant, ses efforts pour le dissimuler derrière une façade sévère et un air calculateur.

– De ma vie, je n'ai été aussi passionnée par un cours. (Je tiens mon téléphone coincé

entre mon oreille et mon épaule, et je me caresse les seins. Mes seins... Ansel est fou de ma poitrine comme aucun autre homme ne l'a jamais été. Et sous ses mains, ils sont si sensibles...) Je n'ai jamais autant apprécié un cours.

– Ah oui ?

– Et je ne pouvais m'empêcher de penser... (Je marque une pause pour l'effet mais aussi parce que j'entends sa respiration précipitée, et que

mon corps brûle de *désir*.)... à ce qu'il se passerait si nous étions amenés à nous voir en dehors des cours.

Mon cœur bat très vite, il prend son temps pour répondre.

– Vous savez que c'est impossible, Mademoiselle Holland.

– À cause des règles que nous avons instaurées ? Ou parce que vous n'en avez pas envie ?

Mes doigts s'aventurent sur ma peau mouillée à force d'entendre sa voix, sa respiration dans le téléphone. Je me le figure derrière son bureau, une main sur son érection. Cette pensée me fait haleter.

– À cause des règles. (Il murmure.) Et je ne *peux* pas l'imaginer. Vous êtes mon élève.

Excitée, je gémiss. Je sens son désir. Il a envie de *moi*, même

s'il est loin et qu'il travaille sans arrêt.

Comment me sentirais-je si j'étais réellement son élève ou l'une des filles dans le métro qui, juste en le regardant, le *désirent* ? Quelle torture de s'asseoir en face de lui, d'écouter sa voix grave, de respecter la distance professeur-élève ! Impossible de ne pas craquer, caresser sa poitrine et ses cheveux, tout faire pour attirer son regard...

– Mia, je devine que vous faites quelque chose de... très peu convenable, n'est-ce pas ?

Sa voix est redevenue sévère. C'est la première fois que je ne peux pas voir son visage pendant que nous jouons, mais je sais qu'il fait semblant. Même en colère, sa voix n'est jamais sévère avec moi. Il reste toujours le même.

Je me cambre sur le lit, la chaleur monte dans mes cuisses et dans mon ventre.

– Vous avez envie de m’entendre ? Ça vous plaît de m’imaginer le faire dans votre lit ?

– Vous êtes *dans mon lit* ? siffle-t-il, furieux. Mia ! Êtes-vous en train de vous masturber ?

L’excitation du jeu m’envahit, je suis prise d’un vertige. Je me souviens de son regard ce matin, de son désir de me prendre avant de partir travailler. Je me remémore la

sensation de sa bouche dans mon cou, hier soir, quand il m'a attirée sur sa poitrine pour m'enlacer comme toutes les nuits. Je murmure à peine :

– Oh, oh, *mon Dieu...*

À l'autre bout du fil, il grogne. Je jouis, en pensant très fort qu'*il* me touche, que ce sera tellement plus agréable quand *il* me touchera un peu plus tard.

Facile de m'imaginer. Il m'a déjà vue faire tant de fois.

Mes jambes tremblent, je crie dans le téléphone, encore sur la vague du plaisir brûlant qui monte et monte en moi. Je gémiss son prénom, des phrases incohérentes m'échappent, mais je sais qu'il m'écoute, qu'il ne *peut rien faire* d'autre. Ni me toucher ni me sentir contre lui. Ça m'excite encore plus. Mon orgasme dure, puis mes mains retombent lourdement sur le matelas.

Somnolente, satisfaite – enfin, pour l’instant –, je souris au téléphone.

– Mia.

Je cligne des yeux, avale ma salive et murmure.

– Mon Dieu, je n’arrive pas à croire que j’aie fait ça. Je suis tellement dés...

– *Ne bouge pas.* J’arrive très vite pour... punir cet acte déraisonnable.



JE ME SUIS ASSOUPPIE en l'attendant. Soudain, la porte s'ouvre en grand, j'entends le verrou heurter le mur et je sursaute dans le lit. Je me lève, lisse ma minijupe sur mes cuisses, me frotte les yeux. Ansel fait irruption dans la chambre et hurle :

– Tu crois vraiment que je vais laisser passer ça ?

Désorientée, je fais un pas en arrière. Mon cœur bat très fort,

j'essaie de me remémorer le jeu.

– Je... vous m'avez dit de ne pas bouger.

Il marche vers moi, se fige au bord du lit, retire sa cravate d'un geste impatient.

– Tu t'es introduite dans *mon* appartement...

– La porte était ouverte...

– ... tu t'es installée dans *mon* lit.

– Je...

Les yeux comme des soucoupes, je l'observe. Il a l'air

réellement énervé. Mais il passe le doigt sur ma lèvre inférieure pour me rappeler que ce n'est qu'un jeu.

– Mia, vous venez d'enfreindre cent règles universitaires et plusieurs lois ce soir. Je pourrais vous faire arrêter.

Je m'agenouille sur le lit et pose les mains sur sa poitrine.

– Je ne savais pas comment attirer votre attention...

Il ferme les yeux, me caresse les joues, puis le cou et les

épaules. Je ne porte qu'une jupe courte et des sous-vêtements. Il effleure mes seins avant de serrer les poings.

– Tu crois que je ne t'avais pas remarquée en classe ? Au premier rang, avec des yeux de cocker pendant tous les cours, les lèvres si épanouies, si rouges, que je n'imaginai rien d'autre que de les voir embrasser ma queue ?

– Je peux vous montrer...

Les yeux plissés, il hésite :

– Je pourrais être renvoyé.

– Je vous promets de ne rien dire à personne.

Quel merveilleux acteur ! On dirait qu'il craint réellement pour son poste. Les yeux fermés, la mâchoire contractée, il lâche :

– Si tu crois que c'est une manière de te récompenser alors que tu es entrée par effraction chez moi...

– Je ne...

Il sait que je joue mon rôle. J'obtiens tout ce que je veux, mon sourire malicieux le fait haleter. Il m'attrape les seins avec rudesse.

Mon corps se tend entre ses mains, tous mes muscles se contractent et envoient de la chaleur dans ma poitrine, dans mon ventre, entre mes jambes. J'ai tellement envie de lui que l'urgence me coupe le souffle. Je plonge les mains dans ses cheveux et l'attire contre moi.

Ainsi, il ne peut pas s'éloigner d'un centimètre.

Mais c'est une ruse. Il s'échappe aisément de ma prise et me regarde de ses yeux brillants.

– J'avais beaucoup de travail tout à l'heure.

– Je suis désolée...

À côté de lui, je me liquéfie. Il ferme les yeux, ses narines frémissent.

– À ton avis, est-ce que je peux me concentrer quand je

sais que tu es ici et que tu te touches exactement comme je rêve de te caresser ?

Les yeux plantés dans les miens, il passe une main autoritaire sous ma culotte et enfonce deux doigts en moi.

– Qui t'a fait mouiller ?

Les yeux fermés, je ne réponds pas. Je m'empale sur ses doigts et agrippe son poignet pour mieux les baiser. Il refuse manifestement de les faire bouger lui-même. Je suis en feu,

partout, surtout dans mon sexe, j'ai *besoin* de jouir, qu'il me fasse jouir.

Mais il retire ses doigts, les enfonce dans ma bouche et m'oblige à les lécher. De sa main libre, il me saisit la mâchoire et me force à garder les lèvres ouvertes.

– Qui. T'a. Fait. Mouiller ?

– Toi... je parviens à articuler malgré ses doigts intrusifs. J'ai pensé à toi toute la journée, pas seulement quand je t'ai appelé.

(Je le regarde dans les yeux, son regard de colère et de luxure est incandescent, à m'en couper le souffle. Ensuite il s'adoucit, et nous oublions un instant nos rôles.) Je pense à toi tout le temps.

Ansel sait que je dis la vérité. Il contemple mes lèvres, me caresse le ventre.

– Vraiment ?

– Et je me fous des règles. De ton travail. Je veux que tu oublies tout ça.

Sa mâchoire se contracte.

– J’ai envie de *toi*. Le semestre sera bientôt terminé.

– Mia...

Dans son regard, je perçois toute l’intensité du conflit qu’il vit. Que ressent-il ? Il ne peut pas ignorer ce désir qui fait tout passer au second plan, qui prend possession de mon corps. *Notre* été touche bientôt à sa fin. Dans deux semaines, comment vais-je réussir à vivre loin de lui ?

Qu'allons-nous faire ?

Mon cœur bat si fort que ma poitrine va exploser. Comme des cymbales qui s'entrechoquent sur un rythme constant de basse. Mes côtes tremblent. Je connais ce sentiment. Je dois lui en parler.

Mais est-ce trop tôt ? Je ne suis ici que depuis un mois.

– Ansel... je...

Ses lèvres s'écrasent sur les miennes, il m'embrasse profondément, la langue

inquisitrice. Je me laisse aller contre lui, appréciant son goût viril d'océan et de coucher de soleil.

– Ne dis rien. (Il doit avoir deviné que j'allais lui avouer mes sentiments. Le regard suppliant, il me dévisage.) Je ne pourrai pas te baiser comme j'en ai envie si tu me parles ce soir. *D'accord** ?

J'acquiesce. Ses pupilles se dilatent, une goutte d'encre dans le vert prairie de son

regard. Je sens son rythme cardiaque s'accélérer.

Il m'appartient. Pour de bon.

Mais pour combien de temps ?
Je me sens soudain désespérée, j'ai envie qu'il me pénètre profondément pour me faire oublier mes inquiétudes, même s'il ne peut pas tout effacer.

Ansel s'approche, tire mes cheveux. Gourmande, j'attrape sa chemise pour le débrailler. Les doigts tremblants, je détache chaque bouton et

découvre son torse. Frénétiques, mes mains parcourent sa peau chaude. À quoi ressemblerait mon existence si je le désirais à ce point sans pouvoir le toucher ? Et si tout à coup, pour une seule nuit, pleine de dangers, il me laissait le caresser, le goûter, le baiser ?

Je deviendrais *folle*. Insatiable.

Je lui caresse le torse, griffe ses tétons, caresse la ligne de poils sous le nombril qui plonge dans son pantalon. Il gémit

longuement. Impatient, il tire sur mes cheveux, balance les hanches en avant et grogne quand j'ouvre sa ceinture, fais glisser sa fermeture Éclair et descends son pantalon pour avoir accès à son sexe.

Oh !

Je prends cette barre d'acier dur et chaud dans ma main. Je le branle vite et fort. Frustrée, je voudrais qu'il lâche mes cheveux pour me laisser le sucer avec passion.

Ansel gémit, je le pompe toujours. Soudain, il se penche et m'embrasse fougueusement. Il suce ma langue et continue de me tenir par les cheveux. Il pénètre ma bouche et la baise comme s'il s'agissait de mon sexe.

– Je ne serai pas délicat. Je n'essaierai même pas, me prévient-il.

L'excitation monte, je me dégage pour m'agenouiller et le sucer, mais il me pousse sur le

matelas, attrape sa cravate et m'attache les poignets à la tête de lit.

– Ton corps, pour mon plaisir. Vous êtes entrée chez moi, beauté. Je vous ferai tout ce que je veux.

Alors il retire son pantalon et monte sur moi, retire sans délicatesse ma culotte et relève ma jupe sur mes hanches. Il m'écarte les cuisses et me pénètre brutalement.

C'est un tel soulagement que je crie. Je ne me suis jamais sentie aussi pleine de lui. J'en veux plus et je suis satisfaite. Ne plus jamais bouger... Mais il ne reste pas longtemps planté en moi. Il se retire puis me pénètre en se tenant à la tête de lit. Il me prend si fort que je serre les dents à chaque va-et-vient.

Ansel me fait l'amour sauvagement, avec une frénésie que je ne lui connais pas. Son corps surmonte le mien, mes

jambes sont si étroitement serrées autour de sa taille que je lui fais peut-être mal. J'ai *envie* de lui faire mal, pour que toutes les sensations gagnent en intensité, pour qu'il ressente tout à la fois : le désir et la douleur, le soulagement et, oui, l'amour que je ressens.

– Je comptais travailler ce soir... siffle-t-il en s'agrippant à mes hanches.

Il me baise vite et fort, si brutalement que la sueur qui

perle sur son front goutte sur ma poitrine. Sa colère est terrifiante, excitante, parfaite.

– Et voilà que je dois rentrer en vitesse parce qu'une de mes étudiantes fait des siennes.

Il me prend si fort qu'il gémit. Les paupières lourdes, il va et vient comme s'il allait s'effondrer sur moi et halète. Ses larges mains me saisissant les seins, il griffe mes tétons.

– Fais-moi jouir, je t'en supplie.

Je veux arrêter de jouer.

Je veux jouer pour toujours.

Je veux son approbation, je veux sa colère. Je veux sentir ses mains sur mes seins, je veux qu'il leur donne une claque. Je n'ai pas besoin d'exprimer quoi que ce soit, il s'exécute. *Il savait.*

– Je t'en supplie... Je serai sage.

– Les mauvaises élèves ne méritent pas de jouir. Je ne ferai que prendre et tu me regarderas faire.

Ansel me baise avec une violence telle que le lit tremble et grince. Nos étreintes n'ont jamais été aussi violentes. Les voisins doivent tout entendre, je ferme les yeux. Ils doivent également savoir qu'il est un dieu du sexe. Je lui donnerais n'importe quoi.

— Regarde-moi jouir, murmure-t-il.

Il se retire et agrippe sa queue. Rapide et furtive, sa

main va et vient, il ne me quitte pas des yeux.

Je reçois son sperme sur la joue, puis dans le cou, sur les seins. Rien n'est plus sexy que ses gémissements d'excitation, sa voix quand il répète mon prénom en me dévisageant. Transpirant, à bout de souffle, il me contemple. Sa queue au niveau de mes lèvres, il m'ordonne calmement :

– Lèche.

J'ouvre la bouche, avale son gland puis descends sur la peau veloutée de son sexe.

– Ansel...

J'ai envie que nous redevenions nous. J'ai envie de lui.

– Tu aimes ça ? Me combler.

– Oui.

Il se penche pour m'embrasser sur le front et me détache les mains.

– *Attends...*

Ansel revient avec une serviette mouillée, m'essuie la joue, le cou, les seins. Il la jette dans une corbeille et m'embrasse doucement.

– Ça t'a plu, *Cerise** ? (Il m'embrasse d'abord chastement. Puis il gémit, caresse mes seins et son baiser devient passionné.) Tu as été parfaite. J'adore quand tu prends des initiatives. Maintenant, je peux me

comporter en homme
amoureux ?

J'acquiesce en prenant son visage entre mes mains. Chez lui, le jeu, les ordres deviennent en un rien de temps des gestes d'amour. Je ferme les yeux, plonge les mains dans ses cheveux. Il m'embrasse dans le cou, sur la poitrine, le nombril et m'écarte les cuisses.

Après les exploits de la dernière heure, j'ai un peu mal, mais il est très doux :

– Laisse-moi te regarder.

Et il m'embrasse le clitoris, le lèche lentement.

– J'adore te lécher. Tu as remarqué ?

Je m'accroche à mon oreiller.

– Je pense que ta cyprine n'est aussi sucrée qu'avec moi. Je vais me raconter que personne ne t'a jamais autant excitée que moi. (Il plonge un doigt dans mon sexe et le porte à mes lèvres.) Pour les autres, ça n'a

jamais été aussi soyeux, aussi sucré. C'est vrai, n'est-ce pas ?

Je le laisse glisser un doigt dans ma bouche et le suce. J'aimerais que cette nuit ne finisse jamais. Je le désire follement, je veux qu'il reste tout contre moi. Qu'il ne retourne pas au bureau pour travailler jusqu'à l'aurore.

– C'est tellement parfait. Je n'ai jamais autant aimé le goût d'une femme. (Il me grimpe dessus, m'embrasse, me lèche. Il

bande encore.) J'ai envie de toi. J'ai envie de toi. J'ai tellement envie de toi. Beaucoup trop, je crois.

Je secoue la tête. J'aimerais lui dire qu'il pourrait me désirer encore plus fort, toujours plus, mais les mots s'étranglent dans ma gorge. Il m'embrasse le sexe, je me cambre en criant.

– Tu aimes ça ?

– *Oui !*

Mes hanches ondulent, je veux sentir ses doigts.

– Je serai ton esclave. (Il enfonce deux doigts en moi.) Offre-moi ta bouche et ton sexe, et je serai ton esclave, *Cerise**.

Je ne sais pas comment c'est arrivé ni quand exactement, mais il déchiffre mes réactions à la perfection. Il m'excite, joue avec mes sensations, fait durer l'attente de l'orgasme. J'ai l'impression de ne pas avoir joui depuis des jours et des jours. Sa langue, ses lèvres, ses doigts, ce qu'il me dit... il m'amène

jusqu'au point de non-retour, transpirante et pantelante, je me pâtre sous lui.

Et quand je pense qu'il me laissera enfin jouir, il s'écarte, s'essuie la bouche et monte sur moi.

Les yeux écarquillés, je m'appuie sur les coudes.

– *Ansel...*

– Chut... j'ai envie de sentir ton orgasme sur ma queue.

Très naturellement, il me retourne sur le ventre, m'écarte

les jambes et me pénètre si profondément que j'halète, en m'agrippant aux oreillers. Ses gémissements vibrent dans tout mon corps. Le torse contre mon dos, sa respiration chaude dans mon oreille, il me pénètre.

– Je t'appartiens.

Je gémiss et acquiesce frénétiquement.

– Moi aussi.

Sa main glisse sous moi et atteint mon clitoris. J'y suis.

Oh oui

Oh oui

Et voilà que j'explose comme une bombe, à la seconde où il murmure dans mon oreille :

– Ce que tu ressens, *Cerise**, je le ressens aussi. Bordel, Mia, je ne peux pas vivre sans toi.

Chapitre 17

EN TEMPS NORMAL, je pense très souvent à Ansel. Mais après la nuit que nous avons passée, plus une minute ne s'écoule sans que son image ne s'impose à moi. Assise à la terrasse d'un café avec Simone, je regarde ma montre sans arrêt : fera-t-il

l'école buissonnière ce soir en rentrant plus tôt ? Je pourrais peut-être passer le voir pour changer. Je commence à me lasser d'être l'éternelle touriste seule à Paris. Si je ne faisais aucun effort pour m'occuper, je ne ferais que ressasser toute la journée chez lui. Le compte à rebours m'obséderait encore plus.

– Quelle *putain* de longue journée ! grogne Simone.

Elle fouille dans son sac à main pour chercher ses indispensables cigarettes, je suppose. Rester avec Simone me procure un plaisir paradoxal : elle est assez désagréable mais, grâce à elle, j'aime encore plus Lola et Harlow. C'est bien la seule chose dont j'ai hâte : les revoir quand je rentrerai aux States. Soudain, Simone se fige, les yeux exorbités : elle met la main sur son briquet dans l'une des poches de son sac.

– Putain ! Bordel de merde.
Nom d'une pipe, où sont mes
Marlboro ?

Je ne me suis jamais sentie
aussi proche des tribus
nomades. Chaque fois que
j'envisage l'idée de faire mes
valises, mon esprit dérive,
distrain par la merveilleuse vie
qui s'offre à moi. Cette existence
rêvée où l'argent me semble
illimité, où je n'ai pas
réellement besoin d'intégrer une
école, où il est tellement facile

d'oublier les soucis qui me rongent. *Encore quelques jours d'insouciance.* Je m'en inquiéterai plus tard.

Simone a retrouvé son paquet de cigarettes tout écrasé et en allume une avec son zippo argenté. Elle gémit en tirant sur sa cigarette comme si c'était meilleur qu'un gâteau au chocolat ou un orgasme. Et si je me mettais à fumer ?

Soulagée, elle regarde les volutes tourbillonner autour de

son visage.

– Tu pars quand déjà ? Dans trois semaines, c'est ça ? Bon sang, j'échangerais bien ta vie contre la mienne. Vivre à Paris juste pour s'amuser, le temps d'un été.

Je lui souris. J'arrive à peine à distinguer son visage à travers la fumée épaisse et âcre. Il est temps de prononcer la phrase fatidique à voix haute et de maîtriser la panique qui monte dans ma gorge :

– J'intègre une école de commerce en octobre.

Je ferme les yeux et respire un bon coup. Pour l'instant, ce n'est pas très convaincant.

Progressivement, les réverbères s'allument dans la rue, diffusant des halos de lumière jaune sur les trottoirs. Par-dessus l'épaule de Simone, je distingue une silhouette familière : grande et énergique, les épaules larges, les hanches étroites. Pendant un instant, je

me replonge dans la nuit dernière : mes mains agrippées à sa taille, pendant qu'il me pénètre, sa tendresse quand il me demande s'il peut se comporter en homme amoureux. Je me tiens à la table pour ne pas tomber à la renverse.

Au coin de la rue, Ansel lève les yeux et avance plus rapidement vers moi.

– Salut, dit-il en m'embrassant sur les joues.

Seigneur, que j'aime la France ! L'air catastrophé, Simone écarquille les yeux. Il m'embrasse encore, sur la bouche cette fois.

– Tu as fini tôt.

– J'ai beaucoup de mal à travailler tard ces derniers jours. Je me demande bien pourquoi !

Souriante, je hausse les épaules.

– On va dîner ? demande-t-il en me tirant par la main.

– Salut, fait Simone.

Ses talons claquent sur le trottoir, finalement, il lui jette un coup d'œil.

– Enchanté, Ansel.

Il lui fait la bise, et je suis plus que satisfaite de voir son expression déçue quand il s'éloigne sans hésiter.

– Ansel, mon mari, j'ajoute. Je te présente Simone.

Le sourire d'Ansel pourrait éteindre et rallumer tous les

lampadaires de la rue Saint-Honoré.

– Ton mari ? répète-t-elle.

Et elle cligne des yeux comme si elle me voyait pour la première fois. Elle m'observe puis regarde Ansel de la tête aux pieds. Clairement impressionnée. Elle remonte son sac sur l'épaule, lance quelque chose à propos d'une soirée à laquelle elle est attendue et un « bien joué » à mon intention.

– Elle est sympathique, commente Ansel en la regardant partir.

– Pas vraiment, en fait. Mais mon petit doigt me dit qu'elle pourrait le devenir.



APRÈS CINQ MINUTES de déambulation silencieuse, nous empruntons une rue typiquement parisienne. Comme la plupart des restaurants dans ce quartier, les devantures sont

discrètes et pourraient passer inaperçues. Devant le restaurant, il y a à peine la place pour quatre petites tables sous un auvent brun et orange. Le mot « *Ripaille* » y est inscrit. Sur les murs de couleur crème, des ardoises avec le plat du jour ; les boiseries des fenêtres projettent leur ombre sur la rue pavée.

Ansel me tient la porte, je le suis à l'intérieur. Un homme grand et maigre nous accueille

avec un sourire chaleureux. Le restaurant petit mais cosy exhale une odeur de menthe, d'ail et d'une fragrance plus épicée sur laquelle je n'arrive pas à mettre un nom tout de suite.

– *Bonsoir. Une table pour deux** ? demande l'homme en prenant des menus.

– *Oui, merci**, je réponds, récompensée par le sourire fier d'Ansel.

Sa fossette se creuse. Le serveur nous guide jusqu'à une table au fond. Ansel attend que je m'asseye pour faire de même.

Apparemment, ma prononciation des deux mots les plus simples de la langue française a fait illusion parce que l'homme se lance dans l'énumération des plats de la carte. Ansel croise mon regard et je lui fais un signe de tête, l'air de dire que j'attends qu'il m'explique tout ensuite. Ansel

lui pose une ou deux questions, je l'écoute, en adoration. Il parle avec les mains. Quoi qu'il fasse, il est tellement sexy que j'en ai des frissons.

Seigneur, je suis mal.

Le serveur s'éloigne, Ansel se penche sur la table pour pointer les différents plats de ses longs doigts élégants. Je dois cligner des yeux plusieurs fois pour me souvenir de l'écouter.

Les menus sont toujours une épreuve. J'ai quelques repères : bœuf/*beef*, poulet/*chicken*, veau/*veal*, canard/*duck* et poisson/*fish*. Je n'ai pas honte d'avouer que je connais ce mot grâce à *La petite sirène*. Mais la préparation, les sauces, les légumes... là, je suis perdue.

– Le plat du jour est une bisque de langoustine, ce qui est... (Il fronce les sourcils, lève les yeux au ciel.) Euh... tu sais, une soupe de...

Je souris. J'aime tellement la tête qu'il fait dans ces cas-là.

– Homard ?

– Oui, une sorte de homard. Une bisque de homard à la menthe, servie avec une petite pizza. Très croustillant avec le homard et les tomates séchées. Il y a aussi *le bœuf* à...

– La bisque.

– Tu ne veux pas connaître le reste de la carte ?

– Tu penses qu'on peut trouver mieux qu'une soupe et

une pizza au *homard* ? À moins que tu refuses que je t'embrasse ensuite.

– Non, je t'embrasserai toujours avec autant de passion.

– Alors mon choix est fait. La bisque.

– Parfait. Je vais prendre du poisson.

Le serveur revient et attend patiemment parce que j'insiste pour commander moi-même mon plat et une salade et sa

sauce vinaigrette. Avec un sourire qu'il n'arrive pas à contrôler, Ansel commande le sien et deux verres de vin. Il se détend sur sa chaise et pose son bras sur la chaise vide à côté de lui.

– Tu vois, tu n'as plus besoin de moi.

– Si seulement ! Sans toi, je ne saurais pas comment dire « gros gode ». C'est un détail très très important quand on fréquente les sex shops.

Les yeux écarquillés, Ansel éclate de rire. Les mains plaquées sur sa bouche, il étouffe ses gloussements. Certains convives se tournent vers nous, mais personne n'a l'air gêné par son hilarité. Ayant repris son calme, il boit une gorgée de vin et ajoute :

– Tu as une mauvaise influence sur moi.

– Moi ? Cette phrase, inscrite dans ma liste de choses à faire

du matin, ce n'était pas mon idée... du calme, jolies fossettes.

– Mais tu es allée dans la boutique de déguisements sexy. Et je dois dire que je ne t'en remercierai jamais assez.

Mes joues rougissent sous son regard et à cause du sous-entendu.

– C'est vrai.

Nos plats arrivent. À part nos petits soupirs de satisfaction et mes remarques sur la divine

cuisine française, nous restons silencieux.

Quand le serveur vient récupérer nos assiettes, Ansel commande un dessert pour deux : le *fondant au chocolat* – une version plus élaborée des gâteaux au chocolat américains – servi avec de la glace vanille. Ansel sourit de plaisir.

– Te regarder manger un gâteau pareil, c'est obscène.

La cuillère dans la bouche, il ferme les yeux.

– C'est mon dessert préféré. Même s'il ne vaut pas celui de ma mère.

– J'oublie toujours que ta mère a fait une école de cuisine. Je crois que la mienne n'a jamais préparé un gâteau de sa vie. Elle n'est pas du genre cordon bleu.

– Un jour, quand je viendrai te voir à Boston, nous irons dans sa boulangerie à Bridgeport et

elle créera un gâteau rien que pour toi.

Oh non ! Il vient de mentionner le futur. Une énorme barrière se dresse entre nous, c'est affreux, mais elle est bien là. Impossible de l'ignorer.

– Il te reste encore deux semaines ici ? Ou trois ?

Dans mon esprit, la phrase : *tu pourrais me demander de rester m'obnubile.* Je ne peux pas m'empêcher d'y penser,

même si... c'est... la *pire idée du monde*.

Les yeux fixés sur l'assiette entre nous, je contemple la glace vanille qui fond et se mélange au chocolat chaud.

– Je vais devoir partir dans deux semaines environ. Pour trouver un appartement, m'inscrire aux cours...

Appeler mon père. Trouver un travail. Construire ma vie. Me faire des amis. Décider ce que je veux faire de mon diplôme.

Trouver un moyen d'être heureuse. Compter les secondes avant que tu viennes me voir.

– Même si tu n'en as aucune envie.

– Non. Je n'ai aucune envie de passer les deux prochaines années dans une école qui me permettra de travailler dans une entreprise que je déteste avec des gens qui pensent comme moi mais qui se résignent à passer leur vie dans un bureau.

– C'est une description très juste. Mais j'ai l'impression que ton avis sur les écoles de commerce est un peu... caricatural. Tu n'as aucune raison de travailler dans un bureau et de vivre cette vie si ce n'est pas ce que tu souhaites.

Je pose ma cuillère.

– J'ai vécu toute ma vie avec l'homme d'affaires le plus consciencieux du monde, j'ai rencontré tous ses collègues. Je ne veux pas leur ressembler.

L'addition arrive, Ansel me donne une tape sur la main et s'en empare. Je fronce les sourcils – je peux offrir un dîner à mon... mari –, mais il m'ignore et continue à parler :

– Tous les hommes d'affaires ne ressemblent pas à ton père. Tu devrais peut-être envisager d'autres perspectives. Tu n'es pas obligée de suivre ses traces.



NOUS RENTRONS À
L'APPARTEMENT en silence.
Sûrement parce que je n'ai pas
répondu et qu'il n'a pas envie
de devenir insistant. Il n'a pas
tort : les gens font toutes sortes
de choses avec un diplôme
d'école de commerce. Le
problème, c'est que rien ne
m'intéresse.

– Je peux te poser une
question ?

Il me jette un coup d'œil et acquiesce.

– Toi, tu as choisi de travailler dans une entreprise alors que ce n'est pas ce que tu voulais faire. (Il fait un signe de la tête et attend que je finisse.) Tu n'aimes pas ton job.

– Non, en effet.

– Et alors, qu'est-ce que tu *voudrais* faire plus tard ?

– Enseigner. (Il hausse les épaules.) Le droit des entreprises est un sujet

fascinant. Le droit en général, aussi. Comment les hommes ont établi des lois à partir d'interdits moraux, comment le monde évolue avec les nouvelles technologies. Mais je ne serai pas un bon professeur si je n'ai pas beaucoup travaillé avant. Quand j'atteindrai mon objectif, je pourrai trouver un poste à peu près n'importe où.

Ansel me prend la main et l'embrasse. Au moment où le phare d'un scooter illumine son

alliance dorée, mon ventre se contracte et l'affolement me submerge. Ce n'est pas que je ne voudrais pas rester à Paris – j'adore cette ville – mais les États-Unis me manquent. Les paysages familiers, l'océan, pouvoir parler à n'importe qui dans la rue... En même temps, je réalise à quel point je n'ai pas envie de le quitter.

Il insiste pour prendre un café au petit bistrot du coin de la rue. Je commence à m'habituer

à ce que les Européens appellent le café – une boisson intense, seulement quelques gorgées d’expresso. En dehors d’Ansel, c’est ce qui me manquera le plus.

Nous nous installons à une petite table, sous les étoiles. Ansel approche sa chaise de la mienne et passe le bras sur mes épaules.

– Tu veux rencontrer mes amis cette semaine ?

Surprise, je le dévisage.

– Quoi ?

– Marie et Christophe, deux de mes plus vieux amis, organisent un dîner pour fêter la promotion de Marie. Elle travaille dans l'une des plus grandes entreprises de la tour dans lequel sont nos bureaux Si ça te tente... Ils ont très envie de connaître ma femme.

– Avec plaisir. Ça fait un moment que j'ai envie de rencontrer tes amis.

– On aurait dû faire ça avant, mais... j'ai été égoïste. Nous avions si peu de temps ensemble que je ne voulais pas te partager.

– Tu travaillais...

La conversation avec Harlow me revient. Il me prend la main, m'embrasse les phalanges, ma bague, et entrelace nos doigts.

– Je veux que tu les épates.

D'accord. Rencontrer ses amis. Être présentée comme sa femme. Ça semble très réel.

C'est ce que font les couples mariés, non ?

– D'accord. Ce sera amusant !

Il sourit et m'embrasse sur les lèvres.

– Merci, Madame Guillaume.

Waouh, la fossette à nouveau. Je suis cuite.

La serveuse arrive et prend notre commande, je me laisse aller contre lui. Un peu plus loin, des petites filles d'environ huit ou neuf ans dansent devant un musicien qui joue de

la guitare. Leurs éclats de rire brisent la tranquillité de la place, habituellement perturbée par le seul bruit des voitures et de la fontaine qui ruisselle.

L'une d'elles tourne sur elle-même et tombe juste à côté de nous.

– Ça va ? je lui demande en la relevant.

– *Oui*, répond-elle en frottant sa robe.

Son amie arrive en courant et j'ai beau ne rien comprendre, je

devine à son ton autoritaire qu'elle lui explique pourquoi elle a raté sa pirouette.

– Tu veux tourner sur toi-même ?

Confuse, elle me dévisage.

– *Pirouette ?*

Son visage s'illumine.

– *Oui ! s'écrie-t-elle. Pirouette, tourner.*

Ansel traduit pour moi.

Elle écarte les bras, pointe ses pieds et tourne si vite qu'elle manque tomber à nouveau.

– Waouh ! (Ansel et moi venons de la rattraper). Il faudrait peut-être que tu... hum... (Je me redresse et tapote mon ventre). Serre.

Ansel traduit :

– *Contracte tes abdominaux.*

La petite fille se concentre, j'imagine qu'elle rentre le ventre au maximum.

D'autres enfants se sont approchées pour écouter, en s'écartant pour avoir assez de place.

– Quatrième position. (Je lève mes doigts.) Les bras en l'air, l'un sur le côté, l'autre devant. Bien. Maintenant, *plié*. (Elles suivent parfaitement mes instructions, je rectifie leur posture et hoche la tête.) Oui ! Super !

Je montre mes yeux et un point au loin – Ansel traduit en même temps.

– Vous devez choisir un point et le fixer. Donc quand vous tournez (je me lève, plie les

genoux et lance le pied avant de tourner sur moi-même, en revenant en *plié*), vous revenez au point de départ sans le quitter des yeux.

C'est un mouvement si familier, et que je n'ai pourtant pas exécuté depuis si longtemps, que je ne fais pas attention aux applaudissements, dont les plus enthousiastes viennent d'Ansel. Les petites filles sont tout excitées, elles font pirouette sur

pirouette, me demandent de l'aide.

Il se fait tard, les filles doivent rentrer. Ansel me prend la main en souriant. Je jette un coup d'œil derrière moi. J'aurais pu les regarder danser toute la nuit.

– C'était amusant.

– Quoi exactement ?

– Te voir danser comme ça.

– C'était une pirouette, Ansel.

– Oui, mais c'était la chose la plus sexy au monde. *Voilà* ce

que tu devrais faire.

Je soupire.

– Ansel...

– Il y a des gens qui vont en école de commerce pour apprendre à gérer des cinémas ou des restaurants. D'autres projettent d'ouvrir leur propre boulangerie. Ou leur studio de danse.

– Oh non ! Tu ne vas pas t'y mettre toi aussi !

J'ai déjà entendu cette idée mille fois de la part de Lorelei,

ou de toute la famille d'Harlow.

– Je n'y connais rien.

Il jette un coup d'œil vers les enfants au loin.

– Permets-moi d'en douter.

– Ce genre de projet demande beaucoup d'argent. Je ne veux rien devoir à mon père.

– Pourquoi accepter son argent, dans ce cas ?

– Et toi, pourquoi as-tu accepté l'argent de *ton* père ?

– Parce que c'était la seule chose que je pouvais accepter

de lui. Il y a quelques années, lorsque j'avais ton âge, je ne voulais pas que ma mère se sente obligée de me soutenir financièrement.

– Mais je n'ai pas assez d'argent pour vivre à Boston sans son aide. Et d'une certaine manière... j'ai l'impression qu'il me le doit, dans la mesure où je fais tout ce qu'il veut.

– Mais si tu fais ce que *tu* veux...

– Ce n'est *pas* ce que je veux.

Il s'arrête et lève une main en l'air, pas perturbé une seconde par l'importance de cette conversation.

– Je sais. L'idée que tu me quittes bientôt me désespère. Mais si on met ça de côté, si tu entrais dans cette école, si tu faisais ce que tu voulais, cette décision t'appartiendrait pleinement. Ce ne serait plus la vie tracée par ton père.

Je soupire en regardant dans la rue.

– Tu ne peux plus danser à un niveau professionnel, mais ça ne signifie pas que tu ne puisses pas vivre de la danse. Fixe un point au loin et ne le quitte pas des yeux, c'est ce que tu as dit aux petites filles. Quel est ton « point » ? Ton objectif ? Trouver un moyen de conserver la danse dans ta vie ?

Mes yeux reviennent sur les petites filles, qui rient et font des pirouettes. Son but, c'est d'enseigner le droit. Il n'a pas

quitté des yeux cet objectif depuis qu'il a commencé à travailler.

– D'accord. (Il prend mon silence pour un assentiment.) Alors, préférerais-tu être professeur de danse ? Ou apprendre à monter ta propre boîte ? Ce sont deux parcours très différents.

L'idée de posséder un studio de danse m'excite plus que tout, l'enthousiasme et la peur se mêlent à parts égales dans mon

esprit. Rien ne pourrait être plus parfait, mais ma famille ne l'accepterait jamais.

– Ansel... (Je secoue la tête.)
Même si je *voulais* fonder mon propre studio, il faudrait trouver un moyen de *lancer l'affaire*. Mon père est prêt à payer mon loyer pendant deux ans, le temps d'obtenir mon diplôme. En ce moment, il ne me parle plus. Jamais il ne serait d'accord avec ce plan. Pour lui, la danse... il déteste

ça, viscéralement. Maintenant, j'ai compris. Ce que je ferai, je serai obligée de l'entreprendre sans son aide. (Je ferme les yeux, avale ma salive. Je me suis tellement efforcée de ne pas envisager mon avenir que cette discussion m'a épuisée.) Je suis heureuse d'être venue. C'était la meilleure chose à faire. Mais, en même temps, ça a compliqué les choses.

Ansel m'examine. J'adore l'Ansel joueur, qui me fait des

clins d'œil sans raison ou qui parle à mes cuisses ou à mes seins. Mais je crois que j'aime cet Ansel, celui qui veut le meilleur pour moi, celui qui est courageux pour nous deux.

– Tu es mariée, non ? Tu as un mari ?

– Et... ?

– Un mari qui gagne bien sa vie.

Je hausse les épaules et détourne le regard. Parler

d'argent, c'est beaucoup trop angoissant.

Aussi maladroit et enjoué qu'il puisse être parfois, sa voix est parfaitement sincère quand il reprend :

– Alors pourquoi voudrais-tu dépendre de ton père pour réaliser tes rêves ?



ARRIVÉS À L'APPARTEMENT, je le suis dans la cuisine et m'appuie sur le comptoir. Il fouille dans

les placards, en sort deux cachets d'Ibuprofène et me tend un verre d'eau. Je le dévisage.

– C'est ce que tu fais toujours, non ? (Il hausse les épaules.) Quand tu as bu deux verres de vin, tu prends toujours de l'Ibuprofène et un grand verre d'eau. Tu es une petite nature !

Comme il est observateur ! Il repère des choses auxquelles je ne porte moi-même pas grande attention. Il me contemple avaler mes deux cachets et

poser le verre vide sur le comptoir.

Les rares moments où nous ne nous embrassons pas, où nous ne nous caressons pas, je crains que le climat détendu qui règne entre nous s'évapore, qu'il se dirige vers son bureau et me laisse me coucher toute seule.

Mais ce soir, nous nous regardons dans la lumière pâle de la cuisine et notre alchimie semble ravivée. L'ambiance est

électrique. Ce que nous vivons est bien réel.

Ansel se gratte la joue.

– Tu es la plus belle femme que j'aie jamais vue.

J'ai des papillons dans le ventre.

– Je ne suis pas sûre que...

– *Reste*, m'interrompt-il dans un murmure. Je ne peux pas supporter de te laisser partir. Quand je pense au jour où tu partiras... je deviens fou.

Je ferme les yeux. C'est ce que je voulais qu'il me dise et ce que je craignais d'entendre. Je me mords les lèvres, ravale mon sourire.

– Je pensais que tu comptais m'envoyer à l'école avec le projet d'ouvrir mon propre studio plus tard.

– Tu devrais attendre que j'en finisse avec ce dossier. Ensuite nous pourrons aller à Boston ensemble. Vivre tous les deux. Je travaille, tu étudies.

– Rester jusqu’au printemps ?
Je ferais quoi ?

Cet été m’a plu, mais je ne pourrais pas supporter neuf mois supplémentaires de tourisme oisif.

– Tu peux chercher du travail ou monter ton projet. Nous partirons ensemble. Tu peux attendre un an pour commencer ton école de commerce, non ?

Me proposer de venir ici, c’est une chose. Rester signifie que

nous ne nous quitterons plus – plus question d’annulation ni de faux mariage. Une toute nouvelle vie se profile devant moi.

– Je ne suis pas certaine de supporter la solitude pendant tous ces mois...

Il grimace, passe une main dans ses cheveux.

– Si tu veux intégrer ton école maintenant, je te rejoindrai au printemps prochain. Mais... est-

ce vraiment ce que tu
souhaites ?

Je secoue la tête, mais je sens
qu'il a compris que ce geste
signifiait *je ne sais pas*.

Durant mes premières
semaines ici, j'ai eu l'impression
d'être libre et tenue en laisse en
même temps. Mais Ansel ne m'a
pas invitée seulement pour être
généreux ou me sauver d'un été
à me torturer l'esprit en
attendant la rentrée. Même si
ces raisons ont compté, je

comprends surtout qu'il en avait *envie*.

– Mia ?

– Oui ?

– Je tiens à toi.

Sa voix tremble un peu. Je comprends ce qu'il veut dire. Ces mots glissent dans mon cou comme une brise chaude. C'est presque une déclaration. Il ne me touche même pas. Ses mains sont posées sur le plan de travail. M'avouer ça de but en blanc, c'est quelque part encore

plus intime, il ne peut pas se réfugier dans un baiser ou dans un câlin.

– Et je n'ai pas envie que tu partes sans moi. Les jeunes mariés ne se quittent pas. J'ai conscience d'être égoïste avec toi en te demandant de t'installer ici, d'attendre que ma carrière me permette de partir, mais je n'envisage rien d'autre.

Je n'envisage rien d'autre.

Je détache les yeux de son visage et fixe mes pieds nus sur

le sol. Mon cœur bat très fort. Je suis soulagée, terrifiée... mais surtout euphorique. Il m'a dit qu'il ne pourrait pas jouer, l'autre nuit, si je lui parlais. Il a peut-être encore peur de nos sentiments ou de ne pas réussir à retrouver la légèreté de notre relation, à se quitter si nous prononçons les mots fatidiques.

Après un long silence, il dit dans un sourire :

– Tu penses qu'un jour... tu tiendras à moi ?

Son regard est si bouleversé
que ma poitrine se serre.
J'acquiesce lentement.

– Je crois que c'est déjà le cas.

Ses yeux brillent de
soulagement, il bredouille :

– Je t'achèterai une nouvelle
bague. Nous recommencerons
tout à zéro. Nous nous
installerons dans un nouvel
appartement, rien qu'à nous.

J'éclate de rire – mais mon rire
ressemble à un sanglot.

– *J'adore* cet appartement.
J'aime mon anneau. J'aime mes souvenirs fragmentés de notre mariage. Je ne veux rien changer.

Il hoche la tête et me sourit, fossette creusée. Je ne peux plus résister. Je l'attrape par la ceinture :

– Viens par ici.

Ansel s'approche de deux pas et appuie sa queue contre moi. Nous sommes si proches que je

dois lever le menton pour le regarder.

– On a fini de discuter, c'est ça ? demande-t-il en m'attrapant par la taille.

– Ouais.

– Et à quoi tu penses, là tout de suite ?

Son regard, amusé et vorace, me déshabille.

Je glisse une main entre nous et le caresse sur son pantalon, pour le sentir durcir dans ma main.

Mais il bande déjà et grogne quand je passe la main sur sa braguette. Il m'effleure la poitrine, les épaules, le cou.

Il caresse ma lèvre inférieure. Comme s'il appuyait sur un bouton, la chaleur m'envahit, j'ai l'impression de bouillir intérieurement. Mes jambes flageolent. J'ouvre la bouche, lèche son pouce. Il me regarde le sucer. Dans ma main, il durcit encore.

Ansel m'attire hors de la cuisine mais se fige au bout de quelques pas. Il m'embrasse en tenant mon visage entre ses mains.

– Tu peux le répéter ?

Je l'observe intensément avant de comprendre.

– Que je tiens à toi ?

Il acquiesce et sourit, les yeux fermés. Il me lèche les lèvres.

– Que tu *tiens* à moi.

Ansel m'observe à travers ses cheveux, penche ma tête en

arrière.

– Laisse-moi regarder ton cou.
Montre-moi ta peau si douce.

J'arque le cou, et ses doigts me parcourent du menton à la clavicule.

Il me déshabille lentement. Mais une fois nue, frémissante à cause de l'air frais et de son attention brûlante, je tire sur sa chemise, tripote la boucle de sa ceinture. Je veux le toucher partout, surtout caresser son torse large et lisse. Tout ce qu'il

y a de sexy dans le monde, je le trouve ici. Cette peau ferme et chaude. Les battements lourds de son cœur. Les spasmes de son ventre quand je lui griffe les côtes. La ligne de poils qui me donne toujours envie d'aller plus bas.

Même dans ce petit appartement, la chambre semble toujours trop loin. Ses doigts descendent sur ma poitrine, effleurent mes seins comme s'ils n'étaient pas l'objet

de son attention. Ses mains glissent sur mon ventre, plus bas encore, là où je m'attends à ce qu'il glisse deux doigts et joue avec mon corps. À la place, sa main atteint ma cuisse, Ansel s'attarde sur ma cicatrice, cette étendue de peau qui n'est ni sensible ni insensible.

– C'est étrange, mais j'adore ta cicatrice.

Je dois me souvenir de respirer.

– Contrairement à ce que tu dois penser, je ne l'ai pas remarquée tout de suite. Pas avant la fois où tu t'es allongée nue dans le lit et où je t'ai embrassée de la tête aux pieds. Tu la détestes sûrement, mais pas moi. Tu es tellement *courageuse*. Je suis impressionné.

Il s'éloigne légèrement pour s'agenouiller. Ses doigts sont vite remplacés par ses lèvres et sa langue, chaude et humide.

Ma bouche s'ouvre, mes yeux se ferment. Sans cette cicatrice, je ne serais jamais venue ici. Je n'aurais jamais rencontré Ansel.

– Pour moi, tu es parfaite.

Il m'attire par terre, mon dos contre lui, mes jambes écartées sur les siennes. Je distingue notre reflet dans la fenêtre du salon.

Il me caresse, m'excite du bout des doigts avant de me pénétrer enfin. Il lèche et suce mon cou en remontant jusqu'à ma

bouche. Je tourne la tête pour l'embrasser. Sa langue se mêle à la mienne. Ansel ajoute un deuxième doigt, je gémiss longuement, mais il continue à me caresser. Il me connaît par cœur.

– *C'est bon ?* me demande-t-il en français.

C'est bon ? Des mots si vagues pour qualifier ce que je désire du plus profond de moi-même. Le mot *bon* paraît trop vide, trop simple.

Sans contrôler ma voix ni mes réactions, je gémiss :

– Encore. *S'il te plaît**.

Son autre main remonte sur mon corps, il glisse deux doigts dans ma bouche pour les humecter. Puis il les promène sur mes seins, qu'il caresse au même rythme que mon sexe. Le monde s'évanouit. Je ne suis plus que deux seins dressés et un clitoris. Enfin, je ne suis plus que chaleur liquide, vibration de ses mots sur ma peau.

– *Oh ! Mia.*

Par le passé, je me suis déjà sentie impuissante : coincée sous une voiture, grondée par un professeur sévère, dédaignée par mon père. Mais jamais ainsi. Cette impuissance bien particulière libère. Chaque terminaison nerveuse refait surface et s'active en même temps. J'ai une telle confiance en lui, il pourrait me faire n'importe quoi.

Je veux le sentir en moi quand je jouirai, et mon orgasme approche si vite... Je lève les hanches, saisis sa queue et m'empale sur lui. Nous gémissons à l'unisson.

Pendant quelques secondes, nous restons figés. Pour nous habituer à la sensation.

Je monte et descends sur son sexe. Encore et encore. Je ferme les yeux, concentrée sur sa voix tremblante : *oui... s'il te plaît... plus vite... plus vite... Mia.* Il

halète et me caresse les seins et le cou. Du bout des doigts, il effleure le creux de mon cou.

Il ne devrait pas être aussi facile de me ramener à ce point, encore et encore, mais Ansel plonge une main entre mes cuisses, caresse mon clitoris et me raconte de sa voix grave et terriblement sexuelle à quel point c'est bon... Mon corps s'abandonne.

– *C'est ça... C'est ça...*

Pas besoin de traduire. Il me touche exactement comme j'aime, mon corps répond exactement comme il s'y attend.

Je ne sais pas sur quelle sensation me concentrer. Il est impossible de tout ressentir en même temps. Ses doigts me tiennent fermement les hanches, sa queue me pénètre fort, sa bouche suce, suce, suce mon cou si parfaitement que même la douleur légère que je ressens contribue à mon plaisir.

Il s'est approprié mon corps tout entier : je ne suis plus consciente que de lui, de ses caresses sur ma poitrine, de mon cœur qui bat si fort que c'en est aussi terrifiant qu'excitant.

Soudain, il se soulève et me retourne ; je tombe sur mes mains et mes genoux. Gémissement en chœur à cause de la profondeur de la pénétration et de l'image que nous renvoie la fenêtre. Il tient

mes hanches, sa tête tombe en arrière, ses yeux se ferment. Il est l'image du bonheur, du soulagement. Tous les muscles de son torse sont bandés, couverts de transpiration, mais il semble plus détendu que jamais.

– Plus fort...

Il ouvre les yeux et esquisse un sourire malicieux. Ses mains agrippent mes hanches, il me prend brutalement une fois, se

fige, puis continue à un rythme effréné.

– *Plus fort**.

Ansel grogne en s'enfonçant encore plus profondément, en tapant sur un point dont je ne connaissais pas l'existence. Instantanément, je hurle, submergée par un orgasme si soudain et bouleversant que j'en perds toute force dans les bras. Je tombe sur mes coudes, Ansel me tient toujours par les hanches, me baise, laissant

échapper des gémissements profonds.

– Mia... crie-t-il en jouissant.

Je me laisse glisser par terre et il me rattrape, pour poser ma tête sur son torse. L'oreille contre sa poitrine, je sens les battements violents de son cœur.

Il me remet sur le dos et me pénètre à nouveau, très doucement, comme chaque fois que nous avons joui tous les

deux. Il me détaille de ses
grands yeux ouverts.

– C’était bon ?

J’acquiesce.

– Tu tiens à moi ?

– Oui.

Repus, nous faisons
langoureusement l’amour.

Chapitre 18

LE DÎNER EST À QUELLE HEURE ? je marmonne dans mon oreiller.

Ansel est sur moi, le front posé entre mes omoplates. Je sens le tissu de son costume sur ma peau nue, ses cheveux qui m'effleurent. J'éclate de rire,

lutte pour me dégager, mais il joue à m'empêcher de bouger.

– Mmmmm... Tu es trop lourd. Il y a des briques dans tes poches ? Va-t'en !

– Mais tu es si chaude... et si douce. Tu sens si bon. Une odeur de femme, de sexe, de sexe avec moi. (Il me chatouille jusqu'à ce que je me torde dans tous les sens et me remet sur le dos. Son pouce m'effleure les lèvres.) 19 heures. (Son regard vert brillant me dit qu'il

préférerait retirer son costume et rester au lit avec moi.) Je viendrai te chercher ici. Je te promets de ne pas être en retard.

Il se penche et m'embrasse avec un gémissement entre contentement et désir. Je sens qu'il se raisonne. Même s'il en a très envie maintenant, il pourra goûter à ce plaisir plus tard.
Après le travail.

Je glisse une main sous sa veste et tire sur sa chemise.

Sans aucune vergogne, je caresse sa peau nue.

– Je peux t'entendre penser. (Cette phrase, je l'ai entendue tant de fois ! J'aime inverser les rôles.) Tu te demandes de combien de temps tu disposes ?

Il grogne et blottit son visage dans mon cou.

– Je n'arrive pas à croire qu'avant, il me fallait cinq minutes pour me préparer le matin. Avant même que le réveil ne se déclenche, j'étais

déjà prêt. Maintenant, je n'ai plus envie de partir.

Je lui caresse les cheveux. Il se tient sur les bras pour ne pas m'écraser, mais je sens qu'il se détend progressivement.

– *Je ne veux pas partir**, répète-t-il, la voix un peu plus rauque. *Et je ne veux pas que tu partes**.

Je ne veux pas que *tu* partes.

Je cligne des yeux pour graver cet instant dans ma mémoire.

– J'ai tellement hâte que tu rencontres tout le monde ce soir. (Il me sourit maintenant et me contemple d'un air admiratif.) J'ai tellement hâte de raconter à tout le monde comment j'ai réussi à obtenir ta main. Nous éviterons d'aborder le sujet de ton départ.

– Cache mon passeport et je ne pourrai plus partir.

– Tu crois vraiment que je n'y ai pas déjà pensé ? Ne t'étonne pas s'il disparaît un jour... (Il

m'embrasse et se relève un peu.) D'accord, c'est affreux. Je te rassure, il est toujours dans le placard, sur l'étagère du haut.

J'éclate de rire en le repoussant.

– Va travailler.

Il ronchonne et roule sur moi, pour s'allonger sur le lit.

– Si je n'avais pas un rendez-vous très important avec un client, j'appellerais le bureau pour dire que je suis malade.

Je pose le menton sur sa poitrine et le dévisage.

– C'est vraiment important ?

– Oui. Ce qui se va se passer aujourd'hui pourrait faire la différence et accélérer le processus. Les mois deviendraient des semaines.

– Alors, tu dois y aller.

– Je sais, soupire-t-il.

– Je t'attends à sept heures. (Il me sourit.) Et tu n'as pas intérêt à être en retard.

Ansel s'assied, prend mon visage entre ses mains et m'embrasse profondément tout laissant vagabonder ses mains sur ma poitrine.

Soudain, il se relève et imite les mouvements d'un robot. J'éclate de rire. Il prononce d'une voix d'automate :

- Je. ne. serai. pas. en. retard.
- Tu viens de faire ça pour être sûr que je ne m'énerve pas, même si tu l'es ?
- Je ne *serai* pas en retard !

Et à nouveau le robot. Ses cheveux châtain tombent sur son visage, il sort de la chambre en *moonwalk*.

– Tu dances super mal ! je crie derrière lui.

Mais rien ne pourrait être plus inexact. Il a le sens du rythme et une aisance naturelle qu'aucun professeur ne peut inculquer à ses élèves. Quoiqu'il fasse, un vrai danseur est toujours agréable à regarder. Et

je pourrais passer des heures à observer Ansel.

Il éclate de rire.

– Sois sage, Femme !

La porte claque.



BIEN SÛR, il est en retard.

À 19h30, Ansel fait irruption dans l'appartement comme un ouragan. Il se débarrasse rapidement de ses vêtements de la journée, enfile un jean et une chemise décontractée. Il

m'embrasse et se rue dans la cuisine pour prendre une bouteille de vin. M'attrapant la main, il me tire jusqu'à l'ascenseur.

– Salut, toi, murmure-t-il à bout de souffle, en se collant à moi dans la petite cabine.

– Sal...

À peine le temps d'ouvrir la bouche qu'il m'embrasse langoureusement, suce ma lèvre inférieure, lèche mes joues, mon cou.

– Dis-moi que tu as vraiment très très envie de rencontrer mes amis ou j'appuie sur ce bouton et retour à l'appartement pour baiser jusqu'à ce que tu t'évanouisses.

Je glousse et le repousse d'une main. J'en profite quand même pour déposer un baiser sur ses lèvres.

– J'ai envie de rencontrer tes amis. Tu me déshabilleras plus tard.

– Alors, raconte-moi l’une des histoires de madame Allard. C’est la seule manière de me faire débânder rapidement.



L’IMMEUBLE DE MARIE et Christophe se trouve à quelques rues seulement de la sortie du métro. Je ne peux m’empêcher de le contempler intensément. L’appartement d’Ansel est petit mais spacieux. Rien de prétentieux, de clinquant chez

lui. D'ailleurs, il se trouve dans un vieil immeuble qui n'impressionne pas. *Cet* immeuble... n'a rien à voir.

La façade de pierre a été rénovée avec soin, les pierres sont blanches comme si l'immeuble venait d'être construit. Aux deuxième et troisième étages, de grandes fenêtres en arche donnent sur de petits balcons dont la ferronnerie imite des ceps de vigne.

Les arbres dans la rue procurent une ombre bienfaisante. Je prends une minute pour me préparer à ce qui va suivre : un appartement rempli d'inconnus, des conversations que je ne comprendrai probablement pas. Ansel pose une main dans le bas de mon dos :

– Prête ?

Il y a quelques semaines, l'idée d'une telle soirée – sans Lola ou Harlow pour faire la

conversation si je perdais Ansel dans la foule et devenais soudain muette – m’aurait fait frissonner d’horreur. Je ne sais pas dans quoi je m’embarque, mais si j’en juge aux rires tonitruants qui proviennent des fenêtres, la soirée bat son plein, même aussi tôt. J’espère seulement que les gens sont aussi gentils qu’Ansel me l’a promis.

Nous entrons par la grande porte. L’imposante entrée en

marbre ouvre sur un couloir, les portes des appartements sont rouges et brillantes, avec des heurtoirs dorés rutilants. Dans l'ascenseur, je jette un coup d'œil à notre reflet et sursaute légèrement. Je me regarde tous les jours dans la glace, mais ça ne me fait pas le même effet. Mes cheveux sont plus longs, ma frange repoussée sur le côté ne dessine plus une ligne droite sur mon front. J'ai un peu grossi et je ne me sens définitivement

plus du tout garçon manqué. Je suis devenue une femme. J'ai acheté ma jupe dans une petite boutique de Montmartre, je ne suis pas maquillée, mais mon visage resplendit. Normal que j'aie l'air différente. Je me sens différente. À côté de moi, Ansel me protège de son bras autour de ma taille. Dans le miroir, il tente d'attirer mon attention.

– Mia !

– J'admirais ce couple si mignon.

Je hoche la tête vers la glace.
Il suit mon regard et
m'embrasse sur les lèvres.

– Allez, *Cerise**.

Devant la bonne porte, Ansel sonne. Marie ouvre, pousse un cri de joie et nous attire tout de suite dans la foule. Elle m'embrasse sur les deux joues avant de me jeter dans les bras ouverts de Christophe.

– Voilà la Mia d'Ansel ! lance-t-il en anglais à l'attention de tout le monde.

Curieux, les gens se tournent pour me regarder. Ansel tend la bouteille de vin à Marie.

– Salut...

Je fais un signe de la main et me rapproche imperceptiblement d'Ansel.

– Nous sommes tellement heureux de te rencontrer enfin ! s'écrie Marie en me refaisant la bise. Tu es encore plus jolie qu'en photo.

J'écarquille les yeux, Marie rit plus fort, me prend par le bras

et m'entraîne dans l'appartement, loin de mon mari immédiatement englouti dans un cercle d'amis. Il lève le menton et me regarde disparaître dans le couloir.

– Tout va bien, je crie en jetant un regard en arrière.

Mais ce n'est pas tout à fait vrai. Je ne m'attendais pas à être si vite séparée de lui.

L'intérieur de l'appartement est aussi élégant qu'on pouvait l'imaginer. Une tapisserie aux

motifs dorés recouvre les murs, deux cheminées de marbre en imposent à chaque extrémité de la pièce. Sur un mur, une bibliothèque fourmille de livres et d'objets décoratifs comme de petits vases délicats, l'autre est occupé par une série de grandes fenêtres donnant sur une charmante cour. Malgré la surenchère de meubles, d'*objets* et la foule qui s'y trouve, l'appartement est superbe et donne l'impression d'une

succession de pièces plus raffinées les unes que les autres. Facile d'imaginer trouver un peu d'intimité dans une alcôve.

Nous dépassons une petite bibliothèque, empruntons un couloir plein de gens qui boivent en discutant. Chaque fois que je passe devant un groupe, le silence se fait. Et je ne crois pas être paranoïaque. Nous arrivons enfin dans une énorme cuisine d'un blanc immaculé.

– On retournera au salon après, mais ce sont des loups. Ils sont tellement excités à l'idée de voir Ansel et de te rencontrer. Laisse-les commencer par accaparer Ansel. (Elle me sert un verre de vin généreux et rit.) Quelle est l'expression déjà ?

– Le vin donne du courage aux timides.

– Exactement ! (Elle m'embrasse sur la joue.) Les gens sont adorables ici, ils

adorent ton mari, donc ils t'adoreront forcément. Regarde autour de toi, dans une minute, je t'aurai présenté tout le monde !

Mais la sonnette d'entrée retentit et elle s'éclipse. Quelqu'un entre, ce n'est pas Ansel. J'observe la vue par la fenêtre. Paris est sublime, la nuit.

– On ne s'en lasse jamais, n'est-ce pas ?

Je tourne la tête, une belle femme rousse se tient à côté de moi. Elle doit avoir trois ou quatre ans de plus que moi. Son accent est si prononcé qu'il me faut quelques secondes pour comprendre ce qu'elle vient de dire.

– C'est magnifique.

– Tu es américaine ?
(J'acquiesce.) Tu vis ici ? Ou tu es là pour les vacances ?

– Je vis ici. (Silence.) Enfin... pour l'instant. C'est compliqué.

– Et tu es mariée, dit-elle en pointant mon annulaire.

– Oui.

Absente, je fais jouer la bague sur mon doigt. Si elle n'a pas entendu la présentation bruyante de Christophe d'il y a cinq minutes, bizarre qu'elle aborde tout de suite le sujet.

– Qui est l'heureux élu ?

– Ansel. Ansel Guillaume.

– Je le connais ! s'écrie-t-elle avec un sourire. Je le connais même très bien. (Elle se penche

et ajoute avec un air de conspiratrice.) Très beau et tellement galant.

Je suis fière et mal à l'aise. Cette femme a l'air plutôt sympathique, mais son indiscretion me gêne. Elle a une manière de dire les choses...

– C'est vrai.

– Donc tu étudies ici ? Tu travailles ?

La rousse boit une gorgée de vin rouge en m'étudiant du regard.

– Je suis venue passer l'été ici. (Je me détends un peu et calme ma timidité. Les gens confondent peut-être son enthousiasme avec une forme d'agression.) Je commence une école de commerce à l'automne.

– Donc tu pars bientôt ?

– Oui... Même si je n'ai pas encore décidé d'une date.

– Et ton mari, alors ? Son job est très prenant, non ? Il ne peut pas décider de quitter Paris pour te suivre comme ça ?

(Son intérêt poli est démenti par la rapidité avec laquelle elle enchaîne les questions. Je reste silencieuse, elle insiste.) Tu en as parlé avec lui ?

– Euh...

Que puis-je répondre ? Elle me scrute de ses grands yeux bleus, et je sens que quelque chose cloche. Dans son regard perce de la souffrance. De la colère refoulée. Derrière elle, tout le monde nous dévisage, l'air intrigué, compatissant,

comme s'ils observaient un accident de la route.

Suspicieuse, je me tourne vers elle.

– Désolée... j'ai oublié ton prénom.

– Je ne te l'ai pas donné, réplique-t-elle. Tu sais, je connais ta situation. Et je connais Ansel très très bien.

Soudain, je comprends.

– Tu es Minuit ?

Avec un sourire éclatant, elle répond d'une voix malicieuse :

– Minuit ! Oui, tout à fait, je suis Minuit.

– Je ne sais pas pourquoi, mais je pensais que tu avais les cheveux noirs.

Cette remarque, je me l'adresse à moi-même. J'ai l'impression de chuter dans le vide. Vais-je retomber sur mes pieds ? Je me tourne pour chercher Ansel ou Marie des yeux, mais Minuit me toise comme un faucon, l'air

d'apprécier mon malaise à sa juste valeur.

Au loin, je distingue le rire profond d'Ansel. Il chante une chanson de rap totalement folle dans le couloir. Je la reconnais parce qu'il l'écoute tout le temps en se rasant le matin.

– Je dois... y aller.

Je pose mon verre sur la table à côté de moi. Je veux retrouver Ansel et lui raconter cette conversation. Je veux qu'il me ramène à la maison et qu'il

efface le souvenir de cette soirée.

Minuit m'attrape par le bras.

– Mais dis-moi, tu aimes mon appartement, Mia ? Mon lit ? Mon fiancé ?

Mon cœur cesse de battre, ma vision se trouble.

– Ton *fiancé* ?

– Nous allons nous marier avant ton irruption dans nos vies. Imagine ma surprise quand il est revenu de ses vacances

débiles aux États-Unis avec une épouse.

– Je ne...

Autour de moi, les gens ont les yeux sur nous mais ne se sentent pas assez concernés par mon désespoir pour intervenir.

– Il me *surnommait* Minuit, tu vois. (Ses cheveux roux effleurent son épaule quand elle se penche en avant.) Parce que je n'arrivais jamais à m'endormir. Nous avons acheté un nouveau lit dans notre bel

appartement et nous avons *tout* essayé pour m'épuiser. Ça te plaît de dormir dans notre lit tout neuf, dans notre bel appartement ?

J'ouvre la bouche et la referme en secouant la tête. Mon cœur bat très vite, je me sens rougir.

Je t'offrirai une nouvelle bague. Nous recommencerons tout à zéro. Nous nous installerons dans un appartement qui ne sera qu'à nous.

Il faut que je sorte d'ici.

– Nous sommes restés ensemble pendant six ans. C'est long, n'est-ce pas ? Il y a six ans, tu étais encore une gamine.

Son accent est si fort que je dois constamment faire un effort surhumain pour la comprendre. Mais j'ai compris *six ans*. Ansel m'a dit « trop longtemps », mais je ne pouvais pas imaginer que ce soit *si long*. Ou qu'il était sur le point de se

marier avec une autre femme.
Je ne savais même pas quand ils
avaient rompu – j’imaginai
naïvement, à son retour à Paris,
il y a un an. Mais les cernes
sous ses yeux, les tremblements
de sa main sur son verre me
prouvent mon erreur.

Mon cœur se délite.

J’entends Ansel entrer dans la
cuisine, deux bouteilles à la
main, et crier d’une voix
joyeuse :

– *J’ai acheté du vin !*

Mais son visage se décompose quand il me voit avec Minuit.

Elle s'approche plus près et me glisse alors dans l'oreille.

– Il y a six ans, tu n'avais pas encore été renversée par un camion, *si* ?

Je tourne la tête vers elle et fixe ses yeux bleus si pleins de colère que mon souffle se coupe.

– *Quoi* ?

– Il me raconte *tout*. Tu n'es qu'une passade. (Sa voix

devient un sifflement et elle claque des doigts.) Tu sais, il fait tout le temps des folies mais là, il s'est surpassé ! Depuis, il ne sait plus comment rectifier son erreur. Il avait encore mon goût dans la bouche quand il t'a rencontrée dans cet hôtel miteux.

J'ai envie de vomir. Tout ce que je sais, c'est qu'il faut que je *parte* au plus vite mais avant que je parvienne à mettre un pied devant l'autre, Ansel se

tient à côté de moi et me serre le bras.

– Perry, grince-t-il. *Arrête. C'est ma femme. C'est Mia. Qu'est-ce que tu fous ?*

Perry ?

Quoi ? *Perry ?*

Je cligne des yeux. Et je comprends soudain. Ses meilleurs amis, les quatre inséparables. Ansel, Oliver, Finn et Perry. Pas un autre mec. Une femme.

Une femme avec qui il a été pendant six ans.

Tous les quatre, tout le temps ensemble... Je pense que je ne connaîtrai jamais personne aussi bien que les trois amis avec qui j'ai voyagé... Ces amitiés sont les relations les plus géniales et les plus compliquées de ma vie... Nos familles nous manquaient, nous nous remontions le moral, nous célébrions les moments forts de nos existences.

Une bouffée de chaleur me submerge, mes lèvres s'entrouvrent. Combien de fois Ansel m'a-t-il laissé penser que Perry était un ami supplémentaire, un *homme* ? Je lui ai tout raconté de ma vie, de mes peurs, de mes relations, et il m'a seulement donné quelques bribes à propos de Minuit et de leur relation « trop longue ».

Elle semble ravie, comme une lionne en train de dévorer une

gazelle. Elle effleure son bras de la main, mais il se dégage et reprend le mien.

– Mia...

Je m'éloigne.

– Je vais m'en aller.

J'aurais pu dire n'importe quoi – j'aurais pu trouver une phrase cinglante, une insulte, quelque chose qu'Harlow ou Lola penseraient à dire. Mais pour une fois, je suis heureuse de ne pas me trouver avec elles.

Il m'appelle, mais je cours jusqu'aux escaliers que je dévale. Derrière moi, ses pas résonnent sur les marches en bois. Mon prénom fait comme un écho dans la majestueuse cage d'escalier.

– Mia !

Mon esprit refuse de réfléchir à ce qui vient de se passer. Je suis totalement perdue.

Le trottoir est vide, les rues environnantes désertes. Je dévale la rue La Bruyère,

tourne à Saint-Georges.
Pratique de savoir où aller
quand on s'enfuit.

Au coin d'une rue, je reprends
mon souffle. Il a dû partir dans
le mauvais sens. Je ne l'entends
plus.

Mes pensées se bousculent :
puis-je faire ma valise en
quelques minutes et partir sur-
le-champ ? Pourquoi Ansel m'a-
t-il laissée entre les griffes de
son ex-fiancée ? Pourquoi ne me

l'a-t-il pas avoué avant ? La panique me coupe le souffle.

Comme cette ville semble vieille ! La plaque de l'immeuble contre lequel je suis appuyée indique qu'il a été construit en 1742. Les bâtiments sont plus vieux que toutes les histoires d'amour que les Français ont pu vivre. Notre relation est sûrement trop récente, même si, depuis le début, nous avons l'impression

de nous connaître depuis toujours.

Maintenant, je suis sûre de l'aimer. J'ai pris conscience que notre relation n'a rien d'une farce, que je suis probablement tombée amoureuse de lui à la seconde où je l'ai vu dans ce bar. Où nous étions tous les deux heureux. Quoi que disent Harlow et Lola, je crois aux contes de fées.

Mais je ne croyais pas qu'on puisse tomber de si haut.

Chapitre 19

À DEUX RUES DE LA NÔTRE, je sais qu'il m'a rattrapée. Sans me perdre des yeux, il me suit d'assez loin pour ne pas m'oppresser. Devant la porte, je cherche frénétiquement les clés et l'entends arriver en haut des escaliers, à bout de souffle.

J'apprécie qu'il ait eu la décence de me laisser seule dans l'ascenseur.

Il fait nuit dans l'appartement, mais je ne prends pas la peine d'allumer les lumières. Je m'appuie contre le mur du couloir, les yeux rivés au sol. Il entre et s'arrête devant la cuisine, à quelques mètres de moi. Lentement, sa respiration retrouve son rythme normal. Je n'ai pas besoin de le regarder pour savoir qu'il se sent mal. Du

coin de l'œil, je remarque sa posture embarrassée, son regard insistant, troublé, qui me cherche.

Il finit par murmurer :

– Parle-moi. C'est affreux, Mia. C'est la première fois que nous nous disputons, et je ne sais pas quoi faire.

Concentrée sur mes pieds, je secoue la tête. Par où commencer ? C'est bien plus qu'une première dispute. En couple, on se chamaille à

propos de la lunette des toilettes ou d'une robe en soie mise par erreur dans la machine à laver. Mais lui m'a menti à propos de Perry, *sa fiancée*, et je ne comprends même pas pourquoi.

L'humiliation me submerge. Comme nous avons été naïfs ! Depuis le début, notre relation est une farce. Pour lui, c'est un sacré revirement. Après six ans avec elle, il épouse une parfaite

inconnue. Presque comique, quand on y pense.

– Je veux rentrer à la maison. Demain, sûrement. De toute façon, je comptais partir bientôt.

Il se laisse glisser contre le mur.

– Reste... Mia, non. Tu ne peux pas partir plus tôt à cause de ça. *Parle-moi.*

L'incrédulité dans sa voix fait remonter en moi une bouffée de colère.

– Bien sûr que je *peux* partir à cause de ça ! Comment as-tu osé me laisser entrer dans la fosse aux lions ? J'ai été totalement prise de court !

– Je ne savais pas qu'elle serait là ! insiste-t-il. Marie et Christophe sont *mes* amis. Elle ne les connaît pas si bien que ça. Je ne sais pas ce qu'elle faisait à cette soirée !

– Elle était peut-être là parce que vous étiez *fiancés* ? Je ne sais même pas quelles questions

te poser. Tu m'as menti, Ansel. Pendant combien de temps comptais-tu me laisser penser que Perry était un mec ? Combien de fois avons-nous parlé de *lui* ? Pourquoi dès le départ, ne pas m'avoir dit la vérité quand je t'ai demandé à Vegas où *il* était ?

Les mains en l'air, il esquisse un pas vers moi, comme s'il s'approchait d'un animal blessé.

– Quand tu as parlé de Perry comme d'un mec, personne n'a

pensé à te contredire parce que nous étions dans un *bar*. Je ne pensais pas t'épouser quelques heures plus tard...

– Ça fait des *semaines* que je suis ici. Tu aurais pu me dire que ta fiancée n'habitait pas loin et que, d'ailleurs, c'était elle, Perry, le quatrième membre de votre petit groupe tellement soudé ! *Hé, Mia, ce n'est pas un mec !* (Mes mains tremblent au souvenir de la nuit où Ansel a dû ouvrir la porte,

presque *nu*. Je me souviens de son air perdu et de sa réponse quand je lui ai demandé qui c'était. Perry, a-t-il soupiré sans me corriger quand j'ai dit « il » à la phrase suivante.) Oh mon Dieu ! Et quand on est venu frapper à la porte ? Et quand tu *lui* parlais au téléphone ? Tu es sorti pour parler à la fille que tu allais épouser mais *oups* ! tu t'es marié avec moi à la place ! Tu m'étonnes qu'elle soit aussi en colère !

Ansel ne répond que par monosyllabes : « Non », « Mia » puis « attends ». Finalement, il parvient à formuler une phrase cohérente :

– Ce n'est pas ce qui s'est passé du tout. Depuis Vegas, je ne sais pas comment te le dire ! Je ne voulais pas te mettre la pression aussi vite ! On n'était plus ensemble. Quand elle m'a appelé, quand elle est venue...

– Ta fiancée.

– Mia, non. On a romp...

– Tu l’as revue ? À part cette nuit-là ?

Il me jette un regard angoissé.

– Nous avons déjeuné deux fois ensemble.

Pour le coup, j’ai envie de lui mettre mon poing dans la gueule. Moi, je n’ai *jamais* eu l’occasion de déjeuner avec lui en semaine. Il déchiffre aisément mon expression :

– Je sais, Mia... Je sais. Je suis désolé. J’espérais qu’en lui

parlant en face, elle arrêterait de m'appeler et...

– Et alors ?

Il hésite et sort son smartphone de sa poche.

– Non. Tu peux lire ses textos si tu veux. Ou écouter ses messages vocaux. Tu verras que je ne l'ai jamais encouragée à me contacter. *Je t'en prie, Mia...* (Je passe une main nerveuse dans mes cheveux. J'aimerais hurler, mais ouvrir la bouche signifierait que je prends le

risque d'éclater en sanglots. Et la dernière chose que je veux, c'est entendre à nouveau *sa* voix.) Je voulais tout te dire la nuit où nous avons joué au diable et au pécheur. Mais je ne savais pas comment, et j'ai raté l'occasion. Ensuite, c'est devenu impossible.

– Ce n'était *pas* impossible. C'est très simple, si tu veux mon avis. Tu aurais pu me reprendre une fois parmi les centaines où je me suis trompée de pronom.

« Non, Mia, Perry est une *meuf* et j'ai été en couple avec elle pendant *six ans*, *putain* et d'ailleurs, j'allais l'épouser. » Mais tu as préféré m'induire en erreur en l'appelant *Minuit*.

– Je ne voulais pas t'inquiéter ! Je ne pensais pas que tu la rencontrerais.

Indignée, j'ouvre la bouche. Enfin la vérité ! Il espérait simplement ne pas avoir à *affronter* le problème.

– Et tu penses que ça arrange tout ? Que tu aies menti par omission ? Parce que je ne la rencontrerais jamais ?

Il secoue la tête.

– Ce n'est pas ce que je voulais dire ! J'attendais que notre relation soit plus solide.

Les mouvements de ses mains sont frénétiques, il ferme les yeux pour chercher un mot. Encore maintenant, mon cœur bat pour lui. Bouleversé, il perd ses moyens en anglais. Il respire

un bon coup, me regarde et parle avec plus d'aplomb :

– Quand nous sommes arrivés ici, toi et moi, ça ne tenait qu'à un fil. Nous nous sommes tous les deux laissés emporter par un élan. Malgré mes horaires de fou, je voulais prendre du temps pour toi. Au fur à mesure, notre relation est devenue plus amusante, plus audacieuse. C'est devenu... (Imperceptiblement, sa voix se brise.)... *réel*. Nous avons

besoin de plus de temps, juste tous les deux. Je ne voulais inviter personne, surtout pas elle.

Au moment où il prononce les mots, je ressens comme un écho. Amère, je lui rappelle :

– Elle a *vécu* ici. Tu m’as parlé de Minuit mais tu ne m’as pas dit que vous viviez ensemble, que vous étiez fiancés, que votre relation durait depuis si longtemps. Que tu la baisais dans *ce* lit. Si tu m’avais tout

raconté, ça n'aurait pas posé problème. Mais ce soir, la seule personne qui n'avait aucune idée de ce qui se tramait, c'était moi, *ta femme*.

Je me tourne pour aller dans la chambre et me jeter sur le lit. Mais... c'était *leur* lit, il l'avait acheté pour que Perry dorme mieux dedans. Je grogne et marche droit sur lui.

Je fais mine de vouloir entrer dans la cuisine, il m'arrête,

m'attrape par les épaules, les mains tremblantes.

– Je t'en prie, ne pars pas.

Mon cœur est en lambeaux. Même en colère contre lui, sentir son corps si près du mien, ses mains sur mon bras, est si réconfortant que je suis obligée de mettre de l'ordre dans le chaos. Ses yeux s'adoucissent, il regarde ma bouche.

– Nous n'avons pas fini d'en discuter.

Je bégaie lamentablement :

– T-t-t-t-t... T-t-t-t-t-tu...

Bordel !

Je cligne des yeux, très fort. Quelle sera sa réaction ? Il ne m'a jamais entendue bégayer. Ça ne m'arrive presque plus jamais.

Ses yeux écarquillés et son air bouleversé me surprennent.

– Putain, Mia.

– N-n-n-non.

– Mia...

Il grommelle et blottit son visage dans mon cou.

Je le repousse. Hors de question d'accepter sa compassion maintenant. La colère m'aide à parler plus distinctement. À chaque mot qui sort de ma bouche, je me sens plus détendue.

– T-tu es resté avec elle si longtemps. Je... ce soir, j'ai eu l'impression d'être *l'autre*, tu comprends ? Pour la première fois, hier, j'étais ta femme. Et l'instant d'après, c'est comme si je lui avais volé son mari.

– *Non !* s'exclame-t-il, l'air soulagé. (Il ose m'embrasser sur la joue.) On a rompu avant que je te rencontre.

Bon sang. Je suis obligée de lui demander.

– Combien de temps ? (Son visage se décompose, j'entends presque les secondes s'écouler.) Ansel ?

– Quelques jours.

Dans ma poitrine, mon cœur se contracte et je ferme les yeux, incapable de le regarder.

– Elle a déménagé pendant ton absence, n'est-ce pas ?

Encore une hésitation.

– Oui.

– Tu as quitté la fille avec qui tu as passé six ans quelques jours avant de m'épouser ?

– En réalité, on a rompu trois semaines avant que je te rencontre. Je suis parti faire ce voyage en vélo jusqu'à Vegas. Mais c'était terminé depuis bien longtemps. Nous le savions tous les deux. Elle s'accroche à

quelque chose qui n'existe plus.
(Il me caresse la joue, attendant
que je lève les yeux vers lui.) Je
ne m'attendais pas à ce qui
nous est arrivé, Mia. C'est pour
ça que je suis sûr de mes
sentiments. Je n'ai jamais désiré
quelqu'un comme je te désire.
Je n'ai jamais ressenti la même
chose pour personne. (Je ne
réponds rien. Il continue.) Je
peux tout t'expliquer.
Maintenant ?

Je hoche la tête. D'un côté, il est un peu tard. De l'autre, j'ai envie de tout savoir.

– Bike and Build a commencé en mai et a duré jusqu'en septembre. Finn, Olls, Perry et moi nous sommes tout de suite bien entendus. Dans ce genre de moments, les uns sur les autres, certaines amitiés se consolident, d'autres se détruisent. La nôtre n'a fait que s'approfondir.

Il se tait, me caresse le bras.

– Perry et moi, nous ne nous sommes pas rapprochés tout de suite. Rien de sexuel. Finn et Oliver pensent qu'elle a tout de suite voulu davantage. Je n'ai rien remarqué avant juillet. Et en août, je les aimais tellement tous les trois que je ne lui ai rien refusé. (Il me regarde dans la pâle lumière de la lune.) Nous n'avons couché ensemble que deux fois pendant le voyage. Une nuit en août, après avoir beaucoup bu. Et quelques

semaines de malaise plus tard, nous avons passé la dernière nuit ensemble.

Est-ce du soulagement ou de la douleur que je ressens ? Je ferme les yeux en essayant de chasser de mon esprit l'image de ses mains, de sa bouche sur son corps.

– Ensuite, Perry est rentrée à Paris. Je me suis installé à Nashville pour étudier. Nous nous sommes mis ensemble sans en discuter réellement. Elle

pensait que nous formions un couple, je ne voulais pas lui faire de peine en la détrompant. Nous nous sommes vus deux fois par an, et tout ce que je t'ai dit à part ça est vrai. Elle a eu l'occasion d'apprendre à me connaître pendant ce voyage, bien sûr. Mais j'avais *vingt-deux* ans. Je ne suis plus le même homme. Nous nous sommes retrouvés et ce n'était plus pareil. (Il chuchote presque.) Ça n'a jamais été

passionné entre nous, Mia. C'était... (Il jure, passe une main sur son visage.)... comme dans... j'ai un trou (Il me regarde et je suis incapable de résister à sa moue.). Le conte de fées avec la belle-mère ?

– Cendrillon ?

Il claque des doigts et acquiesce.

– Comme dans Cendrillon. Nous voulions tous les deux que la pantoufle de vair lui aille. Tu comprends ?

– Oui.

– C'est elle que j'ai trompée deux fois. Je m'en veux, Mia. J'avais réalisé que ça ne fonctionnait plus, que j'avais fait exactement ce que je m'étais promis de ne pas faire. Comme mon père, tu vois ? Je l'ai appelée pour rectifier le tir, la quitter et... (il prend une grande inspiration) Perry m'a annoncé qu'elle venait de renoncer à un job à Nice pour me retrouver à Paris.

Je cligne des yeux. Hors de question de compatir.

– Donc je...

Cette fois, je suis plus qu'heureuse de lui offrir la bonne expression :

– Tu as eu les chocottes.

– D'accord, oui. Ce n'était pas juste pour elle. J'aurais dû la quitter.

– Nous savons tous les deux que je suis venue ici pour fuir mes problèmes. Mais tu te comportes en bienfaiteur alors

que tu *fuis* toi aussi. Tu m'as utilisée pour te donner une raison de ne pas revivre quelque chose avec elle. Tu es impulsif, tu agis sans réfléchir, et c'est la raison pour laquelle tu m'as épousée. Tu t'es convaincu que tu devenais responsable de tes actes, que tu te comportais en mec bien en me ramenant ici, mais c'était un pis-aller. *Je* suis un moyen de gérer ta culpabilité. *Je* suis la preuve que tu n'es pas ton père.

– *Non !* J'ai fui grâce à toi, oui. Mais pas parce que j'ai besoin de me prouver quelque chose, ou parce que je veux rattraper une erreur. Je n'étais pas obligé de t'acheter un billet d'avion. Je n'étais pas obligé de venir au zoo pour te retrouver. Je *sais* que je ne suis pas mon père, c'est pour ça que je m'en veux d'avoir traité Perry de cette façon. J'ai fui grâce à toi parce que je suis tombé amoureux.

Ces mots résonnent dans le salon puis sont couverts par le bruit des klaxons et des motos sur les pavés des rues étroites. Je ne sais plus quoi penser. Mon cœur me dit de lui faire confiance, argue qu'il ne m'a rien caché volontairement, qu'il ne voulait pas me faire de mal.

Mais en y repensant, c'est n'importe quoi. S'il voulait avoir une vraie relation avec moi, il n'aurait pas hésité à me dire la vérité. Il n'aurait pas utilisé son

surnom avec moi, il m'aurait simplement expliqué qui elle était pour lui, il m'aurait avoué qu'ils avaient vécu ici *ensemble*, que l'une de ses amies les plus proches était aussi son ex-fiancée. Je lui en veux de m'avoir menti, même dans nos moments les plus intimes, jusqu'à nos jeux de rôle.

Ce n'est pas son passé qui me dérange. Ce sont les mensonges, la manière dont il s'est efforcé de compartimenter

son passé et notre relation. Il me ment alors que je fais tout pour être honnête avec lui. Ses intentions ne comptent pas. Il ne pensait peut-être simplement pas que notre relation excéderait un été.

Suppliant, il me regarde :

– Ressens-tu la même passion pour moi ? Je viens peut-être de tout foutre en l'air.

J'acquiesce, répondant aux deux questions en même temps. La passion que je ressens pour

lui explique que je sois dans ses bras malgré ma colère. Ma peau s'embrase, comme toujours. Son odeur me submerge. Mais je me demande s'il n'a pas tout gâché.

Il murmure dans mes cheveux :

– Je n'ai jamais ressenti un amour comme ça.

Mais je n'arrive pas à cesser de penser à sa trahison.

– Ansel ?

– Oui ?

Il m'embrasse sur la tempe.

– Comment as-tu pu lui raconter l'accident ? Comment as-tu osé partager ça avec elle ?

Il se fige.

– Je n'en ai *jamais* parlé.

– Elle savait. Ansel, elle savait que j'étais passée sous un camion. Elle savait pour ma jambe.

Il insiste :

– Je ne lui ai rien dit. Mia, je te le jure. Si elle a appris quoi que ce soit sur toi (en dehors de ton nom et de notre mariage),

c'est par Oliver ou Finn. Ils sont toujours amis. Même si j'ai tout compliqué. (Il cherche mes yeux et murmure.) Je ne sais pas pourquoi elle t'a parlé. Je ne comprends pas pourquoi elle s'est jetée sur toi. Elle savait que je ne serais pas d'accord.

– Tu lui as parlé au téléphone. Elle est venue au milieu de la nuit. Tu as déjeuné avec elle alors que tu n'avais même pas le temps de prendre un petit déjeuner avec moi. Elle

pense peut-être que votre relation n'est pas finie.

Il réfléchit avant de répondre et resserre sa pression sur mes bras.

– Elle sait que c'est fini. Mais je ne vais pas mentir en te disant que la rupture a été facile. Ce n'est pas facile pour elle de te savoir ici avec moi.

Je ne peux pas supporter la douceur de sa voix. Et sa compassion pour elle et pour ce qu'elle vit. Ça me rend folle. La

partie rationnelle de mon cerveau apprécie qu'il soit aussi gentil avec elle. Ce n'est donc pas un connard. C'est un type bien. Mais franchement, il a tellement déconné que je n'arrive pas à l'admirer, je suis trop énervée.

– Ouais, si j'étais toi, je ne m'inquiétera pas tant que ça. Elle a obtenu ce qu'elle voulait ce soir.

Je le repousse.

– Mia, ce n'est pas...

– Arrête.

Je m'éloigne, il m'attrape par le bras et me plaque contre le mur. Son regard est si intense que j'en ai la chair de poule.

– Je ne veux faire souffrir personne. Et je sais que je n'ai pas géré les choses comme j'aurais dû.

Je ferme les yeux et serre les lèvres pour résister à la vague de bien-être que je ressens quand il me touche. Je veux le bousculer, lui tirer les cheveux,

sentir le poids de son corps sur le mien.

– C'est toi que j'ai suivie tout à l'heure. (Il m'embrasse sur la joue.) *Je sais* que je n'ai pas à m'assurer qu'elle aille bien. Mais si ce qu'elle ressent pour moi est ne serait-ce qu'une fraction des sentiments que j'ai pour toi, je ne veux pas la blesser gratuitement. Je ne peux qu'imaginer ce que je ressentirais si tu me quittais...

Il me bouleverse. Je ne pensais pas pouvoir tressaillir intérieurement comme ça.

Il me lèche le lobe d'oreille et murmure :

– Ça me détruirait. Dis-moi que tu ne vas pas me quitter.

Ses mains me caressent nerveusement. Peut-être pour me distraire, ou pour se rassurer lui-même. Il les laisse vagabonder sur mon ventre, mes cuisses. Il saisit ma jupe et la remonte sur mes hanches.

– Ansel...

Mais alors que je tourne la tête, je me cambre naturellement vers lui. Face à l'évidence de mon désir, je serre les poings. J'ai besoin d'être rassurée.

– Ça va ? demande-t-il en m'embrassant l'oreille.

Sans me quitter du regard, il dépose un baiser sur mon menton, ma bouche. Il glisse la main entre mes jambes.

– Je vais te faire mouiller...

Ses doigts s'introduisent sous ma culotte, et je parviens à résister :

– Tu ne peux pas arranger ça avec du sexe.

L'air confus, il me dévisage :

– Quoi ?

J'hallucine.

– Tu crois que tu peux me calmer en me faisant *jouir* ?

Ansel a l'air perplexe, presque énervé pour la première fois.

– Si ça te calme, si ça t'aide à te sentir mieux, peu important

les moyens. (Ses joues rougissent.) N'est-ce pas ce que nous faisons depuis le début ? Trouver un moyen d'être mariés, d'être *intimes*, alors que tout est nouveau, effrayant ou trop utopique ?

Au fond, il a raison. C'est exactement ce que nous avons fait et *je veux* sortir de l'état dans lequel je suis. Être distraite, me remettre, oublier mon mal-être – par quelque moyen que ce soit, d'accord. Je

veux arrêter de parler de tout ça. Je veux qu'il balaie tous mes doutes et soit lui-même.

– Très bien. Fais-moi tout oublier. Voyons si tu es capable de chasser ma colère.

Il me faut un moment pour me rendre compte de ce que je viens de dire. Tout de suite, il me mordille le cou, je soupire et rejette la tête en arrière, abandonnée. Avec brutalité, il finit de retirer ma jupe, m'arrache presque mon T-shirt.

Impatient, il parcourt mon corps et soupire.

– *Tu es parfaite**.

Je suis incapable de faire preuve de tendresse. Je me sens tellement égoïste et en colère. Pressé, il arrache plus qu'il n'enlève mes sous-vêtements.

– Sois en colère, grogne-t-il. *Montre-moi* comment tu t'énerves.

Encore une fois, je mets un moment avant de comprendre.

Ensuite, je ne me reconnais plus :

– Ta bouche.

Je laisse la colère se déchaîner en moi. Pour le punir. Je le repousse brutalement, il tombe presque, la bouche ouverte, les yeux pétillants d'excitation. Je le pousse encore, ses genoux heurtent le bord du cadre de lit et il s'installe dessus. Je le chevauche, mon sexe au niveau de son visage, et je lui tire les cheveux.

– Ça ne va *pas*.

Je retiens sa tête en arrière pour l'empêcher de m'embrasser, de me lécher, peut-être même de me mordre.

– Je sais. Je *sais*.

Sa bouche touche mon clitoris, je laisse échapper un cri instinctif. Il me suce en m'entourant la taille. Il est avide, déchaîné, ses gémissements satisfaits me comblent.

Sa bouche est douce et brutale, mais il me laisse tout contrôler – la vitesse, la pression – et c'est sublime, mais *Seigneur, je te désire tellement, je veux te sentir en moi.*

Ansel rit. Je l'ai dit à haute voix. Je m'en veux. Encore une fois, je m'humilie toute seule.

– Non, murmure-t-il. Non, non. *Viens par ici**.

Je me laisse convaincre en gémissant doucement. J'accepte

enfin le plaisir qu'il m'offre et baise sa bouche.

Ma peau hypersensible et brûlante me démange. Il me lèche, c'est presque insupportable tellement c'est bon. Impossible d'être si près, si vite

si vite

si vite putain

eh bien oui.

Je manque m'effondrer, mais je m'agrippe à la tête de lit et je jouis en criant, en m'appuyant

si fort contre sa bouche que je dois lui couper la respiration. Ansel est imperturbable, il me tient toujours par les hanches et ne me laisse pas m'écartier d'un centimètre. Enfin, mon corps se détend, mon orgasme lui coule dans la bouche.

Je me sens ravagée et adorée. Toute molle, je glisse dans le lit. Sa peur, son amour et sa panique me submergent, je laisse enfin mes larmes couler.

Nous sommes tous les deux sûrs d'une chose : je vais m'en aller.

Il chuchote dans mon oreille d'une voix si tremblante que j'ai du mal à la reconnaître :

– As-tu déjà eu l'impression que ton cœur se tord dans ta poitrine parce que quelqu'un le tient très fort dans sa main ?

– Oui.

Je ferme les yeux pour ne pas le voir aussi triste.

– Mia ? Mia. Je suis tellement désolé.

– Je sais.

– Dis-moi que tu... tiens encore à moi.

Impossible. Ma colère m'en empêche. Au lieu d'attendre ma réponse, il m'embrasse l'oreille, l'épaule, murmure dans mon cou des mots que je ne comprends pas.

Lentement, nous reprenons notre souffle et il m'embrasse. Si longtemps. C'est la seule manière que j'ai trouvée de lui

dire que je l'aime tout en lui disant aussi au revoir.



CONTRAIREMENT À L'HABITUDE, cette fois, je suis la première à me lever. Il dort encore, je m'habille dans le noir. Faisant aussi peu de bruit que possible, j'enfouis mes affaires dans ma valise. Mon passeport se trouve exactement là où il me l'a indiqué – l'étagère du haut dans le placard. Ce détail me

déchire l'âme. Je laisse mes affaires de toilettes dans la salle de bains – tout récupérer ferait du bruit, je n'ai pas envie de le réveiller. Ma nouvelle crème de luxe pour le visage me manquera, mais je sais qu'il me sera impossible de partir s'il est réveillé, s'il me regarde en silence ou s'il essaie de me convaincre de rester.

J'hésite. Je devrais peut-être réfléchir à deux fois – partir comme une voleuse n'est pas

forcément une bonne idée –, mais je ne m'y résous pas. Je le regarde à peine, habillé, sur la couverture. Ma valise faite, je cherche du papier et un crayon dans le tiroir du bureau.

Mais une fois dans la chambre, je n'arrive plus à détacher les yeux de lui. Je réalise seulement maintenant que je ne l'ai même pas regardé hier soir. Sa chemise bleu marine ajustée, déboutonnée, dévoile le creux de son cou. Ma

langue vibre du désir de le lécher du cou à la poitrine, de la poitrine à l'épaule. Son jean parfait est délavé par le temps aux endroits stratégiques – sur la cuisse, au niveau de la fermeture Éclair. Il n'a même pas enlevé sa ceinture marron (sa préférée) avant de s'endormir. Elle est défaits, il porte son pantalon déboutonné, un peu plus bas sur ses hanches. J'ai envie de m'emparer de cette ceinture et

de caresser cette peau une fois encore.

C'est techniquement impossible, pourtant j'ai l'impression de voir son cou onduler au rythme des battements de son cœur. J'imagine la tiédeur de sa peau sous ma langue. Pas besoin de réfléchir pour imaginer ses mains engourdies de sommeil plonger dans mes cheveux. Je descendrais son caleçon. Le soulagement envahirait son

regard si je le réveillais maintenant – pas pour lui dire au revoir, mais pour faire l'amour une dernière fois. Lui faire comprendre que je ne lui en veux pas. Nul doute, le sexe avec Ansel serait tellement bon que j'oublierais tout. Comme si rien ne s'était passé.

Je suis là, je m'efforce d'être la plus silencieuse possible. Partir sans le réveiller. Je ne peux donc pas le toucher. Je ravale un sanglot, heureuse qu'il

n'éclate pas maintenant. La douleur que je ressens ressemble à un coup de poing dans le ventre.

Je suis une imbécile.

Mais putain, lui aussi.

Il me faut plusieurs longues et douloureuses secondes pour détourner le regard vers la feuille de papier que je tiens dans la main depuis tout à l'heure.

Et j'écris quoi, maintenant ?
Ce n'est pas comme si je ne

comptais plus jamais le revoir. Le connaissant – et je le connais, malgré tout –, il n'en restera pas au téléphone et aux emails. Je le reverrai. Mais je pars pendant qu'il dort et, à cause de son job, je risque de ne pas le voir pendant des mois.

Je choisis d'opter pour la simplicité, l'honnêteté, même si ma poitrine se contracte quand j'écris ces mots :

Ce n'est pas un adieu, c'est
un « à bientôt ».

Je tiens à toi,

Mia

Je dois réellement faire le tri
dans ma vie avant de lui en
vouloir d'avoir conservé son
passé bien caché dans sa boîte
de Pandore.

Mais bon sang, j'aurais
tellement aimé que ce soit un
maintenant, oui, pour toujours.

Chapitre 20

JE SORS DANS LA RUE, il fait toujours noir. La porte d'entrée se referme derrière moi. Sous un lampadaire diffusant une lumière jaune artificielle, un taxi attend sur le trottoir. L'air circonspect, le chauffeur me jette un coup d'œil par-dessus

son magazine. Arrive-t-il à cet homme de sourire parfois ?

Je réalise soudain à quel point mon apparence laisse à désirer – cheveux emmêlés, yeux cerclés de noir, jean et pull foncés. Je ressemble à une criminelle en cavale. La phrase « fuir la scène du crime » résonne dans mon crâne. Tellement appropriée pour qualifier mon départ précipité... Je m'en veux d'avance.

Le chauffeur sort de la voiture et ouvre le coffre, cigarette aux lèvres.

Il lance avec un accent prononcé :

– Américaine ?

À chaque syllabe, une taffe de fumée.

Je commence à être irritée. J'acquiesce, sans prendre la peine de lui demander comment il le sait. *Parce que* je le sais déjà : je ressemble à une touriste égarée en plein Paris.

Il n'a pas remarqué que je n'ai pas répondu ou il s'en fiche : je le regarde soulever ma valise et la mettre dans le coffre.

C'est toujours la même valise. Je l'ai cachée dans un placard pendant tout mon séjour chez Ansel parce qu'elle paraissait trop neuve, trop grosse, au beau milieu de son appartement élégant. C'est du moins ce que je me suis dit à ce moment-là. J'ai refusé de penser que je la cachais pour

me soustraire à ce rappel quotidien de mon passage éphémère.

J'ouvre la portière et monte dans le taxi aussi discrètement que possible. Je sais à quel point les bruits montent, et il est hors de question qu'un claquement de portière le réveille en sursaut alors qu'il dort profondément.

Le chauffeur s'affale sur son siège et rencontre mon regard dans le rétroviseur.

– Roissy.

Je détourne le regard, la voiture démarre. Je n'arrive pas à mettre des mots sur mes sentiments. Est-ce de la tristesse ? Oui. *Inquiétude, colère, panique, trahison, culpabilité* ? Tout à la fois. Ai-je fait une erreur ? Cet été tout entier se révèle-t-il être un mauvais choix colossal ? Je dois partir de toute façon. Je suis juste un peu en avance. Et même si je n'étais pas partie,

j'aurais eu besoin d'espace pour réfléchir et me poser... n'est-ce pas ?

J'éclate presque de rire. Comme si j'étais capable de réfléchir.

Je n'arrive pas à penser clairement. J'oscille entre : *hier soir, ce n'était pas si grave, et c'est impardonnable, partir est la meilleure chose à faire.* Ou encore : *retourne en arrière, il n'est pas trop tard, tu fais une énorme erreur !* Les doutes me

submergent. Passer treize heures toute seule dans un avion ne va rien arranger.

Le taxi dévale les rues désertes, j'ai un haut-le-cœur comme la première fois que je suis montée dans une voiture en France, mais pour une tout autre raison. Je préférerais vomir. Ce serait un moindre mal par rapport à la douleur lancinante qui me poursuit depuis hier soir. Une bonne nausée, et ce serait fini. Je

pourrais fermer les yeux, faire comme si le monde ne tournait pas dans tous les sens autour de moi, comme si ma poitrine n'était pas trouée, déchiquetée.

Paris n'est plus qu'un brouillard de pierre et de béton, des silhouettes d'usines se profilent à l'horizon. J'appuie mon front à la vitre – je ne veux pas me souvenir de mon arrivée avec Ansel. De ses attentions, de sa tendresse, alors que je pensais que j'allais tout gâcher

avant même que mon séjour commence.

Le soleil n'est toujours pas levé, mais je distingue les arbres, les champs qui s'étirent en de vastes étendues boueuses ou vertes le long de l'autoroute, et les ponts qui séparent les agglomérations urbaines au loin. J'ai l'impression de remonter le temps, de tout effacer. C'est perturbant.

Je cherche l'application de ma compagnie aérienne dans mon

smartphone pour obtenir les horaires des vols. Ma décision prend subitement réalité sur l'écran trop lumineux, qui se réfléchit dans les vitres du taxi.

Nous arrivons à l'aéroport, j'hésite quelques secondes. Comme si j'avais encore le choix. Je me sens ridicule.

Le premier vol part dans une heure. En quelques clics, je réserve un siège.

Ensuite, j'éteins mon téléphone et je le glisse dans

ma poche, pour profiter de mes derniers moments en France.

Aucun nouveau message, Ansel doit dormir. Il me suffit de fermer les yeux pour l'imaginer allongé sur le lit, encore à moitié habillé. Je revois son visage dans la semi-obscurité quand je récupérais mes affaires. Un vrai tableau. Mais je n'arrive pas à imaginer sa réaction quand il réalisera au réveil que je suis partie.

Le taxi s'arrête, je découvre le prix de la course. Les doigts tremblants, je sors mon portefeuille et compte les billets colorés. Ils me semblent tellement étranges que je plie tous ceux qui me restent et les donne au chauffeur.

Dans l'avion, pas de messages, pas de mails. Je n'ai pas acheté de connexion Internet, rien ne peut me distraire des images qui tournent en boucle dans ma tête. L'expression de Perry,

aimable puis calculatrice, et enfin furieuse. Sa voix quand elle m'a demandé si je dormais bien dans son lit avec son *fiancé*. Le bruit des pas, Ansel, notre dispute, mon mal de tête, mon cœur battant.

En dehors des quelques heures de sommeil que j'arrive à grappiller, c'est la bande son de mon voyage. À l'atterrissage, je me sens encore plus mal.

Dans un brouillard de sensations, je sors de l'avion,

j'avance vers la douane puis je récupère mon énorme valise sur le tapis roulant. Tachée de noir par les carrousels, elle n'a plus l'air si neuve. À l'intérieur, je suis exactement comme elle.

Dans le coffee shop le plus proche, j'ouvre le dossier de mon ordinateur que j'ai évité tout l'été. Il porte le nom de « Boston ».

À l'intérieur, toutes les informations concernant l'école, les emplois du temps, les

procédures d'orientation. J'ai tout gardé ici en me promettant de le lire la documentation plus tard.

Apparemment, plus tard, c'est aujourd'hui.

Grâce à l'énergie que me procurent ma grande tasse de café et la certitude que je fais le bon choix, je me connecte au portail étudiant de la Boston University MBA.

Je refuse ma bourse.

Je me désinscris.

Je prends la décision qui me poursuivait depuis des mois.



JE CONSULTE LA SECTION « à louer » du journal local. Intégrer une école de commerce était la condition implicite pour que mon père accepte de payer mon loyer. Mais après ce que je viens de faire, il me coupera les vivres. Même si cette décision est vitale pour moi. Je le connais, il préférerait se couper

un bras que me soutenir dans mes choix s'ils ne collent pas à ses desiderata personnels. La vie à Paris a amoché mes économies, mais les loyers ne sont pas hors de prix ici. Si je trouve un job, ça ne devrait pas poser de problème.

Je ne suis toujours pas prête à allumer mon smartphone et à affronter la montagne d'appels manqués et de messages d'Ansel – ou pire encore, rien du tout –,

donc j'utilise la cabine téléphonique du 7-Eleven.

Premier appel : Harlow.

– Allô ? dit-elle, méfiante à cause du numéro inconnu.

Elle m'a tellement manqué que je sens mes yeux s'embuer de larmes.

Je réponds d'une voix maladroite :

– Coucou.

– Mon Dieu, Mia ! Où es-tu ?
(Elle se tait et regarde le

numéro qui s'affiche.) Bordel de merde, tu es *rentrée* ?

Je ravale un sanglot.

– J'ai atterri il y a deux heures.

Elle répète :

– Tu es rentrée ?

– Je suis à San Diego, ouais.

– Et pourquoi n'es-tu pas déjà chez moi ?

– Je dois d'abord gérer quelques détails.

Comme ma vie. En France, j'ai trouvé mon objectif.

Maintenant, je dois garder les yeux fixés dessus.

– Gérer quoi, Mia ? Et Boston alors ?

– Écoute, je t'expliquerai plus tard. Je me demandais si tu pouvais parler à ton père pour moi. (Je reprends mon souffle.) À propos de l'annulation du mariage.

Voilà les mots qui m'obsèdent depuis des heures. Je frissonne en les prononçant à haute voix.

– Oh ! Donc le conte de fées est terminé.

– C'est compliqué. Tu peux en parler à ton père ? Je suis occupée, mais je t'appelle plus tard.

– Viens, s'il te plaît.

Je me frotte les tempes.

– Je viendrai demain. Aujourd'hui, je dois réfléchir toute seule.

Elle se tait puis murmure :

– Je demanderai à mon père d'appeler son avocat tout à

l'heure, je te tiens au courant.

– Merci.

– Tu as besoin d'autre chose ?

J'avale ma salive.

– Non je ne crois pas. Je vais chercher un appart. Et peut-être trouver un motel pour faire une sieste.

– Appart ? *Motel* ? Mia, viens vivre avec *moi*. J'ai un grand appartement et je peux clairement faire un effort pour ne pas hurler au lit si tu deviens ma coloc.

Son appartement serait la solution idéale. À La Jolla, parfaitement situé entre la plage et le campus, mais maintenant que j'ai élaboré mon plan, je ne veux plus en changer.

– Je dois avoir l'air d'une psychopathe, Harlow, mais je te promets que je t'expliquerai pourquoi je veux faire les choses comme ça.

Au bout d'un long moment, je sens qu'elle est convaincue, ce

qui semble étonnamment facile, la connaissant. Je dois avoir une voix vraiment déterminée.

– Ok. Je t’aime, ma chérie.

– Je t’aime aussi.

Harlow m’envoie par mail une liste d’appartements à visiter, avec ses commentaires sur chacun d’entre eux. Je suis sûre qu’elle a appelé l’agent immobilier de ses parents en lui donnant ses critères pour l’espace, le prix, la sécurité, et même si elle ne sait pas où je

veux vivre, l'hyperactivité d'Harlow me touche tellement que je suis à deux doigts d'éclater en sanglots.

Le premier appartement que je visite est mignon, clairement dans ma gamme de prix, mais trop loin de UCSD. Le deuxième est assez proche, mais se trouve juste au-dessus d'un restaurant chinois. J'y réfléchis pendant deux heures avant de refuser à cause de l'inévitable odeur de friture.

Le troisième meublé sur la liste est qualifié de « cosy », situé au-dessus d'un garage, dans un quartier résidentiel très calme et à deux blocs d'un arrêt de bus qui va directement à l'université. Bonne nouvelle, parce que vu la facture du parking de l'aéroport, je ne pourrai jamais payer celle du campus. Je suis soulagée d'apprendre que l'appartement vient d'être mis en location – un

tel bijou partira très vite.
Harlow est une déesse.

La rue en question est bordée d'arbres, je m'arrête devant une grande maison jaune. Une pelouse bien entretenue s'étend des deux côtés du trottoir, rappelant le vert foncé de la porte d'entrée. Vu la beauté des parterres, la personne qui vit ici a la main verte.

Ça me rappelle le Jardin des Plantes et la journée que j'y ai passée avec Ansel, à apprendre

– et oublier aussitôt – le nom des fleurs en français, à marcher main dans la main, avec la promesse d'un avenir avec lui.

Je suis accueillie par Julianne, la propriétaire. L'appartement s'avère aussi parfait que ce que j'imaginai. Petit mais chaleureux et mignon, avec des murs taupe et des moulures blanches. Un canapé crème se trouve au milieu du salon. Sur le côté, il ouvre sur une petite

cuisine dont la fenêtre donne sur le jardin collectif. Le loft me rappelle tellement l'appartement d'Ansel que je dois fermer les yeux et inspirer profondément.

– Une chambre, dit Julianne en allumant la lumière.

Je la suis pour y jeter un coup d'œil. Un lit à deux places occupe presque tout l'espace. Des étagères blanches le surmontent, c'est plutôt pratique.

– La salle de bains est ici. Je pars le matin très tôt, vous pourrez vous garer là-bas, ajoute-t-elle en désignant l'allée à côté du garage.

– Merci.

– Les placards sont petits, la pression de l'eau n'est pas top et je vous garantis que les adolescents qui s'occupent de la pelouse essaieront de vous draguer, mais l'appartement est mignon, il y a une machine à laver et un sèche-linge dans le

garage, que vous pouvez utiliser quand vous voulez.

– C'est parfait. Une machine à laver et un sèche-linge, c'est le paradis. Je pense pouvoir supporter des adolescents en rut !

– Génial !

Elle sourit et en quelques secondes, je m'imagine vivre dans le studio au-dessus de son garage, prendre le bus, aller à la fac. J'ai envie de lui

demander : *Je peux emménager tout de suite ?*

Mais, bien sûr, la raison reprend le dessus. Elle veut étudier mon dossier.

– Je suis sûre que ça passera, ajoute-t-elle avec un clin d'œil.



JE NE SUIS PARTIE que quelques semaines, mais prendre une chambre dans un motel dans ma ville de naissance me donne

l'impression que je reviens dans un endroit qui a changé sans moi. Je conduis jusqu'au motel, situé dans une zone de San Diego où je n'ai jamais mis les pieds. Ma ville a beau me sembler étrangement inconnue, je sens qu'elle recèle un futur différent de tout ce que j'avais imaginé. Une perspective excitante.

Ma mère me tuerait si elle savait que je ne suis pas rentrée directement à la maison.

Harlow veut m'assassiner parce que je refuse de vivre avec elle. Pourtant, même dans cette lumière glauque, avec les bruits de la route, je sens que je suis sur la bonne voie. J'étudie mon compte en banque pour la quinzième fois aujourd'hui. Si je fais attention à mes dépenses, je peux vivre à mon aise jusqu'à la rentrée. Ensuite, grâce au professeur qui m'avait obtenu une place au MBA de Boston et qui m'avait courtisée pour

UCSD, j'obtiendrai une petite bourse qui me permettra de joindre les deux bouts. Même si le loyer de l'appartement que j'ai visité est raisonnable, ce sera serré. Jamais je ne m'abaisserai à demander de l'argent à mon père. Après tout, je ne lui ai pas parlé depuis un mois.

Tu es mariée. Tu as un mari, non ? avait dit Ansel et, *Seigneur,* c'était il y a une éternité. Je me recroqueville dans les draps qui sentent la

Javel et la fumée, au lieu de l'herbe fraîche musquée, et m'efforce de reprendre ma respiration. Je ne vais quand même pas éclater en sanglots à vingt heures, dans une chambre d'hôtel.

Soudain, je sens mon téléphone dans ma poche. Mes doigts tremblants hésitent sur le bouton. Enfin, je l'allume.

En quelques secondes, douze appels manqués d'Ansel

s'affichent, six messages vocaux et des dizaines de textos.

Où es-tu ?

Tu es partie, n'est-ce pas ? Ta valise a disparu.

Tu as oublié des affaires.

Je l'imagine se réveiller, réaliser que je suis partie et faire le tour de l'appartement en récupérant les affaires que j'ai laissées.

Ton alliance n'est pas là, tu l'as prise ? Je t'en supplie, appelle-moi.

J'efface le reste des textos mais pas ses messages vocaux. En mon for intérieur, je sais que j'aurai envie de les écouter plus tard quand il me manquera. Enfin, quand il me manquera *encore plus*.

Je ne sais pas quoi lui répondre.

Tout ce que je sais, c'est qu'Ansel n'est pas la solution à mes problèmes. Il a déconné en me cachant la vérité sur Perry et son passé. Mais il l'a fait moins pour me blesser que parce que c'est encore un gamin. Voilà pourquoi on n'épouse pas un inconnu. Au fond, ça m'arrangeait qu'il me mente. Je me cachais à Paris, je profitais de lui et des milliers de kilomètres qui me séparaient des États-Unis pour me dérober

aux problèmes de mon existence : mon père, ma jambe, mon incapacité à prévoir un autre avenir que celui que j'ai perdu. Perry est une fieffée salope, mais elle avait raison sur un point : la seule personne qui faisait avancer cette relation, c'était Ansel. Moi, je me suis contentée de rester là, à attendre, pendant qu'il faisait la conquête du monde.

Je roule sur le dos et au lieu de répondre à Ansel, j'écris un

message collectif aux filles.

J'ai trouvé un appartement. Merci pour la liste, H. Pour l'instant, j'essaie de rester calme.

On peut te retrouver au motel ? demande Harlow.

Ça nous rend folles de ne pas savoir ce qui se passe.

Demain, je leur promets.

Tiens bon, dit Lola.
Dans la vie il y a des
jours sans, mais aussi
plein de merveilleuses
surprises.

Je vous adore.

Parce qu'elle a raison. Je viens
de vivre un été plein de
merveilleuses surprises.

Chapitre 21

JULIANNE EST UN AMOUR. Elle m'appelle avant huit heures pour me donner sa réponse. À cause du décalage horaire, je suis réveillée depuis trois bonnes heures. Impossible de ne pas faire les cent pas dans la chambre, jusqu'à en devenir

folle. Je prie pour que tout fonctionne. Je n'en peux déjà plus de chercher un appartement.

Je réponds en tremblant de la tête aux pieds :

– Allô ?

Même à l'autre bout du fil, je ressens la chaleur de son sourire.

– Prête à vous installer ?

Reconnaissante et enthousiaste, je crie « oui ! » puis observe ma chambre

miteuse. J'éclate de rire : je m'apprête à louer un studio à dix minutes de chez mes parents, et je n'ai presque aucune affaire.

Mais avant de quitter le motel, il faut que je passe un dernier appel. Au contraire de mon père qui méprisait ma passion pour la danse et ne s'y est jamais intéressé, ma mère m'a accompagnée à tous les cours, amenée à chaque répétition, a assisté à chaque spectacle. Elle

a patiemment cousu tous mes costumes à la main. Enfant, elle me maquillait puis m'a regardée faire quand j'ai grandi. Elle pleurait pendant mes solos, se levait pour m'applaudir. C'est affreux, il a fallu que j'arrive jusque-là pour réaliser qu'elle a affronté la désapprobation de mon père, pendant toutes ces années, parce que c'était mon rêve. Elle n'a pas quitté mon chevet pendant mon hospitalisation, puis elle m'a

aidée à me réinstaller, dépressive, à moitié morte, dans mon dortoir de l'UCSD. Sans même recevoir un seul merci en retour.

Je ne suis pas la seule à avoir perdu un rêve dans l'accident. Je n'ai plus aucun doute, ma mère comprendra mon choix.

La voix tremblante, elle décroche :

– Mia ?

– Salut Maman.

Je ferme les yeux, submergée par une émotion qui ne va pas être facile à exprimer. Dans ma famille, personne ne m'a jamais appris à exprimer mes sentiments. La seule personne qui m'a obligée à en parler, c'est Harlow, sous la torture. Mais je dois le faire : ma mère a été forte pour moi pendant mon enfance, elle m'a poussée à poursuivre mes rêves envers et contre tout.

– Je suis rentrée. (Silence.) Je ne vais pas à Boston.

Ma mère est du genre à pleurer en silence. Elle est du genre à *tout* faire en silence. Mais je connais sa respiration saccadée tout comme je connais l'odeur de son parfum.

Je lui donne mon adresse, lui dis que je m'installe aujourd'hui et que je lui raconterai tout si elle vient me voir. Je n'ai besoin de rien, ni de mes affaires ni

d'argent. Seulement de ma
mère.



DIRE QUE JE LUI RESSEMBLE est un euphémisme. À nous voir ensemble, on doit avoir l'impression que sa jumelle a remonté le temps. Nous avons la même taille, les mêmes yeux noisette, la même peau olivâtre, les mêmes cheveux noirs et lisses.

Elle sort de son énorme Lexus sur le trottoir. Mon reflet dans une sorte de miroir déformant avance vers moi. Je ne l'ai pas vue depuis un mois. Elle n'a pas changé – toujours pas l'air très épanouie. Dire que j'aurais pu devenir aussi soumise qu'elle ! Mon père a toujours refusé qu'elle travaille et il ne s'est jamais intéressé à ses hobbies : le jardinage, la sculpture, l'écologie. Elle aime mon père, mais elle s'est résignée à vivre

une relation à sens unique.

Je la sens toute petite dans mes bras. Je m'écarte, m'attendant à lire de l'inquiétude ou de l'hésitation sur son visage – *pourquoi fraternise-t-elle avec l'ennemi, David sera furieux !* –, je n'y discerne qu'un énorme sourire.

Elle me regarde de la tête aux pieds.

– Tu es resplendissante.

Franchement, je ne m'y attendais pas. Malgré mes dix

douches dans la salle de bains douteuse du motel, je me sens négligée. Je n'ai même pas eu l'idée de me maquiller et je serais prête à m'adonner à n'importe quel acte sexuel répréhensible contre un paquet de lessive. L'image mentale que j'ai de moi oscille entre sans-abri et zombie.

– Euh... merci.

– Et quel bonheur d'entendre que tu as enfin décidé de refuser Boston !

Sur ces mots, elle ouvre le coffre de son SUV et en sort un énorme carton avec une facilité déconcertante.

– Je t’ai apporté tes livres et le reste de tes vêtements. Quand ton père se sera calmé, tu pourras venir récupérer ce que j’ai oublié. (Elle me fait un clin d’œil, avec un signe de la tête vers la voiture.) Prends le carton et montre-moi ton appartement.

Chaque marche qui nous sépare de mon nouveau chez-moi m'aide à comprendre.

Ma mère a besoin d'un objectif dans la vie comme chacun d'entre nous.

Avant, j'étais son objectif.

Ansel craignait d'affronter son passé autant que moi mon avenir.

J'ouvre la porte d'entrée, le carton manque de tomber par terre, mais je parviens à le poser tant bien que mal sur la

table du salon-cuisine. Ma mère porte un sac de vêtements jusqu'au canapé et observe autour d'elle.

– C'est petit mais très mignon, mon cœur.

Elle ne m'a pas appelée comme ça depuis mes quinze ans.

– Je l'adore, moi aussi.

– Je peux t'apporter des photos du studio de Lana si tu veux décorer.

Le sang bourdonne dans mon crâne. Voilà pourquoi je suis rentrée à la maison. Ma famille. Mes amis. Une vie à construire ici.

– D'accord.

Sans autre préambule, elle s'assied et me dévisage.

– Alors ?

– Alors.

Son attention se fixe sur ma main gauche, négligemment posée à côté de moi. Je réalise seulement maintenant que je

porte encore mon alliance. Elle ne semble absolument pas surprise.

– C'était comment, Paris ?

Je respire profondément, viens la rejoindre sur le canapé et lui raconte tout. Je lui décris le week-end à Vegas. Je lui explique que j'avais l'impression que ce serait mon dernier coup de folie, la dernière occasion de m'amuser avant d'être changée en double de mon père d'un coup de baguette magique. Je

lui parle d'Ansel, de sa tendresse, de notre entente immédiate, de mes confidences. Je lui révèle tout. Je me soulage d'un poids.

Je lui raconte le mariage, en omettant les détails sexuels.

Je lui répète mon désir de fuir mon avenir tout tracé pour m'installer à Paris, je dépeins la beauté de cette ville, mes sensations en me réveillant tous les matins aux côtés d'un parfait inconnu. Mais aussi, notre

rapprochement progressif
jusqu'à ce que notre relation
devienne authentique.

Encore une fois, j'évite tous les
détails crus.

J'ai plus de mal à expliquer
l'histoire de Perry parce qu'elle
devine tout de suite que ce n'est
pas la raison principale de mon
départ. Je lui raconte la fête et
le moment où je me suis fait
coincer par la Bête. Soudain, je
me rends compte que j'aurais

dû la voir venir à des kilomètres. Quelle imbécile !

Mais le suspense fonctionne avec ma mère. Elle soupire et je m'effondre en sanglots. Depuis le début, je ne cesse de me répéter que j'ai été stupide. Un peu, beaucoup, passionnément ? Aurais-je dû rester avec l'homme le plus sexy du monde ? Suis-je partie pour les mauvaises raisons ?

Le problème, quand on est dans l'œil du cyclone, c'est

qu'on ne peut jamais en connaître la puissance.

– Ma chérie...

Ma mère ne finit pas sa phrase et ça n'a aucune importance. Ce simple mot contient tous les autres. Tous les sentiments d'une mère : la compassion, le caractère surprotecteur de la lionne, mais surtout de l'inquiétude pour Ansel. Je pense l'avoir bien décrit : gentil, aimant. Il *tient à moi*.

Elle répète :

– Ma chérie...

Nouvelle révélation : je ne suis pas introvertie parce que je bégaie mais parce que je ressemble à ma mère.

– Mais ce n'est pas tout. (Je remonte mes genoux sur ma poitrine). Voilà pourquoi je suis ici et pas à Boston.

Je lui détaille mes promenades avec Ansel, nos conversations à propos de l'école, de ma vie, de ce que je veux *faire*. Je lui raconte que

même s'il n'en a pas conscience, c'est lui qui m'a convaincue de rentrer chez moi, de donner des cours du soir dans mon ancien studio le temps de mes études, pour me préparer un jour à ouvrir le mien. Pour apprendre à des enfants à danser, à monter sur scène, à contrôler leurs corps. Je la rassure en lui apprenant que le professeur Chatterjee m'a acceptée dans le programme MBA de UCSD de mon ancien département.

Après m'avoir longuement écoutée, ma mère se laisse aller sur le canapé et m'examine un moment.

– Quand as-tu grandi aussi vite, mon cœur ?

– Au moment où je l'ai rencontré.

Coup de poignard dans le ventre. Ma mère lit ma réaction sur mon visage. Elle pose une main sur mon genou.

– Ça a l'air d'être... un garçon bien.

– *C'est* un garçon bien. En dehors de ses secrets sur la Bête, il est génial. (Silence.)
Papa va-t-il s'en remettre ?

– Ton père est buté, mais il est aussi très intelligent. Il voulait que tu obtiennes ton MBA pour que tu aies le plus d'opportunités à la clé, pas pour que tu fasses exactement comme lui. Ma chérie, il n'a jamais pensé que tu suivrais ses traces. Même s'il en a conscience, il ne peut

s'empêcher de faire pression sur toi pour que tu deviennes un requin. (Ma mère se lève et avance vers la porte puis s'arrête un instant. Je réalise que je ne connais pas mon père aussi bien que je le croyais.) Aide-moi à monter les derniers cartons, ensuite, je rentre à la maison. Tu viendras dîner la semaine prochaine. Pour l'instant, ne te préoccupe que de toi-même.



J'ai PROMIS à LOLA et Harlow de les inviter après avoir tout rangé, mais je suis si épuisée que je n'ai qu'une envie : dormir.

Affalée sur mon lit, je serre si fort mon téléphone que mes doigts en deviennent moites. J'ai besoin de toute ma force pour m'empêcher de relire les messages d'Ansel pour la centième fois. Le dernier dit :

Si je viens,
accepteras-tu de me
voir ?

J'éclate de rire. Malgré tout, je n'arrive pas à décider d'arrêter de l'aimer, juste comme ça. Je serais incapable de refuser de le voir. Je n'ai même pas réussi à enlever mon alliance...

Coup d'œil à mon téléphone. J'ouvre une fenêtre de texte et réponds pour la première fois depuis mon départ.

Je suis à San Diego, saine et sauve. Bien sûr que j'accepterais de te voir mais ne viens pas avant d'en avoir fini avec ce dossier. Tu as déjà fait tant d'efforts pour moi. Je me relis et ajoute : Je ne m'en vais nulle part.

Certes, je viens de rentrer aux États-Unis sur un coup de tête mais à partir de maintenant, je ne bouge plus.

Il répond immédiatement.

Enfin ! Mia, pourquoi es-tu partie sans me réveiller ? J'ai cru devenir fou.

Et puis :

Je n'arrive pas à dormir, tu me manques.

Je ferme les yeux. C'est exactement ce que j'avais besoin de lire. Ma poitrine se contracte douloureusement. Mon esprit rationnel m'intime de répondre simplement *merci* mais, à la

place, je tape rapidement moi aussi et jette mon téléphone sur mon lit avant d'en dire plus.

Il me manque tellement que j'en perds le souffle, comme dans un corset trop serré.

Quand je récupère mon téléphone, c'est l'aube. J'ai raté trois messages : Je t'aime. Et puis :

S'il te plaît, dis-moi que je n'ai pas tout gâché.

Ensuite :

Je t'en prie, Mia. Dis quelque chose.

Alors, mon cœur se déchire pour la seconde fois, parce que vu l'heure, je devine qu'il m'écrit du bureau, pendant qu'il *travaille*. Je l'imagine les yeux rivés sur son téléphone, incapable de se concentrer ou de faire quoi que ce soit avant d'avoir reçu une réponse. J'y réfléchis en me recroquevillant et je me rendors, à bout de fatigue.

À sept heures, j'émerge et je reprends mon téléphone. Malgré l'heure matinale, Lola répond à la première sonnerie.



Une heure plus tard, j'ouvre la porte et fonce vers une masse indistincte de cheveux et de bras.

– Arrête de te l'accaparer, lance une voix derrière Harlow.

Je sens une nouvelle paire de bras m'enlacer.

On dirait que nous ne nous sommes pas vues depuis une éternité. Deux mois, ce n'est pas si long et pourtant... Je sanglote sur l'épaule de Lola et les serre étroitement toutes les deux, comme si je craignais qu'elles ne s'envolent.

– Vous m'avez tellement manqué ! Je vous séquestre. L'appartement n'est pas grand, mais on peut s'organiser. J'ai vécu en Europe. Je suis rodée maintenant.

Mortes de rire, les larmes aux yeux, nous entrons toutes les trois dans le petit salon et je ferme la porte derrière nous.

Harlow m'examine de ses yeux d'oiseau de proie.

Je jette un coup d'œil à mon legging et à mon T-shirt.

– Quoi ?

Certes, je ne suis pas prête à fouler le tapis rouge mais son inspection n'est guère nécessaire.

– Détends-toi, Oprah. J'ai *défait* mes cartons et *dormi*.

– Tu as changé.

– Changé ?

– Ouais. Tu es plus sexy. La vie de femme mariée ta va bien au teint.

Je roule des yeux.

– J'imagine que tu fais référence à mon bourrelet muffin. J'ai entretenu une nouvelle relation malsaine avec *Pain au chocolat*.

– *Non !* s'exclame-t-elle en s'approchant de moi pour m'examiner. Tu as un air plus doux. C'est un compliment. Tu es plus féminine. C'est joli, tes cheveux un peu plus longs.

– Et ton bronzage, ajoute Lola en s'affalant sur le canapé. Tu es *magnifique*. Tes nichons aussi.

J'éclate de rire en m'asseyant à côté d'elle.

– Voilà le résultat d'un séjour en France et du régime

alimentaire pâtisserie et pain.

Soudain, nous nous taisons. Pendant un court moment qui me paraît durer une éternité, je réalise que je dois leur expliquer pourquoi j'ai *subitement* quitté la France.

– Je suis partie d'une manière horrible.

Lola me lance un regard noir.

– Mais *non*.

– Attends que je te raconte.

Harlow lève une main.

– Pas besoin. On sait tout ce qui s'est passé, mais pas grâce à toi, pétasse.

Bien sûr, elles savent déjà tout. Plus exactement, Lola a entendu la version d'Oliver qui l'a entendue de Finn qui a appelé Ansel par hasard une heure après son réveil en catastrophe. Pour un groupe de mecs, ils jacassent drôlement.

Nous en discutons avec cette liberté acquise ces vingt dernières années. Il est

tellement plus facile de tout raconter pour la deuxième fois.

– Il a déconné, commente Harlow, une fois le sujet de la fête abordé. Tout le monde est d'accord. Apparemment, Oliver et Finn ont passé des semaines à essayer de le convaincre de tout te raconter. Perry l'appelle tout le temps, lui envoie des messages, appelle Finn et Oliver pour en discuter. Leur rupture n'a surpris personne à part elle – et encore. Ansel ne voulait

pas t'effrayer, il compte les jours qui le séparent de son installation ici. D'après ce que j'ai compris, il est fou amoureux de toi.

– Mais nous sommes tous d'accord, il n'aurait jamais dû te mentir, renchérit Lola. Tu n'avais pas toutes les cartes en main.

– Ouais. La première fois qu'il m'amène à une fête, cette gentille fille se met à me parler et se transforme en furie.

(J'appuie la tête sur l'épaule de Lola.) Je savais qu'il avait eu une copine pendant longtemps, donc je ne vois pas pourquoi il a eu tant de mal à m'avouer qu'il s'agissait de Perry. Qu'il a vécu avec elle, qu'ils étaient fiancés. Ç'aurait été gênant, mais moins gênant que ce que j'ai vécu. En plus, six années avec quelqu'un que tu n'aimes pas d'amour ! Ça semble fou.

– Je sais, murmure Lola.

Je déteste le petit pincement que je ressens en le critiquant. Ansel a été marqué dans son enfance par la relation étrange, possessive et malsaine de ses parents. Je suis sûre que la loyauté et la fidélité ont plus de sens pour lui que l'amour romantique ou, du moins, qu'il s'en est convaincu. Combien d'années a-t-il passées avec Perry pour se prouver qu'il ne ressemblait en rien à son père ? Ne pas avoir annulé notre

mariage doit également avoir un rapport avec ses traumatismes personnels. Même si c'est moi qui ai commencé par insister. Je dois décider si je peux accepter que notre relation soit basée sur nos sentiments mais aussi sur des questions qui le concernent lui, exclusivement.

Harlow demande :

– Et comment va-t-il ?

Je hausse les épaules en caressant distraitemment les cheveux de Lola.

– Ça va. Il travaille.

– Ce n'est pas ce que je te demandais.

– À force de téléphoner à ses meilleurs amis, vous devez être plus au courant que moi. (Je soupire.) Finn, ça va ?

Harlow fait une grimace.

– Bien, j'imagine.

– Qu'est-ce que tu veux dire ? Tu es allée le voir, non ?

Elle éclate de rire et répète les mots « le voir » en esquissant des guillemets imaginaires.

– Je t'assure que je ne suis pas allée au Canada pour les beaux yeux ou pour la conversation de Finn.

– Tu y es allée pour baiser ?

– Ouais.

– C'était assez bon pour y retourner ?

– Bonne question. Pour être honnête, il ne me plaît pas tant que ça. Mais il est définitivement beaucoup plus mignon quand il n'ouvre pas la bouche.

– Si tu n'existais pas, on devrait t'inventer...

– J'adore la tête que tu fais quand tu es surprise. Finn et moi ? Nous n'en sommes nulle part.

– Bon, Mia, il faut qu'on discute sérieusement, dit calmement Lola. C'est quoi la suite ?

Je soupire et réponds honnêtement :

– Je ne sais pas. Je fais ce que je suis censée faire, non ? Aller

à la fac ? Découvrir mes options ? Partir en France, c'était totalement irresponsable. Rentrer à la maison, ça, c'est un acte d'adulte. Pourquoi ai-je l'impression de tout faire à l'envers ?

– Aucune idée, fait Harlow. Peut-être parce qu'on a l'impression qu'Ansel et toi aviez quelques idées pour l'avenir...

J'acquiesce. C'est vrai.

– Je me sens tellement bien avec lui. Comme si je n'avais

plus à réfléchir. Mon corps *sait*. Je ne connais pas sa couleur préférée, je ne sais pas ce qu'il rêvait de devenir à dix ans, mais rien de tout ça n'a la moindre importance. Tous les détails que je connaissais sur Luke, cette immense liste dans ma tête... j'ai cru que nous étions compatibles. C'est ridicule quand je compare avec ce que je ressens pour Ansel...

– Si cette fameuse soirée n'avait pas eu lieu, serais-tu

encore avec lui ?

Nul besoin de réfléchir.

– Absolument.

– Bon. Je t'ai vue perdre la chose la plus importante de ta vie sans que personne ne puisse rien faire pour toi. Nous ne pouvons pas remonter le temps. Nous ne pouvons pas soigner ta jambe. Nous ne pouvons pas faire en sorte de t'aider à danser, continue Harlow d'une voix tremblante. Mais tu n'es pas bête. L'amour,

c'est difficile à trouver, Mia. Ne gâche pas tout.

– Arrête d'être aussi rationnelle, s'il te plaît. Ma vie est assez compliquée comme ça !

– Je te connais, je parie que tu es déjà arrivée à la même conclusion. Tu attendais seulement que quelqu'un de plus intelligent le dise en premier. Je n'essaie pas de l'excuser, il a vraiment déconné.

Mais je ne peux pas m'empêcher de jouer l'avocat du diable.

Je ferme les yeux et hausse les épaules.

– Je n'ai pas besoin de te le dire pour que tu comprennes, si ?

– On devient enfin lesbiennes ?

Harlow me lance un regard noir. Ça y est, elle veut parler de sentiments. Dans ce cas, il ne faut pas la prendre à la légère ni la sous-estimer.

– Ce que je veux *dire*, c'est qu'il ne s'agissait pas seulement de baiser le Français sexy.

– Non, en effet. C'est pour ça que tu as tout de suite paniqué.

– Parce que c'était énorme. (Elle me tope dans la main).
Façon de parler !

Son visage redevient serein.

– Même quand Luke t'a quitté, je savais que tout irait bien, tu comprends ? J'ai dit à Lola « elle le vit mal mais dans quelques semaines, elle aura

oublié. Elle rebondira ». Là, c'est... différent.

– Très très différent.

– Et donc... quoi ? (Je ne comprends pas de quoi elle parle, je la laisse donc continuer.) Tu m'as demandé de parler à mon père de l'annulation du mariage, mais ce n'est pas réellement ce que tu veux. Vous en discutez tous les deux ? Et ne hausse pas les épaules ou je te donne une gifle.

Je grimace et hausse les épaules.

– On s’envoie des textos.

– Tu es encore au lycée ?
demande Harlow en me donnant une tape sur la main.
Pourquoi tu ne *l’appelles* pas ?

J’éclate de rire.

– Je ne suis pas encore prête à entendre sa voix. Je commence à peine à m’installer. S’il prononce mon nom, je serai capable de sauter dans le prochain avion pour Paris. (Je

me redresse pour attirer leur attention.) En plus, Ansel travaille énormément, je me sentais comme un hamster dans une roue. Il fallait que je me reprenne en main. S'il finit par venir ici, je ne veux pas qu'il ait à s'occuper de moi. (Je me tais et observe leurs airs faussement neutres.) J'avais besoin de grandir. L'erreur d'Ansel m'a donné l'impulsion. C'est lui qui m'a poussée à prendre cette décision. Je regrette seulement

d'être partie comme une voleuse.

– Ne te fais pas de mal ; je suis tellement contente que tu sois là ! s'exclame Lola.

– Et moi aussi ! J'en avais marre d'être réveillée en pleine nuit par tes coups de téléphone d'Europe.

Je lui envoie un coussin à la figure.

– Ah ah !

– Et pour ton futur job ? Tu sais, mon père t'engagerait avec

plaisir juste pour t'asseoir dans l'un de ses bureaux. Exercer ton pouvoir de séduction sur des quadras pour finir l'été, ça te dirait ?

– J'ai déjà trouvé un travail.

– Génial ! s'exclame Lola en m'attrapant la main.

Sceptique, Harlow me scrute :

– Où ?

– Mon ancien studio de danse.

Je n'ai pas le temps de prononcer un mot de plus, Lola

et Harlow sont presque sur mes genoux.

– Je suis tellement fière de toi, murmure Lola, un bras autour de mes épaules.

– Ça nous manque de te voir danser ! Bordel, je vais pleurer.

Je ris, un peu jaune.

– Ce ne sera pas pareil, les filles. Je...

– Pour nous, ce sera aussi bien, réplique Lola en me regardant dans les yeux.

– Ok, ok, coupe Harlow en nous dévisageant toutes les deux. Les effusions sentimentales, ça suffit. Et si on allait manger et faire du shopping ?

– Allez-y, je dois passer au studio pour parler à Tina. Et prendre une douche.

Lola et Harlow échangent un regard.

– Très bien, mais ensuite, on *sort*. Je paie ma tournée, lance Lola. Pour fêter ton retour.

Mon téléphone vibre sur la table, Harlow le saisit :

– Hé ! Mia ?

– Ouais ?

– Décroche quand il t'appellera ou appelle-le toi-même. Tu as dix messages non écoutés, je ne te parle même pas de ses textos. Peut-être pas aujourd'hui ni demain, mais prends ton courage à deux mains. Tu peux aller à l'école, travailler, prétendre que tu n'es pas mariée, mais tu ne peux pas

faire semblant avec nous. Tu es folle de ce mec.



LE TRAJET JUSQU'AU STUDIO me laisse un arrière-goût étrange dans la bouche. Je m'attends à me sentir nerveuse et nostalgique. Soudain, je réalise que j'ai beau avoir emprunté cette route des centaines de fois, ma mère m'a toujours accompagnée. Je n'y suis jamais allée seule.

L'idée de m'approprier un trajet que j'ai toujours vécu de manière passive déclenche quelque chose en moi. Les centres commerciaux abondent au croisement entre Linda Vista et Morena. Je me gare, il me faut quelques minutes pour reconnaître les lieux. Il y a une nouvelle boutique de yaourts glacés, un Subway. Le restaurant chinois est devenu un club de karaté. Mais, entre les autres enseignes, la façade

en brique du studio de Tina est toujours là. Je prends une minute pour me remettre. Je suis ravie de revoir cet endroit – même s'il a beaucoup changé – et j'ai le cœur brisé à cause de mes souvenirs.

Les émotions, le soulagement, la tristesse me font tourner la tête. C'est *trop*. Je n'ai pas envie d'être avec maman, Harlow ou Lola. Je veux Ansel.

Je fouille dans mon sac pour trouver mon téléphone. L'air

chaud me fouette le visage
comme si j'avançais vers un
mur, mais je n'y fais pas
attention. Les mains
tremblantes, je compose mon
code et trouve la photo d'Ansel
dans ma liste de favoris.

La respiration saccadée, je lui
écris ce qu'il espère entendre, ce
que j'aurais dû lui dire en
partant – je tiens à toi –
et appuie sur envoyer. Je suis
désolée d'être partie

comme une voleuse, j'ajoute.
Je veux être avec toi.
Je sais qu'il est tard
mais je peux t'appeler ?
Je t'appelle.

Mon cœur bat si fort que je
sens le sang affluer dans mes
oreilles. Mes mains tremblent, je
dois m'arrêter un moment,
m'appuyer contre ma voiture.
Finalement, reprenant mes
esprits, j'ouvre ma liste de
contacts et appuie sur son

prénom. Quelques secondes plus tard, la tonalité retentit.

Le téléphone sonne, sonne et finalement me redirige vers la boîte vocale. Je raccroche sans lui laisser de message. C'est le milieu de la nuit là-bas, mais son téléphone est allumé. S'il voulait me parler, il pourrait répondre. Je refoule mon malaise et ferme les yeux, tentant de trouver un peu de réconfort dans l'idée que je ne suis pas prête à l'abandonner.

J'ouvre la porte du studio, Tina m'attend juste derrière. Je connais cette expression – la mâchoire serrée, les larmes plein les yeux. Elle me regarde ainsi depuis l'accident.

Je réalise qu'elle a vieilli depuis la dernière fois que je l'ai vue. Toujours aussi élégante et délicate, elle a ramené ses cheveux gris dans son éternel chignon et n'est pas maquillée, à part son rouge à lèvres écarlate. Son uniforme n'a pas

changé : débardeur et legging noir, ballerines. Un million de souvenirs sont liés à cette femme. Elle m'attire contre elle.

– Ça va ?

– Oui, oui.

Elle me dévisage de ses grands yeux bleus perçants.

– Je t'écoute.

Je n'ai pas vu Tina depuis quatre ans, donc j'imagine qu'elle veut dire *raconte-moi tout*. À ma sortie de l'hôpital, elle est venue toutes les

semaines me voir chez moi. Et puis j'ai cherché des excuses pour ne pas être là quand elle passait, ou je laissais ma porte fermée. Au bout d'un moment, elle a compris.

Malgré tout, je sais que je n'ai pas à m'excuser. Je lui fais un résumé de ces quatre dernières années, qui s'achève avec Vegas et Ansel, enfin je lui expose mon nouveau plan. À force de raconter cette histoire, je commence à être rodée.

J'ai tellement envie d'obtenir ce job ! Je veux qu'elle sache que je vais bien – pour de bon –, donc j'y mets toute la conviction dont je suis capable. Et je suis fière, parce que ma voix ne tremble pas une seule fois.

À la fin, elle sourit et avoue :

– Travailler avec toi, ce serait le rêve.

– Pour moi aussi.

– Avant de nous emballer, voyons si nous sommes

d'accord. Je veux m'assurer que tu te souviennes bien de notre philosophie, et que tes pieds sachent ce qu'il faut faire.

Elle avait mentionné une interview classique au téléphone mais pas une session de danse. Mon cœur bat plus fort.

Tu peux le faire, Mia. Tu connais ça par cœur.

Nous empruntons un couloir, au-delà de la salle pour les cours dédiés aux adolescents,

jusqu'au petit studio du fond utilisé pour les leçons privées ou les cours de débutants. Je souris en m'attendant à trouver une flopée de petites filles en justaucorps noir, collant rose et chaussons.

Quand la porte s'ouvre, toutes les têtes se tournent vers moi. Mon souffle se coupe.

Six petites filles occupent la salle, trois de chaque côté. En plus, il y a un homme au centre. Des yeux verts brillants

pleins d'espoir et de malice quand ils rencontrent les miens.

Ansel.

Ansel ?

Comment... ?

Il était donc déjà là il y a une demi-heure, au moment où je l'ai appelé. A-t-il vu mon appel ? Lu mes messages ?

Il porte un T-shirt ajusté noir qui moule son torse musclé et ses épaules larges, ainsi qu'un pantalon gris anthracite. Pieds

nus. Les petites filles gloussent et le pointent du doigt.

C'est Harlow et Lola qui l'ont envoyé ici, j'en suis persuadée.

J'ouvre la bouche pour parler, mais Tina me coupe la parole. Avec un sourire d'intelligence, elle me passe devant et annonce aux élèves :

– Les enfants, je vous présente Mademoiselle Holland...

– C'est Madame Guillaume, en réalité, je la corrige en me tournant vers Ansel qui laisse

échapper un hoquet de surprise.

Le sourire de Tina est radieux.

– Pardonnez-moi. Madame Guillaume est votre nouveau professeur, elle vous encadrera pendant les étirements et le début du cours. Saluez votre nouveau professeur, s'il vous plaît.

Mes six élèves s'exclament à l'unisson :

– Bonjour Madame Guillaume !

Je me mords les lèvres pour retenir un éclat de rire. Je rencontre son regard et, en une seconde, je sais qu'il a lu mes messages et qu'il refoule sa joie d'être ici et de m'entendre me présenter comme sa femme. Il a l'air fatigué mais soulagé. Ce regard vaut une conversation tout entière ; je dois résister pour ne pas lui sauter dans les bras.

Mais comme si elle avait lu dans mes pensées, Tina

s'éclaircit la gorge. Je me redresse en répondant :

– Bonjour les filles. Voilà Monsieur Guillaume.

Les gloussements sont instantanément calmés par le regard glacial de Tina.

– Vous avez dû le remarquer, nous avons un invité aujourd'hui. Monsieur Guillaume hésite à s'inscrire au cours de danse. Faites de votre mieux pour vous montrer sous votre meilleur jour et lui

enseigner comment une danseuse se comporte sur scène.

Ansel fait mine de se passionner pour le monde des ballerines. Tina s'adosse au mur du fond et me couve du regard. Je la connais, ce n'est pas un test mais une surprise. Je pourrais éclater de rire et leur demander de commencer leurs étirements pendant que je parle à Ansel. Mais il semble vouloir me voir à l'œuvre et je veux

convaincre Tina de mon aptitude à conserver mon sérieux en toute circonstance. Et quelle circonstance !

– Tout d’abord, les étirements.

Je mets la musique en marche et indique aux filles ce qu’elles doivent faire : s’asseoir par terre les jambes tendues devant elles. Je me penche jusqu’à ce que mes mains se posent sur mes orteils en lançant :

– Si ça fait mal, pliez un peu les jambes. Qui peut compter

jusqu'à quinze pour moi ?

Mes élèves sont timides. Mais pas Ansel, bien sûr. Et, bien sûr, il compte en français : « Un... deux... trois... » Le rire des petites filles redouble d'intensité.

Nous continuons avec les étirements : à l'aide de la barre la plus basse, les filles font des grands écarts en grimaçant. Nous esquissons des pirouettes – impossible de ne pas éclater de rire en regardant Ansel faire

une pirouette – et je leur montre un grand écart vertical, la jambe appuyée contre le mur. (C'est seulement pour Ansel mais je ne lui avouerai jamais.) Les filles essaient, gloussent encore, certaines trouvent assez de courage pour montrer à Ansel ce qu'il doit faire : comment tenir ses bras et tourner correctement.

Le cours devient soudain chaotique et bruyant, Tina applaudit et m'enlace :

– Je vais continuer. Tu as des choses à faire, non ? On se voit lundi à 17 heures.

– Je t'adore.

Je la serre dans mes bras.

– Moi aussi, trésor.

Maintenant, va le lui dire !



ANSEL ET MOI SORTONS de la pièce et je m'appuie contre un mur du couloir. Mon cœur bat si fort que ma vision se brouille. Je ressens la chaleur de sa

peau, son magnétisme, le désir qui monte, mais nous restons silencieux. Je suis bouleversée et je ne sais plus par où commencer.

Quand nous ouvrons la porte d'entrée, un vent chaud nous enveloppe. Ansel m'observe.

– *Cerise...*

Sa respiration est mal assurée. Son regard rencontre à nouveau le mien, je sens le poids de mon silence. Sa mâchoire se contracte, nous

nous dévisageons, puis il avale sa salive. Sa fossette ressort.

Je murmure :

– Salut.

Il fait un pas vers moi.

– Tu m’as appelé juste avant d’arriver.

– Je t’ai appelé sur le parking. J’étais très émue en arrivant... mais tu n’as pas répondu.

– Les téléphones sont interdits dans le studio, répond-il avec un sourire adorable. Mais j’ai vu ton appel.

Je désigne son pantalon de costume du doigt :

– Tu as pris l’avion en sortant du travail ?

Il acquiesce. Il est rasé d’hier, ça se voit. Je l’imagine quitter son bureau et se diriger vers l’aéroport – vers moi – sans même penser à faire sa valise. Mes jambes sont en coton.

– Ne t’énerve pas, je t’en prie. Lola m’a appelé et m’a dit que tu passais ici. J’allais vous rejoindre pour dîner. Harlow a

précisé qu'elle me casserait les deux jambes et d'autres protubérances si je ne te traitais pas comme tu le mérites.

– Je ne suis pas en colère. (Je secoue la tête.) Je... je n'arrive juste pas à croire que tu sois ici.

– Tu pensais que je resterais en France pour attendre que les choses s'arrangent toutes seules ? Je ne peux pas vivre loin de toi.

– Je suis... si heureuse.

Je sais ce qu'il veut me demander : *Pourquoi es-tu partie sur un coup de tête ? Pourquoi ne pas m'avoir dit au revoir ?* Mais il n'en fait rien. C'est tout à son honneur, je dois dire. Parce que mon arrivée et mon départ de France ont été précipités, à cause de lui : je suis arrivée heureuse et repartie le cœur brisé. Au moins, il est au courant. Il m'observe, ses yeux s'attardent sur mes collants chair sous ma jupe de danse.

– Tu es magnifique. Tu es si belle que j'en perds mes mots.

Je suis tellement soulagée que je ne résiste pas à me jeter dans ses bras. Il me serre contre lui, blottit son visage dans mon cou. Ses bras sont assez longs pour faire plusieurs fois le tour de ma taille. Je sens sa respiration dans mon cou, les tremblements de son corps contre moi.

– C'est tellement bon...

Ansel acquiesce, cette minute semble durer une heure.

De ses lèvres, il trouve mon cou, ma joue, puis il les suce et les mordille. La respiration brûlante, il murmure des phrases en français, des mots incompréhensibles, mais je n'y fais pas attention. J'entends *amour, vie, mienne, désolé*. Il me caresse la joue, m'embrasse et me regarde avec tendresse. C'est un baiser chaste juste en surface, mais je tremble si fort contre lui qu'il vaut tous les baisers langoureux du monde.

– Allons-y, alors. Allons remercier les filles.

Je rêve d'être seule avec lui mais, quelque part, c'est encore plus excitant d'être avec lui et mes amies. Je l'attrape par le bras et le tire jusqu'à ma voiture.



ANSEL PASSE UNE CHEMISE en me racontant son vol : la sensation bizarre de partir à la sortie du travail, d'arriver ici à

l'aurore, d'attendre une journée
entière pour me voir... et de
nombreux petits détails qui
contournent la grande
question : *On fait quoi
maintenant ?* Tout en
conduisant,
je lui jette des regards en coin.
Le ciel s'assombrit, il est
toujours aussi élégant et beau
dans sa chemise lavande et son
pantalon gris. Moi, je ne prends
pas la peine de me changer. Si
nous revenons chez moi, nous

n'aurons jamais le courage de partir et je dois voir les filles pour les remercier. Peut-être, encore plus important, le laisser les remercier.

J'enfile des chaussures plates et me dirige vers le *Dynamite'Bar*, où Harlow et Lola nous attendent. Je lui prends la main, si heureuse que mon Ansel, mon mari, mon âme sœur, soit à mes côtés. Les filles nous attendent sur une banquette en sirotant des

cocktails. Lola me repère avant Harlow. Ses yeux sont humides ou je rêve ? Quelle mauviette !

Je lance en riant :

– Non ! Hors de question de pleurer et tout le tralala !

Elle rit, secoue la tête et s'essuie les yeux. Les gens que j'aime le plus sur cette Terre se saluent, s'enlacent comme s'ils étaient les meilleurs amis du monde et venaient juste de se retrouver.

En un sens, c'est vrai. Je l'aime, et elles aussi. Je les aime, donc lui aussi. Il sort deux barres chocolatées de sa veste et les tend aux filles.

– Pour vous remercier. Je les ai achetées à l'aéroport, aucune raison d'en faire toute une histoire.

Elles les prennent toutes les deux, Harlow regarde la sienne puis lui jette un coup d'œil.

– Si elle ne te baise pas ce soir, je veux bien me dévouer.

Ansel rougit, sa fossette se creuse, et il se mord les lèvres pour retenir un éclat de rire. Je chavire. Il veut ma mort ou quoi ? Je réagis au quart de tour.

– Ça ne posera pas de problème !

Je jette sa veste sur le siège et l'attire en souriant vers la piste de danse. Peu importe la musique qui passe – je ne compte pas le perdre de vue. Je

m'installe entre ses bras et me serre contre lui.

– Danser, encore ?

– On n'a pas fini de danser. Je ne sais pas si tu l'as remarqué, mais je suis ton conseil.

– Je suis tellement fier de toi. (Il appuie son front contre le mien avant de rencontrer mon regard.) En plus, tu as dit que tu comptais me baiser ce soir.

Il sourit plus largement.

– Si tu joues bien tes cartes.

– J'ai oublié mes cartes. Mais pas mon pénis.

– Je ne le casserai pas cette fois.

– Essaie seulement !

Les basses font vibrer le sol, nous crions presque pour nous entendre, puis notre enthousiasme retombe. Nous sommes très bons pour flirter, encore meilleurs pour baiser, mais jusqu'à présent, nous avons toujours dû nous

déguiser pour nous faire des confidences.

– Parle-moi, murmure-t-il dans mon oreille. Dis-moi ce qui t'a poussée à partir ce matin-là.

– J'ai eu soudain l'impression que je devais affronter mon avenir. Tu as déconné en me mentant sur Perry, mais en réalité, j'avais besoin de ce déclic.

– Je suis désolé, *Cerise*.

Entendre mon surnom me fait frissonner de la tête aux pieds,

je lui caresse le torse.

– Si nous restons ensemble, j'ai besoin de savoir que tu n'hésiteras pas à me parler, même des choses qui fâchent.

– Je te le promets.

– Je suis désolée d'être partie comme ça.

Un bref instant, sa fossette se creuse.

– Je te pardonne si tu portes encore ton alliance.

Je lève la main gauche, il embrasse le lien en or.

Nous nous balançons à peine sur place, alors qu'autour de nous les gens s'éclatent, bougent, dansent sur la piste. J'appuie ma tête contre sa poitrine et ferme les yeux en inspirant son odeur.

– Mais tout ça c'est fini. À ton tour de bégayer ce soir.

Il sourit, se penche et m'embrasse les deux joues. Nos lèvres s'effleurent, et cette caresse me semble bien plus

sensuelle que certains de nos baisers les plus torrides.

– Ma couleur préférée, c'est le vert. (Je glousse, sa main descend sur mon ventre, et il m'enlace en m'embrassant dans le cou.) Je me suis cassé le bras à sept ans, en faisant du skateboard. J'aime le printemps, je déteste l'hiver. Mon meilleur ami d'enfance s'appelle Auguste, sa sœur aînée Catherine. C'est la première fille que j'ai embrassée, j'avais onze

ans et elle douze, ça s'est passé dans le cellier de mon père. (Je m'attarde sur son torse, puis remonte dans son cou, caresse sa nuque.) Mon plus grand traumatisme a été le départ de ma mère mais en dehors ça – même si mon père est un tyran –, j'ai eu une enfance plutôt sympa. À l'école, j'étais nul en maths. J'ai perdu ma virginité à quatorze ans avec une fille qui s'appelait Noémie. (Il m'embrasse sur la joue.) La

dernière femme à qui j'ai fait l'amour, c'est ma femme, Mia Rose Guillaume. (Il m'embrasse le bout du nez.) Ce que je préfère manger, c'est du pain. Je sais que ce n'est pas très excitant. Et je n'aime pas les fruits secs.

Je craque et l'embrasse finalement langoureusement. *Oh Seigneur !* Sa bouche est chaude, je connais par cœur ces lèvres douces et fermes. Sa main glisse sur mon cul, il

m'attire contre lui en tremblant de désir. Sa langue frôle à peine la mienne, nous gémissons, la respiration courte.

– Je n'ai jamais fait jouir une femme en la léchant avant toi, reprend-il. J'adore t'embrasser là. Et j'aime tes fesses, elles sont parfaites. (Sa queue durcit sur mon ventre, il m'étreint plus étroitement.) J'aime toutes les positions avec toi, mais je préfère être dessus... Le missionnaire n'a jamais été aussi

sexy que quand tu t'accroches à moi, quand tu bouges sous moi.

Bordel de merde. Je m'affaisse dans ses bras.

– Ansel...

– Je connais tes gémissements par cœur. Tu ne pourras jamais simuler avec moi. (Il sourit.)
Encore.

– Je veux tout savoir de toi !

– Je déteste tuer les araignées parce que je trouve que c'est un animal fascinant, mais j'accepterai de le faire pour toi

si tu en as peur. Je déteste être passager dans une voiture parce que je préfère conduire. Nous pouvons vivre à San Diego, mais je veux au moins passer mes étés en France. À sa retraite, nous proposerons à ma mère de s'installer près de nous.

À chaque battement de mon cœur, ma poitrine se contracte.

– D'accord. (Il sourit, j'effleure sa fossette du bout du doigt.) Tu comptes vraiment venir t'installer ici ?

– En février, je pense.

Il hausse les épaules, comme si c'était une évidence. Comme si tout était déjà arrangé.

Je suis soulagée et bouleversée. Savoir qu'il a pris sa décision me ravit, mais nous sommes en juillet. Février, c'est si loin.

– Ça semble tellement loin...

– Je viendrai te voir en septembre, octobre, novembre, décembre, janvier...

– Et tu restes combien de temps ?

Quelle imbécile ! Je ne lui ai pas encore posé la question. Je crains la réponse...

– Seulement jusqu'à demain. (Mon cœur se serre.) Je peux être absent lundi mais pas mardi. C'est l'ouverture du procès.

Si peu de temps ! Je l'attire dans la foule vers notre table.

– Bon, les filles...

– D'accord, mon cœur, dit Harlow. Il te reste seulement douze heures devant toi. Je ne comprends pas ce que tu fais encore ici ! Va.

Non seulement elles savaient qu'il venait, mais elles connaissaient même l'heure de son départ. Elles ont tout manigancé. Seigneur, j'adore mes amies.

J'embrasse Harlow et Lola, et me rue vers la sortie.



COMMENT

SOMMES-NOUS

parvenus à revenir chez moi sans nous déshabiller sur le chemin ? Je prie pour ne pas réveiller Julianne quand nous avançons dans l'allée en nous embrassant, ou quand il me plaque contre la porte du garage. Ansel glisse la main sous ma robe, sous ma culotte, parce qu'il veut à tout prix me sentir contre lui. Ses doigts

chauds m'excitent, il tire sur la dentelle de ma culotte.

– C'est irréal... Je veux te voir nue. Je veux te voir...

– Alors montons vite.

Nous trébuchons, montons les escaliers comme des éléphants. Il m'embrasse dans le cou, me caresse les fesses, m'attire contre lui. Nous nous effondrons presque devant la porte.

– Ansel !

Je le repousse gentiment pour récupérer les clés dans mon sac.

Une fois à l'intérieur, je ne prends pas la peine d'allumer. Hors de question de le lâcher même une seconde. Mes clés tombent par terre puis mon sac et sa veste. Plus rien n'existe. Nous deux, seuls dans le noir. Il me soulève pour m'embrasser.

– Ton appartement me plaît.

J'acquiesce en tirant sur sa chemise.

– Tu aimerais en faire le tour ?

Il rit. Mes doigts hésitent sur les boutons de sa chemise, je suis frustrée. Pourquoi y a-t-il autant de boutons, putain ?

– Ce tour inclut le lit, n'est-ce pas ?

Ansel me donne une petite tape sur les doigts et finit d'ouvrir sa chemise.

– Et la table. Et le canapé, je lance, distraite par cette peau soyeuse qui s'offre à moi. Peut-

être même le parquet. La douche.

Les quelques jours où je ne l'ai pas touché me paraissent une éternité. Je caresse son torse, griffe ses abdominaux. Il gémit et halète de désir, je l'embrasse sur les pectoraux.

Sans attendre, il retire mon justaucorps et s'arrête pour bloquer mes poignets dans les manches.

– D'abord la chambre. On verra pour le reste plus tard.

– Nous avons douze heures à tuer.

Il mordille ma lèvre inférieure et je gémiss profondément. Il m'a tellement manqué ! Depuis qu'il est là, je peux enfin respirer.

Le lit est le meuble le plus imposant de l'appartement. Même dans l'obscurité, il est facile à repérer.

Ansel recule jusqu'au matelas tout en m'embrassant et s'assied, m'attirant entre ses jambes ouvertes. Il caresse mes

cuisses, remonte sur mon entrejambe. Ses doigts s'arrêtent sur ma culotte. Dans la lumière du lampadaire qui éclaire l'un des murs, je distingue son visage et ses épaules. Son pantalon ouvert, sa queue déjà dure, qui pointe hors de son boxer et s'appuie sur mon ventre.

Il m'embrasse dans le cou.

– Douze heures, ça ne suffira jamais.

Ansel me lèche les seins, suce mes tétons sous la dentelle de mon soutien-gorge. Je me débats pour libérer mes mains et il prend pitié de moi. Mon body tombe par terre.

Enfin maîtresse de mes mouvements, je plonge les doigts dans ses cheveux. La sensation est identique à mes souvenirs, comme tout le reste – ses gémissements, son odeur, ma peau brûlante quand il la lèche. Comment ai-je pu

imaginer pouvoir m'en passer, ne serait-ce qu'un jour ?

– Je veux voir tes seins.

Il dégrafe mon soutien-gorge et le regarde glisser sur mes bras. Ses mains effleurent mes épaules et descendent sur ma poitrine pour l'empoigner à pleines mains. Il caresse un sein et embrasse l'autre.

– Et ta culotte, enlève-la.

Ansel me lèche la pointe des seins, l'un après l'autre.

C'est le moment où j'aurais normalement voulu devenir quelqu'un d'autre, grâce à un costume et à un jeu. Mais là, tout de suite, la seule personne que je veux être, c'est moi.

– Toi aussi. Retire ton pantalon.

Je l'observe en frémissant. Il se redresse et se débarrasse de ce qui lui reste de vêtements.

Ansel ne me demande rien d'autre, il s'allonge sur le lit et attend que je descende ma

culotte sur mes hanches. Sans un mot, il prend sa verge dans sa main et se branle lentement.

Je monte sur le lit et je le chevauche. Il tient son sexe dur, l'air concentré sur l'espace qui diminue entre nos deux corps. Impatient, il m'attrape par les fesses et me positionne sur lui.

La mâchoire tendue, le cou arqué, il grommelle un : *toucher-moi*.

Je lui caresse la poitrine, descends sur son torse jusqu'à

prendre ses testicules dans ma main. Tellement sexy d'être sur lui. Je suis nue, exposée. Je ne peux pas cacher mon visage dans son cou et disparaître sous son corps.

Le voir dans *mon* appartement, dans *mon* lit, c'est nouveau pour nous. Ses cheveux emmêlés au creux de mon oreiller. Ses yeux vitreux, ses lèvres rouges à force d'être embrassées attisent mon amour et mon désir.

– Tu es brûlante, murmure-t-il en me caressant entre les jambes. Prête pour moi.

Ses doigts glissent sur mon sexe, m'explorent, puis il fait bouger sa queue sur moi. Je n'arrive pas à détacher les yeux de son visage heureux, concentré... Comme si tout l'oxygène de la pièce venait d'être aspiré.

Il me pénètre aussi lentement que possible. Un peu plus, encore un peu plus, enfin, il

pousse en moi. Je me laisse tomber sur lui, en respirant si fort et si vite que je ne me reconnais pas. Incapable de fermer les yeux parce que son expression est merveilleuse : les paupières closes, les lèvres ouvertes, les joues rouges. Il halète.

C'est trop, bien trop. Je donne une seconde à mon corps pour s'habituer à la sensation de sa queue, si profondément plantée en moi. Mais ce n'est pas ce que

je veux. Je ne *veux* pas rester immobile. Je veux sentir ses mains sur moi. Je veux le sentir en moi. Toute la nuit.

Abandonnée à ma contemplation, je m'empale lentement sur son sexe. Ansel m'agrippe par les hanches mais me laisse tout gérer et, finalement, il ouvre les yeux et sourit. Le véritable Ansel est là : les yeux brillants, une fossette joueuse, sa belle bouche cochonne.

– Allez, *Cerise*. Impressionne-moi. Épuise-moi.

Je souris et vais et viens plus rapidement, médusée par la petite ride qui se creuse entre ses sourcils. Il m’observe toujours, modifie l’angle de mes hanches, sourit – je gémiss longuement. Il me caresse, m’effleure et me chuchote de le baiser plus fort, plus vite.

– Je veux tout *entendre*, grogne-t-il. Déchaîne-toi.

Il me fixe, en plein orgasme,
et murmure :

– Oh oui ! *Mia*, continue.

Mes mains sur son torse, les
yeux fixés sur ses lèvres
ouvertes, je le supplie :

– Encore, encore, encore.

Ma tête tombe en arrière, le
plaisir monte.

– J’y suis, *j’y suis* !

Il acquiesce, sourit, me caresse
le clitoris et me regarde
m’abandonner à la jouissance.
Finalement, je m’effondre sur

lui et ferme les yeux, épuisée par l'intensité de la sensation. C'est tellement bon que je ne veux plus jamais me réveiller.

Soudain, le monde se renverse, je sens les draps se froisser sous mon dos, sa main entre mes jambes. Puis il entre en moi et me prend lentement, profondément, nos deux poitrines collées l'une contre l'autre. Sa peau est brûlante, il m'embrasse dans le cou, sur la bouche. Il suce et lèche,

marmonne des jurons et des mots au hasard – *mouillée* et *jouis* et *peau douce* et *mouillée* et *plus profond*, *profond*, *tellement profond*.

Je caresse son dos, m'agrippe à ses fesses et apprécie la force de ses muscles bandés. Il va et vient, dessine des cercles avec sa queue, me baise plus fort. J'écarte les jambes, j'enfonce mes ongles dans sa peau et sens mon excitation monter sous lui. Un autre orgasme ?

Je gémiss son nom, il accélère en me regardant dans les yeux. *Oui, putain.*

La sueur perle entre ses sourcils, il fixe mes seins, mes lèvres, et s'écarte juste assez pour regarder là où il me pénètre. Il est trempé, tous ses muscles sont contractés, prêts à exploser. Cette position est celle que nous préférons : la friction, la sensation de son corps sur le mien, la manière dont il

s'agrippe à mes hanches sont parfaites.

Finalement, je laisse échapper :

– *Oh !*

Soulagé, il grogne et j'enfonce la tête dans l'oreiller, me déchaîne sous lui et jouis dans un cri bref.

– Je suis tout près, grommelle-t-il en fermant les yeux. Oh mon Dieu, Mia !

Ansel s'effondre sur moi, ses hanches vibrent si fort que nous

nous heurtons à la tête de lit. Il serre les poings et hurle son plaisir. Son cri résonne dans le silence de la chambre.

Petit à petit, je retrouve mes esprits : je le sens en moi, je distingue le poids de son corps, chaud et trempé de sueur. Le mien est lourd de plaisir.

J'entends son souffle court dans mon oreille et : *je t'aime*.

J'embrasse son cou au goût de sel, ses épaules carrées.

J'apprécie le lent mouvement de son corps sur le mien.

Il écarte les cheveux collés à mon front et me contemple.

– J'ai envie de faire semblant.

– Faire semblant ?

– Oui.

Ansel pousse sur ses bras pour me surmonter complètement. Je caresse son torse en sueur, jusqu'à son pubis. Son regard est si brûlant que je frissonne, je sens le poids de son attention. Il

me dévisage et analyse mon expression.

– Faire semblant de quoi ?

– Que nous sommes en février.

(Il passe les doigts dans mes cheveux pour les démêler.) Que je vis ici. Je veux faire comme si j'en avais fini avec mon dossier, comme si nous étions ensemble. Pour toujours.

– D'accord.

J'attire son visage vers le mien.

– Et que tu portes un costume de trapéziste. Finalement, au cirque, tu as appris à jongler. (Il m’embrasse et se retire, feignant un air soucieux.) Tu n’as pas le vertige, si ?

– *C’est ton fantasme ?*

Le sourire malicieux, il hoche la tête.

– Ça en fait partie.

– Et les autres ?

Je porterai tout ce qu’il voudra, parce que je pourrai tout aussi bien être moi-même

avec lui quand je le souhaiterai.
J'ai envie de l'aimer toutes les
nuits comme je l'aime à cet
instant.

Pour la centième fois, je me
demande si mes pensées sont
affichées sur mon front. Son
sourire s'élargit. J'en ai le
souffle coupé.

– Tu les découvriras bien
assez tôt.

Remerciements

En finissant un livre, on a toujours un sentiment étrange. Puisque nous commençons à avoir l'habitude, nous en sommes désormais conscientes : c'est à la fois le bonheur d'avoir mis un point final à un roman que nous sommes fières de

signer et l'incapacité à accepter que ce soit terminé.

Comme toujours, merci à notre agent, Holly Root, qui est l'une des personnes qui compte le plus pour nous. Tu nous *comprends*. Tu ris à toutes nos blagues salaces, tu roules des yeux quand il faut et tu nous surprends parfois avec ton placard coquin. Faire partie de la #TeamRoot est l'une des meilleures choses qui nous soit arrivée, et l'équilibre que tu as

trouvé l'année dernière nous impressionne. *Tu nous inspires.*
Merci, Ninja.

Nous le disons dans tous nos livres et nous le répéterons : notre éditeur, Adam Wilson, est le capitaine de ce bateau ivre. Les éclats de rire que suscitent ses commentaires en marge de notre texte constituent à peu près notre seule occasion de travailler nos abdominaux. (Mais ne vous inquiétez pas, ça n'a rien d'une critique – il est

vraiment très drôle.) N'oublie pas la chance que tu nous as donnée. En tout cas, *nous*, nous ne risquons pas.

Des pensées affectueuses pour Jen Bergstrom, Louise Burke et Carolyn Reidy pour donner du peps au chromosome XX devant le monde entier. Vous nous écoutez, vous nous bousculez quand il faut et vous nous encouragez toujours. Impossible d'imaginer publier dans une autre maison que Gallery Books.

Nous sommes tellement fières d'appartenir à la famille de Simon & Schuster.

Merci à nos attachées de presse, Kristin Dwyer et Mary McCue. On se revoit quand ? (Mais on ne s'attardera pas ici, de peur de devenir sentimentales. *Vous avez été géniales.*)

Des cupcakes pour Liz Psaltis, Lisa Litwack, John Vairo, Jean Anne Rose, Ellen Chan, Lauren McKenna, Stephanie DeLuca,

Ed Schlesinger (juste pour être Ed), Abby Zidle, et tout ceux à qui nous faisons des câlins au treizième étage de l'immeuble de Simon & Schuster Building.

Écrire un livre, c'est dur. Écrire un bon livre serait encore plus difficile sans nos merveilleuses lectrices-test : Tonya et Erin, nous vous devons au moins un strip-teaseur et une inscription à vie au Harry and David's Fruit du Month Club (le rêve de Lo, en

fait). Merci pour votre honnêteté. Merci, Monica Murphy et Katy Evans. Margaux Guyon, qui se cache derrière les traductions françaises de la série *Beautiful*, s'est assurée que notre français soit correct et nous a aidées à mieux comprendre Paris. Cela étant dit, toutes les erreurs résiduelles viennent de nous.

Lauren Suero, sans toi, rien ne serait possible. Merci pour tout, Drew.

Merci, Nina et Alice, pour décembre et tous les jours qui ont suivi.

Merci à tous les blogueurs qui écrivent des articles sur nos romans, pour votre amour et votre enthousiasme. Écrire un livre, c'est la première étape. L'aider à faire son chemin est la suivante. Nous vous sommes tellement reconnaissantes.

À nos lecteurs, venez nous voir aux signatures, montrez-nous vos tatouages, faites-nous

des câlins, dites à vos amis de lire nos livres, tweetez, débattiez avec nous, criez-nous dessus, postez des commentaires sur Facebook, racontez-nous vos secrets, laissez des commentaires, envoyez-nous des blagues/photos/vidéos coquines et laissez-nous faire partie de votre vie. Un énorme et chaleureux merci.

Les enfants, vous nous donnez une raison d'avancer. Arrêter d'écrire à la fin de la journée est

beaucoup plus facile parce que nous allons vous retrouver. Dr Mr Shoes et Blondie, merci un million de fois pour toutes ces choses bien trop personnelles pour être étalées ici.

Christina, tu es la seule et l'unique. « ← pouvoir de la citation activé.

Lo, tu te rappelles le jour où nous avons eu l'idée de ce livre à Paris ? J'étais épuisée, mais j'aimerais tellement revivre ce moment. Et je promets de ne

pas dire non cette fois. Je t'aime plus que les mots peuvent l'exprimer. Merci d'être la deuxième moitié de ma » ←



© ALISSA MICHELLE 2013

À PROPOS DES AUTEURS

Christina Lauren est le nom de plume d'un duo d'écrivains, de meilleures amies, d'âmes sœurs

– de jumelles de toujours !
Christina Hobbs et Lauren Billings sont les auteurs de *Beautiful Bastard* et de la série *Beautiful*, en tête des listes de best-sellers du *New York Times*, de *USA Today* et à travers le monde. Dans la plupart de leurs romans, aussi romantiques qu'empreints d'une sensualité torride, on s'embrasse. On s'embrasse beaucoup. On les retrouve sur le web – christinalaurenbooks.com – ou

sur Twitter – @seeCwrite et
@lolashoes –, et sur Facebook :
www.facebook.com/HugoNewRc

Wild
SEASONS

SAISON 2

Dirty **ROWDY THING**

Chapitre 1

Harlow

JE VIENS DE M'ÉCHAPPER du lit où dort le deuxième pire coup de ma vie, et me voilà dans le premier Starbucks trouvé sur mon chemin. Pour me réveiller, il me faut un café et un croissant. Et vite ! Sans aucun doute, ils seront aussi insipides

que le type d'hier. Toby Amsler : un dragueur né, sexy, membre de l'équipe de water-polo de UCSD par-dessus le marché. Toutes les qualités requises pour me faire monter au septième ciel, et pourtant...

Publicité mensongère
puissance mille.

Parce que je suis une experte en la matière. Les mecs entrent tous dans l'une des trois catégories de base : le tombeur,

l'incompris, le petit garçon à sa maman.

La gamme du *tombeur*, d'après mon expérience, est très variée : rock star enchaînant les conquêtes, quarterback musclé, même parfois geek au charme irrésistible. Leurs atouts au lit ? En général, des mots cochons et une endurance à toute épreuve. Je suis fan.

L'*incompris* est souvent un artiste, un surfeur discret ou un musicien émotif. Ces types

savent rarement quoi faire, mais ils sont prêts à se donner du mal pendant des heures.

Le petit garçon à sa maman est le plus facile à repérer. À La Jolla, il conduit la Lexus de seconde main de sa mère et la brique tous les jours. Ce genre de mec enlève ses chaussures avant d'entrer quelque part et te regarde toujours dans les yeux quand il te parle. Au lit, le petit garçon à sa maman n'a pas beaucoup de qualités mais,

au moins, il a tendance à être consciencieux.

Toby Amsler s'est avéré être un mélange rare et étonnant de petit garçon à sa maman *et* de tombeur. Un échec total. Après un affreux cunni type aspirateur, il a touché le fond quand sa mère est entrée à six heures du matin dans sa chambre – sans frapper – avec une tasse de thé et des Cherrios. Nul besoin de préciser

que ce n'était pas le réveil le plus glorieux de ma vie !

Je ne sais pas pourquoi je persiste à m'en étonner. Malgré ce que les films et les chansons veulent faire croire aux filles, les mecs sont *tous* nuls au pieu. Orgasme féminin ? Jamais entendu parler. Les garçons espèrent en apprendre sur le sexe en regardant du porno, alors que tout est fait pour l'angle de la caméra et non pour le plaisir de la fille. De

toute façon, elle est payée pour s'extasier. Quand on baise, c'est à l'intérieur que ça se passe, pas à distance d'une caméra. Les mecs l'oublient toujours.

Le couple devant moi met des plombs à commander. Le garçon demande :

– Si on n'aime pas le café, qu'est-ce que vous conseillez ?

Probablement pas un coffee shop. Mais je me retiens de tout commentaire. Après tout, ce n'est pas de la faute de ce mec

en particulier si tous les hommes sont des bons à rien ou si je suis frustrée et grognon. En temps normal, je ne dramatise pas. Mais c'est une matinée de merde, j'ai besoin d'un break.

Les yeux fermés, je respire un bon coup. Voilà, ça va mieux.

J'avance d'un pas en observant la vitrine de pâtisseries. Elles ont l'air dégoûtantes.

Et puis je bats des cils en apercevant le reflet.

C'est... impossible ! Finn Roberts ? Juste derrière moi ?

Je me penche en faisant mine de m'intéresser aux cheesecakes... C'est bien Finn. Je réfléchis à toute vitesse. Que fait-il en Californie ? Pourquoi n'est-il pas à Vancouver ? Où suis-je ? Est-il possible que je rêve... de Finn Roberts dans le lit de Toby Amsler ?

C'est un mirage. Mon cerveau déraille totalement. Ce matin, je donnerais mon bras gauche

pour un orgasme, voilà pourquoi je pense à Finn, n'est-ce pas ? Finn Roberts, la seule exception à ma règle des trois catégories. Finn Roberts, mon ex-mari d'ivresse à Vegas, si doué de ses mains, de sa bouche *et* de sa bite, qui m'a fait jouir tant de fois que j'ai cru m'évanouir.

Finn Roberts qui s'est avéré être un connard, par ailleurs.

Mirage. Impossible que ce soit lui.

Mais quand je m'aventure à jeter un coup d'œil par-dessus mon épaule, je réalise que c'est *vraiment* lui. Sa casquette bleue de marin cache en partie ses yeux noisette encadrés des plus longs cils que j'aie jamais vus sur un homme. Il porte le même T-shirt vert, avec le logo de l'entreprise de pêche de sa famille, que le jour où je suis tombée sur lui à San Diego il y a un mois environ. Il a croisé ses bras bronzés et musclés à la

perfection sur son large torse.

Finn est *ici*. Bordel. Finn est *ici*.

Je ferme les yeux en ronchonnant. Mon corps a cet affreux réflexe : immédiatement, je me sens fondre, brûler, je me cambre comme s'il se collait à moi. Je me souviens de la première fois où je l'ai vu à Vegas. Ivre, je l'ai pointé du doigt et j'ai lancé, assez fort pour que tout le

monde l'entende : *Lui, je le baise ce soir.*

Ce à quoi il a répondu dans le creux de mon oreille : *Tu es mignonne. Mais c'est moi qui vais te baiser.*

Et je sais pertinemment que si j'entends sa voix grave, calme comme de l'eau dormante, rauque par nature, je serai capable d'avoir un orgasme en plein Starbucks Café.

Malheur. J'aurais dû aller jusqu'à Pannikin pour prendre

mon petit déjeuner, comme d'habitude. Je reste sans voix. Mia, l'une de mes meilleures amies, plaisante toujours en disant que je ne suis silencieuse que si je suis surprise ou énervée. Ou, comme à l'instant, les deux.

Une fille maigrichonne me hèle :

– Voulez-vous goûter notre mocha épicé à la citrouille ?

Toujours sous l'effet de la surprise, j'acquiesce.

Attends, quoi ? Non, ça a l'air dégoûtant ! La partie fonctionnelle de mon cerveau me hurle de commander ce que je prends toujours : un grand café noir sans sucre. Mais, pétrifiée, je regarde la serveuse inscrire ma commande au marqueur sur un mug en carton. Je n'ai d'autre issue que de lui tendre la monnaie puis de ranger mon portefeuille dans mon sac.

Un peu calmée, je m'appuie au bar pour attendre mon café. Finn me repère et sourit :

– Salut, Gingembre.

Impassible, je lui jette un coup d'œil. Il ne s'est pas rasé ce matin, l'ombre laissée par sa barbe naissante promet bien des dangers. Son visage est bronzé, après un été entier à travailler sur l'océan. Mes yeux s'attardent sur lui, parce que – soyons réalistes – il serait dommage de ne pas profiter de

l'occasion pour l'admirer avant de lui dire d'aller se faire foutre.

Finn est bâti comme les héros de bande dessinée qu'affectionne Lola. Grandes épaules et taille fine, avant-bras puissants, jambes musclées. Il donne l'impression d'être inébranlable, comme si sa peau dorée recouvrait des couches de titane. Bon sang, ce type travaille avec ses mains, transpire, baise comme si c'était sa vocation. Il a été élevé par

un père qui attend de ses fils qu'ils sachent pêcher avant toute chose. À côté de lui, tous les mecs que je connais font figure de mauviettes.

Il sourit et hoche la tête :

– Harlow ?

Sa casquette cache en partie ses yeux, mais je remarque qu'ils s'écarquillent imperceptiblement. Un regard, et me voilà harponnée. Je ferme les yeux et secoue la tête pour reprendre mes esprits. Me

pâmer d'admiration, je veux bien, si les conditions s'y prêtent. Mais je déteste sentir que mon indignation très justifiée dérive lentement vers un sentiment plus doux. Harlow, reprends-toi !

– Attends une seconde.

Je réfléchis à ma réponse. Perplexe, il fronce les sourcils. Enfin, il me semble. Cet homme est un mystère, son expression est la même, qu'il soit

impatient, frustré ou concentré.
Pas facile de le déchiffrer.

– Ok...

Voilà le problème : après nos aventures matrimoniales à Vegas, je suis allée le voir. Je suis arrivée à Vancouver (à Vancouver !) nue sous un trench-coat. *Surprise !* On a baisé pendant douze heures d'affilée – dans toutes les positions, en criant très fort. On a dû baptiser à peu près toutes les surfaces planes de son

appartement. Quand je lui ai dit que je devais rentrer, il a souri et m'a appelé un taxi. Il venait de jouir sur mes seins et il a *appelé un taxi* pour me ramener à l'aéroport. Qui s'est arrêté juste derrière le pick-up Ford F-150 rouge cerise de Finn.

J'en ai conclu calmement qu'on ne s'entendait pas si bien que ça, même pour un plan cul transfrontalier, et j'ai arrêté de penser à lui.

Alors pourquoi sa présence m'irrite-t-elle autant ?

La serveuse propose la même boisson spéciale à Finn, qui lui répond par une grimace et commande deux grands cafés noirs.

Ça m'énerve encore plus. J'aurais dû réagir comme ça.

– Qu'est-ce que tu fous dans *mon* coffee shop ?

Il écarquille les yeux et ouvre la bouche, l'air incrédule.

– C'est *toi* la propriétaire ?

– N’importe quoi, Finn ! C’est un *Starbucks*. Ce que je veux dire, c’est qu’il se trouve dans mon quartier.

Je mens.

Il ferme les yeux en éclatant de rire. Un rayon de soleil illumine son visage, en particulier sa barbe, et j’imagine la sensation sur ma peau...
argh !

Le regard noir, je hoche la tête.

– Qu’est-ce qui est si drôle ?

– J’ai pensé une minute que ce Starbucks t’appartenait *vraiment*.

Je roule des yeux, attrape mon café, lui donne le dos, et me dirige vers la sortie.

Devant ma voiture, j’étire mon cou, roule des épaules. *Pourquoi suis-je aussi affectée ?*

Ce n’est pas comme si je m’étais attendue à ce qu’il me ramène en calèche quand je suis arrivée sans prévenir dans sa petite maison de bord de

mer. J'avais déjà couché avec lui à Vegas, j'étais d'accord pour ne pas en faire des tonnes. Pas d'attachement. Évidemment, j'étais venue pour sa bite. En réalité, j'avais besoin de la confirmation qu'il était aussi bon au lit que dans mon souvenir.

Et c'était tellement *mieux*.

Bien sûr, la nuit que je viens de passer avec Toby Amsler, tellement décevante, m'empêche d'être aussi

pragmatique et calme qu'à l'ordinaire. Ma rencontre fortuite avec Finn se serait passée très différemment si je ne venais pas de quitter le lit du premier mec avec qui j'ai couché depuis le Canada – deux mois déjà ! – pour un résultat plus que douteux.

J'entends des pas et me retourne quand une main puissante me saisit l'avant-bras. Finn m'a m'attrapée plus fort qu'il n'en avait l'intention et

résultat, mon monstrueux café à la citrouille se renverse par terre, à quelques centimètres de mes chaussures.

Je lui lance un regard exaspéré et jette le mug vide dans la poubelle.

– Oh, ça va... (Il me tend le café qu'il a acheté pour moi.)
Ce n'est pas comme si tu comptais boire ça. La dernière fois, tu te rappelles que tu as catégoriquement refusé de

goûter à mon cappuccino vanille ?

Je prends le café qu'il m'offre, marmonne des remerciements et regarde ailleurs. Je me comporte exactement comme le genre de fille que je n'ai jamais voulu devenir : rejetée, martyrisée, en rogne.

– Pourquoi es-tu si énervée ?

– Je suis préoccupée, c'est tout.

Je l'ignore, il continue :

– Est-ce parce que tu as pris la peine de venir mi-juillet jusqu'à Vancouver Island, chez moi, uniquement vêtue d'un trench-coat, et que je t'ai baisée comme un fou ?

Je sens poindre un sourire dans sa voix – il ne croit pas vraiment à cette éventualité.

Il a tout à fait raison.

Je me fige et l'examine en détail.

– Tu veux dire le jour où tu n'as pas pris la peine de

t'habiller pour me conduire à l'aéroport ?

Il cligne des yeux et secoue la tête.

– J'ai loupé une journée entière de travail quand tu es venue. Je ne fais *jamais* ça. Je suis parti travailler à la minute où le taxi a démarré.

C'est... nouveau. Le regard ailleurs, je me dandine d'un pied sur l'autre.

– Tu ne m'as pas dit que tu devais travailler.

– Si.

Je sens ma mâchoire se contracter d'irritation.

– Non.

Il soupire, retire sa casquette et se gratte les cheveux avant de remettre son couvre-chef.

– D'accord, Harlow.

– Qu'est-ce que tu fais ici, d'ailleurs ?

Tout à coup, je comprends : Ansel est venu voir Mia, nous devons tous nous retrouver pour la soirée d'ouverture de la

boutique de bandes dessinées d'Oliver, Downtown Graffick, demain. Finn le Canadien, Ansel le Parisien, Oliver l'Australien déjanté : nos mariés de Vegas. Alors que nous avons tous les quatre rectifié le tir en annulant, Mia et Ansel ont décidé de rester mariés pour de bon. Lola et Oliver sont devenus amis, ils partagent une passion pour les bandes dessinées et les romans illustrés, ça aide. Donc, Finn et moi

n'avons pas vraiment le choix.
Nous sommes condamnés à
faire partie de ce petit groupe.

– Ah, c'est vrai ! Le vernissage
d'Oliver, ce week-end. Voilà
pourquoi tu es venu.

– Je sais que *Seventeen* et
Cosmo ne se battront pas en
duel pour assister à la soirée,
mais tu devrais passer. La
boutique a l'air sympa.

Je porte la tasse de café à mes
lèvres. Café noir, brut. Parfait.

– Bien sûr que je compte passer ! J'aime beaucoup *Oliver*.

Souriant, il s'essuie la bouche.

– Donc tu es en colère à cause du taxi ?

– Je ne suis pas *en colère*. Ce n'est pas une querelle d'amoureux, nous ne sommes pas en train de nous disputer. La matinée a mal commencé, c'est tout.

Il plisse les yeux, me dévisage de la tête aux pieds. Son regard est si perçant que je rougis. Son

sourire revient – il a deviné que je n'ai pas dormi chez moi.

– Tes cheveux sont emmêlés mais tu as l'air tendue. C'est intéressant. Tu l'air de ne pas avoir obtenu exactement ce que tu voulais...

– Sans blague !

Le sourire aux lèvres, Finn s'approche d'un pas et me regarde de côté.

– Je peux arranger ça. Si tu me le demandes gentiment.

J'éclate de rire, le repousse de la main, en caressant au passage son torse musclé.

– Va-t'en !

– Parce que tu en as envie ?

– Parce que tu dois prendre une douche.

– Écoute, dit-il en riant. Je ne vais pas te poursuivre si tu continues à me dire non, mais on va se voir de temps en temps. On devrait se comporter comme des adultes, tu ne crois pas ?

Sans attendre ma réponse, il se tourne et j'entends le bruit léger de l'ouverture des portes du pick-up. Il s'éloigne, je lui fais une grimace et un doigt d'honneur. Puis, le cœur battant, je m'immobilise. Finn monte dans le même pick-up rouge cerise que la dernière fois. À une différence près, il est couvert de poussière et de crasse accumulées après des heures de route.

Ce qui soulève une question :
s'il ne vient que pour le week-
end, pourquoi a-t-il pris la
peine de conduire de Vancouver
à San Diego ?

Hugo ✦ Roman

Romans parus et à
paraître dans la
collection
« Hugo New
Romance »

Du même auteur :
Christina Lauren

Beautiful Bastard

Beautiful Stranger

Beautiful Bitch

Beautiful Sex Bomb

Beautiful Player

Beautiful Beginning

Beautiful Beloved

Beautiful Secret : avril 2015

Wild Seasons - tome 1 Sweet

Filthy Boy

Wild Seasons - tome 2 Dirty

Rowdy Thing : mai 2015

Wild Seasons - tome 3 Dark Wild

Night : septembre 2015

De Anna Todd

After - saison 1

After we collided - saison 2

*After we fell - saison 3 : mars
2015*

*After ever happy - saison 4 :
printemps 2015*

De Lexi Ryan

Unbreak me - tome 1

*Unbreak me - tome 2 Si
seulement...*

Unbreak me - tome 3 Rêves volés

De Emma Chase

Love Game - tome 1 Tangled

Love Game - tome 2 Twisted

Love Game - tome 3 Tamed

*Love Game - Holy frigging
matrimony : avril 2015*

De C.S. Stephens

Thoughtless - tome 1 Indécise

Thoughtless - tome 2 Insatiable

Thoughtless - tome 3 Intrépide

De Katy Evans

Fight for Love - tome 1 Real

Fight for Love - tome 2 Mine

Fight for Love - tome 3 Remy

*Fight for Love - tome 4 Rogue :
mai 2015*

*Fight for Love - tome 5 Ripped :
juillet 2015*

De K.A. Tucker :

Ten tiny breaths - tome 1 Respire

Ten tiny breaths - tome 2

Mentir : avril 2015

*Ten tiny breaths - tome 3 : juin
2015*

De Cecilia Tan

*Endless Love - 3 tomes : janvier,
mars, mai 2015*

De Maya Banks

*Slow Burn - 3 tomes : mai, août,
novembre 2015*

De Laura Trompette

*Ladies' Taste - 3 tomes : avril,
juillet, septembre 2015*

De Jay Crownover

*Marked Men - 2 tomes : août,
octobre 2015*

De Laurelin Paige

*Fixed - 2 tomes : septembre,
novembre 2015*

De Kay Bromberg

*Driven - 2 tomes : octobre,
novembre 2015*

De Colleen Hoover

Maybe Someday : 2015

Ugly Love : 2015

CHRISTINA LAUREN

LA SAGA
Beautiful



N'A PAS FINI DE VOUS FAIRE CRAQUER !



www.beautifulbastard.fr

Hugo Roman

DE CHRISTINA LAUREN

LITTÉRATURE YOUNG ADULTS

HUGO NEW ROMANCE



SUBLIME



COFFRET : LA TRILOGIE BEAUTIFUL

NOUVELLE SÉRIE : « WILD SEASONS »



SWEET FILTHY BOY



DIRTY ROWDY THING
SORTIE : JUIN 2015